





ŒUVRES
CHOISIES
DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Avec Figures.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.

CONTES, AVENTURES ET FAITS SINGULIERS, &c.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



CONTES, *ANECDOTES,* HISTOIRES, &c.

AVENTURE INTÉRESSANTE DES MINES DE SUÉDE.

TOUT le monde a entendu parler de ces Mines de Suéde ſi vantées, dans leſquelles on aſſure qu'il ſe trouve des habitations auſſi régulières que ſur la ſurface de la terre, compoſées d'un grand nombre de familles, qui ont leurs chefs, leurs juges, leurs maiſons, leurs marchés, leurs boutiques, leurs miniſtres & leurs égliſes; enfin auxquelles il ne manque rien de ce qui forme les ſociétés les plus paiſibles & les mieux



Elle lui parla quelque tems avec toutes les marques d'une vive douleur.

Marillier Dir. Godefroy Sculp.

trouver mieux de leur condition. L'anglois fut frappé particulièrement de la vue d'une loge assez commode, qu'on lui fit remarquer, comme une des principales de la Mine. C'étoit celle d'un ministre luthérien, qui n'avoit rien épargné pour la rendre aussi agréable que cette situation le permettoit. Il y reçut honnêtement le voyageur, & parlant facilement la langue latine, il acheva de lui expliquer ce qu'il n'avoit pu découvrir par ses propres observations, & par les lumières du guide.

Pendant qu'ils étoient à s'entretenir, une femme entra dans la loge, les yeux en larmes, & s'étant jetée aux pieds du ministre, elle lui parla quelque tems avec toutes les marques d'une vive douleur. L'anglois ne comprit rien à son langage; mais il lui trouva tant de beauté & de jeunesse, qu'étant surpris de voir une personne si aimable dans ce lieu d'horreur, il attendit à peine qu'elle eût fini son discours pour en marquer de l'étonnement au ministre. On lui apprit son histoire, qu'il a ainsi rapportée.

Cette jeune femme étoit née à Upsal, d'une famille riche & noble. Ses parens l'avoient destinée en mariage à un homme de son rang; mais l'amour, qui ne respecte pas toujours l'ordre, lui avoit mis d'autres sentimens dans le cœur pour un aventurier, qui s'étoit établi dans la

même ville, & qui avoit employé toutes sortes d'artifices pour la séduire. C'étoit un homme extrêmement avide du bien d'autrui, sans être avare. Il avoit acquis des richesses considérables, auxquels la fraude & le vol avoient eu la meilleure part; mais il en étoit prodigue, & l'on admiroit seulement qu'avec des dépenses excessives où son goût pour le plaisir l'engageoit continuellement, il pût trouver des ressources pour réparer ses profusions. Personne n'avoit encore eu le moindre soupçon des voies secrètes qui le soutenoient dans l'opulence, lorsqu'ayant disposé sa maîtresse à quitter la maison de son père pour le suivre, il fut obligé par ménagement pour une famille puissante de disparoître avec elle aux yeux du public. Ce fut cette précaution qui le trahit.

Le village où il s'étoit retiré devint le rendez-vous d'un grand nombre de voleurs, dont il étoit le chef, & qui lui apportoient fidellement ce qu'ils avoient dérobé par force ou par adresse. Le partage qui se faisoit du butin étoit suivi d'un grand souper, auquel la nouvelle épouse ne fut d'abord admise qu'avec réserve; mais comme il étoit impossible que la visite régulière de tant d'étrangers, & les discours qui leur échappoient dans la chaleur du vin, ne lui fissent pas naître quelque défiance, son mari ne crut point le

ſecret aſſuré, s'il ne lui en faiſoit volontairement l'ouverture. Elle en frémit. Peut-être regrétta-t-elle le malheur où elle s'étoit précipitée. Mais ſa folle paſſion, qui étoit toujours au même degré, lui ferma bientôt les yeux ſur la honte de ſon état, & ſur ce qu'elle en devoit craindre à l'avenir. Inſenſiblement elle prit part elle-même au déſordre, en ſe chargeant du partage & du recélement des vols.

Il y a moins de communication en Suéde qu'en France entre les lieux habités, parce que l'uſage des poſtes n'y eſt pas ſi bien établi, & cette raiſon avoit fait eſpérer aux voleurs, que dans un village détourné, quoiqu'à une diſtance médiocre d'Upſal, ils pourroient demeurer à couvert juſqu'à ce que leur chef eût fait approuver ſon mariage aux parens de ſa femme. Cependant le Ciel avoit permis que, ſans le ſavoir, ils euſſent choiſi la retraite la plus dangereuſe pour leur ſureté. Elle touchoit à une terre qui appartenoit au père de la jeune dame, & le haſard lui fit ſurvenir quelques affaires qui l'y conduiſirent. Il apprit de ſes payſans qu'on voyoit depuis quelques ſemaines une aſſemblée nombreuſe dans le voiſinage. Les circonſtances lui firent naître de la curioſité. Il s'y tranſporta le ſoir, & l'envie d'approfondir le myſtère, ne faiſant qu'augmenter pa la vûe de pluſieurs perſonnes de fort mau-

vaiſe mine qui arrivoient à la file, il s'introduiſit aſſez heureuſement dans la confuſion pour rencontrer ſa fille, & la reconnoître. La ſurpriſe & la colère ne lui laiſsèrent point aſſez de modération pour ſe taire juſqu'à l'éclairciſſement. Il arrêta ſa fille avec beaucoup de bruit. Il lui reprocha amèrement ſa fuite, & il voulut ſavoir d'elle avec qui elle ſe trouvoit, & par quel motif elle avoit quitté ſa maiſon. Le mari qui ne tarda point à le remettre, ſe crut perdu s'il ne prenoit une réſolution vigoureuſe. Il le fit arrêter par ſes ſatellites, remettant à délibérer avec eux de quelle manière leur intérêt les obligeoit de le traiter. Comme ils ne doutèrent point que le fond de leur intrigue ne fût découvert, le plus grand nombre de ces ſcélérats fut d'avis de ſe défaire de lui, & cette opinion eût prévalu, ſans les inſtances & les larmes de la jeune dame qui vint à bout d'attendrir le cœur de ſon mari. Elle n'en conçut pas moins le péril auquel elle alloit ſe trouver expoſée, elle & toute la bande, & ne voyant point d'autre voie pour ſe ſauver, elle conſentit à la nouvelle propoſition que fit un des aſſociés, de retenir ce père importun dans une eſpèce de priſon, juſqu'à ce qu'on eût pris d'autres meſures. Ce parti leur parut d'autant plus certain, que l'ayant obligé de confeſſer qu'il étoit venu ſeul, & perſonne ne s'étant préſenté après

fui, ils se flattèrent que le tems ne leur manqueroit pas pour mettre ordre à leurs résolutions. Mais ils ignoroient que ses domestiques étoient dans la terre voisine. Ceux-ci inquiets du retardement de leur maître, & n'augurant pas bien de l'assemblée nocturne où ils savoient que sa curiosité l'avoit conduit, attroupèrent les paysans de sa dépendance, & se rendirent avec des armes à la maison du voleur. Leur arrivée y répandit l'épouvante, & cette vue confirmant leur défiance, ils les arrêtèrent tous, en demandant leur maître avec menaces. Leurs voix qu'il entendit, lui donna la hardiesse d'élever la sienne. Ils la reconnurent, & ne ménageant plus rien, lorsqu'ils eurent appris de lui de quelle manière il avoit été traité, ils firent main-basse sur une partie des voleurs. Ses ordres obtinrent à peine que le reste fût épargné. Comme il ne pouvoit douter qu'il n'eût à faire à une troupe de brigands, il n'eut point d'inquiétude sur le sang que ses gens avoient répandu pour le venger. De vingt-cinq voleurs dont la troupe étoit composée, il n'en restoit que dix-sept vivans, avec leur chef & sa fille. Il les fit conduire sur le champ aux prisons d'Upsal, qui n'étoit éloigné que d'environ deux lieues. Cependant ne pouvant se dépouiller tout d'un coup des sentimens paternels, il prit sa fille avec lui, pour ne pas l'exposer à la honte

d'un châtiment public. Mais elle entra mal dans ses vues; car prévoyant bien que son mari ne sortiroit de la prison que pour aller au supplice, l'amour plus fort que l'honneur lui fit compter la vie pour rien, s'il falloit la conserver sans lui. Elle se déroba de la captivité où elle étoit retenue chez son père, & s'étant rendue à la prison publique, elle demanda d'y être reçue avec les malheureux dont elle se reconnoissoit complice.

Une générosité si bizarre causa de l'étonnement à toute la Suéde. L'admiration augmenta encore, lorsqu'ayant été interrogée par les juges qui avoient déjà tiré des voleurs la confession de leurs crimes, elle répondit avec une fermeté & une présence d'esprit qui leur causa de l'embarras. Elle entreprit de justifier son mari par quantité de raisons, dont la principale mérite d'être rapportée. Sous le règne de Charles XII, un déserteur danois, qui étoit passé au service de Suéde, rendit un service signalé à l'armée suédoise. Le roi qui ne laissoit jamais de belles actions sans récompense, se fit amener ce brave soldat, & lui demanda, après l'avoir comblé d'éloges, par quelle marque de reconnoissance il souhaitoit d'être récompensé. Vous pouvez faire ma fortune, répondit-il effrontément, & satisfaire mes inclinations sans qu'il vous en coûte rien. Etant pressé de s'expliquer, il confessa que la raison

qui lui avoit fait quitter sa patrie, avoit été la crainte du supplice qu'il avoit mérité par plusieurs vols; que dès l'enfance il avoit été porté à dérober tout ce qui se présentoit à ses yeux, sans que ce penchant pût être arrêté par aucune considération; que le conservant encore dans toute sa force, il n'avoit point d'autre grâce à demander que la permission de voler impunément dans toute l'étendue de la Suéde, avec cette restriction néanmoins qu'il promettoit de le faire sans violence, & qu'il seroit soumis à la justice ordinaire, s'il manquoit à sa promesse. La jeune suédoise assurant que le roi s'étoit fait un plaisir de le satisfaire, & qu'il lui avoit fait même expédier des lettres qui le mettoient à couvert du châtiment, en concluoit que le vol sans effusion de sang, tel que son mari l'avoit toujours exercé, ne devoit pas passer en Suéde pour un crime capital, ou du moins que dans un cas où une personne de son rang se trouvoit mêlée, il méritoit l'indulgence dont le roi Charles avoit donné l'exemple. Pour elle, à qui l'on auroit pu reprocher de la bassesse, elle se croyoit justifiée, disoit-elle, par les engagemens & les devoirs du mariage. Elle avoit aimé son mari sans connoître la malheureuse profession où il s'étoit engagé; il n'avoit pas dépendu d'elle, après cette connoissance, de lui ôter son cœur, qu'il méritoit d'ailleurs par des qualités

plus aimables. Et tout ce qu'elle avoit dû faire étoit de l'exhorter à prendre une conduite plus digne d'elle & de lui, ce qu'elle n'avoit jamais négligé.

Ces raisons étoient trop foibles pour faire impression sur le sénat d'Upsal. Les voleurs furent condamnés aux Mines avec leur chef. La considération du père porta seulement les juges à excepter la jeune dame, sous prétexte qu'elle s'étoit trouvée, par sa condition de femme, dans l'engagement d'un crime auquel sa volonté n'avoit point eu de part. La sentence fut conçue dans ces termes. Mais il n'y eut point de représentations ni d'efforts capables de lui faire abandonner son mari. Elle n'usa de la liberté qu'il lui rendit, que pour se faire transporter à l'entrée des Mines, où il étoit déjà descendu avec ses complices; & par une résolution plus surprenante que tout ce qu'on a rapporté, voyant qu'on faisoit difficulté de la recevoir dans la machine qui sert à descendre, elle attendit qu'il y fût descendu quelqu'un, & elle saisit ce moment pour se laisser glisser le long de la corde, en se déchirant les mains, & au risque de se casser mille fois la tête dans un trou aussi profond qu'inégal & ténébreux. Il dépendoit de son père de prendre d'autres mesures pour s'y opposer; & quoique les loix contre le rapt soient moins sévères en Suède que dans

plusieurs états du Nord, il auroit pu du moins faire annuller un mariage qui blessoit toutes sortes de règles. Mais l'honneur de sa fille étant perdu sans remède, il ne fut pas fâché de la voir ensévelie dans un lieu qui n'est guère différent du tombeau.

Quoique son mari y fût occupé aux travaux pénibles qui font son châtiment, elle y étoit traitée avec plus de douceur & de considération par les chefs de la Mine, & par le ministre. Sa conduite méritoit autant cette distinction que sa naissance. Elle sentoit son malheur sans en être abattue, & elle tiroit des circonstances de sa condition tout ce qui pouvoit contribuer à sa consolation & au soulagement de celui qui avoit ruiné son honneur & sa fortune. La visite qu'elle rendoit au ministre, & les larmes que le voyageur anglois lui vit répandre, venoient d'une nouvelle disgrâce de son mari, qui ayant pris querelle avec quelque mineur, & l'ayant fort maltraité, étoit en danger d'être puni rigoureusement. Mais les instances que le voyageur joignit aux siennes, lui firent obtenir la grâce qu'elle demandoit.

On ne se permettra ici qu'une réflexion. Il y a lieu de croire qu'une femme de ce caractère auroit été le modèle de son sexe, si la fortune eût voulu qu'elle se fût attachée à un honnête homme. C'est ainsi que nos attachemens décident

presque toujours du fond de notre conduite ; sur tout ceux des femmes, parce qu'elles trouvent rarement assez de forces en elles-mêmes pour marcher sans guide dans le chemin du vice ou de la vertu.



AVENTURE
D'UN DÉSESPÉRÉ.

IL y a quelques années que deux personnes qui passoient sur le pont-neuf entre onze heures & minuit, entendirent la voix d'une femme qui paroissoit être dans quelque danger pressant, mais à qui sa frayeur même, ou quelque passion violente, ôtoit la force de faire entendre ses cris bien loin. Les deux passans se hâtèrent d'avancer dans l'obscurité, & devinrent comme immobiles d'étonnement au spectacle qu'ils apperçurent. Une foible lumière que la lune répandoit au travers de quelque nuage, leur fit voir une femme qui continuoit de pousser des soupirs de frayeur plutôt que des cris, & qui y mêloit quelques paroles mal articulées, par lesquelles elle demandoit grâce du moins pour sa vie. Un homme de belle taille & mis fort proprement, la poussoit malgré elle le long du parapet, & l'ayant courbée tout d'un coup sur le mur, il paroissoit prêt à la jeter dans la Seine, lorsqu'ayant changé de mouvement, & la repoussant au contraire vers le milieu du pont: vas, lui dit-il, tu n'es pas digne de

mourir; & ſautant légèrement ſur le mur, il ſe précipita lui-même ſans ajouter un ſeul mot.

Quoique toutes ces circonſtances ſe fuſſent paſſées ſi vîte, que les deux paſſans n'avoient pas eu le tems de revenir de leur première ſurpriſe, la compaſſion naturelle les porta auſſitôt à courir vers les degrés qui ſe trouvent en divers endroits au long de la rivière; & prenant le parti d'aller juſqu'à ces bateaux de paſſage qui ſont vis-à-vis les Quatre Nations, dans l'eſpérance de pouvoir s'en ſervir pour faciliter leur deſſein, ils y arrivèrent en effet ſi heureuſement, qu'ils virent preſque au même inſtant flotter le cadavre, & ſi près d'eux qu'ils ne purent s'y méprendre. Cependant n'ayant trouvé ni rames ni avirons ſur les bateaux, ils auroient allongé inutilement les bras, s'ils ne ſe fuſſent aviſés de deſcendre plus bas le long du rivage, juſqu'à ces eſpèces de boutiques flottantes où l'on blanchit le linge. Comme elles ſe communiquent l'une à l'autre, & que les dernières ſont preſque au milieu du courant, ils s'avancèrent aſſez pour n'avoir plus beſoin que d'ouvrir les bras, où ils reçurent le cadavre qui vint s'y rendre de lui-même.

Je lui donne un nom qu'il pouvoit porter, puiſqu'il n'étoit pas différent d'un corps ſans vie. Mais après avoir été ſuſpendu un moment par les pieds, la violence avec laquelle il rendit

quantité d'eau, fit connoître que toute sa force n'étoit pas épuisée. La connoissance lui revint presqu'aussitôt. Il demanda à ses libérateurs où il étoit & par quel coup du ciel il se trouvoit entre leurs bras. Ensuite se rappelant lui-même toutes les circonstances de son aventure, il les remercia vivement du service qu'ils lui avoient rendu. Que la raison est foible, leur dit-il d'un ton fort tranquille, & qu'elle nous sert mal dans le transport d'une passion violente! Mais, si c'est après avoir été témoins de ma folie que vous êtes venus si généreusement à mon secours, dites-moi, ajouta-t-il, ce qu'est devenue la malheureuse qui m'a troublé l'esprit, & qui méritoit bien mieux que moi l'horrible sort auquel je me suis exposé. Ils lui racontèrent tout ce qu'ils avoient vu, & de quelle manière ils s'étoient mis en état de le secourir, sans avoir eu le tems de faire la moindre attention à sa compagne. Hélas! reprit-il avec un soupir, elle est indigne du soin qui m'inquiète encore; mais n'importe: s'il ne s'est passé qu'un moment depuis ma chûte, vous la retrouverez peut-être sur le Pont-Neuf, & vous l'aiderez à retourner chez elle, où je renonce pour jamais à la voir.

L'un de ces deux libérateurs retourna au Pont-Neuf pour le satisfaire; mais ce fut inutilement qu'il chercha de tous côtés, & qu'il éleva plus

avec plus d'ouverture. Je ſuis heureux, leur dit-il, d'avoir obligation à de ſi honnêtes gens. Vous pouvez encore m'être utiles, & je compte que l'importance de ce que j'ai à vous confier vous fera une loi inviolable du ſecret. Il leur apprit là-deſſus le nom de la dame qui avoit cauſé toute ſon infortune, & priant le notaire de ſe rendre ſur le champ chez elle, il le chargea de lui apprendre qu'il s'étoit ſauvé heureuſement, & de lui repréſenter que pour ſon propre intérêt, elle devoit s'impoſer un ſilence éternel ſur tout ce qui s'étoit paſſé cette nuit. Dites la même choſe à ſon père, ajouta-t-il, car je m'imagine que dans le premier trouble, elle lui aura découvert une partie de la vérité, & promettez-leur de ma part que s'ils ſont capables de ſe taire, ils n'auront jamais rien à craindre de mon reſſentiment. Il lui nomma enſuite un cabaret peu éloigné, où il alloit ſe rendre avec l'intendant, pour faire ſécher ſes habits, & pour ſe mettre en état de retourner chez lui ſans faire ſoupçonner ſon aventure à ſa propre famille.

Le notaire, après s'être acquitté fort habilement de ſa commiſſion, le rejoignit dans le lieu qu'il lui avoit nommé. Il lui raconta qu'ayant trouvé le père & la fille dans une profonde conſternation, le diſcours qu'il leur avoit tenu avoit paru les conſoler beaucoup, & que ſans s'expli-

quer autrement, ils avoient promis la discrétion qu'on leur demandoit. L'infame ! la perfide ! s'écria l'inconnu, en se livrant un moment à ses distractions ; devois-je épargner sa vie, & quelle fureur m'a fait tourner mes vues contre la mienne? Mais ne pensons plus à d'autre vengeance que le mépris. Je suis trop engagé avec vous, reprit-il, en regardant ses deux libérateurs, pour vous laisser ignorer ce qui m'a conduit au précipice dont vous m'avez tiré; & si je veux me mettre en droit de vous demander le secret sur ce qui s'est passé à vos yeux, je dois vous marquer, par une confiance volontaire, que je vous crois capables de le garder Ecoutez ma triste & honteuse histoire.

Je suis l'aîné d'une famille fort riche, & je serois marié depuis long-tems d'une manière convenable à ma naissance, si la force d'une passion que je n'ai pu vaincre ne m'avoit rendu insensible à tous les avantages de la fortune. Un monstre, dont je ne dois plus parler qu'avec horreur, mais assez charmant pour se faire adorer, m'a séduit il y a deux ans; c'est la fille unique d'un médecin qui demeuroit alors dans mon voisinage. Je la voyois avec mes sœurs, chez lesquelles elle se croyoit fort honorée d'être reçue. Je conçus pour elle une tendresse inexprimable. A peine avoit-elle atteint sa douzième année. Je ne pus lui cacher mes sentimens. Elle ne me désespéra

point par sa réponse ; mais soit qu'elle eût alors le cœur plus vertueux, soit qu'elle fût déjà assez rusée pour ménager ses avantages, elle cessa de voir mes sœurs, & elle parut se faire une étude de m'éviter. J'employai tant de soins pour la rejoindre, qu'ayant trouvé l'occasion de lui parler à la promenade, je lui fis des plaintes amères de son absence affectée. Elle m'écouta, & si j'étois enchanté de sa figure, je le fus encore plus de son caractère, lorsque m'ayant confessé qu'elle se sentoit de l'inclination pour moi, elle ajouta que c'étoit la crainte de s'y livrer trop aisément, & la connoissance en même-tems qu'elle avoit de l'inégalité de nos noms & de nos fortunes, qui lui avoit fait prendre le parti de nous épargner à tous deux des peines inutiles. Je lui aurois sacrifié tout dès ce moment, & je lui fis connoître sans détour que ce n'étoit point un cœur tel que le mien qui pouvoit être arrêté par des obstacles si foibles. Elle ne se rendit point à mes instances. Je passai quelques semaines à chercher de nouvelles occasions de la voir, & désespéré de lui trouver tant de constance à me refuser, je tentai plusieurs fois de m'introduire dans sa maison, malgré la résistance que je trouvai à sa porte, & que je ne pus attribuer qu'à ses ordres. Son père, averti que j'avois menacé ses domestiques d'employer la violence, en fit des

plaintes au mien : mais loin de nuire à mes vues, cette démarche y servit doublement, parce qu'elle me fit naître la pensée de m'adresser directement au médecin, & qu'elle a toujours éloigné les soupçons de mon père, à qui divers incidens venus à la suite, auroient pu faire ouvrir les yeux sur ma conduite.

Au lieu donc de penser à l'exécution de mes menaces, je demandai honnêtement à voir le médecin, qui ne put me refuser cette faveur. Je l'accusai tendrement de me causer un chagrin mortel, en prenant parti contre moi, sans avoir connu la nature de mes sentimens & de mes intentions. Ayant presque trente ans, j'étois d'un âge où l'on pouvoit faire quelque fond sur mon caractère & sur mes promesses : or, j'aimois sa fille avec les sentimens d'un honnête homme, & j'étois prêt à lui donner ma parole de l'épouser. La permission de la voir que je le conjurois de m'accorder, ne pouvoit être un bien pour moi qu'avec cette espérance. Enfin je le laissois le maître de prendre là-dessus les précautions les plus propres à guérir son inquiétude, & de régler lui-même les moyens qui pouvoient assurer la fortune de sa fille & mon bonheur.

Ce discours, auquel je donnai toute la force que l'honneur & l'amour sont capables d'inspirer, fit plus d'impression sur le médecin, que je

n'avois ösé m'en promettre. Ses objections se réduisirent à la crainte d'offenser mon père, & de s'attirer le ressentiment d'un homme dont il connoissoit également l'humeur violente & le crédit. Mais je lui persuadai aisément que j'étois libre, à mon âge, d'épouser une fille qui m'avoit plu, & dont la vertu réparoit assez la fortune. Si j'avois quelque ménagement à garder pour mon pere, il étoit aisé de remplir ce devoir, en lui cachant ma passion & les engagemens que je voulois prendre. Ils pouvoient être cachés de même au public, sans qu'ils perdissent rien de leur force & de leur sainteté par le mystère. Un langage si net & si sincère me fit obtenir le consentement du médecin. Il y mit seulement deux conditions; l'une, que pour lever tous ses doutes, je commencerois par épouser sa fille; l'autre, que je renoncerois pendant deux ans aux droits du mariage, parce que la disproportion de nos forces lui faisoit craindre quelque chose pour sa santé.

Mes sentimens étoient si purs, que sans me plaindre de son sort, qui lui faisoit mettre un si long obstacle à mes désirs, je me crus trop heureux de ce que j'obtenois. Je m'engageai sur le champ à l'exécution de ces deux articles, & j'en fis aussitôt le serment aux pieds de sa fille, qui parut aussi satisfaite que moi d'un évènement si peu espéré. Nous convînmes que pour faciliter

mes visites, & pour cacher mes démarches à ma famille, il se logeroit dans un quartier différent. Je me chargeai du soin de lui chercher une maison commode. Je fis meubler l'appartement de sa fille avec autant de magnificence que de goût. Le jour qu'elle y entra fut choisi pour la célébration de notre mariage. En évitant toutes les cérémonies éclatantes, j'eus soin que la décence fût observée, & qu'il ne manquât rien d'essentiel à des liens qui devoient faire toute la douceur de ma vie.

Vous admirez ma retenue, dans un siècle où l'on ne fait plus gloire de tant de modération. Depuis deux ans que j'ai formé cette malheureu chaîne, je ne me suis rien permis qui ai ble mes promesses. Trop content de la liberté q j'avois à tous momens de voir une femme j'adorois, & d'observer avec soin le dével ment de ses charmes, j'attendois sans impat le terme auquel je m'étois assujetti. J'em toute mon étude à lui inspirer du goût po par la douceur de mes manières, & par le gnages continuels de ma tendresse. J même une occupation sérieuse de m tout ce que l'éducation & l'usage du pu me communiquer de goût & de pour lui former le cœur & l'esprit. m'appercevoir tous les jours qu'elle

hasarder devant elle quelque badinage de cette nature, j'avois cru m'appercevoir qu'elle n'y comprenoit rien, & respectant sa modestie, je m'étois hâté de changer de langage. Cependant son père m'ayant répondu qu'il la croyoit telle qu'il l'avoit souhaité pour me l'abandonner entièrement, je ne fis plus mystère de l'espérance où j'étois de passer bientôt la nuit comme le jour avec elle. On proposa même de célébrer nos plaisirs par une fête, à laquelle je consentis qu'on invitât quelques-uns de ses plus proches parens, que je n'avois aucune répugnance à faire entrer dans notre secret. J'ordonnai les préparatifs d'un gran souper qui devoit se faire demain, & m'étant avis de feindre chez mon père que je devois partir matin pour aller passer huit jours dans la mai de campagne d'un ami, je me promettois de employer avec bien plus de douceur au prer exercice de ma tendresse. Je vais cette a midi, & si je puis le dire, avec plus d'emp ment qu'à l'ordinaire, chez mon innoce modeste maîtresse. Je ne la trouve point a Son père m'apprend qu'elle lui a derr permission d'aller au palais pour s'y quelques bijoux; qu'elle est sortie dans suivie de son laquais, & que devan ensuite chez une de ses tantes, elle n être de retour avant dix ou onze heur

L'impatience de la voir, & l'envie de lui acheter moi-même tout ce qui pouvoit lui plaire, me conduit ſur le champ au palais. Je paſſe inutilement deux heures à la chercher. Je retourne chez ſon père, ſans autre chagrin que celui d'avoir manqué le plaiſir que je m'étois propoſé, & ne pouvant me retirer ſans avoir vu ce que j'aimois uniquement, je prends le parti de l'attendre.

Ce fut en méditant ſur la ſatisfaction qui m'étoit aſſurée le lendemain, que m'étant livré d'avance à tous mes tranſports, je penſai que rien ne m'obligeoit de remettre ſi loin ce que je pouvois obtenir dès le même jour. Le parti même que j'avois pris d'attendre, étoit un prétexte tout naturel. Je communiquai mes idées au médecin, qui parut y entrer volontiers. Dans cette réſolution, je me fis un nouveau plaiſir d'aller au-devant de ma vertueuſe maîtreſſe, & m'étant fait nommer le lieu où elle étoit, j'eus la patience de demeurer plus d'une demi-heure dans la rue, ſeul, parce que j'avois renvoyé chez moi mon laquais, pour colorer mon abſence par quelque excuſe; & ne voulant point paroître avant qu'elle eût quitté ſa tante, parce que je penſois toujours à ménager ſa modeſtie.

Elle ſortit enfin. Son laquais lui avoit amené

une chaiſe à porteurs, qui ſe mit en marche auſſitôt. J'étois à vingt pas de là pour l'attendre au paſſage; & j'avois déjà la bouche ouverte pour parler aux porteurs, lorſque je les vis d'eux-mêmes s'arrêter. C'étoit le laquais qui leur en donnoit l'ordre. Il étoit de l'autre côté de la chaiſe, & s'adreſſant à ſa maîtreſſe, j'entendis qu'il la prioit inſtamment de retourner ſur le quai des orfévres. Il l'aſſuroit qu'il n'étoit pas tard, & qu'elle pouvoit encore diſpoſer d'une heure. Après quelques difficultés & quelques marques de crainte, elle y conſentit. Les porteurs prirent le chemin que le laquais leur marqua.

Quoiqu'il ne me tombât rien dans l'eſprit qui eût l'air de crainte ou de ſoupçon, la curioſité ſuffiſoit ſeule pour me porter à la ſuivre. Quelle affaire pouvoit l'appeler à onze heures de nuit ſur le quai des orfévres? Je me rangeai ſoigneuſement contre une porte pour laiſſer paſſer la chaiſe, & marchant à quelque diſtance, j'arrivai ſur le quai auſſitôt que les porteurs. Ils s'arrêtèrent à la porte qu'on leur montra. Le laquais introduiſit ſa maîtreſſe dans la maiſon, & leur donna ordre de l'attendre. Je ne balançai point à m'avancer auſſitôt que je l'eus vue diſparoître, & paſſant ſans faire la moindre queſtion aux porteurs, qui me prirent apparemment pour un

habitant de la même maiſon, je m'engageai dans une allée obſcure, qui me conduiſit au pied d'un eſcalier.

Je montai avec quelque frayeur, quoique j'euſſe pour guide le bruit de ceux qui me précédoient. Ils ſe firent ouvrir la porte du ſecond étage, & la fermèrent auſſitôt ſur eux. J'y prêtai curieuſement l'oreille pendant quelques minutes. La défiance commençant déjà à s'emparer de mon cœur, je fus plus alarmé du ſilence qui régnoit autour de moi, que je ne l'aurois été de toute autre explication ſur mon ſort. L'impatience me prit; mais voulant garder encore quelques meſures, je frappai fort doucement, & je parlai de même à une petite ſervante qui vint ouvrir. Lui ayant demandé ſi Mademoiſelle...... étoit là pour long-tems, elle me répondit qu'elle l'ignoroit, mais que ſa maîtreſſe n'étoit point accoutumée à ſouffrir ſi tard les demoiſelles dans ſa maiſon. Ce diſcours me fit trembler. Quelques mots d'explication, que j'eus la force de demander avec la même douceur, ayant achevé de m'apprendre dans quel funeſte lieu j'étois, il ne s'en fallut guère que ma fureur n'éclatât d'abord par des cris, & par toutes les violences où cette affreuſe aventure étoit capable de me porter. Cependant un reſte d'eſpérance combattant encore mes mouvemens, je demandai pour unique

grâce à la ſervante, de me faire entrer ſans bruit dans l'anti-chambre, où elle avoit eu ordre de demeurer. Un louis que je lui préſentai, la diſpoſa tout d'un coup à me ſervir; & s'imaginant que j'avois deſſein de me procurer quelque plaiſir, elle me fit diverſes objections, que je laiſſai ſans réponſe. L'ayant priée ſeulement de me dire où la demoiſelle s'étoit retirée, elle ne ſe fit pas preſſer pour me montrer la porte d'un cabinet qui donnoit dans l'anti-chambre.

Vous expliquerai-je toute ma honte? Je m'approchai de cette porte, & l'imprudente ardeur avec laquelle on s'entretenoit dans le cabinet, m'épargna la peine de me gêner pour entendre. C'étoit moi qui faiſois le ſujet de cette modeſte converſation. Le plus vil des hommes s'applaudiſſoit de m'avoir couvert d'opprobre, & ſe félicitoit d'avoir obtenu ce qu'il ſe plaignoit qu'on lui avoit refuſé trop long-tems.

En un mot, je compris par les diſcours de ces honnêtes amans, qu'après s'être arrêtés pendant plus de dix-huit mois à certaines bornes que la crainte leur avoit impoſées, ils avoient choiſi ce jour là pour ſe dédommager d'une ſi longue contrainte, & qu'on ne me réſervoit que les reſtes de ce qu'on venoit de prodiguer à l'amour.

Jugez de ma fureur. J'aurois poignardé ſur le champ deux infâmes....... Je les aurois noyés dans le ſang l'un de l'autre : mais une porte épaiſſe & bien fermée les garantiſſant contre mon premier tranſport, je pris le parti de deſcendre, & de remettre leur châtiment à la porte de la rue. L'heure ; le lieu, tout m'aſſuroit d'une pleine vengeance. Je quittai la ſervante, ſous prétexte qu'il étoit trop tard pour m'arrêter plus long-tems. Ayant retrouvé les porteurs qui attendoient impatiemment à la porte, je me hâtai de les payer, & je les preſſai de ſe retirer. La nuit n'étoit pas ſi obſcure qu'elle pût me dérober mes victimes. Je me plaçai à quelques pas de l'allée, & chaque moment que je paſſai à les attendre, ne fit que redoubler ma rage.

Je les entendis. Leur approche me cauſa une joie cruelle. J'aurois ſouhaité de pouvoir les percer du même coup. Mais au lieu de les voir paroître enſemble, je ne vis que mon indigne rival, qui tournoit la tête de côté & d'autre, pour découvrir les porteurs. J'aurois pu fondre ſur lui, & lui arracher la vie par mille bleſſures. La crainte que ſa compagne n'eût le tems de m'échapper, étoit la ſeule raiſon qui m'arrêtât, lorſque m'ayant apperçu, il prit tout d'un coup

la fuite avec tant de vîteſſe, que je déſeſpérai de l'atteindre. Je m'en plaignis amèrement au ciel, en l'accuſant d'injuſtice; & ne gardant plus de meſure, je me précipitai vers la porte, pour aſſurer du moins la principale partie de ma vengeance. Mon infame, qui me prit ſans doute pour ſon amant, ſe trouva ſur le ſeuil à ma rencontre. Je la ſaiſis avec un tranſport inexprimable; & la menaçant de l'égorger ſi elle jetoit le moindre cri, je la traînai vers les degrés du parapet où je crus trouver plus de facilité à monter. J'avois pris ſur le champ la réſolution de la noyer. Son premier effroi & la violence de mon action, l'empêchèrent d'abord de me reconnoître, mais n'ayant pu long-tems s'y méprendre, elle s'évanouit da mes bras. Loin d'en être attendri, je ſe redoubler ma fureur par la difficulté de la avancer dans cet état: les efforts que je fis la porter, lui rappelèrent bientôt la con ſance. Elle pouſſa quelques cris, qui n voient être bien éclatans dans la foibleſ trouble où elle étoit. Enfin je gagnai le & je la forçai de monter.

Peut-être ne ſe défioit-elle pas e mon deſſein. Je n'avois pas encore un ſeul mot. Mais lorſqu'elle conç

de ma mort; mais je crus être encore mieux vengé par le mépris. Je la repouſſai, avec quelques expreſſions qui me furent arrachées par ce ſentiment, & je me lançai ſans précaution dans la rivière.

AVENTURE

DE MISS B...

MISS B... n'avoit que quinze ans, lorſque ſa mère l'amena à Londres, dans l'eſpérance qu'une éducation un peu diſtinguée, jointe aux charmes qu'elle avoit reçus de la nature, ſuppléeroient pour ſon établiſſement au défaut des biens de la fortune. La retraite où elle avoit vécu pendant deux ans, qui furent employés à lui faire acquérir toutes les perfections de ſon ſexe, avoit empêché qu'elle n'eût été connue dans le monde, juſqu'au troiſième hiver, qu'elle commença à ſe montrer en public, & qu'elle devint tout à la fois l'idole des hommes & l'objet de l'envie des femmes. La vivacité naturelle de ſon imagination, accompagnée d'une ſimplicité charmante, la rendoient auſſi aimable à ceux qui jouiſſoient

jouiſſoient de ſon entretien, que l'éclat de ſon viſage, & la beauté de ſa taille, la faiſoit trouver admirable à ceux qui ne faiſoient que la voir.

Avec quel plaiſir ſa mère ne lui voyoit-elle pas ſurpaſſer ainſi ſes plus tendres ſouhaits? Elle ſe flattoit déjà qu'il n'y auroit qu'à choiſir pour elle, entre tous les partis de la ville. Un bien médiocre n'étoit pas une propoſition qui pût être écoutée; & la plus groſſe fortune, ſans titre, n'auroit pas été digne non plus d'être acceptée.

Il n'y avoit plus d'aſſemblée publique où Lucinde ne parût. Parloit-on d'un bal? Elle y étoit invitée la première. D'un concert, d'un opéra? on étoit ſûr de l'y trouver. Elle étoit auſſi aſſidue à la promenade du parc qu'à l'Egliſe. Dans quelque lieu qu'elle ſe montrât, elle s'attiroit les regards de toute l'aſſemblée. Entre les jeunes gens, c'étoit une règle de lui faire des politeſſes pour s'acquérir une réputation de galanterie, comme c'étoit une néceſſité de s'attacher à elle, & de ſuivre des impreſſions dont on ne pouvoit ſe défendre.

L'un des plus empreſſés, fut le jeune lord M.... Comme il avoit peu de biens, il ne ſe flatta point que ſa qualité fût une raiſon de s'attendre à des préférences; mais ſe trouvant néanmoins enflammé d'une violente paſſion, il réſolut de ſe ſatisfaire à toutes ſortes de prix. Une figure bril-

lante, de l'agrément dans l'esprit & dans les manières, une réputation déjà faite par cent aventures qui l'avoient mis en honneur parmi les femmes, enfin tout le mérite qui fait exceller dans la galanterie, lui attira bientôt des distinctions qui désespérèrent ses rivaux. Flatté de ce qui pouvoit les écarter, il ne déguisoit ses progrès qu'à sa mère, & il crut sa victoire certaine, lorsqu'il la vit aussi empressée que lui à favoriser ce déguisement. Je passe sur mille circonstances où l'adresse eut autant de part que l'amour. On étoit à Londres dans la fureur des assemblées de *waux-hall*, qui ont succédé à l'opéra italien, & qui venoient de la même source. Un grand jardin, orné d'un bois, & de tout ce qui étoit propre à favoriser les plaisirs, servoit de rendez-vous pendant la nuit à la cour & à la ville. Les danses & les festins y étoient multipliés à chaque pas, à la lumière d'une prodigieuse quantité de flambeaux, & au bruit de toutes sortes d'instrumens. C'étoit manquer de goût, & comme renoncer au monde, que de n'avoir pas été du moins une fois au *ridotto* de waux-hall. Miss B... étoit plus faite qu'une autre pour y paroître avec éclat, & sa mère ne pensoit point à la priver de cette satisfaction. Cependant, comme il y avoit des bienséances à garder dans un lieu qui devenoit plus célèbre de jour en jour par bien des

aventures, on écarta de cette partie tous les gens d'un âge suspect. Elle se fit avec des barbons. Qui n'auroit pas cru que c'étoit se mettre au-dessus de toutes les craintes, & parer à tous les soupçons?

En effet, on ne s'apperçut de rien qui fût capable de choquer des yeux délicats. Mais le jeune lord ne put ignorer qu'on devoit être au waux-hall. Il y avoit un bois, & dans ce bois des allées plus sombres que d'autres, des promenades couvertes, qui ne pouvoient être si bien éclairées. Il s'y rendit, pour le seul plaisir de voir de loin Miss B...., car il ne vouloit point s'approcher, malgré elle & sa mère. Cependant il trouva moyen de lui faire dire qu'il n'étoit qu'à deux pas d'elle, & qu'il ne pouvoit être si près sans lui parler un instant. Il se fit voir en même-tems au bout d'une allée, & cela avec tant de sagesse & de discrétion, qu'elle fut la seule de sa compagnie qui l'apperçut. Comment refuser de lui dire deux mots? Mais deux mots seulement, car on ne pouvoit s'en permettre davantage. Un prétexte naît tout d'un coup, & les allées sombres en fournissent pour mille besoins. Il est certain que Miss B.... ne fut absente qu'un moment. Cependant avant la fin de la saison, sa mère s'est trouvé forcée de retourner avec elle en province. On a compté neuf ou dix mois

depuis la nuit du ridotto jusqu'à leur retour à Londres. Dans quel lieu du monde la médisance n'est-elle pas accoutumée à tout empoisonner? On a chagriné Miss B.... par tant de mauvais discours & de bruits injurieux à sa réputation, que pour les faire finir, elle a pris le parti d'épouser un vieux marchand, qui s'est heureusement disposé à compter pour rien la médisance. Ceux qui savent la vérité de l'aventure, ont trouvé Miss B... fort heureuse qu'il y ait des gens de ce caractère-là dans le monde, & croyent qu'elle l'auroit été beaucoup plus encore de ne pas donner dans le goût du ridotto.

AVENTURE

D'UNE JEUNE FILLE

DE LA CAMPAGNE.

A TROIS MILLES de Londres, le jeune lord Amphile, qui a déjà fait parler de lui du vivant de son père, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans il s'enfuit dans les pays étrangers avec une actrice de la comédie, possède une fort belle maison, autour de laquelle est la principale partie de son

bien. Entre plusieurs fermiers, il en a un fort honnête & fort industrieux, qui s'est procuré quelque bien par son travail, & qui ayant perdu sa femme, est demeuré avec une fille unique dans laquelle il mettoit toute sa consolation. Cette fille, qui se nommoit Louise, passoit pour une des plus aimables personnes du canton, & ne s'étoit pas moins fait estimer par sa sagesse que par sa beauté. Avec tant de mérite, elle ne pouvoit manquer d'admirateurs, & plusieurs de ses voisins lui avoient déjà fait des offres fort avantageuses, mais elle avoit refusé de les écouter sans le consentement de son père, & comme elle avoit à peine dix-sept ans, il la croyoit trop jeune encore pour s'engager dans l'état du mariage.

Elle vivoit ainsi tranquille, & dans une innocence égale à sa beauté, lorsque milord Amphile vint passer quelques semaines dans sa terre, où il n'avoit pas mis le pied depuis cinq ou six ans. Il y entendit bientôt parler des charmes de Louise; & s'étant fait raconter tout ce que j'ai dit de son caractère, il prit aussitôt la résolution de la voir; &, s'il la trouvoit telle qu'on prenoit plaisir à la dépeindre, d'en faire la victime de ses plaisirs. Il choisit un jour où il se fit assurer que le fermier n'étoit point dans sa maison; & feignant que le hasard l'y faisoit entrer pour lui rendre

une visite familière, il affecta de marquer quelque regret de n'y trouver que sa fille. Louise apprenant qui il étoit, le reçut avec une confusion innocente, mais avec plus de grâces & de politesse qu'il n'en avoit attendu d'une jeune personne de cette condition. Il fut satisfait de ses manières, & charmé de sa beauté. L'ayant entretenue quelque tems d'un air libre & enjoué, il la salua civilement, & la quitta sans affectation.

Depuis ce moment, Milord devint plus assidu auprès d'elle; mais il ne lui parla d'amour qu'en secret, & ne prenant pas même les choses de trop loin, il lui fit une peinture brillante des agrémens de Londres, où il lui proposa d'aller vivre avec lui. Louise fut également flattée de sa conquête, & de la perspective de tant de plaisirs; cependant le sentiment de l'honneur & celui du respect qu'elle portoit à son père, lui firent surmonter son penchant. Avec quelques précautions que Milord eût conduit ses desseins, ils ne purent échapper tout-à-fait à l'attention du fermier, qui en marqua même de la défiance à sa fille, & qui l'exhorta avec toute la force de l'affection paternelle, à rompre une intelligence qui ne pouvoit manquer tôt ou tard de lui être funeste. Louise lui confessa une partie de la vérité, & lui promit de suivre ses conseils. Mais les assiduités du Milord, son adresse, les agrémens de ses discours

& de sa personne, triomphèrent d'un cœur simple & innocent. Elle ne put se défendre de le voir, de l'écouter avec plaisir, & croyant qu'il étoit impossible que son cœur ne fût pas d'accord avec sa langue, elle lui laissa gagner tant d'ascendant sur toutes ses volontés, qu'il la fit absolument consentir à prendre la fuite avec lui. Le jour, l'heure, & le lieu où l'on devoit se joindre pour partir, furent choisis avec des précautions qu'on croyoit infaillibles; mais quelques soupçons qui survinrent au fermier, lui firent troubler le rendez-vous par d'autres mesures. Milord trompé dans son attente, retourna chez lui, sans avoir pu pénétrer d'où venoient des obstacles qu'il n'avoit pas prévus.

Le même jour il fut encore plus surpris de recevoir la visite du fermier, qui lui reprocha hardiment le dessein où il étoit de l'accabler de honte & de douleur, par la ruine d'une chère fille qui faisoit tous les délices de sa vie. Des plaintes si amères & si justes confondirent le coupable. Il se trahit par sa rougeur & par son embarras. Sa ressource fut de traiter l'accusation de chimère. Il soutint que rien n'étoit si éloigné de sa pensée, & que s'il avoit pris plaisir à badiner innocemment avec Louise, il ne s'étoit passé rien de plus entr'elle & lui. Le fermier souhaita qu'il ne fût pas allé effectivement plus loin; & le con-

jurant, les larmes aux yeux, d'être aſſez généreux pour ne pas outrager un pauvre vieillard dans la ſeule choſe qui fût ſenſible à ſon cœur, il ſe retira ſans être tout-à-fait raſſuré.

Quoiqu'une viſite ſi touchante eût fait d'abord quelqu'impreſſion ſur le cœur de Milord, il étoit trop galant homme pour laiſſer prendre le deſſus aux impreſſions de l'humanité & de la vertu, ſur les mouvemens de ſa paſſion, & ſur ſon goût pour le plaiſir. Dès le ſoir du même jour, il trouva le moyen d'engager Louiſe à un rendez-vous, qu'il lui donna dans ſa propre maiſon. Il lui repréſenta que leur amour commençant à éclater, il valoit bien mieux pour elle-même ſe livrer à ſa tendreſſe & ouvrir l'oreille à ſon intérêt, que d'être en bute aux mauvais diſcours de l'envie ſans en tirer aucun avantage; qu'à l'égard de ſon père, il ſeroit aiſé de le ſatisfaire en lui donnant ſa ferme à vie, & que le bon homme auroit d'ailleurs aſſez de joie en apprenant que ſa fille ſeroit aimée conſtamment, & traitée toute ſa vie comme une reine. Louiſe méditant ſur la force de toutes ces raiſons, ſon ſilence fut pris pour un ſecret conſentement. On ne perdit point un moment ſi favorable. On l'embraſſa, on lui promit une tendreſſe & une conſtance éternelle. Le plaiſir que ſa crédulité lui fit trouver à de ſi charmantes promeſſes, l'empêcha de s'appercevoir que la nuit s'avançoit. Il

étoit bien tard pour retourner chez elle. On la pressa de passer la nuit au château. Elle y consentit. Il est aisé de juger que sa ruine ne fut pas remise au lendemain.

Le triste fermier, après avoir passé toute la soirée dans une mortelle inquiétude, ne reconnut que trop tôt qu'il avoit perdu sa fille. On l'assura le jour suivant qu'on l'avoit vue chez Milord. Il ne perd pas un moment pour s'y rendre, & il insiste absolument à le voir. Son cœur abîmé de chagrin se soulagea d'abord par un torrent de pleurs ; & passant aux invectives les plus amères, il lui reprocha l'outrage qu'il lui avoit fait, contre sa parole d'honneur la plus forte & la plus expresse. Milord se figura qu'il pouvoit terminer en un moment cette bagatelle, & protestant à son fermier qu'il ne lui demanderoit pas un sou de sa ferme pendant tout le reste de sa vie, il ajouta qu'une faveur de cette nature devoit sans doute le consoler du petit désagrément qu'il lui avoit causé. Mais le vertueux vieillard rejeta cette offre avec indignation : non, Milord, dit-il à son maître, je ne suis point capable de vendre l'honneur de ma fille, ni de recevoir le prix de sa honte & de son infamie. Vous m'avez fait une mortelle injure. Ma vengeance sera du moins le mépris, & je vous déclare que je dédaigne autant vos faveurs, que je redoute peu votre pouvoir. A l'égard de la

malheureuſe fille que vous avez trompée, je ne la verrai plus. Elle ſe repentira trop tard d'avoir manqué à l'obéiſſance qu'elle me doit. Et pour vous, Milord, je prie le ciel de vous traiter comme ſa juſtice & ſa ſageſſe lui feront juger qu'il le doit, ceux qui ſacrifient l'honneur & le repos des familles à leur libertinage, & qui ſe font un jeu de conduire par le chemin de l'amertume & des larmes un innocent vieillard au tombeau. Après ce diſcours, il lui tourna le dos en redoublant ſes pleurs.

Milord ne le vit pas plutôt ſorti, que ſe remettant aiſément de cette fâcheuſe ſcène, il donna ordre qu'on lui tînt prêt un caroſſe à ſix chevaux dans lequel il ſe rendit ſur le champ à Londres avec ſa maîtreſſe. Depuis ſix ſemaines qu'elle y eſt avec lui, il n'y a point de plaiſirs qu'il ne lui ait fait goûter ; mais ſi l'on en juge par le ſort de pluſieurs autres filles qu'il a trompées ſucceſſivement, cette félicité ſera courte ; ſon deſtin ſera bientôt d'être abandonnée au torrent des vices de la ville, & la prédiction de ſon père ne ſera que trop infailliblement vérifiée.

AVENTURES SINGULIERES

D'un Eſpagnol dans l'île de la Jamaïque.

IL y a dans la Jamaïque un canton montagneux où les anglois n'avoient jamais pénétré. On le croyoit déſert parce que le terroir en paroît ſtérile, & que les accès en ſont extrêmement difficiles. Son étendue eſt d'environ ſept lieues de circonférence. Il eſt entouré de tous côtés par un marais, qui eſt toujours rempli d'eau, ce qui avoit peut-être autant contribué que tout le reſte à fermer l'entrée des montagnes. Cependant du côté de la mer qui n'en eſt qu'à deux lieues, il ſe trouvoit quelques langues de terre sèche qu'il n'étoit pas aiſé de diſtinguer du reſte de la ſurface, parce qu'elles n'étoient pas moins couvertes d'herbes & de roſeaux que les endroits les plus fangeux & les plus humides. La colonie angloiſe n'étant pas encore aſſez nombreuſe pour occuper l'île entière, il n'étoit pas ſurprenant que cette portion inacceſſible eût été négligée juſqu'alors. On s'étoit attaché, comme

il arrive toujours dans ces sortes d'établissemens, aux lieux les plus commodes & les plus fertiles. C'est la sureté & l'intérêt qui règlent ordinairement ce choix.

Une révolte des nègres causoit un embarras extraordinaire aux anglois. Le mal devenant plus sérieux de jour en jour, on s'étoit enfin déterminé à faire partir de Londres quelques compagnies de vieilles troupes qu'on crut suffisantes pour refroidir l'ardeur des rebelles. Mais comme les habitans de Port-Royal auroient été exposés aux dernières insultes, s'ils avoient attendu l'arrivée de ce secours pour commencer à se défendre, ils firent prendre les armes à tout ce qui se trouva parmi eux de personnes capables de les porter.

Les troupes angloises de la Jamaïque s'étant avancées dans l'île pour donner la chasse à un gros de sauvages qui menaçoient une de leurs plantations, & pour couvrir quelques travailleurs qui avoient ordre d'élever une redoute à l'extrémité des terres qui sont en culture; l'ennemi, quoique fort supérieur en nombre, prit la fuite à leur approche. Ce n'étoit point assez pour la tranquillité des anglois, parce que les barbares se ralliant aussi facilement qu'ils se dissipent, les mêmes alarmes pouvoient renaître aussitôt. On résolut de profiter de leur première

épouvante, & de les ſuivre de ſi près qu'on pût en tuer un certain nombre, dans l'eſpérance qu'un peu de ſang répandu diminueroit la hardieſſe avec laquelle ils ſe préſentoient à tous momens. Ce deſſein n'eut point le ſuccès qu'on s'étoit promis. Les fuyards s'échappèrent avec plus de vîteſſe qu'on ne put les pourſuivre, & l'ignorance des chemins fit craindre aux anglois de s'engager trop avant.

La pourſuite n'avoit pas laiſſé de durer un jour preſqu'entier; de ſorte que la ſeule approche de la nuit étoit une forte raiſon de s'arrêter. Ils ſe trouvèrent ſur le bord du marais qui environne les montagnes dont j'ai parlé. L'endroit étoit commode, & la ſaiſon aſſez douce pour leur permettre d'y paſſer la nuit. Ils préférèrent ce parti à une marche longue & dangereuſe qu'il auroit fallu faire dans l'obſcurité. Après avoir reconnu les environs, il y en eut quelques-uns qui profitèrent du reſte du jour pour deſcendre dans le marais; & le haſard les ayant fait tomber ſur une langue de terre fort ſèche, ils gagnèrent inſenſiblement le pied des montagnes, d'où ils retournèrent au camp chargés de gibier.

La nuit étant devenue fort ſombre, ils étoient tous à repoſer tranquillement, lorſque les ſentinelles effrayées par un ſpectacle extraordinaire, répandirent l'alarme dans toute la troupe. La

face des montagnes s'étoit comme enflammée tout d'un coup. On voyoit une infinité de feux qui s'élevoient vers le ciel, & dont le nombre ne faisoit qu'augmenter à vue d'œil. Quoique la distance fût médiocre, il étoit impossible de distinguer la cause de cet embrâsement; & dans un lieu qu'on avoit toujours cru désert, personne ne pouvoit se figurer que ce fût un ouvrage humain. On étoit sûr d'ailleurs que les nègres qu'on venoit de poursuivre, avoient pris une route toute différente. Les chefs anglois, MM. Morton & Aiglise, se contentèrent néanmoins de faire passer à leurs gens le reste de la nuit sous les armes, & remirent à examiner le lendemain quelle sorte de périls ils avoient à craindre.

Pendant ce tems-là les chasseurs qui avoient traversé le marais quelques heures auparavant, résolurent ensemble d'y retourner par le même chemin qu'ils connoissoient. Comme ce dessein étoit contraire à l'ordre des chefs, ils l'exécutèrent secrétement. C'étoit la curiosité seule qui les conduisoit. Ils retrouvèrent heureusement leur route, & s'étant avancés jusqu'aux montagnes, ils reconnurent bientôt que les flammes partoient du sommet de plusieurs grands arbres qui étoient dispersés sur le penchant de la côte. Le courage ne les abandonna point. Ils montèrent avec beaucoup de peine, pendant l'espace

d'une heure, malgré les difficultés d'un lieu des plus sauvages. De quinze qu'ils étoient, il y en eut deux qui tombèrent malheureusement, & qui perdirent la vie en roulant jusqu'au bas de la montagne. Mais les treize autres ne s'étant point rebutés de cette infortune, arrivèrent aux pieds de quelques-uns des premiers arbres, dont la lumière leur avoit servi de guide.

Ils se croyoient fort proche de l'éclairciſſement qu'ils desiroient. Cependant ils n'apperçurent rien aux environs des arbres, qui pût leur faire paroître la moindre conjecture ; & pour comble de chagrin, les arbres de cette côte n'étant chevelus qu'au sommet, ils n'avoient l'aide d'aucune branche pour y grimper ; de sorte qu'au pied même de l'arbre où ils se trouvoient, la flamme se découvroit moins à leurs yeux que dans l'éloignement, parce qu'elle ne pouvoit percer l'épaiſſeur du feuillage. L'impatience qu'ils reſſentirent d'avoir fait inutilement un voyage si pénible, les porta de concert à faire une décharge de leurs fusils, en maudiſſant l'arbre & les flammes. Ils tirèrent au feuillage, & quelques-unes de leurs balles portèrent si heureusement qu'elles firent tomber à leurs pieds une maſſe pesante qu'ils reconnurent auſſitôt pour le corps d'un nègre.

Les lecteurs doivent trouver jusqu'à présent

que ce récit a tout-à-fait l'air d'un conte de Fées. Mais peut-être seront-ils contens de la manière dont cette relation ramène les choses à la vraisemblance.

Les treize aventuriers sentirent diminuer leur hardiesse à la vue de ce cadavre. Il étoit clair que cet homme n'avoit pu se trouver seul dans les montagnes, & que non-seulement tous les arbres où l'on appercevoit du feu, devoient porter comme celui-ci quelque nègre pour l'allumer, mais qu'il y avoit dans le voisinage quelque troupe nombreuse de ces barbares, qui n'avoient pas formé un si bizarre résolution sans dessein. La crainte d'être surpris & accablés par le nombre, fit penser les Anglois à la retraite. Ils emportèrent seulement le corps du nègre, pour faire foi de leur aventure à leurs compagnons. La peine qu'ils eurent à descendre pour regagner le pied de la montagne, les ayant retenus fort long-tems en chemin, il étoit tout-à-fait jour lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée du marais. Mais au moment qu'ils commençoient à hâter leur marche, ils entendirent le bruit de plusieurs personnes qui descendoient la montagne après eux. Tandis qu'ils balançoient s'ils devoient faire tête, ou prendre la fuite, ils furent rassurés par la vue du petit nombre d'ennemis dont ils se croyoient poursuivis. Il ne consistoit qu'en trois personnes, dont

dont la figure & les armes n'annonçoient aucune hostilité; ils tendoient au contraire les bras en s'approchant, comme s'ils eussent eu quelque faveur à demander.

Nos anglois les reçurent avec beaucoup d'humanité. Ils connurent d'abord à leur langage (1) que c'étoient trois espagnols; & aux marques de leur joie, qu'il avoient essuyé des malheurs dont ils se croyoient délivrés. L'un des trois avoit la barbe & les cheveux d'une blancheur admirable; & c'étoit moins l'effet de l'âge que de ses chagrins; car il avoit à peine soixante ans. Les deux autres étoient son fils & sa fille, qui paroissoient être encore dans la fleur de leur jeunesse. Le fils avoit la taille fort belle, mais le teint si brun, qu'il étoit peu différent d'un nègre. La jeune fille au contraire étoit beaucoup plus blanche que ne le sont communément les espagnoles; & quoiqu'elle fût vétue d'une manière fort bizarre, elle paroissoit extrêmement belle. Les anglois vouloient être informés sur le champ du détail de leur aventure; mais le vieillard leur fit entendre que s'ils aimoient la liberté, ils ne devoient pas perdre un moment pour se retirer. Il apprit avec joie

(1) Les anglois qui passent en Amérique apprennent ordinairement l'espagnol.

qu'ils étoient ſoutenus par un corps de troupes considérable, & il les preſſa de le conduire à leur chef. Il ne ſe laſſoit pas en chemin d'embraſſer ſes enfans, & de marquer par toutes ſortes de témoignages ſa reconnoiſſance à ſes libérateurs.

Le colonel Morton qui commandoit la petite armée angloiſe, étoit prêt à lever ſon camp, lorſqu'on lui apprit que treize de ſes gens revenoient des montagnes. La joie de les recevoir fit oublier leur crime. Ils firent un rapport qu'on auroit eu peine à croire, s'ils n'en euſſent en même-tems offert les preuves. Tout le monde ſouhaitoit avec impatience d'entendre le vieillard eſpagnol, de qui dépendoit l'éclairciſſement de tant de merveilles; mais l'attente commune fut trompée par la prière qu'il fit aux chefs de lui donner un moment d'audience à l'écart. Voici le diſcours qu'il leur tint:

Le triſte état où je me trouve ne m'empêchera pas de vous confeſſer que je ſuis un homme de quelque diſtinction. Les deux perſonnes qui m'accompagnent ſont mon fils & ma fille. Malgré la vive reconnoiſſance que je vous dois comme à mes libérateurs, j'ai balancé en chemin ſi je devois vous expliquer toutes les circonſtances de mon aventure. Elles me font rougir depuis que je ſuis libre; mais la rigueur de mon ſort ne m'a

pas permis de les éviter. Je trouve néanmoins un tempérament qui satisfera votre curiosité; c'est qu'en vous découvrant mes infortunes, je vous cacherai mon nom, pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans & le mien.

Il y a près de neuf ans qu'un naufrage me jeta sur la côte de cette île. J'étois parti du Mexique avec ma famille, & la meilleure partie de mon bien, pour regagner l'Espagne que j'avois quittée dès ma jeunesse. Un vent favorable nous avoit conduits jusqu'à la sortie du golfe, lorsque nous fûmes accueillis d'une si furieuse tempête, que tout l'art des matelots n'y put résister. Le pilote m'avertit que le vaisseau faisant eau de toutes parts, il n'y avoit plus de sureté que dans la chaloupe. J'abandonnai mes richesses, pour sauver mon épouse & six enfans que j'avois d'elle. Mes domestiques les portèrent heureusement hors du vaisseau, & j'en sortis après eux, sans regretter autre chose que mes matelots & mon pilote, qui furent sans doute engloutis dans les flots. Nous étions dix-huit dans la chaloupe, avec quelque espérance de gagner une côte inconnue que nous croyons appercevoir malgré l'obscurité; mais la mer ne souffrit pas long-tems ce fardeau. Un nouveau soulèvement des vagues nous précipita tout d'un coup au fond de l'abîme. Mon épouse y périt avec quatre de mes enfans

& huit de mes domeſtiques. Pour moi, que la colère du ciel réſervoit à de plus longues douleurs, j'aurois peine à vous dire par quel miracle je fus ſauvé des flots. En revenant à moi, je me trouvai ſur le ſable avec deux de mes enfans entre les bras. Vous les voyez tous deux ici. Mon fils avoit douze ans, & ma fille n'en avoit que neuf accomplis. Je les tenois ſi ſerrés contre mon ſein que mes bras obéirent avec peine lorſque je voulus les relâcher. Je cherchai inutilement des yeux leur malheureuſe mère & le reſte de ma triſte famille. Je ne me ſouvenois pas même de l'inſtant où la violence des flots m'avoit ſéparé de ce que j'avois de plus cher. Mais je m'imagine qu'étant aſſis proche des deux enfans que j'ai ſauvés, un mouvement de tendreſſe naturelle me les fit ſaiſir, au milieu du trouble, & dans l'extrémité du péril.

Hélas ! ſi je bénis le ciel de mon ſalut, ce n'eſt point avec la joie qu'inſpirent ſes bienfaits. Quel fruit ai-je tiré du miracle qu'il a fait en ma faveur? La vie qu'il m'a laiſſée ne m'a ſervi qu'à ſentir mes pertes, & à les pleurer. Cependant la vue des deux enfans qui me reſtoient eut la force d'adoucir mon déſeſpoir. J'avois toujours eu quelque prédilection pour eux. Leurs larmes m'attendrirent, & me firent penſer à les ſecourir. En parcourant la côte, pour chercher quelque

poiſſon qui pût ſervir à leur nourriture, j'apperçus deux corps qui flottoient ſur l'eau. Je les reconnus pour deux de mes domeſtiques. Ils paroiſſoient morts, mais je ne laiſſai point de faire mes efforts pour les attirer au rivage, & j'eus la ſatisfaction de leur voir ouvrir preſqu'auſſitôt les yeux. Juſte ciel! il ne vous plut point d'accorder la même protection à mon épouſe & à mes chers enfans. Avec quelle ardeur néanmoins ſollicitai-je votre bonté, & combien de fois n'oſai-je point me flatter de cette eſpérance!

Après avoir paſſé plus de quinze jours ſur le rivage, ſans pouvoir obtenir ſur moi de m'en éloigner, je montai enfin ſur la côte, ſuivi de mes deux hommes & de mes deux enfans. Quoique j'ignoraſſe abſolument dans quel pays j'étois, il ne m'étoit pas encore venu la moindre crainte qu'il fût déſert. Cependant je fus ſurpris qu'après avoir marché l'eſpace de pluſieurs milles, je n'apperçuſſe aucune trace d'habitation. Nous arrivâmes au bord de ce marais, où j'eus d'abord quelque répugnance à m'engager; n'y appercevant qu'un fond très-humide, & le voyant bordé de l'autre côté par des montagnes. Mais cette dernière raiſon fut enſuite le motif qui m'y fit chercher un paſſage. Je me flattai que du ſommet de quelques monts nous pourrions découvrir dans les plaines voiſines des maiſons & des habi-

tans. Nous traversâmes le marais avec beaucoup de peine. Celle que nous eûmes à monter acheva d'épuiser nos forces. Il ne nous restoit pour nourriture qu'un petit nombre de poissons secs. La fatigue, la faim & la tristesse me firent regretter mille fois d'être échappé au courroux de la mer.

Nous n'apperçumes rien autour de nous qui fût propre à nous inspirer le moindre espoir, & nous passâmes le reste du jour dans une mortelle inquiétude. Mais ayant tourné les yeux le soir vers l'intérieur des montagnes, je découvris une fumée épaisse, qui ne pouvoit pas venir d'un lieu fort éloigné. Nous nous hâtâmes de suivre ce rayon d'espérance, & le bruit que nous entendîmes en avançant ne nous permit plus de douter que nous fussions proche d'un lieu habité. En effet, c'étoit des hommes qui l'habitoient, mais si grossiers & si sauvages, qu'il n'y avoit qu'une misère extrême qui nous pût faire regarder leur rencontre comme un bonheur. Ils furent effrayés de nous voir. Cependant notre soumission & notre petit nombre, les rassurèrent. L'obscurité m'avoit empêché d'appercevoir que leur cabane n'étoit pas seule, comme je me l'étois d'abord figuré; car si j'eusse pu d'abord m'imaginer qu'il y en eût un grand nombre à côté l'une de l'autre, peut-être aurois-je pressenti à quoi j'allois être exposé

en les abordant pendant la nuit, & la prudence m'auroit fait remettre à nous présenter le lendemain. Je fus trompé par la fumée que j'avois vue, & qui ne paroiffoit s'élever que d'une feule cheminée. Enfin, foit malheur ou défaut de prudence, c'eft à cette démarche inconfidérée, qu'il faut attribuer les fautes qui caufent aujourd'hui ma honte, & qui ne peuvent même être excufées par la néceffité qui me les a fait commettre. Les fauvages n'étoient que dix ou douze dans cette première cabane. Mais tandis que je m'efforçois de leur faire connoître par mes fignes le befoin que nous avions de leur fecours, il en fortit quelques-uns qui avertirent leurs voifins de notre arrivée. Dans un inftant, nous fûmes environnés d'une multitude de ces barbares ; & le bruit qui fe faifoit dehors me fit juger qu'ils y étoient encore en plus grand nombre. Ils ne nous firent aucune violence; mais leur admiration s'exprimoit d'une manière fort importune. Ma fille qui avoit alors toutes les grâces & tous les charmes de l'enfance, attiroit particulièrement leurs regards. Sa robe (1) étoit d'une étoffe d'or,

(1) Ce ne paroîtra point étrange à ceux qui favent avec quel air de magnificence les efpagnols affectent de rentrer en Efpagne, lorfqu'ils reviennent riches du Mexique ou du Pérou.

que l'eau de la mer n'avoit point ternie, & sa coëffure qui étoit enrichie de diamans relevoit encore son éclat naturel. Je la tenois par la main, & je la rassurois par mes discours, lorsqu'elle me fut enlevée par quelques femmes sauvages, sans que je pusse m'opposer à un dessein dont je n'avois pas eu la moindre défiance. Je sentis dans ce moment des transports, qui ne peuvent être bien conçus que par un père. Je me précipitai au milieu de la foule, sans rien ménager. J'abattis en passant sept ou huit sauvages. Je rejoignis ma fille, & je la pris entre mes bras. On ne s'opposa point à mes mouvemens. Je crus reconnoître au contraire, dans le murmure de tous les spectateurs, qu'ils condamnoient l'entreprise de leurs femmes; & peut-être n'avoient-elles point elles-mêmes d'autres vues, que de caresser un enfant qu'elles trouvoient aimable. Mais la tendresse paternelle ne se rassure pas si aisément. Mon imagination se représenta aussitôt tout ce que j'avois à craindre pour ma fille, & dans l'ardeur de ce sentiment, je formai un projet affreux, que j'exécutai sans délai, avec autant de bonheur que d'impiété. Je plaçai ma fille au milieu du cercle que formoient les sauvages, & je me jetai à genoux devant-elle. J'ordonnai à mon fils & à mes deux valets de suivre mon exemple. Je joignis les mains, je me prosternai le visage contre terre, je proférai un long

discours avec le ton d'une prière ; enfin je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit avoir l'apparence d'une véritable adoration, & faire passer ma fille pour une divinité. Les mouvemens naturels étant les mêmes dans tous les hommes, je ne doutai point que si les sauvages adoroient quelque chose, ils ne comprissent tout d'un coup que mes cérémonies étoient une adoration, & je me flattai de leur inspirer pour ma fille un respect conforme à cette idée.

Ils me regardèrent pendant quelque tems d'un œil qui marquoit leur surprise ; mais je découvris bientôt par leur silence & par leurs gestes respectueux, l'impression que mon artifice avoit fait sur eux. En effet, après un murmure d'un moment, par lequel ils se communiquoient apparemment leur pensée, je les vis tomber à genoux, & rendre à ma fille les mêmes honneurs que moi, comme s'ils eussent voulu réparer l'injure qu'elle venoit de recevoir.

Voilà le premier des crimes que la mauvaise fortune m'a fait commettre. Je suis porté à vous en faire l'aveu, par l'espérance que le ciel prendra cette humiliation volontaire pour une marque de mon repentir.

Il me fut aisé après cela d'entretenir les sauvages dans la même opinion ; & le second fruit que j'en tirai fut d'être après ma fille ce qu'ils

refpectoient & ce qu'ils honoroient le plus. Cette difpofition ne s'eft point relâchée parmi eux depuis près de neuf ans. Je vous confefferai auffi que pour établir mieux mon entreprife, j'eus foin dès la première nuit de ne laiffer prendre à ma fille aucune nourriture en public, & j'ai toujours continué de lui faire obferver la même chofe : des fauvages, faciles à tromper, fe font perfuadés fans peine qu'elle vivoit fans alimens.

Lorfque j'eus reconnu dans la fuite qu'ils avoient une vénération particulière pour le feu, je profitai de cet aveuglement pour fortifier le lien qui nous les attachoit, en allumant quelquefois un grand feu fur le fommet de la cabane qu'ils nous avoient accordée. Ils n'ont pas manqué de croire que c'étoit une marque d'intelligence entre leur ancienne divinité & la nouvelle. De-là encore le vêtement bizarre que vous voyez à ma fille, c'eft d'eux-mêmes qu'elle tient cette parure. Ils prenoient foin d'y ajouter chaque jour quelque nouvel ornement ; & cette fraîcheur de teint qui doit vous furprendre après neuf ans de féjour dans un lieu tel que celui d'où nous fortons, elle la doit à l'attention qu'ils ont eue continuellement de la garantir des plus légères incommodités de l'air & des faifons.

Je ne m'arrêterai point à la defcription de leurs mœurs & de leurs ufages, qui n'ont rien de plus

extraordinaire que ce que vous connoiſſez des autres ſauvages. Leur nation n'eſt point nombreuſe, ce qui m'a fait croire qu'elle eſt peu ancienne, & que c'eſt le haſard qui a conduit, comme moi, leurs fondateurs dans ces montagnes. Stupides comme ils ſont, il m'a été impoſſible de tirer d'eux le moindre éclairciſſement là-deſſus, même après avoir appris leur langue. Ils ne ſavoient pas mieux ſi leur pays eſt une île, ni quel eſt ſon nom & ſon étendue; & je viens d'entendre pour la première fois de vos compagnons, que je ſuis dans la Jamaïque. Si vous me demandez ce qui nous a pu retenir ſi long-tems parmi ces barbares, c'eſt premièrement l'ignorance de ce que nous avions à eſpérer en les quittant, & la crainte de nous expoſer à des maux encore plus terribles. Mais d'un autre côté la délicateſſe de ma fille ne m'auroit pas permis d'entreprendre un voyage pénible pour chercher un terme incertain. J'étois réſolu d'attendre du moins qu'elle eût vingt ans. Ajouterai-je une autre raiſon, qui devroit peut-être nous faire ſouhaiter de ne revoir jamais l'Europe? Je crains par des confeſſions ſi ſincères, de vous faire perdre les ſentimens favorables que notre malheur a pu vous inſpirer: mais j'agis par le motif que je vous ai déjà déclaré.

La beauté de ma fille n'ayant fait qu'aumenter

d'un plus grand mal me forçoit de lui en donner un. Cette penſée diminuoit un peu les alarmes de ma conſcience ; mais elle refroidiſſoit le déſir que je devois avoir de quitter les ſauvages, parce que je ne pouvois trouver cette excuſe que parmi eux. Cependant il n'y a point de conſidération qui ait pu me faire balancer cette nuit à ſaiſir l'occaſion de nous remettre en liberté. J'eſpère ſeulement que l'honneur & la religion vont être des motifs aſſez forts pour faire conſentir mon fils & ma fille à renoncer l'un à l'autre ; & c'eſt pour commencer à les y exciter par la honte, que je vous découvre en leur préſence toute la vérité de notre aventure.

Il me reſte à vous apprendre la fin de notre eſclavage, & la cauſe de ces feux dont vos compagnons m'ont aſſuré que vous avez eu quelque frayeur. Deux ſauvages qui étoient hier à chaſſer ſur le bord de la montagne, apperçurent pluſieurs de vos gens au pied de la côte, & retournèrent à l'habitation fort effrayés de ce ſpectacle. Ils répandirent leur crainte dans toutes les cabanes, & leur rapport ne tarda point à venir juſqu'à moi. Je compris d'abord que les étrangers qu'ils avoient vus étoient des Européens; c'étoient des hommes vétus, me dit-on, comme je l'étois il y a neuf ans. Tout mon ſang s'émut à cette douce nouvelle : je ne délibérai plus ſur la

raiſon que j'avois cru capable de m'arrêter, chez les ſauvages. Je ſerois parti ſur le champ, ſi l'approche de la nuit ne m'eût fait craindre de nous égarer dans le marais; mais étant forcé d'attendre au lendemain, je ne voulus rien négliger de ce qui pouvoit aſſurer nos eſpérances; il me vint à l'eſprit que vous pourriez vous éloigner avant le jour, je perſuadai aux ſauvages d'allumer pour leur ſureté tous les feux que vous avez vus ſur la côte. Outre la confiance qu'ils ont au feu comme à leur principale divinité, il me fut aiſé de leur faire croire que c'étoit le ſeul moyen de vous ôter l'envie de les attaquer. Ils ſe hâtèrent de monter au ſommet des arbres, je les aſſurai qu'ils ne pouvoient choiſir de meilleure place pour vous inſpirer de l'effroi. Mon eſpoir étoit au contraire de faire naître votre curioſité par ces flammes, & de vous engager du moins à différer votre départ juſqu'au jour pour en découvrir la cauſe. J'étois à quelque diſtance avec un gros de ſauvages, lorſque j'ai entendu les coups de fuſil que vos gens ont tirés ſur la montagne. Ce qui a effrayé mortellement les ſauvages, m'a paru le ſigne certain d'un heureux changement de fortune. Je les ai quittés avec mes enfans, en leur faiſant entendre que j'allois m'expoſer au péril pour l'amour d'eux; mais bien ſûr de ne les revoir jamais, & de joindre bientôt mes libérateurs

que j'ai apperçus effectivement à l'entrée du marais.

Ce discours & le témoignage de reconnoissance dont il fut accompagné, excitèrent une généreuse compassion dans le cœur des anglois. Ils ne changèrent point le dessein qu'ils avoient de partir, n'ayant aucune raison qui pût les porter à troubler le repos des sauvages ; mais à la prière des espagnols, ils firent une décharge générale pour avertir les deux valets qui étoient restés dans les montagnes, de quel côté ils devoient chercher leur maître. On les vit arriver peu d'heures après. Les sauvages, selon leur rapport, avoient été consternés au bruit qu'ils avoient entendu. M. Morton reprit le chemin de la colonie angloise, où les espagnols reçurent toute sorte de civilités & de secours, jusqu'à ce qu'ils trouvèrent l'occasion de passer dans l'île de Saint-Domingue.

AVENTURE D'UNE BELLE MUSULMANE.

UN jeune gentilhomme de Bohême nommé *Verdinitz*, étoit depuis plusieurs années dans l'esclavage, & se consoloit par le bonheur de plaire à la fille de son maître, qui ne lui avoit pas fait acheter trop cher la conquête de son cœur. Le lieu de leur demeure se nommoit *Hradisch*, ville de Bulgarie. Verdinitz soutenu par l'amour, & par l'espérance qu'il avoit d'engager sa maîtresse à prendre quelque jour la fuite avec lui, n'épargnoit rien pour gagner la confiance de son *Patron*; & s'étant apperçu que sa passion dominante étoit l'avarice, il s'appliquoit particulièrement à lui faire prendre une bonne idée de son économie. Il y réussit si heureusement, que le turc après l'avoir mis à diverses sortes d'épreuves, lui crut autant de conduite que de fidélité; & le prenant un jour à part, il lui donna une marque de confiance qui paroîtra fort étrange dans un avare. J'ai, lui dit-il, une opinion de votre honnêteté que je n'ai de celle

d'aucun turc. D'ailleurs vous n'avez ici ni amis ni parens, à qui vous puissiez souhaiter plus de bien qu'à moi; ces deux considérations me portent à faire choix de vous pour une commission d'où dépend tout le repos de ma vie. Dites-moi naturellement si je me trompe dans l'idée que j'ai de votre probité & de votre zèle. Verdinitz répondit d'une manière capable de l'augmenter. Aussitôt le vieillard l'embrassa, en lui donnant les noms les plus tendres; ensuite il le prit par la main, & tournant plusieurs fois la tête pour s'assurer s'il n'étoit vu de personne, il le mena par plusieurs détours dans un cabinet qui étoit au fond de son appartement, & dont il ouvrit la porte avec une grosse clé. Le lieu étoit obscur, & la seule fenêtre qui servoit à l'éclairer étant gardée par une grille fort serrée, il ne paroissoit guère différent d'une prison. C'est ici, dit l'avare, que je tiens mon or & mon argent renfermés. J'en ai des sommes immenses, qui sont le fruit de mon travail & de mes épargnes, & continuant d'ouvrir plusieurs armoires, il fit voir à Verdinitz des richesses sans nombre. Vous confesserai-je, reprit-il, ce qui manque à mon bonheur? Je suis troublé par la crainte de le perdre. Il me faut quelqu'un sur qui je puisse me reposer du soin de mon trésor, quelqu'un qui veille sans cesse à le garder, qui m'avertisse au moindre

bruit, enfin quelqu'un dont la fidélité me délivre de l'inquiétude continuelle où je suis. Me promettez-vous cette marque d'affection? Soyez sûr qu'il ne vous manquera rien, & qu'après mon argent vous serez ce que j'aurai de plus cher au monde.

Verdinitz, qui ne prévoyoit point à quoi sa promesse alloit l'engager, ne balança point à se lier par les plus redoutables sermens. Le vieillard fort satisfait, renouvela ceux qu'il avoit déjà faits de le récompenser au-delà de ses désirs, & fermant avec soin toutes les armoires, il embrassa de nouveau son esclave, lui recommanda le secret & le zèle, & sortit du cabinet dont il tira la porte aussitôt sur lui.

Cette surprise, le plus bisarre effet peut-être que l'avarice ait jamais produit, auroit été funeste à Verdinitz si sa fermeté naturelle ne l'eût secouru; car dans le premier désespoir qu'il ressentit de s'être laissé tromper si cruellement, il fut tenté de s'en prendre à lui-même & de se casser la tête contre la porte qu'il ne pouvoit ouvrir. D'un autre côté son maître qui ne l'avoit peut-être pas pris au moment qu'il sortoit de table, & qui, dans la crainte qu'on ne découvrît sa route, attendit des heures favorables pour lui porter sa nourriture sans être apperçu, le laissa si long-tems à jeun, que le seul manque

d'alimens faillit à lui causer la mort. L'amour, l'horreur de la solitude, la crainte de quelque suite encore plus triste dont il pouvoit se défier, & dont il n'avoit aucun moyen de se défendre, tout se réunissoit pour l'accabler. A la vérité il reçut au bout de deux jours la visite de son maître, & quelques mets excellens qui lui furent présentés avec beaucoup de précautions, & comme au travers de la porte qui ne fut ouverte qu'à demi. On l'exhorta en même tems à la vigilance, à la discrétion, à la patience & à mille vertus qu'il pratiquoit déjà malgré lui. Il auroit pu prendre ce moment pour protester contre une violence à laquelle il n'avoit jamais prétendu consentir. Mais comprenant fort bien qu'il étoit déjà trop tard, & qu'il ne pouvoit même se plaindre sans alarmer son avare, & par conséquent sans s'exposer à quelque vengeance funeste; cette réflexion lui fit prendre le parti d'attendre sa délivrance de la bonté du ciel ou de quelque circonstance favorable que le tems pouvoit faire naître. En effet, après plus de quinze jours de ce martyre, il entendit pendant la nuit quelque bruit à la fenêtre, & levant les yeux vers ce secours inespéré, il apperçut la lumière d'une petite lanterne qu'on s'efforçoit de faire passer au travers de la grille, comme pour examiner s'il y avoit quelque chose de

renfermé dans le cabinet. Quoiqu'il ne lui fût pas facile de diſtinguer le ſon d'une voix qui tâchoit auſſi de ſe faire entendre, il conçut qu'on étoit là pour le ſervir, & s'étant approché, ſa joie fut égale à ſa ſurpriſe en reconnoiſſant ſa maîtreſſe qui étoit au ſommet d'une échelle, & qui cherchoit avidement à le voir.

Elle eut toute la liberté de lui parler, & lui celle de l'entendre; mais la grille les tenoit ſéparés malgré eux, *Plomby*, c'eſt le nom qu'elle prend à la tête de ſes mémoires, rendit compte à ſon amant de toutes les alarmes que ſon abſence lui avoit cauſées. Elle s'étoit livrée d'abord à mille noirs ſoupçons, & plus ingénieuſe à ſe faire des ſujets d'inquiétude, qu'à trouver des raiſons de ſe raſſurer, elle avoit vécu pendant pluſieurs jours dans des agitations mortelles, juſqu'au moment que ſon père, dont elle obſervoit toutes les démarches, ayant pris le chemin du cabinet avec les précautions d'un homme qui craint d'être obſervé, & chargé d'ailleurs de quelques alimens dont il s'étoit ſecrètement pourvu, elle n'avoit pas douté que dans quelqu'intention que ce pût être, il ne tînt Verdinitz renfermé. Elle avoit eu beſoin enſuite du ſecours d'un autre eſclave, pour ſe procurer une échelle & les autres moyens qu'elle avoit employés. Il étoit avec elle, & quoiqu'elle fît peu de fond

…uélité, elle avoit mieux aimé s'expoſer …que d'être trahie, que de manquer une …ion de s'éclaircir qu'elle ne pouvoit eſpérer …ement.

Verdinitz raconta de ſon côté à la tendre Plomby tout ce qu'il avoit ſouffert dans ſa ſolitude, & de quelle manière il y avoit été conduit. Dans la joie qu'ils reſſentoient de ſe voir, ils ſe flattèrent que l'amour ne laiſſeroit pas leur bonheur imparfait, & qu'à quelque prix que ce fût, ils trouveroient quelque moyen de forcer la grille. Ce fut leur ſeule occupation pendant pluſieurs nuits; mais lorſque l'ouvrage étoit déjà fort avancé & que l'amant attendoit l'heure où ſa maîtreſſe avoit compté de le finir, il fut extrêmement ſurpris de voir paroître ſur l'échelle au lieu d'elle, l'eſclave dont elle avoit employé les ſecours. Il apprit de lui que ſa maîtreſſe avoit été mariée le même jour, ſuivant l'uſage des Turcs, c'eſt-à-dire, ſans avoir été prévenue; & qu'elle venoit d'être livrée à ſon mari qui étoit le gouverneur de Hradiſch. En quittant néanmoins la maiſon de ſon père, elle faiſoit dire à Verdinitz que ce n'étoit point ſans un mortel déplaiſir qu'elle ſe voyoit forcée de céder à la violence; qu'elle l'aimeroit toujours; qu'elle diſputeroit long-tems les droits du mariage au gouverneur, & qu'elle l'exhortoit à ſe hâter,

avec le ſecours de l'eſclave, de ſe ſauver de ſa priſon, pour l'aider à ſe mettre elle-même en liberté, ce qui lui ſeroit peut-être plus facile que dans la maiſon de ſon père, ou ce qui étoit du moins beaucoup plus néceſſaire & plus preſſant.

Il en falloit bien moins pour porter Verdinitz à tout entreprendre. La grille ne réſiſta pas long-tems à des efforts animés par l'amour & par la jalouſie. Mais au moment qu'il ſe vit libre & prêt à ſortir, il fut arrêté par un ſcrupule embarraſſant. Il ſe voyoit au milieu d'un amas prodigieux d'or & d'argent, qui ne lui appartenoit point à la vérité, mais auquel ſa maîtreſſe devoit avoir part un jour par le droit de ſa naiſſance. Il étoit chargé par elle-même de travailler à ſa liberté, & ſans argent on ne réuſſit point dans ſes entrepriſes. C'étoit pour elle en un mot qu'il alloit s'employer : ne lui étoit il pas permis d'emporter une ſomme conſidérable pour la tirer d'embarras, & pour le dédommager de toutes les eſpérances auxquelles elle ſeroit obligée de renoncer en prenant la fuite avec lui? Ces réflexions l'agitèrent long-tems. Il ne lui étoit pas plus difficile de forcer une ſerrure que la grille. Les inſtrumens étoient entre ſes mains. Cependant ſa généroſité naturelle fut la ſeule loi qu'il ſuivit. A quelque ſort que l'amour & la fortune puſſent

le réserver, il résolut de mériter leurs faveurs par les voies de l'honneur & de la vertu. En s'attachant à cette résolution, il prit le parti de descendre promptement pour sortir de la maison avant la fin de la nuit, & il recommanda à l'esclave qu'il laissoit après lui, de remettre la grille & l'échelle en si bon ordre qu'on ne pût du moins s'appercevoir tout d'un coup de sa fuite.

Malheureusement celui-ci n'eut pas la même délicatesse. A peine se vit-il seul, que ne doutant pas, sur les soupçons qui ne manquent point de se répandre dans la maison d'un avare, que le lieu où il étoit ne contînt le trésor de son maître; il ne put résister à l'envie de s'enrichir par un vol dont il s'imagina qu'on ne pourroit jamais l'accuser. Il força plusieurs armoires. Un peu de diligence l'auroit peut-être mis à couvert; mais l'avidité de tout voir, & celle de rendre sa charge plus riche en choisissant ce qu'il croyoit remarquer de plus précieux, l'arrêtèrent si long-tems, qu'il fut surpris par le turc. Cet avare, à qui sa passion ne permettoit jamais de jouir d'un sommeil tranquille, s'éveilla au milieu de la nuit, & sans autre motif que le penchant continuel qu'il avoit à la défiance, il lui prit envie de se promener jusqu'à la porte de son cabinet. Prêtant l'oreille au moindre bruit, il entendit bientôt qu'il se faisoit du mouvement

dans ses espèces. Il ouvrit brusquement la porte, & sa présence glaça de frayeur le misérable esclave.

Il n'eut pas de peine à se saisir de lui. Dans le premier transport de sa rage, il auroit eu assez de force pour l'étrangler de ses propres mains, s'il n'eût voulu connoître ses complices. Il se croyoit volé jusqu'au dernier sou, & quoiqu'il n'apperçût point Verdinitz, il s'imagina d'abord qu'étant de concert sans doute avec celui qu'il tenoit, il avoit déjà pris la fuite avec la meilleure partie de sa proie. Cependant après bien des marques de fureur, & des interrogations sans ordre, il comprit par les réponses du criminel qu'il étoit moins malheureux qu'il n'avoit cru, & qu'il n'avoit pas fait la moindre perte. Cette assurance l'ayant rendu plus tranquile, il se fit raconter toutes les circonstances de l'aventure, & l'esclave qui n'avoit pas d'autre ressource que la sincérité pour sauver sa vie, lui confessa non-seulement le dessein qu'il avoit eu de le voler, mais encore la fuite de Verdinitz, ses liaisons avec Plomby, & l'ordre qu'il avoit reçu d'elle de l'enlever s'il pouvoit à son mari. Cette déclaration n'eut point l'effet que l'esclave en avoit espéré. Il fut empalé dès le lendemain.

Verdinitz apprit bientôt son triste sort, & les

recherches que son maître faisoit pour le découvrir; nouveau sujet de frayeur, qui, dans une ame vulgaire, auroit éteint tout à la fois le courage & l'amour. Cependant pour ne pas donner une idée trop affreuse de sa situation, il ne faut pas remettre plus long temps à déclarer qu'il fut soutenu par deux circonstances extrêmement favorables. L'une étoit le fond qu'il pouvoit faire sur l'amitié d'un riche négociant de Hradisch, fugitif de Bohême, qui l'avoit toujours traité moins en esclave qu'en homme d'une considération distinguée dans leur patrie commune, & chez lequel il s'étoit réfugié après s'être échappé du cabinet de son maître. Sa vie étoit non-seulement à couvert dans une maison si sûre, mais il avoit encore l'avantage d'être informé de toutes les démarches de son maître, & de pouvoir ainsi régler les siennes. L'autre ressource étoit de pouvoir se figurer avec raison que quelques aveux que son maître eût pu tirer de l'esclave qu'il avoit fait punir, il n'y en avoit point qui pût tourner à sa honte, ni le faire accuser d'un autre crime que d'avoir pris la fuite. Et quand il auroit pu craindre que sa tendresse pour Plomby, & les desseins qu'il avoit sur elle ne fussent connus de son père, il s'imaginoit bien que ce ne sont pas là de ces lumières qu'on se hâte de communiquer à un mari, & par conséquent qu'il

n'avoit rien de plus dangereux à redouter de la part du gouverneur, ni plus de difficultés à vaincre dans l'entreprise qu'il méditoit.

Les femmes des Turcs, dans la Bulgarie, tirant quelqu'avantage du voisinage des chrétiens, sont beaucoup moins resserrées que dans le sein de la Turquie, & leurs demeures même ne sont pas si inaccessibles, qu'un voyageur curieux, qui s'attire un peu de considération, n'obtienne quelquefois la liberté d'y pénétrer. Il est vrai que ces faveurs s'accordent rarement, & jamais sans la présence du maître; mais il se trouve quantité de riches Turcs qui affectent de se relâcher de la sévérité musulmane, pour faire connoître à leurs voisins que la politesse & le goût de la société ne sont pas des vertus ignorées parmi eux. De-là vient communément que dans toutes les provinces frontières les esclaves chrétiens sont traités avec beaucoup moins de rigueur que dans des lieux plus éloignés. On en ajoute une autre raison, qui est la crainte que les chrétiens n'usent de représailles dans le même cas. Quoiqu'il en soit, le gouverneur de Hradisch, loin de passer pour un homme dur & farouche, s'étoit fait la réputation de recevoir les étrangers avec beaucoup d'humanité.

Ce fut sur cette connoissance que Verdinitz forma le plan qui devoit servir à la liberté de sa

maîtresse. Il le communiqua à son hôte, sans le secours duquel il ne pouvoit l'exécuter. Il faut remarquer que la longueur de son esclavage étoit moins l'effet de la nécessité que de l'amour; car ayant été fait prisonnier dans le cours de la guerre, & son premier maître l'ayant vendu à Hradisch, il n'étoit pas d'un pays si éloigné qu'il n'eût pu donner de ses nouvelles à sa famille, & faire venir aisément le prix de sa rançon, s'il n'eût trouvé dans les charmes & dans la tendresse de Plomby une raison assez forte pour l'arrêter. Il s'étoit ouvert sur sa naissance & ses richesses à l'ami chez lequel il s'étoit retiré, & cette confidence n'avoit pas peu servi à lui assurer son affection & ses services. Il continua donc de lui ouvrir son cœur & de lui demander l'assistance qui convenoit à son projet. C'étoit de lui faire secrètement un équipage de voyageur, digne d'une personne de sa naissance, & de le conduire à quelque distance, dans un lieu détourné, où il l'iroit prendre, & d'où il reviendroit dans la ville avec des marques de distinction & d'autres soins qui ne permettroient pas de le reconnoître pour un esclave. Il n'y avoit de difficulté qu'à trouver des domestiques Bohêmiens, qui pussent favoriser ce déguisement. Un obstacle si insurmontable suffisoit pour renverser toutes ces vues, lorsque le négociant qui

vouloit le servir à toute sorte de prix, & se ménager son amitié, l'unique moyen qui pût le faire rentrer dans sa patrie, lui offrit hardiment de se déguiser lui-même en domestique, de faire déguiser de même sa femme avec son fils, & une de ses filles, qui étoient les seuls de ses enfans assez âgés pour cette entreprise, & de l'accompagner, au risque de tout ce qui pourroit leur arriver. Il n'y mit que deux conditions; l'une, qu'il se logeroit dans le quartier de la ville le plus éloigné de sa maison; l'autre, que cette mascarade ne dureroit pas plus de dix jours, parce qu'il comptoit de faire passer pendant ce tems-là son absence pour une promenade qu'il feroit avec une partie de sa famille dans quelques villages voisins.

Verdinitz, moins prudent que brave & honnête, accepta cette proposition avec des transports de reconnoissance, & pour donner plus de vraisemblance à la qualité de voyageur Bohêmien qu'il vouloit prendre en se présentant au gouverneur; il fit quelques lettres de recommandation, sous divers noms connus à Hradisch. Elles étoient adressées à plusieurs personnes dont le négociant connoissoit les affaires, & comme on ne leur demandoit que de simples civilités pour un homme de distinction qui voyageoit dans leur pays par curiosité & par estime,

ils se flattèrent tous deux qu'un artifice si innocent ne pouvoit entraîner de suites fâcheuses. L'équipage ne devant consister qu'en habits propres & en chevaux de quelque apparence, le négociant & son fils disposèrent aisément tout ce qui devoit le composer.

Enfin, les mesures étant prises avec toute la sagesse qui pouvoit entrer dans un dessein si téméraire, Verdinitz arriva au milieu du jour à la porte de Hradisch, vétu suivant l'usage de Bohême, & suivi de ses quatre confidens qui pafsèrent d'abord aisément pour les gens de sa suite. Quoique la dernière paix fût conclue depuis quelques mois, il fut obligé d'attendre longtems les ordres du gouverneur, auquel on annonça son arrivée. Cependant la crainte que ce premier obstacle avoit pu lui causer, fut bientôt dissipée par les caresses & les civilités du gouverneur même, qui prit la peine de venir au-devant de lui. Comme il parloit facilement la langue turque, & qu'il ne donnoit point d'autre motif à son voyage que l'inclination particulière qu'il avoit pour la Turquie, il reçut dès le même jour, des marques de considération de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville. Son maître fut un des plus empressés à le voir : il soutint toutes ces visites, avec beaucoup de hardiesse & de bonheur, & le négociant ne joua pas moins

heureusement son rôle. Le gouverneur, gagné particulièrement par ses flatteries, lui promit de lui faire voir dès le lendemain tout ce qui pouvoit satisfaire la curiosité d'un étranger. Il lui montra effectivement les plus beaux endroits de la ville, & mille choses que Verdinitz avoit eu le tems de connoître aussi bien que lui. Il ne parloit point de ses femmes. L'impatience prit au bohêmien, & dès le même soir il résolut de se procurer le jour suivant la vue de Plomby, & peut-être de l'enlever.

Comme il n'avoit consenti à prendre la femme & la fille du négociant à titre de domestiques, que pour donner un peu d'éclat à son arrivée, & qu'il avoit été d'avis, avec leur père, de feindre dès le premier jour qu'elle se trouvoit mal de la fatigue du voyage, pour en prendre occasion de les faire demeurer tranquillement dans le Caravanserail où il s'étoit logé, il lui proposa de les renvoyer à sa maison, mais de permettre qu'il fît voir auparavant sa fille au gouverneur. Cette proposition étoit bizarre. Cependant l'autre, déjà trop engagé pour s'y opposer long-tems, se paya de l'explication que Verdinitz lui donna de son dessein. C'étoit d'apprendre au gouverneur, avec un air de confidence, qu'il avoit avec lui une maîtresse chérie, qu'il s'étoit proposé de mener dans tous ses voyages; mais que la

ſoins. Il affecta d'y donner quelques marques de triſteſſe & d'ennui. On lui promit que le gouverneur ne tarderoit point à venir le conſoler lui-même. C'étoit ſa principale crainte ; mais comme il avoit prévu cet embarras, il déclara naturellement qu'il étoit réſolu de ne voir aucun homme, & que malgré toute la reconnoiſſance dont il ſe croyoit redevable au gouverneur, il ne recevroit pas ſa viſite juſqu'au retour de celui qui l'avoit mis en dépôt dans ſa maiſon. Cette réponſe qui fut portée ſur le champ au gouverneur lui cauſa de l'étonnement & de l'admiration. Il parut bientôt que ſon deſſein, en le recevant, avoit été de le faire ſervir à ſes plaiſirs : mais cette affectation de ſageſſe à laquelle il ne s'étoit point attendu, l'obligea de ſuſpendre ſes déſirs, pour examiner du moins ſi elle étoit ſincère. Cependant il fit donner ordre à toutes ſes femmes de voir & de careſſer l'étrangère comme une perſonne qui devoit être quelque tems leur compagne. La curioſité, l'obéiſſance, le déſir de s'amuſer, les y conduiſit preſque toutes. Plomby fut la ſeule qui ne jugea point à propos de paroître.

Cette aimable & fière Plomby avoit cauſé depuis ſon mariage de cruels chagrins au gouverneur. Il n'avoit point encore obtenu d'elle ce qu'une femme ne refuſe point à ſon mari, & ſon déſeſpoir étoit de n'en point deviner la cauſe.

Il étoit vieux, c'en étoit peut-être une; mais elle en avoit de plus fortes, qui étoient sa tendresse pour Verdinitz & le souvenir continuel qu'elle conservoit de la sienne. Dans certains momens elle avoit tellement irrité son mari par sa résistance, qu'il avoit été tenté plus d'une fois de la renvoyer chez son père, & qu'il l'en avoit menacée. Elle, qui ne désiroit rien avec tant d'ardeur, s'efforçoit de plus en plus de lui déplaire par tous les temoignages de haine & de mépris qu'elle pouvoit s'imaginer. Ce fut assez de l'ordre qu'elle reçut de traiter civilement l'étrangère, pour lui faire prendre la résolution de ne lui rendre aucuns soins, & ce seul motif l'empêcha de voir Verdinitz à son arrivée. Mais ensuite étant venue à penser que c'étoit peut-être quelque belle esclave, qui pourroit faire perdre heureusement à son mari ce qui lui restoit d'affection pour elle, il n'en fallut pas davantage pour lui faire souhaiter de la connoître. Elle entra seule dans la chambre de Verdinitz, avec de foibles dispositions à garder la foi conjugale. Ils se reconnurent au premier coup-d'œil, & dans les premiers transports elle eut pour son amant des complaisances qu'elle n'avoit point encore eues pour son mari.

Dès le même jour ils délibérèrent sur les moyens de hâter leur liberté; mais l'exécution de toutes les mesures que Verdinitz avoit prises avec

le négociant ſe trouva retardée par des obſtacles, qui venoient de la diſpoſition intérieure du ſérail. Il avoit compté mal-à-propos que les femmes du gouverneur étoient libres de ſe promener au jardin pour y prendre le frais pendant la nuit, & que le négociant ſe trouvant de l'autre côté du mur, avec deux échelles & le ſecours de ſon fils, il lui ſeroit facile de profiter de l'obſcurité pour dérober ſon entrepriſe. Il devoit reprendre auſſitôt l'habit de ſon ſexe, & le faire prendre auſſi à la compagne de ſa fuite, pour ſe rendre enſemble à la maiſon du négociant, où rien n'auroit pu les troubler juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé quelque moyen de ſe retirer en Bohême.

Malheureuſement la partie du jardin où les femmes avoient la liberté de ſe promener, étoit ſéparée par un treillage fort épais, de celle qui touchoit au mur. Cette clôture ne pouvoit pas être forcée aiſément, ni tout d'un coup. S'il n'avoit fallu que de la patience pour s'en procurer l'occaſion & les moyens, un peu de retardement n'étoit pas une ſi forte raiſon de s'affliger : mais il reſtoit deux affreux ſujets de crainte, contre leſquels il ſembloit que le courage & l'adreſſe n'avoient aucune reſſource. L'un étoit la difficulté de faire ſavoir au négociant par quel obſtacle on ſe trouvoit arrêté, & de l'avertir du jour où l'on ſeroit parvenu à le ſurmonter. L'autre

incomparablement plus terrible, étoit la barbe de Verdinitz, qui croiſſoit à vue d'œil, & qu'il étoit impoſſible de cacher.

La grandeur de ce dernier péril obligeant d'y donner les premiers ſoins, Verdinitz penſoit déjà à s'écorcher plutôt le viſage qu'à ſe trahir par une difficulté ſi légère. Cependant comme c'eſt l'uſage des femmes turques de ſe faire raſer une partie de la tête, Plomby ne déſeſpéra point de pouvoir dérober quelques raſoirs aux eſclaves qui la ſervoient. Elle s'y employa auſſitôt ſi ardemment, qu'elle y réuſſit avant la fin du jour. Son amant ſe trouva ainſi d'autant mieux à couvert, qu'affectant de porter les cheveux longs, pour marquer que dans l'abſence de celui qu'il feignoit de regretter, la douleur le rendoit indifférent pour la propreté & la parure, les traces de ſa barbe, qui n'étoit pas d'ailleurs plus épaiſſe qu'il ne convenoit à ſon âge, paroiſſoient moins après avoir été raſée, que s'il eût été obligé de ſe faire raſer auſſi la tête.

Les deux amans n'eurent point d'autre peine à eſſuyer pendant quelques jours, que celle d'être ſouvent troublés par les femmes du gouverneur, qui vouloient jouir comme Plomby de la compagnie de l'étrangère. Le ſoir ils ne manquoient pas de ſe rendre au jardin, & trouvant toujours quelque prétexte pour ſe retirer à l'écart, ils

cherchoient au long du treillage quelqu'endroit qui fût moins difficile à forcer, pour s'ouvrir tôt ou tard un passage. Verdinitz en découvrit un, qui étoit couvert fort heureusement par le feuillage d'un arbrisseau. Le bois lui en parut assez pourri pour ne pas résister long-tems à l'effort de ses mains. Chaque nuit il arrachoit quelque morceau, & bientôt il eut fait un trou assez large pour y passer en rampant contre terre.

Mais que leur servoit-il de pouvoir gagner le mur, s'ils n'étoient pas certains d'y trouver le négociant avec les secours nécessaires pour les délivrer? La fortune veilloit aussi pour eux de ce côté-là. Un jour qu'ils étoient ensemble & qu'ils se livroient à leurs inquiétudes, on leur annonça un marchand étranger, qui avoit été introduit au sérail pour vendre divers bijoux au gouverneur & à ses femmes, & qui leur fut présenté, comme il l'avoit été à toutes les autres. Le soin que le négociant avoit pris pour se déguiser, n'empêcha point Verdinitz de le reconnoître. Il se ménagea avec lui un moment d'entretien C'étoit assez pour convenir de la nuit & de l'heur où les échelles & les autres secours devoient êtr au pied du mur. Le zèle du négociant ne s prendra personne, si l'on se souvient qu'av motif de l'amitié, il avoit celui de l'inté promit d'être exact & fidèle. Rien ne pa

plus capable de retarder l'eſpérance des deux amans.

Cependant elle fut ruinée par un malheur plus cruel que tous ceux qu'on a lus. L'après-midi qui précéda la nuit marquée pour l'évaſion, Verdinitz & Plomby s'entretenoient agréablement dans une ſi douce attente, & leur adreſſe leur avoit fait trouver divers moyens d'écarter les autres femmes, lorſqu'un eſclave, qui leur étoit attaché, ſans être tout-à-fait dans leur confidence, vint doucement les avertir que le gouverneur étoit dans l'anti-chambre à les écouter, & qu'il paroiſſoit prêter l'oreille avec la dernière attention. Ils ſe crurent perdus. Sans être ſûrs qu'il leur fût rien échappé d'aſſez clair pour faire connoître leur ſecret & leur deſſein, ils ne doutèrent pas que cette curioſité du gouverneur ne vînt d'une défiance qui devoit avoir quelque fondement, & qu'un mot n'eût ſuffi par conſéquent pour les trahir. Dans le premier trouble, ne prévoyant rien qui ne fût plus terrible que la mort, ils ne pensèrent qu'à ſe la donner, ou du moins qu'à s'en aſſurer le pouvoir, en s'armant tous deux d'un des raſoirs qui ſervoient à Verdinitz.

Heureuſement qu'il n'arriva rien qui pût confirmer leur défiance & leur crainte. La vérité étoit que le gouverneur à qui l'on avoit appris avec quelle ardeur elles ſe recherchoient, & le

goût qu'elles trouvoient à ſe voir & à s'entretenir ſans témoins, auroit ſouhaité d'entendre ce qu'elles pouvoient ſe dire dans des converſations ſi longues & ſi ſecrètes. Il étoit venu prêter l'oreille à la porte, & malgré tous ſes ſoins il n'avoit rien entendu. Mais n'ayant pu juſqu'alors obtenir la liberté de voir l'étrangère, il réſolut de paſſer ce jour-là ſur les conſidérations qui l'avoient arrêté; il ouvrit la porte & ſe préſenta civilement! Son air, qui n'avoit rien d'irrité, rendit la tranquillité aux deux amans. Cependant comme il reſtoit quelques marques d'émotion ſur leur viſage, & qu'ils affectèrent pendant leur entretien, l'un de détourner preſque continuellement la tête en feignant de pleurer l'abſence de ce qu'il aimoit, l'autre de prendre les airs ordinaires de mécontentement & de fierté; le crédule gouverneur venant à découvrir les deux raſoirs, les ſoupçonna d'en vouloir à leur propre vie, & trembla pour leur intérêt plus qu'elle mêmes Il ſe garda bien de leur déclare ſoupçon; mais jugeant qu'un mal tel qu'il ſe ginoit demandoit les remèdes les plus il leur propoſa ſur le champ les plaiſirs qu propres à diſſiper leur mélancolie. To femmes furent appelées. Il les laiſſa e en leur commandant de ſe livrer à la donna ordre en particulier à ſes r

esclaves d'avoir l'œil sans cesse ouvert sur Plomby & sur l'étrangère.

Ces tendres amans remercièrent le ciel d'avoir fait prendre un si heureux cours à leurs alarmes, & n'attendant que la nuit pour s'en délivrer tout-à-fait, ils la regardèrent comme la fin de leurs maux. A peine le soleil eut-il disparu qu'ils prirent le chemin du jardin. Ils ne trouvèrent pas plus de difficulté qu'un autre jour à s'écarter des femmes qui les accompagnoient, & à s'approcher de leur trou. Préparé, comme il étoit, un moment leur suffisoit pour passer. Verdinitz força sa maîtresse de passer la première. Mais les esclaves, qui, suivant l'ordre de leur maître, étoient à quelques pas sans être apperçus, ne balancèrent point à s'approcher lorsqu'ils virent Plomby disparoître. Ils arrivèrent au moment que Verdinitz, couché à terre, s'allongeoit pour la suivre, & ils l'arrêtèrent facilement dans cette posture. Avec la clée d'une porte qui servoit de communication aux deux jardins, il ne leur fut pas moins aisé de se saisir aussitôt de Plomby.

Ce fut un bonheur pour elle & pour son amant qu'elle ne se fût point assez avancée vers le mur pour les faire soupçonner du dessein qu'ils avoient de prendre la fuite. Le gouverneur averti de ce qui venoit d'arriver, ne tourna point ses réflexions de ce côté-là, & s'arrêtant à ses premières craintes,

il ne douta point que ce ne fût un nouveau mouvement de déſeſpoir, ou peut-être quelqu'égarement d'eſprit qui les avoit portés à une démarche qui ne lui paroiſſoit pas ſenſée. Le danger lui parut preſſant, & ſans rien conſulter davantage, ils donna ordre qu'ils fuſſent conduits dans leur appartement, & gardés à vue chacun de leur côté. Il recommanda particulièrement qu'on éloignât de leurs mains tout ce qui pourroit ſervir au funeſte deſſein qu'il leur ſuppoſoit.

Ce revers parut ſi inſupportable à Verdinitz, qu'il eût fait ſans doute un horrible uſage de ſes raſoirs, ſi l'on ne s'étoit hâté de s'en ſaiſir. Il demeura ſans conſolation & ſans eſpérance, plus tourmenté encore par la crainte de l'avenir que par la ruine d'un projet qu'il avoit cru infaillible; car il ne lui reſtoit pas la moindre voie pour réparer ſon malheur, & n'ayant plus le ſecours de Plomby pour cacher ſon ſexe, il prévoyoit bien que tôt ou tard il ne pourroit éviter des éclairciſſemens auſſi dangereux pour elle que pour lui. Trois ou quatre eſclaves qu'il voyoit dans ſa chambre; & qui ne lui diſſimulèrent pas l'ordre qu'ils avoient d'y être nuit & jour, lui rendoient la violence auſſi impoſſible que la fuite. Enfin, ſe remettant de ſon ſort à la fortune, il prit la réſ lution de feindre une maladie violente, qu' ſerviroit de prétexte pour demeurer contin

ment au lit, & pour prendre ſi peu de nourriture que venant inſenſiblement à s'affoiblir, il eût beſoin de moins d'efforts lorſqu'il ſeroit forcé de finir ſa vie. Il s'arrêta à cette penſée, & perſonne ne penſant à s'y oppoſer, il paſſa en effet cinq ou ſix ſemaines au lit, ſans ſouffrir qu'on s'approchât de lui pendant le jour, & conſentant à peine le ſoir à prendre quelques légers alimens dans l'obſcurité.

Il n'eut, pendant ce tems-là, aucune nouvelle de Plomby, qui n'étoit pas obſervée avec moins de ſoins. Mais le gouverneur, plus étonné que jamais d'une conduite ſi extraordinaire, réſolut à la fin de le voir & de l'obliger malgré toutes ſes réſiſtances à recevoir les ſecours de la médecine. Il entra dans ſa chambre ſans l'avoir fait avertir, & le ſurprenant dans ſon lit, il fut extrêmement ſurpris lui-même de lui trouver une barbe prodigieuſe, qui le rendoit moins ſemblable à une femme qu'à une bête féroce. Soit frayeur, ou d'autres cauſes qui n'ont jamais été bien approfondies, le pauvre gouverneur fut attaqué ſur le champ d'une apopléxie violente. Les eſclaves, plus attentifs alors à ſon accident qu'à ce qui le pouvoit cauſer, l'emportèrent mourant, & n'apperçurent pas même la barbe fatale que Verdinitz avoit toujours eu l'adreſſe de leur cacher.

Le gouverneur étant mort, ſans avoir retrouvé aſſez de connoiſſance pour déclarer ſes dernières volontés, Plomby, la ſeule de ſes femmes qu'il eût épouſée ſuivant la loi, ſe trouva d'autant plus libre, que les enfans de ſon mari étant dans des lieux éloignés de Hradiſch, il ne ſe préſenta perſonne qui pût lui conteſter l'autorité. Elle en fit uſage auſſitôt pour ſe rendre auprès de Verdinitz, à qui elle fit la barbe de ſes propres mains, de ſorte que lui ayant fait reprendre l'habit de femme, auquel il étoit accoutumé, aucun turc n'eut le moindre ſoupçon de ſon ſexe & de ſon aventure. Enſuite de concert avec lui, elle fit avertir le négociant de le venir prendre au ſérail, ſous prétexte qu'étant de Bohéme, il devoit quelques ſoins à une femme de ſa nation.

Le ſeul frein qui arrêtoit Plomby étoit la crainte de ſon père, ſous l'autorité duquel elle devoit retourner en quittant le ſérail. Elle auroit pu tenter tout d'un coup de paſſer en Bohême avec ſon amant, mais un héritage auſſi conſidérable que celui qui devoit lui revenir, méritoit bien d'être attendu, & Verdinitz même s'étoit rendu à une raiſon ſi forte. D'ailleurs il y avoit cent ſortes de dangers à courir en prenant témérairement la route de Hongrie, qui étoit l'état chrétien le plus voiſin ; & le négociant, homme d'âge & d'expérience, étoit un guide capable de

surmonter les difficultés. Il falloit donc lui accorder le tems de régler ses affaires, & sur-tout donner à Verdinitz celui d'écrire à Prague pour ménager avantageusement le retour d'un homme auquel il avoit déjà tant d'obligations. On prit là-dessus le parti d'attendre, & Plomby après avoir rempli ses obligations au sérail, retourna tranquillement chez son père.

Mais ce ne fut pas sans avoir concerté avec son amant les moyens de se voir. Ils devinrent plus faciles qu'elle n'auroit osé s'en flatter, par la disposition qu'elle trouva dans son père à pardonner à Verdinitz, & à souhaiter de le revoir. Sa fuite l'avoit moins irrité, que le souvenir de sa fidélité & de son attachement ne le portoit encore à l'aimer. Il ne se lassoit point de marquer de l'admiration pour un esclave qui s'étoit sauvé de son cabinet sans toucher à son trésor, & ce fut dans un de ces mouvemens d'estime & de reconnoissance, que demandant à sa fille s'il étoit vrai qu'elle eût jamais senti de l'inclination pour lui, il lui confessa que s'il l'eût cru né quelque chose, & s'il lui eût reconnu du penchant pour la religion de Mahomet, il n'auroit pas fait difficulté de le choisir pour son gendre. Elle parla de sa naissance, sur les lumières qu'elle en avoit reçues de lui-même & du négociant. Pour la religion, sans se hasarder à rien promettre, elle s'engagea seulement

à faire elle-même toutes ſortes d'efforts pour le rendre muſulman, & elle donna pour nouveau motif à ſon père le mérite de convertir un homme qu'il trouvoit digne de ſon eſtime.

Ainſi Verdinitz fut rappelé dans la maiſon de ſon maître, & fut reçu comme ſon fils plutôt qu'à titre d'eſclave. Cependant le vieillard, qui joignoit toujours beaucoup d'avarice à des ſentimens de bonté extraordinaires, ſe ſentant affoibli par l'âge & n'étant plus capable de veiller à ſon tréſor, prit le parti de ſe faire tranſporter dans le cabinet où il l'avoit renfermé, & de s'en faire une demeure d'où rien n'avoit plus le pouvoir de le faire ſortir. Verdinitz demeuroit le maître abſolu dans tout le reſte de la maiſon, & pour achever de ſe concilier l'affection du vieillard, il avoit ſoin de lui porter des ſacs d'or & d'argent, qu'il recueilloit tous les ans de ſon revenu. C'étoit travailler pour lui-même. La mort vint délivrer enfin le vieillard de ſes inquiétudes, & toute ſa maiſon d'une trop longue contrainte. En expirant, il donna ſa fille & tout ſon bien à Verdinitz ſans autre condition que de ſe faire muſulman.

Il étoit queſtion d'éluder cette loi, qui étoit trop claire & trop publique pour être violée impunément. La conſidération que le premier mariage de Plomby lui attiroit encore dans la ville, & les libéralités de Verdinitz leur donnèrent

quelque tems l'espérance de gagner les chefs de la religion. Mais Verdinitz qui avoit eu le tems d'écrire à Prague & de faire la paix du négociant, prit le parti de le faire partir avec tous ses trésors, ou du moins avec ce qu'il ne vouloit point exposer à l'avidité des turcs. Ce dépôt se fit si secrétement, que les plus curieux y furent trompés. Le départ du marchand fut ménagé de même avec tant de précautions, qu'il ne passa que pour un voyage de peu de durée qu'il étoit obligé de faire avec sa famille. Il laissa sa maison meublée, & son fils pour la conduire dans son absence; tandis qu'il emportoit avec les trésors de Verdinitz tous ceux qu'il avoit amassés lui-même.

Enfin lorsqu'ils furent arrivés à Prague, & que Verdinitz n'eut plus à risquer que ce qu'il étoit disposé à perdre, il exécuta avec plus de bonheur que de prudence, un projet qu'il avoit médité. Il proposa au nouveau gouverneur de lui accorder la liberté de faire un voyage de quelques mois dans son pays, avec le fils du négociant qui étoit resté dans la maison de son père. On rejeta cette proposition, comme il s'y étoit attendu. Mais pour lever aussitôt toutes sortes d'obstacles, il leur offrit de laisser entre leurs mains pendant son absence & pour gage de son retour, sa maison, celle du marchand qui devoit

l'accompagner, & tout l'héritage du turc son patron. On accepta fort avidement cette offre, & ceux qui affectoient le plus de zèle se trouvèrent ainsi intéressés à ne pas trop presser son retour.

Il ne restoit qu'une difficulté. C'étoit l'évasion de Plomby, pour laquelle il paroissoit impossible de trouver des prétextes. On eut recours à l'adresse. Plomby fut déguisée en homme, & le jour du départ elle passa pour un esclave. Cette fuite romanesque auroit réussi, par le soin que Verdinitz avoit eu de se pourvoir d'une voiture fort légère, & de six chevaux extrêmement vîtes, qu'il croyoit capables de le mettre en sureté avant qu'on pût s'appercevoir de l'enlèvement de sa maîtresse. Mais un jeune turc, nommé *Delmet*, amoureux depuis long-tems de Plomby, charmé d'abord du départ de Verdinitz, & désespéré ensuite de découvrir qu'elle avoit consenti à le suivre, fit éclater si haut ses plaintes, que le cadi fut obligé, par bienséance & contre son intérêt, de mettre quelque cavaliers à la suite du ravisseur, avec ordre de le ramener mort ou vif. Delmet partit à leur tête. Il joignit les deux amans à deux journées de la frontière. Le bruit des chevaux ayant fait juger de loin à Verdinitz qu'il étoit poursuivi, la seule ressource, qui lui resta dans un danger si pressant fut de faire sortir aussitôt

aussitôt Plomby de la voiture. Elle étoit encore sous le déguisement qu'elle avoit pris à son départ. Elle acheva de déguiser ses traits à l'aide d'un peu de boue, & s'étant placée derrière la voiture avec le seul esclave que Verdinitz avoit à sa suite, elle s'anima par l'excès même de sa crainte à jouer son rôle avec intrépidité.

Delmet étant arrivé presqu'au même moment, on ne se trouva point assez fort pour l'empêcher d'arrêter brusquement la voiture, & de demander où étoit Plomby. Verdinitz & le marchand feignirent d'être surpris de cette question, & répondirent qu'ils ne pouvoient savoir ce qu'étoit devenue une personne qu'ils avoient laissée à Hradisch. Comme les circonstances parurent confirmer cette réponse, & que les deux esclaves n'étoient que le nombre qui convenoit pour le service de deux voyageurs, l'attention des cavaliers ne tourna point de ce côté-là; mais Delmet ne put se persuader qu'il eût été trompé dans les soins qu'il avoit pris pour s'assurer de l'évasion de sa maîtresse. Comme il avoit remarqué que la voiture de Verdinitz s'étoit arrêtée derrière un buisson, pendant que Plomby prenoit du tems pour en sortir, il ne douta pas qu'elle ne se fût retirée à l'écart, de concert avec ses ravisseurs, & qu'elle ne fût cachée au long de quelque haie ou de quelque maison voisine, où ils étoient sûrs de la

retrouver. Dans cette penſée il laiſſa une partie de ſes gens pour garder la voiture, tandis qu'avec le reſte il ſe mit à viſiter tous les lieux voiſins, qui lui parurent propres à ſervir de retraite. Il y employa une partie du jour. Enfin, las de chercher, & venant à croire qu'il s'étoit effectivement trompé, en croyant Plomby hors de Hradiſch, il prit une réſolution qui acheva de le rendre tout-à-fait dupe. Ce fut de conduire Verdinitz juſqu'à la frontière, dans la vue non-ſeulement de s'aſſurer du départ d'un rival ſi redoutable, mais d'empêcher auſſi que Plomby ne pût le rejoindre, ſuppoſé qu'elle eût quitté ſa voiture, comme il ſe l'étoit figuré, & qu'elle demeurât cachée dans quelque lieu qu'il n'avoit pu découvrir. Ainſi pendant deux jours de marche, les deux amans furent tranquilles ſous cette eſcorte. Si Plomby eut quelques incommodités à ſouffrir dans la ſituation qu'elle fut forcée de garder, le prix que l'amour lui réſervoit à Prague étoit capable de ſoutenir ſon courage. Et ce qu'il y eut de riſible dans une aventure d'ailleurs aſſez ſérieuſe, c'eſt que Delmet ayant enfin quitté la voiture, paſſa pluſieurs jours ſur la frontière, pour empêcher que l'envie ne prit à Verdinitz de retoutner à Hradiſch, & pour s'aſſurer qu'il avoit continué ſa route.

Nos deux amans ne tardèrent pas à jouir d'une

vie toute heureuſe dans le ſein d'une famille riche & puiſſante qui vit arriver Verdinitz & ſa maîtreſſe avec des tranſports de joie. Le vieux marchand ne fut pas le moins empreſſé à les féliciter de leur bonheur, & leur reſtitua toutes leurs richeſſes qu'il avoit apportées heureuſement juſqu'à Prague. Mais lorſque tout paroiſſoit ainſi ſe réunir pour les récompenſer de leurs peines, ils eurent une alarme qui mérite d'être rapportée comme la fin de leur hiſtoire. Un jour qu'ils s'étoient retirés à la campagne, ſans autre compagnie que leurs domeſtiques, ils furent ſurpris de voir entrer dans leur maiſon vers le ſoir dix-huit ou vingt turcs qui mirent auſſitôt le ſabre à la main, & qui ſe diſperſèrent dans les appartemens. Verdinitz trop mal accompagné pour penſer à ſe défendre, ne chercha qu'à ſe cacher avec Plomby & ſes enfans; car ſa première idée tombant ſur l'ancien ſujet de ſa crainte, il ne douta pas que ce ne fût le cadi de Hradiſch ou Delmet qui avoit eu la hardieſſe de le pourſuivre juſqu'à Prague. Quoique cette imagination fût ſans vraiſemblance, elle le tourmenta mortellement pendant plus d'une heure que les turcs employèrent à l'exécution de leur deſſein. Ce fut de mettre en œuvre les préparatifs qu'ils avoient faits d'une ſuperbe fête. Ils s'étoient fait ſuivre non-ſeulement par quantité de chariots qui avoient apporté les décora-

tions néceſſaires, mais par une compagnie fort nombreuſe, qui étoit compoſée des principales dames de la ville. La diligence des ouvriers ayant répondu à leur ardeur, ils eurent bientôt fait changer de face à la maiſon; & lorſque tout fut mis dans l'ordre qu'ils s'étoient propoſé, ils ne penſèrent plus qu'à tirer le plaiſir qu'ils avoient eſpéré de la frayeur & de la ſurpriſe de Verdinitz. C'étoit la jeuneſſe la plus diſtinguée de Prague, qui avoit formé le projet de cette fête, ſur les récits qu'elle avoit entendu faire aux deux amans, & qui avoit imité avec beaucoup d'art ce qu'ils racontoient continuellement des uſages de Hradiſch. La comédie même, qui fut repréſentée par les meilleurs acteurs de Prague, n'étoit que l'hiſtoire de l'eſclavage de Verdinitz & de ſes entrepriſes au ſérail. Enfin, pour exprimer encore mieux l'heureuſe fin de ſes peines, toutes les machines & les habits, ſoit des muſulmans, ſoit d'eſclaves, qui avoient ſervi au divertiſſement, furent brûlés ſur un bûcher dreſſé exprès dans la cour.



AVENTURES D'UN JEUNE FLAMAND.

UN jeune homme, qui étoit engagé depuis près d'un an par des vœux ſolennels dans un couvent de Flandres, s'évada & fut arrêté le lendemain par quelques perſonnes chargées de le pourſuivre. Il le fut, heureuſement pour lui, devant pluſieurs témoins à qui il apprit en deux mots ſon nom & ſon embarras. Il les aſſura qu'il étoit fils de M. G....., bailli de B....., qu'il étoit né par conſéquent dans la religion proteſtante, & que ne l'ayant jamais abandonnée, on ne pouvoit le forcer de demeurer dans un état contraire à ſes principes, & qu'il n'avoit embraſſé que par des néceſſités de fortune. Ses plaintes n'empêchèrent point ſes gardes de lui faire reprendre le chemin de ſon couvent, ni ſes ſupérieurs de le tenir renfermé dans une étroite priſon. Il ſe trouva parmi les inconnus dont il avoit imploré le ſecours, quelqu'un d'aſſez charitable pour écrire au bailli de B....., qu'il avoit nommé ſon père; & celui-ci

qui l'étoit en effet, sentant toute sa tendresse se réveiller pour un fils unique dont il pleuroit l'absence depuis plus de deux ans, ne perdit pas un moment pour le sauver d'un péril que les préjugés de la religion lui faisoient croire encore plus pressant. Comme il étoit facile de prouver que son fils n'avoit jamais été catholique, & que le jeune homme n'avoit fait aucune abjuration en prenant l'habit religieux, la difficulté n'étoit pas de rompre des engagemens illusoires & sans force, mais seulement de le mettre à couvert du châtiment qu'il paroissoit mériter pour avoir profané si long-tems bien des choses respectables. Cependant les puissantes sollicitations du bailli, & les ménagemens qu'on devoit à l'un des principaux officiers d'une ville étrangère, parurent des raisons assez fortes pour arrêter la justice. On lui rendit son fils, malgré les plaintes de quelques zélés qui condamnèrent cette indulgence.

Quoique cette aventure n'ait pas fait beaucoup d'éclat, elle a assez piqué la curiosité de plusieurs personnes, pour leur faire désirer d'en savoir toutes les circonstances, & sur-tout par quels motifs un protestant, de l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans, a pu se jeter dans un asile catholique. C'est ce détail qui rend la relation que l'on va lire fort intéressante.

Il y a dix-huit ou vingt ans qu'une dame

catholique de B.... arrêtée depuis la fin de la derniere guerre ſur le ſoupçon d'avoir contribué à la dernière victoire de la France par quelques avis communiqués à propos, ſe ſauva heureuſement de ſa priſon, & gagna une petite ville de Brabant, où la fatigue & la misère l'obligèrent de recourir à la charité des honnêtes gens. Elle y eût trouvé aſſez de ſecours pour paſſer en France avec moins de peine, ſi elle n'y eût été retenue par une raiſon qui ne lui permettoit pas de s'éloigner. Sans parler de ſes biens, dont la confiſcation étoit déjà certaine, elle laiſſoit après elle une fille de ſept à huit mois, qui étoit née pendant le tems même de ſa priſon, & quelques ſemaines après la mort de ſon mari. La tendreſſe maternelle, jointe à ces deux circonſtances, lui rendoit cet enfant ſi cher, que dans l'impoſſibilité de la prendre avec elle en fuyant, elle avoit été ſur le point de lui ſacrifier ſa liberté & peut-être ſa vie; mais l'eſpérance que ſes amis prendroient ſoin d'elle après ſa fuite, & qu'en demeurant ſur la frontière elle pourroit trouver des facilités pour ſe la faire apporter, avoit ſoutenu ſon courage. En effet, elle ne s'étoit pas trompée en eſpérant qu'elle ne demeureroit pas ſans ſecours; mais ce fut le gouverneur de la ville qui eut cette attention lui-même, & qui confia ſon éducation à quelques perſonnes d'honneur, avec

la condition ordinaire en Hollande de l'inſtruire dans la religion catholique, parce qu'elle y avoit été baptiſée.

Cette nouvelle, dont la mère trouva moyen d'être informée, ne ſervit qu'à lui faire perdre tout-à-fait l'envie de ſe retirer en France. Elle réſolut d'attendre le tems où ſa fille auroit la liberté de diſpoſer d'elle-même, comptant toujours de trouver aſſez d'occaſions de lier commerce avec elle, & de favoriſer ſon évaſion lorſque l'âge lui permettroit d'y penſer. Elle ſupplia les perſonnes qui l'avoient toujours ſecourue, de lui ouvrir quelque voie pour s'entretenir de ſon travail. Tout le monde prenant intérêt à ſon infortune, on lui ménagea une ſituation honnête dans un de ces couvens de religieuſes où l'uſage eſt d'avoir quelques femmes pieuſes hors de la clôture, pour le ſervice extérieur de la maiſon. Elle a vécu plus de dix-huit ans dans cette retraite avec autant de piété que d'honneur.

Sa fille ne fut pas plutôt ſortie de l'enfance, qu'elle lui fit connoître le lieu de ſa demeure, & dans quelle vue elle s'y étoit arrêtée ſi longtems. L'envie de la rejoindre ne manquoit point à la jeune captive; mais quoique le voyage ne fût point aſſez long pour l'effrayer, il falloit des commodités que perſonne ne s'offroit à lui procurer. Pendant que l'une & l'autre les cher-

choient, il ſurvint un contre-tems qui augmenta beaucoup la difficulté. Le fils unique du bailli de B....., ce même jeune homme qui a ouvert ici la ſcène, vit cette jeune perſonne dans la maiſon où elle étoit élevée. Son deſtin fut de l'aimer après l'avoir vue, & ſes ſoins furent ſi ardens qu'ils eurent le pouvoir de la toucher. Dès ce moment, elle commença à ſouhaiter ſon départ avec moins d'impatience, & même à chercher des prétextes pour le retarder. Son amant, dont la prudence ne ſurpaſſoit pas l'âge, ſe perſuada peut-être qu'il obtiendroit la liberté de l'épouſer, ou du moins il la flatta ſi bien de cette eſpérance, qu'elle crut ſa fortune aſſurée par l'amour. Elle en écrivit quelque choſe à ſa mère; mais l'expérience du monde faiſant concevoir à celle-ci le danger d'une fille ſi chère, elle lui défendit abſolument d'entretenir plus long-tems cette penſée, quelque mérite & quelques richeſſes qu'elle pût trouver dans ſon amant; & faiſant ſur-tout valoir le motif de la religion, elle lui donna ordre de ſe hâter de la venir joindre, ſuivant quelques meſures qu'elle avoit priſes pour faciliter ſon départ.

Le reſpect & l'obéiſſance l'emportèrent ſur l'amour; mais on crut le ſacrifice aſſez rigoureux pour ſe permettre un peu de dédommagement. On crut qu'en abandonnant un amant chéri, il étoit juſte de lui en marquer du moins quelques

regrets, & de ne pas l'expoſer aux ſuites qu'on craignoit de ſon déſeſpoir. En un mot, on lui découvrit l'ordre cruel qu'on avoit reçu, & la néceſſité où l'on étoit de le quitter. Lui, ſans balancer un moment ſur ſa réponſe, s'engagea auſſitôt par les ſermens les plus redoutables à la ſuivre au bout du monde. On combattit quelque tems cette réſolution; mais l'amour qui l'avoit inſpirée aidant bientôt à la faire approuver, les deux amans convinrent enfin de partir enſemble, & d'aller droit à N.... où étoit la mère, & où ils ſe flattèrent qu'à force d'inſtances & de ſoins ils obtiendroient tôt ou tard ſon conſentement pour le mariage.

Ils n'avoient que deux petites journées de chemin, & leurs meſures furent priſes avec tant de précautions, qu'étant arrivés le ſoir à la frontière ils ſe crurent tout-à-fait hors du péril. Mais il en reſtoit un qu'ils n'avoient pas prévu, & qu'ils n'évitèrent pas ſi heureuſement. Deux amans de cet âge, ſeuls libres, ſûrs du cœur l'un de l'autre, ne paſsèrent point enſemble tant d'heures précieuſes, ne ſe virent, ne s'entretinrent pas continuellement, ſans ſentir leur vertu expoſée à d'étranges épreuves. La modeſtie défend une fille; mais un jeune homme capable d'avoir abandonné ſi bruſquement la maiſon de ſon père, devoit être extrêmement téméraire & entreprenant.

Auſſi ne laiſſa-t-il point échapper l'occaſion. Il repréſenta à ſa maîtreſſe qu'ayant à craindre mille obſtacles de la part de ſa mère, c'étoit la ſeule voie certaine de les prévenir, & tout ce que l'amour fait dire avec le même ſuccès dans les mêmes occaſions. On partit le lendemain, fort content de la confiance qu'on avoit eue l'un pour l'autre, & l'on arriva enfin à N.... après avoir réglé de concert la conduite que l'on y devoit tenir.

Celle de la demoiſelle fut ſimple. Elle fit à ſa mère une relation imaginaire des aventures de ſon voyage, & ſa figure lui ſervant de recommandation, elle obtint facilement de vivre dans le même couvent, juſqu'à ce qu'il plût au ciel de lui ouvrir d'autres voies de fortune. Le jeune homme, ſuivant les meſures qu'il avoit priſes avec elle, ſe logea dans la ville, ſous prétexte d'être venu pour faire ſes études de philoſophie, & trouva bientôt l'occaſion de ſe lier avec le directeur du couvent. C'étoit un C..., religieux d'une maiſon qui eſt à quelque diſtance de la ville, & qui occupoit ſelon l'uſage un appartement commode chez les religieuſes. L'air civil & ingénu du nouvel écolier, ſes avances d'eſtime, & la dépenſe honnête qu'il s'étoit mis en état de faire par quelques ſommes qu'il n'avoit pas manqué de voler à ſon père, diſposèrent ſi bien le

directeur à l'aimer, que rien ne pouvoit être plus favorable pour son dessein. Il ne tarda point avec une protection aussi sure à lier connoissance avec la mère de sa maîtresse. Rien n'étant suspect de la main qui le présentoit, il vécut librement dans la partie de la maison qui étoit hors de la clôture, avec la satisfaction d'y être sans cesse auprès de ce qu'il aimoit. Cette liberté devint la cause de tous ses malheurs; car tandis que sa passion n'étoit combattue par aucun obstacle, il oublia que mille raisons devoient le faire penser, du moins pour l'intérêt de sa maîtresse, à solliciter le consentement de sa mère pour leur mariage. La différence de sa religion qu'il s'efforçoit de déguiser, parce qu'il prévoyoit les difficultés qu'elle pouvoit faire naître, & l'espérance que l'âge & les infirmités de la vieille dame lui donnoient continuellement de se faire voir bientôt libre par sa mort, sont les seules raisons qu'il apporta depuis pour justifier son imprudence. Mais l'effet en devint irréparable. Six mois ne se passèrent point sans quelques marques d'une passion qu'il satisfaisoit sans ménagement. Toutes sortes de précautions furent employées pour les tenir secrètes, & l'on se flatta même qu'il seroit aisé d'en imposer jusqu'à la fin à une mère vieille & dévote, & à quelques autres femmes aussi crédules, qui étoient encore fort éloignées de former les moindres soupçons.

L'amant s'assura par ses libéralités une maison particulière, à peu de distance du couvent, où il s'imagina plus follement encore que sa maîtresse n'auroit besoin que de quelques heures pour se délivrer de son fardeau. Elle devoit, suivant son projet, regagner ensuite sa demeure, & feindre une maladie pour couvrir ce qui pourroit lui rester de pâleur & de foiblesse. Le jour fatal arriva. Tout fut conduit assez heureusement jusqu'au moment des grandes douleurs. Mais, soit par l'ignorance des femmes qui s'employoient à la secourir, soit par des causes naturelles, l'opération devint si difficile & si dangereuse, que ne voyant plus d'autre ressource que le secours de la mère, les deux amans reconnurent eux-mêmes qu'il étoit nécessaire de la faire avertir.

Elle vint, sans être encore assez éclaircie pour se défier de la vérité. Quel spectacle pour une femme accoutumée depuis près de vingt ans aux exercices d'une vie dévote, & qui n'y croyoit pas sa fille moins attachée qu'elle-même ! cependant aussitôt qu'elle eut considéré le danger, elle remit les reproches à des tems plus tranquilles, & elle apporta tous ses soins à la soulager. Le péril croissant, elle fit appeler le père directeur, qui ne fut pas moins surpris d'une scène si peu attendue. Sur l'aveu que le jeune homme fit, d'être l'auteur du désordre, il fut marié sur le champ

avec son amante, & la mort qui sembloit n'
tendre que ce moment, la délivra presqu'auss
de ses douleurs & de sa honte.

Le désespoir du jeune amant répondit à l
deur d'une passion si constante. Ses regrets fur
si vifs & si tendres, que la mère même y fut s
sible; & lui pardonnant des fautes dont il n'é
que trop puni, elle crut lui devoir, comme à
gendre, une partie de la tendresse qu'elle a
eue pour sa fille. Quoiqu'elle eût besoin e
même d'être consolée, elle tourna toute
attention sur lui, sans le quitter un mom
Ses soins & ceux du directeur calmèrent ainsi
première violence de ses transports; mais c
assistance auroit paru intéressée, si elle eût pu p
voir qu'elle alloit recevoir de lui les mêmes
cours. Elle étoit menacée d'un coup dont ell
consola moins facilement, & qui fit rouvri
le tombeau pour elle, huit jours après qu'il
fermé pour sa fille.

Le secret ne put être gardé si fidellement pa
les confidens de cette aventure, que le soup
du moins ne s'en répandît jusqu'aux religieus
& la délicatesse de leur vertu s'alarmant de t
ce qui pouvoit la blesser, elles firent déclarer
le champ au jeune homme & à la malheure
mère, que la bienséance ne permettoit plus qu
remissent le pied au couvent. Un ordre si rig

eux, qui sembloit supposer que cette pauvre
lame avoit eu part à la faute de sa fille, acheva
le vaincre le peu de constance que lui laissoient
a douleur présente & ses infirmités habituelles.
Elle tomba dans de longs évanouissemens qui
ournèrent en épilepsie, avec des convulsions si
erribles que les spectateurs en étoient effrayés.
Ce fut à cette épreuve qu'on reconnut la droiture
lu jeune homme & l'excellence de son caractère.
Il eut la force de suspendre ses propres peines;
& n'épargnant pas plus sa bourse que ses soins,
l fit pour sa belle-mère tout ce qu'elle pouvoit
ittendre du fils le plus vertueux & du meilleur
iaturel. Etant morte enfin dans un accès redoublé
le son mal, il lui rendit honorablement les der-
niers devoirs, & il ne recommença à sentir ses
propres maux, que lorsqu'il la vit pour jamais
délivrée des siens.

Ses dépenses sans mesure, & les efforts qu'il
avoit faits pour surmonter tant de peines, rui-
nèrent également sa santé & sa bourse. Il se trouva
dans une situation à laquelle il auroit succombé
à son tour, si le directeur, qui conservoit toujours
pour lui la même tendresse, ne lui eût rendu des
services qu'il n'étoit pas même en état de deman-
der. Il le fit transporter à son couvent, qui étoit
situé, comme je l'ai remarqué, à quelque dis-
tance de la ville. Sa recommandation disposa les

religieux à le recevoir & à le traiter avec tant de charité & de douceur, qu'en rétabliſſant peu à peu ſes forces ils lui inſpirèrent du goût pour leur manière de vivre & pour leur demeure. La ſuite a fait voir que ſa triſteſſe avoit plus de part à ce ſentiment, que les idées de converſion qu'on lui ſuppoſoit. D'ailleurs on conçoit bien qu'avec les préjugés que la plupart des proteſtans ont contre les ſociétés religieuſes, il ne ſe peut guère qu'il ait jamais penſé ſérieuſement à prendre un état dont il ne connoiſſoit encore que les uſages extérieurs. Auſſi confeſſa-t-il lui-même qu'avec le poids d'un mortel chagrin qui ne lui faiſoit trouver de goût que dans la ſolitude, & qui lui auroit rendu le commerce du monde inſupportable, la curioſité de s'éclaircir ſur ce qu'il avoit mille fois entendu dire au déſavantage des couvens, le porta à demander l'habit de l'ordre, pour approfondir les principes & la conduite de ceux avec qui il alloit vivre. N'y ayant rien apperçu que de réglé & d'édifiant pendant l'année d'épreuve, il s'imagina encore qu'une certaine prudence les obligeoit de garder des meſures juſqu'au dernier engagement, & que la défiance ceſſant après les vœux il apprendroit alors tout ce qu'il ſouhaitoit de ſavoir. Il les prononça dans cette vue. Mais ne s'étant apperçu d'aucun changement, & les exercices réguliers commençant d'autant

'autant plus à le gêner, que le tems avoit emporté sa tristesse, & toutes les idées d'infortune ui lui avoient fait goûter la retraite, il se lassa ientôt du joug, & il chercha, pour le secouer ntièrement, l'occasion qu'il trouva en effet.

AVENTURES
D'UN
GENTILHOMME ANGLOIS.

Relation curieuse de Sibérie.

ON sait en général que la Sibérie est l'exil rdinaire des criminels de Moscovie ; mais soit u'on revienne difficilement de ce lieu de misère, orsqu'on a mérité d'y être envoyé, soit que la oie d'en sortir fasse oublier ce qu'on y a souffert, peu de personnes nous avoient instruit de ce qui s'y passe. Quelques malheureux, à qui le changement de leur condition n'avoit pas fait perdre le souvenir de leur infortune passée, donnèrent, il y a quelque tems, par la bouche de leur chef, des éclaircissemens très-curieux sur cette contrée. Ce chef étoit un gentilhomme anglois, maître d'un comptoir à Pétersbourg. Ayant été convaincu

...ir avec les suédois quelques i... préjudiciables aux russes, il fut conda... ...conduit pour le reste de ses jours en Sil... Ses facteurs avoient eu part à son crim... furent enveloppés dans son châtiment. Qu... raconte moins ce qu'il a vu, que ce qu'il a sou... sa relation n'en est pas moins agréable. ... comme il s'exprime :

Notre voyage ne fut point assez pénible ... le mettre au rang de nos souffrances. A... quelques jours de marche dans une région gl... où l'épaisseur de la neige ne nous permettoi... de distinguer la couleur de la terre, nous ... vâmes au bord du grand lac que nos gardes ... mèrent *Lengekir*, & nous y trouvâmes quel... traîneaux qui devoient servir à notre route... étoient chargés de provisions, & le premier ... de nos gardes fut de nous faire remarquer q... vouloit nous traiter avec humanité. En effe... l'on excepte la rigueur du froid, dont le feu m... que nous tenions continuellement allumé ne ... voit nous défendre, nous eûmes peu à souffrir ... dant plus de trois semaines que nous fûmes tra... fort légèrement sur la neige ou sur la glace.

Dans une si longue route il ne se présenta ... à nos yeux qui pût varier la scène & dimin... notre ennui. Le lac n'ayant point assez de larg... pour nous dérober la vue des deux bords, n...

pperçûmes des deux côtés que des campagnes
rtes de neige, sans la moindre apparence
ion. Ce ne fut que le vingt-troisième jour
s de joie de nos gardes nous avertirent
changement; & le spectacle que nous
es aussitôt leur épargna la peine de
ous l'expliquer. Le lac s'étant rétreci insensiblement, nous apperçûmes au pied d'une colline, qui nous paroissoit borner depuis long-tems l'horizon, quelques tours d'une prodigieuse hauteur, mais dont la vue n'annonçoit rien que de funeste, puisque leur sommet étoit couvert de croix, & qu'on y voyoit pendre quelques misérables, qui avoient mérité apparemment cette punition par leurs crimes. Nos gardes nous expliquèrent le sens de ce spectacle. La ville dont nous approchions étant le séjour du plus grand nombre des exilés, on vouloit qu'ils fussent avertis par cette vue qu'ils avoient mérité le même supplice, & que la vie qu'on leur laissoit étoit une faveur dont ils n'étoient pas dignes. On nous déclara que cet avertissement nous regardoit aussi, en nous exhortant à profiter d'un si terrible exemple.

Nous ne fûmes pas long-tems à gagner le rivage, & nous achevâmes à pied environ deux lieues qui nous restoient à faire jusqu'à la ville. Les approches de ce lieu funeste répondoient à l'idée que nous en avions conçue sur la route.

La nature sembloit l'avoir oublié dans la di
bution de ses bienfaits. On y voyoit le so
mais sans y ressentir sa chaleur, & sans rece
presqu'aucun secours de sa lumière. Ses ra
tombant toujours obliquement, les habitans
devoient guère le jour qu'à la blancheur d
neige. En entrant dans la ville, nous pr
moins les bâtimens pour des maisons que
des retraites de bêtes farouches. Les rues ét
désertes, & aussi glacées que la campagn
s'élevoit seulement des toits une fumée épa
la seule marque qui pût nous faire espérer
trouver des hommes.

Nos gardes qui connoissoient déjà ce
lieu, nous menèrent directement chez le
verneur. Il nous reçut humainement; mais
lant être informé de nos crimes & de notre
tence, pour régler sur cette connoissanc
manière dont il devoit nous traiter, il no
mener dans une maison fort éloignée de la sie
où nous attendîmes assez long-tems ses or
On nous les apporta. Ils nous condamnoi
être conduits dans les forêts voisines pour p
le reste de notre vie à la chasse des bêtes sau
dont elles sont remplies.

J'avoue que ma constance qui s'étoit sout
jusqu'alors avec assez de fermeté, m'aband
tout d'un coup pour faire place au plus ho

ɔoir. Je ne pus retenir mes larmes. Un ſort eux me parut plus redoutable que la mort. ſolus de mourir ſi je ne pouvois faire ɔir ma ſentence, & je conjurai mes gardes l'accorder un moment de liberté pour me nter au gouverneur. Cette faveur ne me fut ɔfuſée. Je parus devant l'arbitre de mon ſort. ſenſible à l'expoſition que je lui fis de mes ɔités; & ne voyant point qu'il y eût beaucoup rvices à tirer de moi dans les forêts, il con- à me laiſſer vivre à *Ciangut.* C'eſt le nom ville, ou plutôt de la miſérable bourgade fait lui-même ſa demeure. En vain lui de- lai-je la même faveur pour mes compagnons. artirent, & j'eus le mortel regret de nous ſéparer.

on ſupplice reçut ainſi quelque adouciſſe- t, mais je n'en fus pas moins regardé des ans de Ciangut comme un criminel & un ɩeureux proſcrit. On me déclara bientôt, de ɩrt du gouverneur, qu'il falloit me diſpoſer pier mes crimes par d'autres châtimens. Ils ent moins rigoureux; mais ils me parurent ſi ɩilians, que l'orgueil agiſſant encore plus vive- ɩt ſur moi que mes premières craintes, je is renaître la penſée que j'avois eue de me ner la mort. Il étoit queſtion, ſuivant l'uſage moſcovites, d'entrer dans la condition la plus

opposée à celle où j'étois né & où j'avois tou[j]
vécu. Ma profession étoit le négoce. Je l'a[i]
exercé 30 ans avec la distinction qui est particul[ière]
aux anglois, c'est-à-dire, au milieu de l'abond[ance]
& des plaisirs, libre, indépendant, servi [d'un]
grand nombre de commis & de domestiq[ues];
enfin, dans la possession de tout ce qui [peut]
rendre la vie douce & heureuse. On m'ann[onça]
que j'allois être employé dans le même éta[t en]
qualité de crocheteur; obligé par conséq[uent]
aux emplois les plus vils pour gagner du p[ain],
& soumis à l'autorité de quelques misérable[s qui]
avoient un empire absolu sur ceux qui éto[ient]
condamnés au même sort. Cependant, pou[r me]
consoler de cette affreuse disgrace, on me [pro]-
posa l'exemple d'une infinité de gens qui val[oient]
beaucoup mieux que moi. Cette considéra[tion]
eut la force de m'inspirer de la patience. En [effet],
je ne fus pas long-tems à Ciangut sans y conn[oître]
cent personnes de distinction, qui étoient b[eau]-
coup plus à plaindre, par la distance de leur [con]-
dition présente à celle dont ils étoient déc[hus].
J'y vis (1) des généraux d'armées réduit[s]

---

(1) Ceux qui ont quelque connoissance des usag[es de]
Russie, & qui ont lu les Mémoires du Czar Pierre-le-G[rand],
ne trouveront rien qui blesse ici la vraisemblance.

t de soldat, des juges du premier tribunal
ussie forcés d'être toute leur vie exécu-
de la justice, des seigneurs du plus haut
devenus valets d'un bourgeois ou d'un
er; enfin le renversement le plus insuppor-
de l'ordre établi par la nature, & par la
dence du ciel. Il est vrai qu'on prétendoit
'entrer tous ces changemens dans l'ordre,
alité de punitions; mais je n'exagère point
ire que mon imagination en fut beaucoup
blessée, qu'elle ne le seroit d'une race
mes qui auroient la tête où nous avons les

pendant ma propre expérience diminua mon
ement, & je me familiarisai plutôt que je
is cru avec ma misère, & avec celle d'au-
Je fis connoissance avec quelques-uns de
ustres coupables, & je ne leur trouvai point
la tristesse que leur condition devoit leur
. Ils reçurent avec joie mes offres d'amitié.
e racontèrent l'histoire de leurs malheurs;
habitude ou force d'esprit, ils me témoi-
nt presque tous une résignation extraordi-
à leur mauvaise fortune. Peut-être faut-il
ier cette constance aux sentimens aveugles
pect & de soumission que tous les mosco-
ont pour leurs souverains; c'est-à-dire, aux
s motifs qui portent les turcs à tendre le cou

ſans murmure au ſabre ou au cordon des muets du grand-ſeigneur. Ils paroiſſoient perſuadés, comme ceux-ci, qu'une ſentence de mort prononcée par le czar, eſt un paſſe-port aſſuré pour le ciel.

Mais ces idées de religion que j'avois d'abord admirées, faillirent peu après de cauſer ma perte. On ne m'avoit jamais chagriné à Pétersbourg ſur la religion anglicane dont je faiſois profeſſion, & je me flattois d'avoir la même liberté dans mon exil. En effet, je fus libre, tant qu'on ne ſe défia point que je penſaſſe autrement que les habitans du pays : mais il étoit impoſſible qu'on ne remarquât pas tôt ou tard que je ne paroiſſois jamais à l'égliſe ; & je ne ſongeai d'ailleurs à rien moins qu'à ſauver les apparences. Le bruit ſe répandit ſourdement que j'étois hérétique. Je m'apperçus bientôt que tout le monde m'évitoit avec des marques de crainte & d'horreur. Quelques exilés, dont je croyois m'être acquis l'amitié, fuyoient ma rencontre ; & pour comble de malheur, les maîtres de qui je dépendois commencèrent à me traiter avec plus de rigueur. J'ignorai long-tems à quoi je devois attribuer cette nouvelle diſgrace. Enfin, deux *papas*, après m'avoir pris un jour à l'écart, me demandèrent d'une manière preſſante s'il étoit vrai que je fuſſe hérétique. Je répondis ingénument que j'étois né



dans l'églife anglicane, & que je voulois y mourir. On ne vous fera pas de violence, reprirent-ils avec affez de douceur; mais nous avons ordre du gouverneur de favoir vos opinions; & de vous déclarer que fi vous faites difficulté d'embraffer notre foi, vous ferez banni dans les forêts.

Je me plaignis beaucoup de cette menace. Je demandai fi la fentence de la cour portoit que je duffe changer de religion. On convint qu'elle ne contenoit rien qui regardât cet article; mais le gouverneur qui avoit une autorité abfolue fur les exilés, & qui étoit attaché à la religon grecque, ne vouloit pas fouffrir qu'on en profefsât d'autre à Ciangut; de forte que la principale raifon que ces bons papas firent valoir pour me convertir, fut la volonté de leur maître. J'ouvris alors les yeux fur la conduite qu'on tenoit depuis quelque tems avec moi, & fur ce que j'avois à craindre du zèle aveugle d'une populace ignorante. Peut-être aurois-je été moins timide, fi je n'euffe eu que la mort à redouter; mais outre l'étrange humiliation de mon état, je fis réflexion que mon fort étoit devenu plus trifte que jamais par le refus que tous les habitans faifoient de communiquer avec moi. Que pouvois-je imaginer de plus affreux dans les forêts? J'avois au contraire l'efpérance d'y rejoindre mes compagnons. Je m'étois

repenti mille fois de les avoir quittés. Ainſi, ſans marquer la moindre réſiſtance à la déclaration que je venois d'entendre, je demandai, comme une faveur, d'être banni de Ciangut pour aller vivre parmi les bêtes farouches.

Le gouverneur ſurpris de ma réſolution, après les inſtances avec leſquelles il ſe ſouvenoit de m'avoir vu demander une grâce toute oppoſée, ſouhaita de me voir & de m'entendre. Je fus conduit chez lui. Mon aventure ayant fait quelque bruit dans la ville, ſon épouſe & quelques autres femmes eurent la curioſité de me voir. La compagnie étoit nombreuſe. Malgré la pauvreté de mes habits, & l'air de langueur qu'une ſi longue misère avoit dû répandre ſur mon viſage, je fus excité par la vue de pluſieurs femmes aimables à rappeler quelques reſtes de politeſſe dans la manière de me préſenter & dans mes diſcours. Le gouverneur, quoique fort humain en apparence, n'en fut pas moins inflexible; mais ſon épouſe & les autres dames furent ſi touchées de la conſtance qui me faiſoit préférer les forêts au changement de mes opinions, qu'elles unirent leurs prières pour le fléchir en ma faveur. Il les rejeta avec beaucoup d'opiniâtreté, & je remarquai, en me retirant, qu'elles étoient choquées de lui trouver ſi peu de complaiſance.

Je fis mes adieux à ceux qui voulurent les en-

tendre, & l'ordre étant donné dès le lendemain pour mon départ, je me mis en chemin ſous la protection du ciel & ſous la conduite de deux gardes. Nous marchâmes l'eſpace d'environ deux lieues. Je croyois mon malheur ſi certain, que les ſouhaits même me paroiſſant inutiles, je n'en faiſois plus pour le changement de ma fortune. Cependant le ſecours du ciel n'avoit jamais été ſi proche de moi. Mes gardes s'arrêtèrent à l'entrée d'une forêt, & me déclarant que mon voyage étoit fini, ils m'annoncèrent un bonheur que je n'avois nulle raiſon d'eſpérer.

L'épouſe du gouverneur, piquée du refus opiniâtre de ſon mari, n'attendit pas le moment de mon départ pour ſatisfaire ſon reſſentiment. Elle fit entrer dans ſes idées quelques-unes de ſes amies, qui avoient marqué de la compaſſion pour mon ſort, & elles réſolurent enſemble de me rendre la liberté. Le tems preſſoit ſi fort, que ſans pouſſer trop loin leurs vues dans l'avenir, elle s'arrêtèrent d'abord aux moyens de rompre mon voyage. Le plus naturel étoit de gagner mes gardes. Elles y réuſſirent ſi bien que ces deux hommes prirent pour moi toute l'affection dont ils étoient capables, & me ſervirent autant par inclination que par intérêt.

Après m'avoir découvert le deſſein de la gouvernante, ils m'expliquèrent les premières

mesures qu'on leur avoit fait prendre pour ma sureté. La nuit précédente, ils étoient venus dans la même forêt, avec un traîneau couvert qu'ils y avoient laissé pour mon usage, c'est-à-dire, pour me servir de demeure jusqu'à ce que les dames eussent pris d'autres résolutions. Les provisions qu'ils avoient apportées pouvoient nous suffire pour quelques jours; car dans ces vastes déserts on voyage long-tems sans trouver de lieux habités, & l'on porte avec soi, d'une habitation à l'autre, tous les secours qui sont nécessaires sur la route. Ils me conduisirent vers le traîneau, qui étoit caché dans l'épaisseur des arbres. Nous y prîmes quelques rafraîchissemens, & pour combler ma joie, ils m'assurèrent que la gouvernante s'étoit engagée avec trois dames de ses amies à me venir voir l'après-midi, sous prétexte d'une partie de promenade.

Je reçus cette généreuse visite. Ma reconnoissance s'exprima d'une manière si vive & si tendre, qu'elle augmenta l'inclination qu'on avoit à me vouloir du bien. Il fallut satisfaire d'abord la curiosité qu'on marqua de connoître ma patrie & le fond de mes aventures. Je n'avois rien de honteux à me reprocher, & le récit de mon infottune n'étoit propre qu'à m'attirer de la compassion. Ce fut l'effet qu'il produisit. Je vis quatre dames aussi touchées de mon sort que si le sang ou

l'amitié les eût émues en ma faveur. Nous tînmes conſeil ſur les moyens de finir mon eſclavage. Quelques ſecours qu'elles puſſent me procurer, il n'y avoit aucune eſpérance pour un étranger qui n'avoit fait qu'une fois le voyage de Pétersbourg à Ciangut, de reconnoître la route & les vaſtes contrées qui ſéparent ces deux villes. Il y en avoit encore moins de gagner l'Europe par d'autres chemins qui m'étoient encore plus inconnus. Ces difficultés me regardoient ſeul : mais les dames n'étoient pas moins inquiètes pour elles-mêmes, & ne voyoient pas plus clair que moi dans leur propre entrepriſe. Il falloit donner une couleur vraiſemblable au prompt retour de mes deux gardes, ſans quoi notre ſecret ne pouvoit durer plus long-tems que leur abſence. Il étoit peut-être aſſez facile de perſuader au gouverneur que j'étois mort en chemin; mais étant ſi proche de Ciangut, le haſard pouvoit faire découvrir ma retraite, & non-ſeulement je retombois dans tous les malheurs dont je me croyois délivré, mais j'expoſois la gouvernante au reſſentiment de ſon mari. D'un autre côté, je ne pouvois m'éloigner davantage, ſans renoncer à toutes ſortes de conſolations & de ſecours; & s'il falloit vivre dans une ſolitude affreuſe, au milieu des forêts & des bêtes ſauvages,

il m'importoit peu d'être libre, puiſque je n'avois rien de plus triſte à craindre dans l'eſclavage.

Je ne ſais à quoi ces fâcheuſes réflexions nous auroient conduits, ſi la force d'un embarras ſi preſſant ne m'eût fait rappeler tout ce qui pouvoit contribuer à mon ſalut. Je me ſouvins de mes compagnons d'exil. Ils étoient quatre ; deux anglois, un ſuédois, & un moſcovite. Je propoſai à la gouvernante de leur envoyer les deux gardes, avec ordre de les ramener libres. Toutes mes difficultés étoient levées par ce projet ; car le voyage des gardes mettoit leur fidélité à couvert auprès du gouverneur, & le retour de mes compagnons me faiſoit eſpérer de pouvoir me ſauver avec eux par les chemins les plus longs & les plus difficiles. Je ne doutois point d'ailleurs que, parmi les eſclaves qui tremblent au ſeul nom de leurs maîtres, l'ordre de la gouvernante ne fût auſſi reſpecté que celui du gouverneur même.

Les gardes partirent. Je demeurai avec les dames, qui me donnèrent de nouvelles marques de leur compaſſion & de leur eſtime. La misère où j'étois encore ne m'empêcha point d'être ſenſible aux charmes de la plus jeune ; mais je rejetai un ſentiment qui convenoit mal à l'état de ma fortune. Elles me promirent toutes enſemble de pourvoir ſoigneuſement à mes beſoins, & de renouveler ſouvent leur viſite. Les gardes

n'avoient demandé que huit jours pour leur voyage. Ce tems étoit si court que je me croyois véritablement à la fin de mes peines.

Ce fut donc sans regret que je vis partir mes charitables libératrices, assez consolé de l'espérance de les revoir. Comme la nuit approchoit, je me tournai vers mon traîneau, qui devoit servir à me défendre des injures de l'air. Il ressembloit beaucoup pour la forme au corps de nos carrosses, avec cette différence, qu'étant doublé de peau d'ours, & n'ayant qu'une ouverture fort étroite, un homme de ma force & de mon âge pouvoit y résister au froid par sa propre chaleur. Il étoit néanmoins si léger, que d'une seule main je le faisois glisser facilement sur la terre; car nous étions dans la plus belle saison, & le soleil avoit eu assez de force pour fondre la neige jusques dans les forêts. Cependant les nuits étoient si froides, que je n'attendis pas l'obscurité pour commencer à prendre un peu de repos. J'entrai dans le traîneau, & j'en fermai la porte avec soin. Ma situation n'étoit pas si incommode, que le sommeil ne s'emparât bientôt de mes yeux. Je dormis pendant quelques heures, avec autant de tranquillité que j'aurois fait dans le meilleur lit.

Tandis que je jouissois si heureusement de l'oubli de mes infortunes, mon repos fut troublé tout d'un coup par l'agitation violente du traîneau.

Je me réveillai avec frayeur; mais ne pouvant m'imaginer d'autre cauſe de cet accident que les mouvemens qu'on ſe donne quelquefois dans le ſommeil, je ne me défiai point du nouveau malheur qui me menaçoit. Après quelques momens de tranquillité, je ſentis que ma demeure recommençoit à trembler, & les ſecouſſes redoublèrent bientôt avec tant de force que le traîneau fut renverſé. Je n'entendois point d'autre bruit que celui d'un grattement continuel qui ſe faiſoit contre les ais de ma cage. Mon inquiétude ne peut être exprimée. La crainte m'obligeoit d'avoir la main continuellement appuyée contre ma portière, de peur qu'elle s'ouvrit d'elle-même ou qu'elle ne pût l'être endehors; & ce ſoin joint à la poſture gênante où je me trouvois par le renverſement de mon traîneau, me fit paſſer cinq ou ſix heures dans une contrainte plus affreuſe que tous les ſupplices. Enfin les grattemens & l'agitation ceſsèrent; mais je n'en eus pas plus de hardieſſe à ſortir de ma priſon, lors même que je m'apperçus du retour de la lumière. Comme j'avois des proviſions ſuffiſantes pour vivre quelque tems ſans autre ſecours, & que je recevois de l'air par une lucarne qui ſervoit en même tems à me donner du jour, je réſolus d'attendre dans cette ſituation la viſite des dames, ou le retour des gardes.

La gouvernante ſe ſouvint heureuſement de ſa promeſſe,

promesse, elle me vint voir avant la fin du jour, avec les mêmes compagnes, & le bruit de leurs voitures que j'entendis de loin dissipa toutes mes craintes. Je me hâtai de sortir de mon traîneau, pour éviter les railleries auxquelles j'aurois dû m'attendre si j'avois eu quelques témoins de ma foiblesse. Je balançai même si je devois parler de mon aventure, & sur-tout de ma frayeur; mais quoiqu'échappé du danger, je songeai qu'il pouvoit se renouveler la nuit suivante, & qu'un peu de conseil ne me seroit pas inutile; je racontai froidement dans quel embarras je m'étois trouvé. On écouta mon récit plus sérieusement que je ne m'y attendois, & l'on augmenta mon inquiétude en m'en apprenant la cause. C'étoient, me dit-on, les *benors*, ou d'autres animaux féroces, qui m'avoient tourmenté pendant la nuit. On me recommanda de ne jamais quitter mon traîneau après le coucher du soleil, & de tenir ma porte bien fermée. Ces benors sont une espèce d'ours qui marchent toujours en grand nombre dans les forêts de Sibérie. Ils sont furieux & cruels lorsque la faim les presse, & l'on voit des hivers, où sans craindre les armes des habitans du pays, ils se précipitent jusques dans les bourgades pour y chercher leur proie. Cette soif de sang diminue beaucoup en été, parce qu'ils trouvent une infinité d'animaux timides qui servent à leur nour-

commodités les plus néceſſaires à la vie. Eſt-il donc plus doux d'aimer que de vivre, m'écriai-je, en admirant ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, & comment une étincelle d'amour me rend-elle tout-d'un-coup la joie, & dans une ſituation qui me faiſoit regarder la vie comme un fardeau? ſans chercher plus long-tems la cauſe de ce prodige, je pris le parti d'en tirer tout l'avantage que ma bonne fortune m'offroit pour le ſoulagement de ma condition. Je regagnai mon traîneau dans ces charmantes idées, & j'y paſſai quelques heures avec plus de ſatisfaction qu'il ne convenoit à l'accident qui devoit les ſuivre.

Les benors ne manquèrent point de revenir au milieu de la nuit. Je les craignois peu depuis l'éclairciſſement que j'avois reçu des dames, & je m'imaginois que le plus grand tort qu'ils puſſent me faire étoit d'interrompre mon ſommeil. En effet, ils ne firent d'abord qu'agiter le traîneau, & je comptai d'eſſuyer ainſi juſqu'au jour la même ſcène que la nuit précédente. Je m'accoutumois inſenſiblement au branle, lorſque je m'apperçus que le traîneau étoit pouſſé avec beaucoup de force & de vîteſſe, & qu'à juger de l'eſpace qu'il pouvoit parcourir, par la rapidité de ſon mouvement, je ſerois bientôt fort éloigné du lieu dont on m'avoit fait

partir. Ma première pensée fut d'attribu
aventure aux dames, qui étoient fort
de vouloir se réjouir un peu à mes
Mais quelle apparence qu'au milieu d
& à deux lieues de Ciangut, elles eus
risquer leur santé & leur vie même
faire un divertissement de ma frayeur
réflexion ne me ramena que trop ju
vérité. Je me défiai des benors. Les co
servoient à tirer le traîneau étoient pe
Je ne doutai point que ces animaux, qui
adroits, n'eussent pu les saisir avec les de
m'entraîner dans le fond de la forêt.

Je me recommandai au ciel, car il
que son secours qui pût me sauver d'un
pressant. La seule image d'une troup
affamés, qui m'enlevoient avec cette vi
cette opiniâtreté, étoit capable de m
des transports mortels. Je me figurois
traîneau déchiré en mille pièces, & c
cruelles acharnées sur moi avec leurs
leurs dents sanglantes. L'effroi terrible
causa cette idée m'arracha des cris, ou pl
hurlemens, dont je ne m'apperçus que p
qu'ils produisirent : ils épouvantèrent les
Je jugeai du moins par le repos où ils
sèrent pendant quelques minutes, qu'ils
éloignés, & revenant un peu à moi-mêm

déjà me flatter que le ciel avoit entendu ma prière. Mais ils revinrent aussitôt à la charge. Mon désespoir recommença avec le danger. Je me crus perdu. Les cris que je renouvelai furent inutiles, & je n'eus plus d'autre objet devant les yeux qu'une mort affreuse que je croyois inévitable.

Je ne fus pas traîné plus loin, mais les grattemens & les agitations durèrent tout le reste de la nuit. Ce délai de ma perte ne ranima point mes espérances. Je me persuadois au contraire que le jour ne reviendroit que pour éclairer mes derniers momens, & que dans le lieu écarté où je devois être après une marche qui n'avoit pas duré moins d'une demi-heure, il ne seroit que plus aisé aux benors de m'arracher de mon asile avec le secours de la lumière. Elle parut enfin. Les premiers rayons qui passèrent par la lucarne me donnèrent la hardiesse d'y jeter les yeux; mais l'ouverture en étoit si étroite que je ne pus découvrir les ennemis qui me tenoient assiégé. Peut-être avoient-ils pris la fuite dès la pointe du jour. C'étoit du moins ce que je devois conclure naturellement de la tranquillité dont ils me laissèrent jouir jusqu'au soir. Mais je confesse qu'elle ne fit point renaître mon courage, & que je passai le jour entier dans un tel excès

d'abattement que je ne pensai pas même à prendre la moindre nourriture.

Ma seule espérance étoit que la gouvernante & ses compagnes ne me trouvant point au lieu où elles m'avoient laissé, s'imagineroient aisément mon malheur, & me chercheroient avec assez de zèle pour découvrir mes traces. J'étois résolu dans cette confiance de ne pas quitter un moment mon traîneau. Cependant la nuit arriva, & je ne vis nulle apparence de secours. Mes tourmens recommencèrent dans l'obscurité; ils durèrent encore jusqu'au jour. Je me trouvai si affoibli le matin, que la nécessité me força de recourir à mes provisions. Je continuai ensuite de me flatter, comme j'avois fait la veille, que des femmes de qui j'avois reçu de si généreux offices n'auroient pas la dureté de m'abandonner à mon mauvais sort. Elles pensoient effectivement à moi, mais le succès de leurs soins ne répondoit pas mieux à leurs désirs qu'aux miens.

Enfin, je passai une semaine entière dans le traîneau, à me livrer tantôt au désespoir, tantôt à l'espérance, à croire chaque nuit ma perte assurée; & si je revenois quelquefois de mes frayeurs pendant le jour, à former pour le lendemain des projets que je n'avois pas la force d'exécuter. La faim fut le moyen que le ciel

employa pour m'ouvrir des voies inespérées de salut. Mes provisions ne pouvant me suffire au-delà de cinq ou six jours, je conçus à la fin du quatrième, que si je m'obstinois plus long-tems à demeurer dans mon asile, il seroit trop tard pour le quitter, lorsque je manquerois absolument de vivres; car en supposant que j'échappasse aux griffes des benors, de quelque côté qu'il me prît envie de tourner mes pas, je ne pouvois espérer qu'une forêt de sapins & d'autres arbres stériles me fournît le moindre aliment. Malgré la force de cette réflexion, les impressions de ma crainte se trouvèrent si profondes, que je vis finir toutes mes provisions sans pouvoir gagner sur moi-même d'ouvrir ma portière. Je demeurai même à jeun le sixième jour, incertain encore du parti que j'avois à prendre, & comptant toujours sur la générosité des dames russes. Mais je sentis à la fin qu'il falloit périr de manière ou d'autre; & des deux genres de mort dont le ciel me laissoit le choix, je connus, par une faim dévorante, que les griffes & les dents des benors devoient être le moins redoutable. Ajoutez que c'est le moins certain; car mes forces étoient déjà si épuisées qu'il m'en restoit à peine pour marcher.

Je sortis du traîneau. Mes premiers pas furent chancelans, & je ne sais si c'étoit l'effet de ma

crainte plus que de ma foibleſſe. Je conſidérai un moment les traces des benors ſur le ſable & ſur ma demeure. Le cuir qui couvroit le traîneau étoit miſérablement déchiré. Je n'étois redevable de la vie qu'aux ais, dont l'épaiſſeur m'avoit défendu, quoiqu'ils fuſſent du bois le plus léger. Les cordes avoient été coupées par les dents terribles de mes ennemis, & le peu qui en étoit reſté portoit l'empreinte de leur morſures. Ce ſpectacle me glaça le ſang.

Il devoit être environ midi. Le ſoleil qui étoit dans toute ſa force me rendit un peu de vigueur, & me fit eſpérer en même tems que des animaux qui avoient toujours choiſi la nuit pour me tourmenter, ne ſe préſenteroient pas en plein jour ſur ma route. Mais de quel côté tourner? Quoique le lieu où je me trouvois fût découvert dans un certain eſpace, je ne voyois à quelque diſtance de moi que des arbres auſſi anciens que la terre, dans leſquels je ne pouvois m'engager ſans un renouvellement d'horreur. Je remarquai d'ailleurs que j'étois dans une vallée, & que de toutes parts j'avois beaucoup à monter. La délibération étoit inutile pour un homme qui n'avoit pas la moindre teinture d'aſtronomie. Je me hâtai de prendre la route qui me parut la plus facile, comme ſi rien n'eût été plus preſſant pour moi que de m'éloigner du traîneau, & que les benors

n'eussent été à craindre que dans la vallée. Je parvins au sommet d'une colline, où je me trouvai forcé de m'asseoir sur l'herbe par foiblesse & par lassitude. Heureusement qu'il me restoit encore quelques gouttes d'une liqueur forte que je ménageois pour la dernière ressource. J'allois les avaler, lorsque j'apperçus au tour de moi un grand nombre de champignons. J'en pris quelques-uns, je les trempai dans ma liqueur, & regardant ce mets sauvage comme une faveur du ciel, j'en fis un repas que l'excès de la faim me fit trouver délicieux.

Doute qui voudra de la providence; pour moi qui reconnus dans ce secours un effet sensible de ses soins, je fais profession de lui devoir la vie qu'elle m'a conservée. Il me sembla dès ce moment qu'elle me prenoit par la main pour me conduire au travers des plus affreux périls. Je me trouvai si fortifié par cet étrange repas, que je ne balançai point à me remettre en marche, résolu de monter sur un arbre au coucher du soleil, & d'en faire mon asile pendant la nuit. J'emportai tous les champignons que je pus cueillir. Une nourriture si simple ayant été capable de me rendre les forces, je ne doutai point que quantité d'herbes ou de racines ne pussent être de la même utilité dans le besoin. Je me trouve, disois-je, dans l'état où furent les premiers hommes après

la création. Ils connoiſſoient peu ce qui étoit propre à leur ſervir d'aliment. Ils ne purent devoir ces lumières qu'à l'expérience. Je puis les acquérir comme eux par la même voie.

Je marchai avec ardeur en m'occupant de ces réflexions. Mais dans le tems que tout étoit tranquille autour de moi, j'entendis les cris aigus de quelques animaux que je ne pus reconnoître. La peur me ſaiſit de nouveau. J'eus recours à l'arbre le plus voiſin, qui pourroit être ma ſeule retraite; & je ne fus pas deux minutes à gagner le ſommet. Le ſoleil étoit encore fort haut ſur l'horiſon. Quelle fut ma ſurpriſe d'appercevoir au premier coup d'œil les tours de Ciangut, qui ne me paroiſſoient pas éloignées de deux lieues! Je me reprochai amèrement de n'avoir pas penſé plutôt à reconnoître ainſi les environs, & dans le premier mouvement de ma joie, je fus porté à deſcendre, ſans me ſouvenir des animaux qui avoient cauſé ma frayeur. Ils étoient néanmoins au pied de l'arbre. Ce ſpectacle imprévu m'épouvanta ſi fort, que perdant l'attention que je devois avoir à ce qui ſoutenoit mes pieds & mes mains, je tombai au milieu d'eux, & j'en écraſai un par ma chûte. Les autres prirent la fuite, auſſi effrayés que moi en apparence, & je demeurai quelques momens étendu près de celui que j'avois tué, ſans oſer croire encore qu'il fût

hors d'état de me nuire. Enfin, le voyant immobile, je me levai ſans bruit, & je tournai vers Ciangut.

A peine eus-je fait cent pas qu'un autre bruit, mais trop heureux pour m'en plaindre, me cauſa encore quelques mouvemens d'épouvante. Je crus entendre la voix de pluſieurs perſonnes qui s'entretenoient avec chaleur. Mais c'étoit aſſez que ce fût des hommes pour m'inſpirer bientôt de la confiance. Je les joignis en un moment, & par un miracle plus incroyable que tout ce que j'ai raconté, je les reconnus pour mes compagnons d'exil.

Etant arrivés en moins de huit jours avec les deux gardes au lieu où ceux-ci m'avoient laiſſé, ils s'y étoient arrêtés quelque tems, ſurpris de ne pas m'y trouver. Ils y avoient attendu les dames de Ciangut, qui leur avoient appris ce qu'elles ſavoient de mon malheur. La douleur qu'elles en avoient eu les avoient portées pendant pluſieurs jours à prendre toutes ſortes de voies pour me ſecourir. Sous prétexte de chaſſe, elles avoient envoyé dans la forêt des perſonnes fidelles dont les recherches s'étoient trouvées inutiles. Elles avoient fait tirer quantité de coups que mon malheur ne m'avoit pas permis d'entendre. La jeune perſonne qui avoit conçu pour moi quelques ſentimens favorables, en avoit paru affligée,

ſur-tout lorſqu'ayant interrogé plus particuliérement mes compagnons, elle avoit entendu confirmer par leur témoignage, tout ce que j'avois raconté de ma naiſſance & de ma fortune, & ce qu'elle avoit cru reconnoître elle-même de mon caractère. Cependant la gouvernante qui ne pouvoit s'imaginer qu'un homme eût pu diſparoître abſolument avec un traîneau, ne s'étoit point rebutée de l'inutilité de ſes premiers ſoins. Elle avoit voulu que les deux gardes & les quatre exilés demeuraſſent quelque tems dans le lieu où elle m'avoit vu la dernière fois, occupés nuit & jour à me chercher. Cet emploi ne devoit pas être pénible pour des gens qui revenoient de la chaſſe des bêtes les plus farouches, & qui avoient paſſé tant de nuits dans de mauvais traîneaux. Ils exécutoient cet ordre le jour même que j'eus le le bonheur de les rencontrer. C'étoit eux qui avoient donné la chaſſe aux animaux qui m'avoient effrayé.

La joie que j'eus de me retrouver avec mes compagnons ne l'emporta guère ſur celle que je reſſentis de la bonté des dames ruſſes, & ſurtout des tendres ſentimens de celle qui avoit gagné mon cœur. Je n'eus point de paſſion plus ardente que celle de leur marquer ma reconnoiſſance. Elles en reçurent les témoignages d'une façon qui ne ſervit qu'à l'augmenter. Elles por-

tèrent la complaisance jusqu'à nous retenir plus de six mois dans la forêt de Ciangut. Enfin lorsque la czarine, après la mort du célèbre Pierre Ier, son époux, rappela des déserts de Sibérie tous les exilés qui n'y étoient point pour des crimes capitaux, il fallut les quitter, & nous nous flattâmes d'avoir emporté leurs regrets, comme nous conservâmes de notre côté le plus vif souvenir de leurs bontés.

HISTOIRE

DE DONA-MARIA, (1)

Et du jeune Prince Justiniani.

DONA-MARIA, sans être d'une famille des plus illustres, étoit née de parens nobles. Ayant perdu son père & sa mère dès son enfance, elle

---

(1) On ne sait pas par quelle raison l'heroïne de cette histoire fut appelée Dona-Maria. C'étoit une italienne. *Dona* ne se dit qu'en Espagne : c'est *Signora* en Italie. Au reste ces aventures ne sont point une fiction; & les papiers publics parlèrent dans le tems de la mort du prince Justiniani.

demeura ſous la conduite d'une tante aſſez jeune, qui prit ſoin d'elle pendant quelques années, avec beaucoup de zèle & de tendreſſe. Elle parvint à l âge de quatorze ou quinze ans, ſans que rien eût altéré ſon repos & ſon innocence : mais l'amour vint empoiſonner ſa vie dans une campagne ſolitaire d'où elle n'étoit jamais ſortie. Le prince Juſtiniani la vit, & la trouva aimable. Il s'attacha fort aſſidument auprès d'elle. Le voiſinage d'une de ſes terres lui en procuroit la facilité. Elle s'accoutuma à recevoir ſes ſoins, & même à l'aimer, avant que de connoître ce que c'eſt que l'amour. Elle ignoroit quelles étoient les vues du prince, & s'il penſoit à l'épouſer. Quoique d'un rang fort inférieur au ſien, elle étoit d'un ſang noble, & ſa fortune n'étoit pas mépriſable. Mais elle ſe livroit au penchant de ſon cœur, ſans s'occuper de ces réflexions, lorſqu'elle ſe trouva expoſée à mille chagrins d'une nature fort extraordinaire.

Sa tante qui avoit vécu juſqu'alors dans la même ſolitude qu'elle, prit plaiſir à voir ſouvent le prince dans ſa maiſon. Loin de s'alarmer pour l'intérêt de Dona-Maria, elle contribua par ſes civilités à rendre ſes viſites plus fréquentes. Peut-être n'étoit-ce d'abord que ſimple goût pour l'amuſement & la compagnie; mais l'air complaiſant du prince, qui ſe croyoit intéreſſé à

la ménager, lui fit naître la pensée qu'il n'étoit pas sans inclination pour elle, & que celle qu'il marquoit pour sa nièce étoit un voile dont il couvroit ses véritables sentimens. Elle se trouvoit encore dans une certaine jeunesse, avec quelque beauté, & un fond inépuisable d'amour-propre. Il en faut bien moins dans une femme pour lui persuader qu'elle peut être aimée. L'ambition & l'amour prirent tout-à-la-fois possession d'elle, & firent un progrès presqu'égal dans son esprit & dans son cœur.

Le prince & Dona-Maria ne s'en apperçurent pas tout d'un coup. Mais aux premières marques qu'ils en eurent, ils ne regardèrent point cet incident comme un mal à redouter pour eux. Au contraire, le fruit qu'ils pouvoient en attendre étoit de se voir plus librement. Ils se flattèrent quelque tems de cette opinion; jusqu'à ce qu'étant un peu fatigués de sa présence continuelle, il résolut de concert avec son amante, de la traiter plus froidement pour se délivrer de son importunité. Ce fut le signal de leur ruine. Elle sentit aisément cette différence; & s'imaginant que sa nièce pouvoit être sa rivale, elle conçut pour elle une haine furieuse. Cependant, pour garder quelques mesures, elle affecta d'abord de ne mettre aucun changement dans ses manières. La crainte d'offenser le prince lui fit conduire ses

desseins avec une prudence dont la jalousie n'est pas toujours capable. Elle prit le parti de marier Dona-Maria à un jeune homme du voisinage, qui avoit déjà marqué de l'affection pour elle; elle régla secrètement toutes les conditions de ce mariage, & elle n'en avertit sa nièce que la veille du jour marqué, pour l'exécution.

Le respect de Dona-Maria pour une tante qui lui tenoit lieu de père & de mère, la jeta dans un extrême embarras. Malheureusement le prince étoit à Rome pour quelques jours. Elle ne pouvoit lui communiquer sa peine, & l'autre avoit choisi exprès cette conjoncture, pour rendre le succès de ses vues plus certain. Cependant l'amour trompa sa prévoyance. Il inspira assez de fermeté à Dona-Maria pour se défendre. Elle prit pour prétexte sa grande jeunesse, & l'aversion qu'elle avoit pour le mariage. La jalousie de sa rivale plus éclairée que jamais, se convertit en fureur. Les injures & les mauvais traitemens en furent les premiers fruits; & par un horrible excès de malignité, cette indigne tante introduisit elle-même pendant la nuit, dans la chambre de sa nièce, le jeune homme dont elle vouloit la forcer d'être l'épouse.

Son but étoit de la réduire effectivement à cette nécessité, pour appaiser l'éclat d'une si étrange aventure; où du moins de la désohonrer dans

dans l'esprit du prince. Elle prit soin de répandre elle-même ce qui s'étoit passé, en cachant avec une adresse cruelle, que sa nièce s'étoit tirée heureusement des mains du ravisseur. Le prince, qui revint quelques jours après, n'eut besoin que d'un moment d'entretien avec sa maîtresse pour se convaincre de sa fidélité & de son innocence. Il continua de la voir, tandis que la rage de sa tante ne faisoit que redoubler; & pour la venger de l'insulte qu'elle avoit reçue, il fit maltraiter par ses domestiques le jeune homme qui avoit eu la hardiesse de la troubler pendant la nuit. Elle lui devint plus chère après cet accident. Il lui confessa que son inclination le portoit à l'épouser, mais que ne pouvant espérer l'aveu du prince son père, il n'y avoit point d'autre voie pour être à elle que de lui donner la main en secret, jusqu'à ce que l'âge ou quelqu'autre changement les mît tous deux en liberté. Elle y consentit avec joie. Ils s'occupèrent des moyens de hâter leur bonheur, & n'ayant mis dans leurs intérêts que des amis fidèles, il sembloit que rien n'étoit capable de les traverser.

Cependant leur ennemie commune avoit veillé avec tant de soin sur leurs discours & sur leurs démarches, qu'elle avoit pénétré leur secret. La haine qu'elle portoit à sa nièce ne souffrant plus aucun ménagement, elle jura sa perte, au risque

même de la sienne. Elle disposa d'abord le j
homme qu'elle avoit voulu lui faire épous
exécuter toutes ses volontés. Il avoit deux m
au lieu d'un ; son ressentiment contre le pri
dont il avoit été maltraité, & sa passion
Dona-Maria, qu'il se flattoit toujours de va
par la constance : on se garda bien de lui
connoître qu'il étoit question de nuire à sa
tresse. Il se laissa persuader qu'on vouloit le re
heureux, & qu'il ne pouvoit le devenir qu
les moyens qu'on lui offroit. Comment se fe
défié d'une femme qui lui avoit rendu le se
qu'on a rapporté ? Il entra dans toutes ses
Elle lui recommanda de se rendre à Rome
jour qu'elle avoit résolu d'y mener sa nièce.
la prit effectivement avec elle, sous prétext
acheter quelques bijoux. Elle la conduisit
divers marchands, pour faire traîner le ten
longueur, & lorsqu'elle vit la nuit arrivée,
reprit avec elle le chemin de sa terre dan
équipage. Trois hommes qu'elle avoit app
sur la route arrêtèrent le carrosse dans un en
écarté ; ils les volèrent toutes deux avec
menaces feintes, & se saisissant de Dona-M
qu'ils regardoient, disoient-ils, comme la
grande partie de leur proie, ils ordonn
brusquement à sa tante de se rendre seule
maison.

On peut juger quelle fut la frayeur & la consternation de cette jeune personne lorsqu'elle se vit au milieu de trois voleurs, dans l'obscurité de la nuit, & sans espoir même que ses cris, qui étoient son unique ressource pussent être entendus. La perte de son honneur & de sa vie lui parut inévitable. Au moment qu'elle appréhendoit les dernières extrémités, elle entendit le bruit d'un homme à cheval qui sembloit s'approcher. Elle crut l'avoir attiré par ses cris. C'étoit le jeune homme, qui agissoit de concert avec la tante : il feignit de ne la pas reconnoître; mais s'adressant aux trois hommes qui s'étoient saisis d'elle, il les exhorta à traiter une personne de son sexe avec plus d'humanité. Il ajouta que si leur profession étoit de voler, il leur offroit volontairement sa bourse, à condition qu'ils lui accorderoient la liberté de cette jeune demoiselle. Ils lui refusèrent nettement cette faveur. Elle qui le reconnut à la voix, se jeta aussitôt à ses genoux pour implorer son secours, en répétant plusieurs fois qu'elle étoit Dona-Maria. Vous, s'écria-t-il, avec une admiration contrefaite : ô ciel! que vous rendrai-je pour un tel bienfait? Ensuite, s'adressant aux voleurs; messieurs, leur dit-il, votre fortune est faite, si vous me permettez d'entretenir un moment cette demoiselle en sureté. Il obtint la liberté de s'approcher d'elle, & lui ayant

fait considérer que son honneur & peut-être s
vie étoient perdus sans ressource : la rencont
que j'ai faite de vos ravisseurs, ajouta-t-il, est u
miracle du ciel en faveur de votre honneur & d
mon amour. Je vais sacrifier tout mon bien po
vous sauver; mais à condition que vous vous engagerez à m'épouser, & que pour prévenir toutes
mes défiances, vous m'accorderez ici ce que ces
trois scélérats alloient sans doute vous ravir.

Quelqu'horrible que cette proposition dû
paroître à Dona-Maria, il n'y avoit pas à balancer un moment. La certitude de sa perte,
elle demeuroit entre les mains de ces
hommes, & l'espérance du moins de se dé
plus facilement, lorsqu'elle n'en auroit à combattre qu'un seul, lui arrachèrent une promesse à laquelle sa volonté avoit peu de part. Son libérateur, qui ne lui paroissoit pas un monstre moins détestable que les trois autres, continua de traiter avec eux dans sa présence, pour lui faire comprendre l'importance du service qu'il lui rendoit, & les congédia après avoir achevé son personnage avec beaucoup d'adresse. Elle demeura seule avec lui. Il la pressa d'exécuter sa promesse; danger plus redoutable que celui dont elle se croyoit délivrée. Il n'y avoit en effet que le ciel qui pût la secourir; mais il veilloit sur elle.

Dona-Maria demeurée seule & sans défense ivec un amant qui la respectoit si peu, conçut jue s'il lui restoit quelque choix à faire, ce n'étoit lus qu'entre le sacrifice de son honneur & celui le sa vie. Quelque horreur qu'une fille ait pour crime, il n'y a jamais dans ces occasions deux parier contre un en faveur de la vertu; non que a vertu manque de force pour demeurer victoieuse, mais elle est comme suspendue par la rainte, lorsque celle-ci s'empare du cœur, & ne présente à l'esprit que les horreurs de la nort; de sorte que sans en être plus foible, elle esse seulement d'agir, parce qu'il devient comme mpossible qu'elle se fasse entendre. Je ne décide ooint de quelle manière cette scène auroit pu se erminer, si Dona-Maria eût regardé la mort ivec les mêmes yeux que la plupart des peronnes de son âge; mais les chagrins qu'elle avoit Essuyés, ceux qu'elle prévoyoit encore, & surout la pensée qu'en achetant la vie par un crime, elle alloit se rendre indigne de son prince, & perdre tout droit à son amour; ces trois raisons étoient suffisantes pour lui rendre la vie odieuse, & pour faciliter la victoire à l'honneur.

Elle eut le tems de faire ces réflexions pendant qu'un reste de bienséance faisoit attendre au jeune homme que les voleurs supposés fussent éloignés. L'ayant pressée aussitôt de tenir sa

promesse, il fut surpris de la voir tomber à ses genoux, & de recevoir d'elle une réponse touchante par laquelle elle le conjuroit de la délivrer de la vie comme du plus insupportable de tous ses maux. Cette prière fut sans doute accompagnée de larmes, & de tout ce qui étoit propre à toucher un cœur qui ne pouvoit être insensible à la compassion, puisqu'il étoit si sensible à l'amour. L'effet surpassa toute espérance. Ce jeune homme n'étoit point un scélérat, ni un barbare. La tante de Dona-Maria l'avoit empoisonné par ses conseils. Avec une passion ardente, & l'aiguillon de la jalousie, il n'est pas surprenant qu'il eût marqué trop de facilité à les suivre. Mais l'amour qui est capable successivement de tous les excès, le fit passer en un moment des plus lâches désirs aux plus nobles sentimens de la vertu. Il eut de l'embarras à trouver des termes pour exprimer son repentir; & la résolution formée du crime, qui l'avoit rendu si téméraire, étant enfin sortie de son cœur, il parut plus tremblant devant sa maîtresse qu'elle ne l'avoit été devant lui.

Il lui fit quitter la posture humiliante où elle étoit encore. La honte qu'il eut de l'y avoir forcée la lui fit prendre à son tour. Il lui représenta ce qu'il crut capable de l'appaiser, l'excès de son amour, le désespoir où elle l'avoit jeté

par ſes mépris. Il la conjura de lui rendre la vie la plus aiſée à ſupporter, ou de lui donner la mort; c'étoit la même ſcène; les rôles ſeulement étoient changés. Dona-Maria, ſans être fort verſée dans l'art de ménager les paſſions des hommes, tira de ſon eſprit naturel ce qu'elle ne pouvoit devoir à l'expérience; elle crut que dans une occaſion de cet nature, il falloit flatter une paſſion ſi dangereuſe. Voilà, lui dit elle, des témoignages qui me perſuadent de votre tendreſſe, & j'y ſuis plus ſenſible que je ne l'ai été juſqu'à préſent à tous vos ſoins. Elle le preſſa enſuite de la conduire promptement chez ſa tante, en continuant de lui promettre qu'il ſeroit content de ſa reconnoiſſance.

Ce pauvre amant baiſa la trace de ſes pas, & ſe crut trop heureux de cette faveur, lui qui s'en étoit promis de ſi différentes. Dans le mouvement de ſa joie, il crut ſe faire un mérite d'apprendre à ſa maîtreſſe, que c'étoit par les conſeils de ſa tante qu'il s'étoit porté à lui cauſer le chagrin qu'elle venoit d'eſſuyer, & en lui racontant de quelle manière l'artifice avoit été conduit. C'étoit lui rendre ſervice, en effet, que de lui découvrir la malignité de ſa rivale, & par conſéquent de lui inſpirer de la défiance contre les nouvelles inſultes de cette furieuſe. Dona-Maria éſolut ſur le champ de profiter de cette ouverture, pour

chercher un asile dans une autre maison que la sienne. Elle fit connoître son dessein au jeune homme, qui ne se fit pas presser pour y consentir, parce qu'il se flatta aussitôt qu'en lui procurant lui-même une retraite, il auroit la liberté non-seulement de la voir & de lui rendre ses soins, mais de disposer d'elle avec une espèce d'empire. Il lui proposa la maison d'une parente qu'il avoit dans un village voisin, & Dona-Maria qui ne pensoit qu'au danger présent accepta l'offre volontiers. Elle se mit à cheval derrière lui. L'obscurité de la nuit rendoit le chemin fort difficile. Ils ne laissèrent pas de marcher quelque tems assez satisfaits l'un de l'autre en apparence. Mais la triste Maria sentoit au fond du cœur toute la dureté de son sort. L'aveu qu'elle venoit d'entendre ne lui permettoit guère de prendre une certaine confiance dans son guide. Quoique son repentir parût sincère, il venoit à la suite d'un projet si horrible, qu'elle n'y pouvoit penser sans frémir. C'étoit moins à lui-même qu'elle avoit obligation de son changement, qu'à un miracle du ciel qui avoit arrêté tout d'un coup ses criminels desseins. Quelle assurance avoit-elle qu'ils ne pouvoient point renaître? Elle pressentoit d'ailleurs que dans la retraite où elle se laissoit conduire, sa liberté seroit éternellement contrainte, ou lui seroit vendue bien cher.

Pendant qu'elle étoit occupée de ces réflexions elle entendit le bruit d'un équipage qui s'avançoit dans le grand chemin, & qui étoit accompagné de plusieurs personnes à cheval. Son guide pensoit à prendre un chemin détourné pour l'éviter. Mais elle lui représenta sans affectation que marchant tous deux de concert, ils n'avoient à craindre la rencontre de personne. Déja le carrosse étoit assez proche, & le grand nombre de laquais & de flambeaux annonçoit une personne de distinction. Dona-Maria prit sur le champ un parti fort étrange. Elle se laissa glisser de dessus la croupe, & courant légèrement au-devant du carrosse, elle étendit les bras, en suppliant le cocher d'arrêter. Ce spectacle fixa effectivement toute la troupe. Le cardinal C.... qui en étoit le maître & qui retournoit à Rome, quoique la nuit fût fort avancée, mit la tête à la portière. Il fut surpris d'appercevoir une jeune fille, bien mise & pleine de charmes, qui vint se jeter à genoux devant lui, & qui le pria, en joignant les mains, de lui sauver la vie & l'honneur. Il ne balança point à lui offrir une place dans son carrosse. Elle l'accepta, & son guide, ou plutôt son ravisseur, craignant que cette scène imprévue ne tournât point favorablement pour lui, se hâta de prendre la fuite avec toute la vîtesse de son cheval.

Comme les larmes & les agitations d'une dou-

leur paſſagère ne ſervent qu'à relever la beauté, Dona-Maria parut aux yeux du cardinal une des plus charmantes perſonnes du monde. Il lui demanda avec le dernier empreſſement par quelle aventure il ſe trouvoit aſſez heureux pour lui rendre ſervice. Cette queſtion, qu'elle devoit avoir prévue, ne laiſſa pas de l'embarraſſer. Elle auroit voulu cacher ſes liaiſons avec le prince Juſtiniani, ce qui étoit difficile en parlant de la haine de ſa tante & de la cauſe de ſon malheur. Une autre raiſon l'arrêtoit encore. C'étoit l'incertitude du lieu où elle devoit prier le cardinal de la faire conduire. Elle n'avoit point de connoiſſances particulières à Rome, & toutes les eſpérances du monde ne l'auroient pas fait conſentir à retourner chez ſa tante. Enfin dans la néceſſité de s'expliquer, elle ſe réduiſit à raconter l'accident qui lui étoit arrivé la même nuit, par la malignité d'un jeune homme qui vouloit l'épouſer malgré elle, & elle ſupplia le cardinal de lui faire trouver un aſile dans un couvent.

Ce prélat reconnut ſans peine qu'elle lui déguiſoit une partie de la vérité. Mais ſa modeſtie & l'air noble de ſes manières parloient ſi fort en ſa faveur, qu'il lui renouvela les aſſurances de ſa protection. Sa bonne volonté pour elle alla ſi loin, que ne pouvant la mener dans un couvent

à l'heure qu'il étoit, & la crainte du ſcandale ne lui permettant pas plus de lui faire paſſer le reſte de la nuit dans le palais qu'il avoit à Rome, il eut la complaiſance de retourner avec elle à ſa maiſon de campagne qui n'étoit pas fort éloignée. Elle y fut ſervie avec toute ſorte de ſoins & de reſpects. Le cardinal étant obligé de ſe trouver à Rome le lendemain la laiſſa ſeule, après l'avoir priée d'être tranquille juſqu'à ſon retour, & s'être engagé à lui fournir l'aſile qu'elle ſouhaitoit dans une maiſon religieuſe.

Il étoit impoſſible que les gens du cardinal n'euſſent point aſſez de curioſité pour ſouhaiter de ſavoir à qui leur maître avoit rendu ſervice. L'intendant de ſes affaires, homme riche & voluptueux, qui s'étoit fait raconter l'aventure du chemin, fut moins crédule que lui. Il ne put ſe figurer qu'une fille ſage & bien née ſe fût trouvée malgré elle en pleine campagne au milieu de la nuit; & donnant l'eſſor à ſon imagination ſur ce fondement, il forma les plus cruels ſoupçons ſur ſon honneur & ſa vertu. Il étoit d'ailleurs charmé de ſa beauté; de ſorte que le prélat eut à peine repris le chemin de Rome, que ſe promettant de tirer aiſément parti d'elle, il ſe hâta de la voir dans ſon appartement. Elle le reçut avec cet air de douceur qu'on a déjà pu reconnoître pour ſon caractère. Un accueil ſi favo-

rable augmenta l'espérance & les désirs de l'intendant. Après quelques explications sur son infortune, dans lesquelles elle se garda bien néanmoins de s'ouvrir plus qu'elle n'avoit fait avec le cardinal, il lui offrit une retraite plus agréable que le couvent qu'elle paroissoit désirer, & il lui fit entendre fort clairement qu'il dépendoit d'elle de devenir riche & heureuse en acceptant ses offres. Dona-Maria, sans se défier encore de son dessein, le remercia civilement avec cette simplicité d'intention qui accompagne le véritable honneur. S'il prit une meilleure idée de sa sagesse après ce refus, il s'assura du moins par son entretien qu'elle n'avoit point assez d'expérience pour être difficile à tromper, & il forma aussitôt un autre projet qui lui réussit plus heureusement. Il la laissa seule pour aller travailler aux préparatifs. Vers le soir il la revit, & feignant d'avoir reçu des nouvelles du cardinal par un exprès, il lui fit voir une lettre supposée, par laquelle ce prélat lui ordonnoit de la conduire à Rome dans un couvent dont il lui marqua le nom, avec des circonstances qui donnoient une vraisemblance parfaite à son artifice. Ses vues étoient de lui faire prendre un chemin tout différent. Il avoit, à quelque distance, une jolie maison qu'il faisoit servir aux plaisirs de l'amour. Il se flattoit de vaincre Dona-Maria,

lorsqu'elle seroit en son pouvoir ; & connoissant le caractère facile de son maître, il comptoit de lui persuader aisément qu'elle s'étoit dérobée d'elle-même, dans la crainte d'être reconnue pour une aventurière.

Elle fut en effet la dupe de ce scélérat. Le respect avec lequel il affectoit de la traiter étoit capable de prévenir ses défiances ; & le malheur de cette belle fille étoit peut-être d'en avoir toujours manqué. Elle monta avec lui dans une chaise qu'il tenoit prête ; mais ils ne suivirent le chemin de Rome qu'aussi long-tems qu'il étoit nécessaire pour déguiser leur route.

Si le nouveau ravisseur eut assez de pouvoir sur lui-même pour tenir ses désirs en bride jusqu'à sa maison, il changea de langage en arrivant, & Dona-Maria reconnut trop tard qu'elle s'étoit crue mal à propos hors de danger. La douleur & la crainte recommencèrent à faire couler ses larmes. Foible ressource contre un scélérat endurci, qui ne cherchoit que sa propre satitfaction avec elle, sans s'embarrasser si elle en partageroit le plaisir. Les prières, les humiliations, & tous les petits artifices qui lui avoient réussi avec tant de bonheur la nuit précédente, n'excitèrent que la risée de ce brutal. Elle se vit au point de regretter ce qui lui avoit paru plus terrible que la mort la nuit d'auparavant, parce

par le besoin extrême que sa maîtresse avoit de son secours, qu'il avoit été comme dirigé par une faveur extraordinaire du ciel.

Les deux amans avoient à penser à deux choses qui étoient presqu'également nécessaires. De quelque crédit que le prince pût se flatter par lui-même & par sa famille, il falloit prévenir la justice sur la mort de l'intendant. Le choix d'une retraite pour Dona-Maria n'étoit pas une affaire moins pressante, & l'amour lui fit donner ses premiers soins. Le prince avoit toujours eu de l'affection & de la confiance pour la femme d'un riche marchand, qui avoit [illegible] avant son mariage sa mère en qualité de femme de chambre. C'étoit une bourgeoise de quelque distinction, parce qu'avec beaucoup d'esprit & d'agrémens elle conservoit encore une certaine teinture de savoir vivre qu'elle avoit puisée pendant sa jeunesse dans une des plus illustres maisons de Rome. Elle étoit d'ailleurs assez bien logée, pour céder sans peine un appartement propre & commode à Dona-Maria. Ce fut sur elle & sur sa maison que le prince jeta les yeux. Il y conduisit lui-même sa maîtresse; & le hasard ayant voulu que le marchand ne fût point alors au logis, on convint, pour la sûreté de l'intrigue, qu'on lui en cacheroit le secret aussi long-tems qu'il seroit possible. L'épouse, charmée de devenir nécessaire à un prince qu'elle regar-

doit

loit encore comme son maître, lui promit ses services avec une affection qui rendit les deux amans tranquilles.

Il n'étoit plus question que de calmer la justice au sujet de l'intendant, & de compter après cela que l'amour feroit quelque nouveau miracle en faveur de Donna-Maria, pour l'unir à son amant par un heureux mariage. Le prince ne put se dispenser de faire connoître à son père l'action violente qu'il avoit commise, & le besoin qu'il avoit d'être soutenu de son crédit. Il ne s'expliqua pas plus qu'il n'étoit convenable à l'intérêt de son amour ; & Dona-Maria, qui pressentoit les obstacles qu'elle avoit à redouter d'une maison si puissante, l'avoit conjuré de ne pas oublier cette précaution. Mais avec quelque facilité que les poursuites de la justice fussent suspendues, il arriva, comme Dona-Maria l'avoit appréhendé, que plusieurs personnes curieuses s'informèrent du fond de l'aventure, & que le détail de cette nouvelle se répandit enfin dans la ville. Il alla jusqu'au père du prince, qui frémit en apprenant la violente passion de son fils, & le danger où il étoit à tous momens de ruiner sa fortune par un mariage inégal. Il ne tarda point à lui marquer sa crainte & ses intentions. Avec un peu de déguisement & de soumission, le jeune amant pouvoit diminuer du moins l'inquiétude de son père,

& conserver ses espérances. Mais l'amour da
un cœur sincère & généreux n'est pas capable e
dissimulation. En convenant de sa tendresse,
s'efforça seulement de la justifier par le mérit
extraordinaire de sa maîtresse, & cette constanc
ne servit qu'à irriter plus que jamais l'humeur im
périeuse de son père. La colère le porta jusqu
supplier le pape de faire publier une défense
sous peine d'excommunication, aux curés & au
prêtres de l'état Romain, de donner la bénédic
tion du mariage à son fils, sans un pouvoir expr
de la main du pape & de la sienne. Il mit en mêm
tems plusieurs personnes à sa suite, pour découvr
la retraite de sa maîtresse, dans le dessein app
remment de leur ôter tout-à-fait la satisfacti
de se voir. Le jeune prince reconnut qu'il éto
observé. Cette contrainte l'obligea de voir pl
rarement Dona-Maria, & lui mettoit dans l
yeux, quand il la voyoit, un air de frayeur & d
distraction qui ne put manquer d'alarmer cet
tendre fille. Elle ignoroit encore leur malhe
commun; mais ses propres instances lui fire
obtenir de funestes lumières.

Elle apprit ce qu'elle avoit prévu cent fois,
ce qu'une tendresse trop crédule ne lui avoit p
permis d'éviter, qu'elle se trouvoit dans le pl
horrible état où puisse tomber une fille de son âg
& de sa condition; qu'elle étoit condamnée

er toute sa vie la honte d'un amour vertueux
. peine d'une conduite innocente ; qu'après
at où le vieux prince s'étoit porté, elle devoit
rder son bonheur & sa réputation comme
és du même coup ; & que la tendresse même
. constance de son amant ne pouvoient la con-
r de rien, sans se rendre coupable d'un crime
, Elle apprit, dis-je, une partie de ces
tés, & elle conçut le reste. Elle n'y résista
it. Il falloit pour cela plus de fermeté qu'elle
pouvoit trouver dans un cœur aussi sensible
le sien, & plus de force qu'elle n'en avoit à
rer d'une complexion extrêmement délicate.
ia-Maria tomba dans une maladie violente.
craignit quelque tems pour sa vie. Le prince,
tellement affligé du péril où il la voyoit, em-
ra toutes les raisons qu'il crut propres à faire
ression sur elle, & à la soulager du moins par
érance ; mais il ne se présentoit rien de vrai-
blable à lui faire envisager. Enfin, dans le
nent où sa mort paroissoit certaine sans ce
ède, il lui vint à l'esprit de quitter l'Italie
c elle, & il se flatta de lui rendre la vie par
te promesse. En effet, c'étoit le seul moyen
la sauver du dernier danger. Son ame déjà
te à partir se laissa retenir aisément par une
position qui lui rendoit toutes ses espérances,
-tout lorsque le prince, après avoir un peu

L 2

médité sur ce projet, assura que sa résolution étoit de la conduire en Angleterre, & de l'épouser en arrivant. Elle ne douta pas un moment qu'il ne fut sincere. Elle connoissoit son cœur, comme il connoissoit le sien. Deux cœurs tendres & généreux se connoissent si bien !

Sa santé ne tarda pas à se rétablir, & dès qu'elle le fût entièrement, on ne s'occupa plus que des préparatifs du départ. Mais la marchande, qui étoit dans leur confidence, refroidit un peu leur ardeur par une réflexion qui leur causa de l'inquiétude. Elle leur fit faire attention qu'il seroit difficile au prince, observé comme il l'étoit par les ordres de son père, de se dérober assez secrétement pour tromper ses gardes ; & que s'il avoit le malheur d'être arrêté avec sa maîtresse, c'étoit peut-être absolument fait d'elle. Le conseil qu'elle leur donna là-dessus, fut de quitter l'état ecclésiastique l'un après l'autre, & de ne point s'exposer du moins à être pris dans le même filet. Elle ajouta que s'il n'étoit question que de trouver des guides fideles pour Dona-Maria, elle lui offroit son père & sa mère qui avoient assez de sagesse pour mériter la confiance du prince, & tant de zèle pour son service, qu'ils entreprendroient tout pour lui plaire. La mère devoit passer pour sa nourrice. Ce nouveau projet parut le plus sûr aux deux amans. Ils se déterminèrent

sans peine à une courte séparation qui devoit servir au parfait rétablissement de leur bonheur. Dona-Maria quitta Rome, pour prendre le chemin de Civita-Vécchia où elle fut bientôt rendue. Elle en partit pour Londres à bord d'un vaisseau anglois, & enfin elle gagna la Tamise, sans autre accident que la mort du bon vieillard qui la conduisoit.

Il ne lui restoit d'autre compagnie, en arrivant au port, que la vieille femme qui passoit pour sa nourrice. Le capitaine, qui les avoit traitées fort honnêtement sur la route, continua de leur offrir ses services. Elles les refusèrent, en le remerciant; & quoiqu'elles ne sussent pas un seul mot d'anglois, elles s'empressèrent de gagner la ville. Le capitaine leur crioit en vain: Où allez-vous? vous ne serez entendues de personne; souffrez que je vous serve de guide. Elles n'en marquoient que plus d'ardeur à s'éloigner, comme si elles eussent appréhendé quelque chose d'une personne qui savoit d'où elles étoient venues, & qui pouvoit tôt ou tard les connoître. Le hasard voulut que le valet de chambre d'un seigneur anglois, qui avoit fait le voyage d'Italie, se trouvât sur le port, pendant que le capitaine leur parloit à haute voix. Il jugea que l'aventure n'étoit point ordinaire; & déjà frappé de l'éclat de la jeune fille, il prit le parti de marcher sur ses

Mais après quelques momens de conversation, elle lui trouva tant d'esprit, d'éducation & de grâces, tant d'innocence & de modestie, qu'elle prit d'elle une opinion toute différente. Tous les efforts qu'elle fit pour tirer d'elle le secret de sa naissance & de son infortune furent inutiles; ce qui n'empêcha point qu'elle ne prît sur le champ des mesures pour la placer dans une retraite honorable, jusqu'à ce que le fond de ses affaires fût éclairci. Elle y fut placée en effet avec sa fidelle compagne.

La perte de son guide, en arrivant à Londres, avoit été pour elle un fâcheux contre-tems. Ce vieillard avoit promis au prince de lui donner avis de son arrivée à Londres en sortant du vaisseau, & de lui marquer le quartier de la ville qu'il choisiroit pour demeure. C'étoit à ce signal que le jeune amant se proposoit de quitter l'Italie; & l'on se figure aisément quelle devoit être son impatience à l'attendre. Cependant l'embarras où cette mort avoit jeté deux femmes timides, & leurs premières aventures, ne leur permirent pas d'écrire à Rome aussi promptement qu'on y attendoit leurs lettres. Le prince savoit déjà par les informations qu'il avoit reçues de Civita-Vecchia que le vaisseau étoit arrivé heureusement en Angleterre, & que le capitaine l'avoit marqué lui-même à ses correspondans. Il ne pouvoit

donner d'explication vraiſemblable au retardement des lettres de ſa maîtreſſe. Son inquiétude n'eut bientôt plus d'autre meſure que ſon amour & ſa vivacité naturelle.

La vérité oblige d'ajouter ici quelques traits au caractère qu'on a déjà fait de ce jeune ſeigneur. Ayant été élevé dans les bras d'une grand'mère qui n'avoit rien de ſi cher que lui, ſon éducation s'étoit reſſentie de l'indulgence exceſſive d'une tendreſſe aveugle & mal entendue. Avec des paſſions fort vives, il ne s'étoit pas plutôt vu dans l'âge & dans la liberté de les ſatisfaire, qu'il leur avoit lâché la bride. On ne lui reprochoit pas des crimes; mais tous les déréglemens, qui ſont compatibles avec un bon naturel, l'avoient rendu fameux à Rome depuis pluſieurs années, & l'habitude où il étoit de vivre dans cette licence avoit fait déſeſpérer de le voir jamais changer de conduite. Cependant, par un effet propre à l'amour, ſa paſſion pour Dona-Maria avoit rompu le cours de ſes déſordres. L'innocence & la modeſtie de cette aimable fille faiſoient ſur ſon cœur autant d'impreſſion que ſa beauté; & quand on eſt ſenſible à cette ſorte de mérite, il eſt impoſſible que tôt ou tard un ſi beau ſentiment ne s'exprime point par la ſageſſe & la régularité des mœurs. Il étoit donc devenu tout-à-fait différent de lui-même. Mais le bruit de ſa

trop timide pour ſe porter aiſément à la violence. Il nourrit quelque tems au fond de ſon cœur le reſſentiment qu'il avoit conçu contre le prince, ſans oſer même en donner la moindre marque à ſon épouſe. Son reſpect pour elle alloit juſqu'à la foibleſſe. Il s'étoit cru fort honoré d'épouſer une fille qui appartenoit en quelque ſorte à une des meilleures maiſons de Rome, par l'avantage qu'elle avoit eu d'y demeurer long-tems & d'en recevoir une dot conſidérable. Il la craignoit; Mais s'étant rencontré malheureuſement avec un de ſes amis, qui avoit eu des raiſons mieux fondées de ſe plaindre du prince, & qui cherchoit depuis long-tems l'occaſion de ſe venger, la conformité de leur haine les porta inſenſiblement à s'ouvrir l'un à l'autre; ils ſe trouvèrent dans les mêmes diſpoſitions, & la chaleur du vin les fit jurer enſemble d'unir leur querelle & leur vengeance. Peut-être n'auroient-ils pas laiſſé de manquer de courage avant l'exécution, s'ils ne s'étoient aviſés, pour fortifier leur parti, de lier ſecrètement connoiſſance avec les deux frères de l'intendant qui étoit mort de la main du prince. Ils leur communiquèrent le deſſein qu'ils avoient de ſe défaire de lui : c'étoit s'aſſurer des complices. Le jour, l'heure, le lieu & le genre de mort, tout fut réglé d'avance, avec les meſures les plus convenables à leur haine commune.

Tant de précautions étoient inutiles ; car rien ne leur étoit si aisé que de parvenir au succès de leur entreprise. Le prince étoit sans défiance, parce qu'il n'avoit rien à se reprocher. Il se rendoit régulièrement chez la marchande, avec un seul laquais dont il se faisoit accompagner. Il se retiroit avec elle dans l'appartement que Dona-Maria avoit occupé. La longueur de ses visites dépendoit de la situation de son esprit, & de l'adresse de sa confidente à calmer ses inquiétudes. Il parloit quelquefois de quitter Rome sans attendre plus long-tems, & elle combattoit fortement cette résolution ; mais comme il élevoit la voix avec plus de chaleur qu'elle, le jaloux qui prêtoit l'oreille à la porte ne pouvoit expliquer ce qu'il entendoit que dans un mauvais sens. Il se crut trop certain qu'il étoit question de l'enlèvement de son épouse, & cette pensée fit monter sa rage au comble. Elle lui fit même presser l'exécution du complot, qui fut ainsi avancé de quelques jours.

Il seroit inutile de s'étendre sur les circonstances de cette scène. Le jeune prince tomba sous les coups de quatre infames, qui ne lui donnèrent la mort qu'après lui en avoir fait sentir toutes les horreurs. Sa confidente eut le même sort. En vain prirent-ils le ciel à témoin de leur innocence. Les discours & les prières furent aussi

inutiles que la résistance. Cependant on sut, par la déposition du mari, qu'après les avoir tourmentés avec beaucoup de fureur, à demi vaincu par les protestations de sa femme, & sur-tout par la preuve qu'il tiroit en sa faveur de la manière tendre dont le prince prononçoit à tous momens le nom de Dona-Maria, il avoit non seulement pensé à leur accorder la vie, mais qu'il en avoit fait la proposition à ses complices. Il ne put rien obtenir de ces barbares. La cause de leur haine étoit toute différente. Ils se hâtèrent au contraire d'achever leur entreprise dans la crainte de voir échapper leur victime : & pour étouffer les remords du marchand, ils lui représentèrent avec beaucoup de force qu'après avoir été si loin, ils ne pouvoient laisser leur crime imparfait, sans s'exposer infailliblement à leur perte.

Tandis que cette barbare action se passoit à Rome, Dona-Maria vivoit assez tranquillement dans l'asile que Miladi..... lui avoit procuré. Elle y étoit libre, avec sa compagne. Le jeune lord continuoit de la voir. Quels qu'eussent été ses desseins sur elle, lorsqu'il s'étoit proposé de la conduire dans son appartement, il ne lui avoit fait aucune déclaration qui pût l'offenser; & simple comme elle étoit dans tous ses sentimens, elle avoit pris ses civilités & ses offres pour le mouvement d'une noble générosité à l'égard

d'une étrangère. Elle n'eut point ſujet dans la ſuite de changer d'opinion ; mais le bruit de ſon aventure s'étant bientôt répandu, elle ſe trouva forcée d'employer de nouveau les ſervices de ce jeune ſeigneur dans une circonſtance qui rendit la tentation fort dangereuſe pour lui.

Des milliers de jeunes gens oiſifs, dont Londres eſt rempli, n'eurent pas plutôt appris par les papiers publics de nouvelles, l'arrivée d'une belle italienne & ſes premières aventures, que ce fut de toutes parts un empreſſement extraordinaire pour la voir. On ne parloit de ſes charmes qu'avec admiration, & ſa beauté méritoit cette juſtice. Elle devint ſi célèbre que la cour en fut remplie comme la ville. La hardieſſe en amour étant plus ordinaire parmi les courtiſans, ce fut d'eux auſſi qu'elle eſſuya les premières importunités. On omet vingt hiſtoires, qui allongeroient trop ce récit, pour s'arrêter à celle-ci. Un des principaux officiers des gardes du corps la vit. Il l'aima. C'étoit un jeune homme plein de feu; il l'aima paſſionnément. Il n'étoit aiſé néanmoins pour perſonne de la voir ſouvent. Elle vivoit dans une retraite ſi impénétrable, qu'une infinité de gens qui vouloient du moins ſatisfaire leurs yeux, prirent le parti de recourir à l'artifice uſé de ſe déguiſer, & d'entrer chez elle ſous mille formes différentes. Cordonniers, tailleurs, tous les

ouvriers dont elle pouvoit avoir beſoin furent engagés à prêter leur nom par promeſſes ou par menaces. Les jeunes gens déguiſoient juſqu'à leur ſexe, & quelquefois réuſſirent fort bien par cette voie. L'officier dont je parle, fut d'abord un des plus heureux. Il avoit pris l'habit & les marques d'une lingère. Les grâces de ſon viſage favoriſoient ſon entrepriſe. Il plut ſi fort à Maria, qu'étant d'ailleurs ſatisfaite de quelques coëffures qu'elle acheta de lui, & comme l'on peut s'imaginer à grand marché, elle le pria de lui apporter toutes les nouvelles modes d'Angleterre. Quelques viſites, pour leſquelle il ne manqua point de prétextes ; le rendirent ſi paſſionné, qu'étant maître de lui-même & prodigieuſement riche, il réſolut de faire la fortune de cette étrangère, & ſon propre bonheur en lui offrant ouvertement ſon cœur & ſa main. Il n'en fit point un myſtère à ſes amis. Ceux qui combattirent ſon deſſein, le trouvèrent en défenſe contre toutes leurs objections. Il citoit un livre que Londres avoit accueilli auſſi favorablement que Paris ; c'étoit les Mémoires d'un homme de qualité. « Seroit-ce, diſoit-il, la première femme dont » un amant auroit fait la fortune ? n'eſt-ce pas » une choſe qu'on voit arriver tous les jours ? » d'ailleurs, la diſtance eſt-elle donc ſi grande » entre cette belle fille & moi ? Si elle eſt ſans

» biens, tout marque qu'elle a de la naiſſance, &
» faut-il compter pour rien les charmes de la
» jeuneſſe & de la beauté! elle auroit ſur moi
» trop d'avantage, ſi avec tant d'attraits elle étoit
» auſſi riche que moi. Ne faut-il pas que je paye
» de quelque choſe le bonheur d'être aimé d'elle?
» Croyez-moi, ajoutoit-il du ton de Dona-Eliſa,
» un amant riche doit être aſſez content de ſes
» richeſſes, lorſqu'elles ſervent à lui aſſurer la
» poſſeſſion d'une femme aimable; & s'il eſt
» honnête-homme, il doit ſentir que ce qu'il
» donne ne vaut pas ce qu'il obtient. »

Perſonne n'avoit aſſez d'intérêt à le faire changer de ſentiment pour s'obſtiner à lui répondre. Il ne tarda point à faire demander à Dona-Maria la permiſſion de la voir, & craignant de trouver quelque difficulté à l'obtenir, il choiſit pour cette commiſſion un grave miniſtre à qui il fit l'ouverture de ſes vues; le reſpect ne permit point de fermer la porte à ſon meſſager; mais on refuſa civilement de le recevoir lui-même; & la propoſition du mariage fut regardée comme un badinage, de la part d'une perſonne qu'on croyoit n'avoir jamais vue. En vain força-t-il le miniſtre de retourner ſur ſes pas, & de renouveler ſes offres. On continua de lui répondre ſur le même ton; & cet air de plaiſanterie lui cauſa plus d'impatience & de chagrin qu'un refus moins ménagé,

ménagé, parce qu'ignorant toutes les raisons qui causoient l'indifférence de Dona-Maria, il ne l'attribuoit qu'à la défiance qu'elle avoit de sa sincérité.

Cette scène fut réjouissante pour ceux qu'il avoit mis dans sa confidence. On lui demandoit de qui il croyoit devoir se plaindre, puisque sa maîtresse ignoroit son mérite, & que sa cruauté par conséquent ne pouvoit tomber que sur le ministre qu'il avoit employé. Il s'imagina, en effet, que l'air grave de ce personnage avoit pu nuire à ses affaires, par l'idée peu galante que Dona-Maria avoit prise de sa personne, & sans consulter plus long-tems, il résolut de s'introduire de nouveau chez elle sous la figure de lingère, de lui expliquer lui-même ses sentimens, & de réparer par sa présence le tort qu'il avoit reçu de celle d'un autre. Il n'eut pas plus de peine à se faire admettre à la porte qu'il en avoit eu les premières fois. Mais, par un malheur qu'il n'avoit pas prévu, Milord..... étoit avec elle dans le tems qu'il obtint la liberté de lui parler. Ce jeune seigneur, la première connoissance que Dona-Maria avoit faite à Londres méritoit, par les services qu'il lui avoit rendus, d'être traité avec quelque distinction. Elle devoit d'ailleurs beaucoup de reconnoissance à sa mère. Ils étoient tous deux à s'entretenir familiérement, lorsque la

prétendue lingère fut introduite. Dona-Maria, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à trouver un officier des gardes ſous l'habit d'une fille, lui fit des careſſes fort tendres, parce qu'elle lui trouvoit une figure aimable. Il les reçut d'un air embarraſſé. Milord... reconnut facilement un viſage qu'il voyoit tous les jours, & ne put s'empêcher dans ſa ſurpriſe de le nommer ſon ami, & de l'embraſſer à ſon tour en le raillant de cette maſcarade.

L'officier étoit ſans armes. La honte & la jalouſie l'euſſent porté ſur le champ à quelque violence ſanglante, s'il eût pu ſuivre ſes premiers tranſports. Mais ne ſe trouvant qu'un éventail à la main, il ſe contenta d'en frapper ſon rival au viſage, & de joindre à cet outrage quelques mots inſultans qui firent connoître au jeune lord de quelle ſource venoit ſa colère. Rien ne marquoit mieux avec quelle innocence ce jeune ſeigneur voyoit Dona-Maria, que la conduite qu'il tint dans cette occaſion. Quelques médiſans ne laiſsèrent pas de l'expliquer dans un mauvais ſens; mais l'approbation de toutes les perſonnes ſenſées le juſtifia. Il ne fit que rire de l'emportement de ſon ami, & le traitant de (1) *Miſſ*, il ſe plai-

(1) C'eſt le nom que les Anglois donnent aux filles juſqu'à ce qu'elles ſoient mariées.

.e la rigueur avec laquelle une si belle fille
'oit ses caresses.

tte scène n'eut point d'abord d'autres suites.
cier se retira avec beaucoup de confusion,
; avoir expliqué ses sentimens à sa maîtresse.
le dépit s'étant joint à l'amour, il forma la
uivante une résolution qui l'eût conduit à sa
, si sa naissance & son crédit n'eussent
le cours ordinaire de la justice. La maison
ervoit de retraite à Dona - Maria touchoit
èrrière au parc de Saint-James. Il prit cette
pour escalader les murailles, soutenu de
ues-uns de ses domestiques, & s'étant glissé
à l'appartement de Dona-Maria, il se vit
)ment d'emporter par la force ce qu'il n'es-
: plus de ses artifices. Son dessein étoit d'en-
sa maîtresse, & de l'épouser malgré elle,
: pouvoit la fléchir autrement. Mais le ciel
it sur l'innocence. Le maître de la maison
reillé par quelque bruit, & la défiance lui
)eler du secours. Les sentinelles qui bordent
'c avertirent la garde. En un moment l'offi-
:ut investi, & par le bon ordre qui règne
ıe de la maison royale, la connoissance de
om & de son emploi ne put le sauver d'une
n fort étroite. Il n'en sortit que long-tems
, & la fraîcheur du lieu refroidit insensible-
amour.

Dona-Maria auſſi effrayée qu'elle devoit l'être du bruit qui s'étoit fait ſi proche d'elle, pria ſon hôte ſur le champ de la faire conduire chez Miladi.... Elle regardoit cette dame comme ſa mère, & ſa maiſon comme un aſile. Cependant le péril dont elle étoit menacée ſurpaſſoit celui qu'elle venoit d'éviter. Miladi étoit depuis deux jours à la campagne; ſon fils profitoit de ſon abſence pour ſe réjouir avec quelques amis de ſon âge. Ils étoient au deſſert, c'eſt-à-dire, dans le feu du plaiſir, & quelques-uns dans la chaleur du vin, lorſqu'on vint les avertir que Dona-Maria arrivoit à la porte. Leur entretien n'avoit point eu d'autre ſujet qu'elle. Ils eurent peine à croire cette nouvelle, ils ſe la firent répéter, ils demeurèrent immobiles de ſurpriſe & de joie. Enfin, chacun ſe promettant de tirer parti d'une ſi belle aventure, ils ſe hâtèrent d'aller au-devant d'elle pour l'introduire. Elle fut ſurpriſe à ſon tour de ne pas voir Miladi, & de ſe trouver mêlée dans une partie de débauche. Il n'étoit pas poſſible de ſe dérober. Où tourner ſes pas, ſans guide, & dans l'obſcurité de la nuit? Elle demeura comme en proie à cette bande joyeuſe. Sa confuſion augmentoit ſes charmes. On ne rapporte ce trait que pour faire admirer le pouvoir de l'innocence & de la vertu, qui doit être plus fort que celui de la beauté, puiſqu'elles peuvent réprimer les déſirs

les plus impétueux que la beauté fait naître. Malgré les projets de dix ou douze jeunes gens échauffés de vin & d'amour, Dona-Maria fut aussi respectée qu'une déesse. Elle passa une partie de la nuit avec eux, sans avoir rien à souffrir de leurs actions ni de leurs discours.

Ils ne la quittèrent pas avec moins de passion dans le cœur. Ce célèbre souper eut d'autres suites qu'il seroit trop long de raconter. Pour milord ....., toujours plein de zèle & de respect pour la belle Maria, il lui offrit l'empire absolu de sa maison, & ne marqua d'empressement que pour la servir. Cependant la bienséance l'obligea dès le lendemain de lui procurer une autre retraite. Ce fut par cette constance à lui rendre les plus généreux offices, qu'il confirma le public & même sa mère dans l'opinion qu'il étoit passionné pour elle. En effet, ses soins ressembloient beaucoup à ceux de l'amour, & la reconnoissance de Dona-Maria pouvoit être expliquée de même par ceux qui ne s'en rapportoient qu'aux apparences. Mais ils tenoient l'un à l'autre par des nœuds tous différens. Une tendre amitié, le seul sentiment dont ils fussent capables dans la situation de cœur où ils étoient tous deux, les avoit portés à se confier mutuellement leurs plus chers intérêts. Milord aimoit en Italie. Il se consoloit des peines de l'absence dans l'entretien d'une

fille aimable dont la vue lui retraçoit les
de sa maîtresse. Dona-Maria n'étoit occu
de son prince, mais la compagnie d'u
homme tendre & discret, à qui elle s'é
verte de toutes ses infortunes, étoit un
ment qu'elle recevoit volontiers. Voilà d
ce qu'on se figura de plus vraisemblab
accorder le plaisir qu'ils trouvoient à se vo
la certitude qu'on eut depuis de leurs v
sentimens.

Dona-Maria avoit écrit à Rome aussitô
en avoit eu la liberté. Quoiqu'elle eût
le nom de son amant au jeune lord, el
cachoit point l'espérance qu'elle avoit d
à Londres. Il entroit tendrement dans s
tiences, & il ne manquoit pas de lui
tout ce qu'il apprenoit d'Italie par les n
publiques. L'usage des anglois étant d
dans leurs gazettes jusqu'aux moindres
tances qui leur viennent des pays étra
espéroit que sans savoir précisément ce
voit lui plaire, il seroit assez heureux
rapporter quelque article auquel elle p
intérêt. Ainsi ce fut l'excès de son zèle
amitié qui lui fit donner, à cette mal
amante, des lumières qu'elle ne devoit
que de la bouche d'un ennemi. Aya
toute la ville ce qui regardoit

, il se hâta de lui porter cette
. Le seul trouble qu'elle marqua
ice devoit l'avertir du mal qu'il
ais on oublie les précautions quand
ance. Il s'imaginoit si peu qu'il y
rapport entre Dona-Maria & le
ni, qu'après lui avoir porté le coup
ar une horrible relation, il ne pou-
ndre pourquoi elle tomboit à ses
nnoissance & sans sentiment.
la malheureuse Maria ne put entendre
écit sans un saisissement mortel, qui
u'à la force d'exprimer sa douleur par
Elle demeura long-tems dans un état
uter de sa vie. Milord s'étant éclairci
ourrice, fut si désespéré de son impru-
qu'il pensa s'en punir sur le champ par
res mains. Mais se croyant nécessaire à sa
nie, il résolut d'employer sa vie, s'il en étoit
, pour la servir en Angleterre & en Italie.
ul désir qu'elle marqua en revenant à elle-
e, fut de retourner promptement à Rome.
se flattoit encore de quelque espérance.
gazette angloise n'est pas toujours fidelle,
apparence qu'un prince eût été tué si
ment que les nouvelles le rappor-
étoit vrai qu'elle l'eût perdu, elle ne
ivre, mais elle étoit résolue

de le venger, & de mourir enſuite ſur ſon tombeau.

Milord, qui dans le tranſport où il étoit lui-même, ne pouvoit manquer d'applaudir aux premières fureurs d'une amante, s'offrit à lui ſervir de guide juſqu'à Rome, & à lui prêter ſon bras contre toute ſorte d'ennemis; à peine ſe donnèrent-ils le tems de penſer aux néceſſités du voyage. Ils partirent, ſuivis d'un ſeul laquais & de la nourrice. Rome avoit tout à craindre d'une entrepriſe de cette importance, s'ils euſſent pu ſeulement arriver au pied de ſes murailles. Mais le bruit de leur départ s'étant répandu, on courut après eux avec tant de diligence, qu'ils furent arrêtés au port de Rye, & ramenés malgré eux à Londres.

Les ſuites de cette évaſion furent moins funeſtes qu'on ne l'attendoit du déſeſpoir de l'amante. Miladi....., loin de paroître irritée de la fuite de ſon fils qu'elle avoit fait arrêter, loua ſa généroſité, lorſqu'elle en fut la cauſe. Mais ne croyant pas le voyage d'Italie plus néceſſaire pour Dona-Maria que pour lui, elle s'efforça de leur faire perdre cette idée par ſes careſſes, en les obligeant tous deux d'être continuellement ſous ſes yeux. Tous les remèdes de la douleur furent employés en faveur de la triſte Maria, inutilement pendant quelques ...

mais le tems leur fit obtenir, du moins à l'extérieur, leur ſuccès ordinaire. Elle reſta à Londres ſous la même protection; & quoiqu'il parût à la langueur de ſes yeux qu'elle porteroit long-tems dans le cœur beaucoup d'amour & de triſteſſe, on ne déſeſpéra pas, lorſqu'on vit la paſſion de l'officier des gardes reprendre naiſſance avec ſa première vivacité, qu'elle ne pût accepter une fortune qui achèveroit de fermer toutes les plaies de ſon cœur.

HISTOIRE DE MOLLY-SIBLIS,

Célèbre beauté d'Angleterre.

MOLLY-SIBLIS, une des plus belles femmes dont on puiſſe ſe former l'idée, fut condamnée à mort pour quelques vols dont elle s'étoit rendue & reconnue coupable. Elle avoit fait cet aveu fort imprudemment, avec une eſpèce de dédain pour les juges, comme ſi ſa beauté l'eût dû mettre à couvert de toute crainte, & la ſauver du châtiment. Pluſieurs perſonnes de diſtinction, qui lui vouloient du bien, employèrent en effet tout leur crédit pour obtenir

» mot. Nous partîmes pour Londres la nuit sui-
» vante, & je vécus pendant quelques mois fort
» contente avec lui. Je jugeai de son rang par sa
» dépense; je le croyois homme de quelque con-
» dition : mais il m'apprit naturellement au bout
» de trois mois qu'il n'étoit que le valet de cham-
» bre d'un des premiers seigneurs de la cour, &
» que son dessein étoit de me mettre en liaison
» avec son maître. Il ne me cacha pas même qu'il
» ne m'avoit proposé de venir à Londres que dans
» cette vue; quoique la passion qu'il avoit conçue
» pour moi l'en eût fait changer; qu'il étoit em-
» ployé par son maître à chercher au loin de quoi
» fournir à ses plaisirs; qu'il espéroit tirer une
» grosse somme de lui pour une fille telle que
» moi, & que si je savois ménager ma fortune
» avec un peu d'esprit, j'allois être une des plus
» heureuses créatures de Londres. Je reçus cette
» ouverture avec une satisfaction extrême. L'effet
» répondit à mes espérances. Je vécus près d'un
» an dans l'abondance de tous les plaisirs.

» Le seigneur vint à mourir. Il m'oublia à sa
» dernière heure. De tant de biens dont j'avois
» joui sans penser à l'avenir, il ne me resta que
» de l'orgueil & de la fierté. Je ne voulus plus
» souffrir le valet de chambre qui vint m'offrir de
» remplacer son maître. Il en fut irrité, jusqu'à
» me faire un cruel affront; mais je jurai d'en

[illegible]rit pour tromper toutes nos mesures.
» [illegible]voue que dans le dépit de nous voir enlever
» cette proie, je me levai de table, je m'approchai
» de lui sans affectation, & je lui passai si promp-
» tement ma ceinture au cou, que le serrant en
» même tems de toute ma force, je lui fis perdre
» aussi-tôt la respiration & la connoissance. Nous
» achevâmes de l'étouffer avec sa serviette. Nous
» nous saisîmes de tout son argent, avec la pré-
» caution de lui laisser quelques guinées & sa
» montre. Tout s'étoit exécuté si adroitement,
» qu'ayant appelé sur le champ nos domestiques,
» ils n'eurent pas le moindre soupçon de notre
» crime. Cette mort passa pour l'effet d'une
» apoplexie.

» Je ne sais par quel affreux aveuglement j'étois
» sans horreur pour l'effusion du sang & pour le
» meurtre. Cependant mon caractère n'est point
» la dureté de cœur, ou du moins le ciel permit
» alors que je ne l'eusse que trop sensible, pour
» commencer peut-être ma punition, que sa jus-
» tice est à la veille de consommer. Le fils du
» malheureux qui avoit péri si cruellement par
» nos mains, continuant de nous regarder comme
» les meilleurs amis de son père, se mit à nous
» rendre des visites fréquentes pour se consoler
» avec nous de sa perte. J'avois vu cent fois ce
» jeune homme sans faire attention s'il étoit pro-

»pre à m'inspirer de la tendresse; & la manière
» dont j'avois traité son père n'annonçoit rien de
» trop favorable pour le même sang. Cependant
» je me laissai prendre à sa figure, qui étoit effec-
» tivement des plus aimables. Les engagemens
» que j'avois eus jusqu'alors n'étoient point des
» passions. Je m'abandonnai toute entière à la
» douceur de ce nouveau sentiment.

» Mais l'amour devoit me rendre aussi crimi-
» nelle & beaucoup plus malheureuse que la
» haine. Je ne trouvai point dans l'objet de ma
» tendresse le retour que ma vanité me faisoit
» espérer. Qu'il m'en coûta de larmes ! Enfin,
» renonçant à tout ménagement, je résolus d'ex-
» pliquer sans détour à mon ingrat les sentimens
» que j'avois pour lui, & comme je le soupçon-
» nois de n'être si sourd aux marques de ma
» passion que par considération pour mon amant,
» je commençai par lui déclarer, en manière de
» confidence, que je n'avois jamais eu de véri-
» table affection pour celui-ci, & que je ne cher-
» chois qu'une circonstance favorable pour le
» quitter tout-à-fait. Je continuai de lui parler
» avec un air de franchise & d'ouverture de cœur,
» que tout autre auroit mieux entendu; & pour
» n'être pas obligée d'y revenir, je lui appris
» enfin que je l'aimois passionnément. Cette dé-
» claration l'embarrassa. Il me fit une réponse

» civile, prise de la foiblesse de son mérite, &
» de l'excès de sa reconnoissance; mais j'y remar-
» quai tant de froideur que j'en fus piquée jus-
» qu'au vif. Le soir du même jour, je trouvai un
» changement extraordinaire dans l'humeur &
» dans les manières de mon amant. Je me défiai
» aussi-tôt de la vérité, & je tremblai pour les
» suites. L'ingrat que j'aimois s'étoit fait un mérite
» de l'avertir de mon infidélité. Ma fureur monta
» tout d'un coup au comble. Je résolus de perdre
» l'un & l'autre, au risque de périr moi-même
» dans l'entreprise. Dès le lendemain, j'allai
» trouver un juge de paix, auquel j'offris de révé-
» ler un crime horrible dont j'avois été complice,
» pourvu qu'il obtînt d'avance mon pardon de la
» cour. Il m'assura deux jours après qu'il l'avoit
» obtenu, avec les exceptions ordinaires. Je
» n'exigeai point d'autre garant que sa parole:
» non-seulement je lui déclarai toutes les cir-
» constances du vol & du meurtre; mais voulant
» envelopper le jeune homme dans la même
» ruine, je l'accusai d'avoir eu part à la mort de
» son père, & j'apportai pour preuve l'étroite
» intelligence qu'il avoit toujours gardée avec ses
» meurtriers. On les arrêta tous deux au même
» moment. Ils furent retenus quelque tems en
» prison: mais malgré toute ma rage, je manquai
» de hardiesse lorsqu'il fallut insister sur les preuves

» & soutenir la confrontation. Nos domestiques » d'ailleurs s'accordèrent à déposer que le mal- » heur qui étoit arrivé leur avoit paru venir d'une » cause naturelle, & les accusés répondant toujours » d'un air ferme aux interrogations, ils vinrent » à bout de me faire passer pour une amante fu- » rieuse qui les avoit voulu sacrifier injustement. » Je me trouvai réduite au plus infame état, lors- » que mon amant eut obtenu la liberté, & que je » me vis contrainte de le fuir pour me mettre à » couvert de son ressentiment.

» Après tant d'expérience de la foiblesse des » hommes, je demeurai convaincue qu'une belle » femme peut tout entreprendre impunément. » L'affreuse condition dont j'avois trouvé le » moyen de sortir fut bientôt effacée de ma mé- » moire. Il ne me restoit d'embarras que pour » mes dettes, qui m'exposoient aux insultes de » plusieurs créanciers. Je pris le parti d'épouser » un soldat (1), après lui avoir fait promettre » de ne se présenter jamais devant mes yeux.

(1) C'est l'usage établi à Londres, qu'on n'y fait aucune peine aux femmes mariées pour leurs dettes. Tout retombe sur le dos des maris, du moins lorsqu'ils n'avertissent pas le public que la mauvaise conduite de leurs épouses les oblige à se séparer d'avec elles.

» vellement à Londres, me vit à la promenade
» du parc, & me fit connoître par ſes regards & ſa
» conſtance à me ſuivre, qu'il avoit pour moi
» des ſentimens fort paſſionnés. Je lui fis naître
» naturellement l'occaſion de m'aborder. Il la
» ſaiſit en homme verſé dans la galanterie. Ses
» manières étoient pleines de douceur. Il s'ex-
» pliquoit mal en anglois, mais il ſe faiſoit en-
» tendre. Je goûtai ſi fort ſon entretien qu'ou-
» bliant le deſſein que j'avois eu de le tromper,
» je réſolus de faire une liaiſon de tendreſſe avec
» lui. Il m'offrit la main pour me conduire chez
» moi. Je l'acceptai. Ne m'ayant pris d'abord que
» pour une aventurière, il parut ſurpris de la
» beauté de ma maiſon, du nombre de mes do-
» meſtiques, & de la richeſſe de mes meubles.
» Son admiration éclatoit à chaque moment.
» Je vis un homme qui ne ſe poſſédoit plus dans
» le tranſport de ſa joie, & toutes ſes réflexions
» tomboient ſur l'abondance qu'il remarquoit au-
» tour de lui. J'en conclus que malgré l'air de
» diſtinction qu'il ſavoit prendre, il n'étoit point
» accoutumé à fréquenter les grands, ni à vivre
» dans l'opulence. Cette penſée me rendit plus
» retenue. Quoique je ne ſentiſſe point diminuer
» le penchant que j'avois pour lui, je crus devoir
» le mettre à l'épreuve, & m'aſſurer de ſon
» affection juſqu'à un certain point, puiſque

» c'étoit l'unique chofe que je m'étois propofée
» d'obtenir. La victoire que je lui avois laiffé
» efpérer dès le jour même fut différée fous
» quelque prétexte. Il revint le lendemain, & je
» continuai de le recevoir avec tendreffe, mais
» fans rien changer à la réfolution que j'avois
» prife de ne lui rien accorder. Mes amans ordi-
» naires ne laifsèrent pas d'en marquer de la
» jaloufie. Je les forçai au filence. Peu-à-peu je
» me fis une affaire férieufe de ce nouvel enga-
» gement; & foit vanité, foit inclination, je
» voulus être aimée d'un françois pour l'amour
» de moi-même.

» Cependant je n'appercevois point dans fes
» affiduités, & dans les marques même de la
» paffion dont il m'entretenoit, ce qui devoit y
» être pour me perfuader qu'elles étoient fincères.
» La première réflexion que j'avois faite fur fon
» caractère fe confirmoit tous les jours par de
» nouvelles preuves. Il étoit intéreffé, avide
» du gain dans les moindres parties du jeu,
» groffier lorfqu'il s'emportoit contre la fortune,
» & dans ces occafions auffi peu complaifant pour
» moi que pour les autres. Avec de fi mauvaifes
» qualités, il ne ceffoit point de me paroître aimable.
» Un de fes rivaux me dit un jour qu'ayant pris
» quelques informations fur fon compte parmi
» les françois qui font à Londres, on lui en avoit

» parlé comme d'un miſérable, ſans naiſſanc
» & ſans honneur, qui n'avoit point d'autre fond
» pour vivre que ſa hardieſſe & ſon induſtrie, &
» qui étoit venu à Londres pour fuir le châti
» ment qu'il avoit mérité en France par mill
» friponneries. Je pris ces accuſations pour au
» tant de calomnies, inventées par la haine d'u
» amant jaloux. D'ailleurs je ne me ſentois pas l
» conſcience aſſez nette, pour condamner tro
» rigoureuſement la mauvaiſe conduite d'autrui.
» Quelques ſemaines s'étoient écoulées. Je n
» pouvois plus réſiſter à mon impatience, &
» j'étois déterminée à paſſer par-deſſus toutes le
» raiſons qui m'avoient rendue ſi difficile, lorſ
» qu'une ſervante de ma maiſon vint m'averti
» qu'une autre fille, qui ſervoit à ma chambre
» avoit fait ſecrétement le paquet de ſes hardes
» qu'elle y avoit fait entrer quantité de choſe
» qui m'appartenoient, & qu'à juger par les liai
» ſons qu'elle avoit avec le françois qui éto
» continuellement chez moi, il y avoit beaucou
» d'apparence qu'elle ſe diſpoſoit à partir ave
» lui. Un coup de foudre m'auroit moins étonnée
» Je me préparois à traiter ce perfide en amar
» chéri dès la nuit ſuivante. Ma fureur s'enflamm
» au dernier point. Je fis venir la fille de chambr
» en ma préſence. Je lui fis connoître que j'étoi
» informée de ſes vols & de ſon deſſein; que j

» pouvois la livrer ſur le champ à la juſtice ; mais
» que je mettois ſa grâce à prix, & qu'en me
» faiſant l'aveu ſincère de ſa faute, elle pouvoit
» être aſſurée du pardon. La crainte lui fit con-
» feſſer que le françois l'avoit engagée par mille
» promeſſes à quitter l'Angleterre avec lui ; que
» le tems de leur départ étoit fixé au lendemain ;
» qu'elle m'avoit dérobé par ſon conſeil tout ce
» qui étoit tombé entre ſes mains, & qu'il de-
» voient non-ſeulement voler enſemble tous mes
» bijoux dès la nuit ſuivante, mais ſe défaire de
» moi, s'il arrivoit que je m'éveillaſſe lorſqu'ils
» entreroient dans ma chambre pour forcer mes
» armoires & mes coffres. Elle ſe jeta à mes
» pieds après cette confeſſion, en m'aſſurant
» qu'elle m'avoit toujours aimée, & qu'elle ne
» concevoit point par quel damnable artifice
» elle s'étoit laiſſé ſéduire. Je lui pardonnai ſans
» autre condition que de cacher au perfide que
» j'étois informée de ſa trahiſon. Je lui ordonnai
» même de prendre avec lui les mêmes manières
» & le même viſage, & je m'enfermai ſeule pour
» méditer ſur ma vengeance. Tous mes mouve-
» mens allèrent d'abord à l'aſſaſſinat. J'en avois
» commis plus d'un qui ne m'avoient pas paru ſi
» juſtes. Mon amour mépriſé étoit bien un autre
» aiguillon que l'intérêt. Je conclus la mort du
» traître, & par mes propres mains. Cependant

» en me rappelant tout ce que j'avois souffer
» pour lui, je ne trouvai pas juste qu'il mourût san
» m'avoir donné la satisfaction que j'avois désirée
» Je résolus de lui faire passer la nuit avec moi
» & de l'étrangler le matin dans mon lit. Il n'y
» avoit d'embarras qu'à cacher mon crime. J'en
» vins à bout fort heureusement par le secours
» même de ma fille de chambre, qui étoit depuis
» long-tems dans ma confiance, & qui m'avoit
» prêté la main dans plusieurs aventures de la
» même importance. »

Telles furent en partie les dépositions de Molly-Siblis. Le Mémoire fut porté au roi, & quelques jours se passèrent à l'examiner. On étoit dans une impatience extrême de voir la fin de cette scène, lorsqu'on apprit sans autre explication, que la sentence étoit changée, & que Molly-Siblis, au lieu de mourir par la corde devoit être transportée dans une colonie d'Amérique.

Un changement si peu attendu ne fit qu'augmenter la curiosité du public. Comme on ne s'appercevoit point d'ailleurs que le mémoire eût produit d'autre effet, on étoit fort porté à croire que les amis de la coupable avoient profité du tems pour renouveler leurs sollicitations à la cour, & qu'en faveur du repentir qu'elle marquoit en confessant tous ses crimes, ils avoient obtenu, de la

part du roi, l'adouciſſement de ſa ſentence. Mais un nouvel évènement replongea bientôt tout le monde dans une nouvelle incertitude. Il devoit partir un vaiſſeau pour l'Amérique, chargé d'émigrans de Saltzbourg, & d'un grand nombre d'anglois qui ſe deſtinoient volontairement aux colonies. Molly-Siblis fut menée à bord, pour partir avec eux. La nuit même d'après le jour qu'elle y arriva, une troupe de gens armés & maſqués ſe rendirent au vaiſſeau dans une chaloupe, & l'enlevèrent à force ouverte. Cette violence ne s'étant point paſſée ſans combat, un des raviſſeurs reçut une profonde bleſſure, qui ne lui permit point de ſe retirer avec les autres; de ſorte qu'il demeura priſonnier, ſans que ſes compagnons s'en apperçuſſent. On ne manqua point de faire toutes ſortes d'efforts pour tirer des éclairciſſemens de ſa bouche. Mais il réſiſta ſi conſtamment aux menaces, que pour le punir de ſon opiniâtreté autant que de ſon crime, on lui fit prendre le chemin des îles à la place de Molly. Le bruit ſe répandit qu'il avoit l'air d'un homme de diſtinction, & que les juges qui l'avoient condamné n'ignoroient pas ſon nom, quoiqu'ils euſſent feint de ne le pas connoître.

Ainſi l'heureuſe Molly s'aſſura la vie & la liberté. De quoi les femmes ne triomphent-elles

& la complexion, ces règles ne lui paroiſſant point aſſez certaines, il en fallut revenir à celle du penchant qui ne manqua point, comme on ſe l'imagine aiſément, de ſe déclarer pour la plus jolie des deux filles. Le payſan fut congédié avec celle qu'on lui laiſſa pour partage. Il l'éleva dans les exercices de la campagne, tandis que l'autre fut traitée avec toute la délicateſſe qui convenoit à la condition où le haſard l'avoit fait entrer.

Mais rien n'étant ſi ſujet à changer que les premiers traits de l'enfance, il arriva que celle à qui la fortune avoit fait donner la préférence, devint ſi laide avant l'âge de quinze ans, qu'on la citoit pour un exemple de difformité dans le quartier. La dame qui paſſoit pour ſa mère fut d'autant plus affligée de cette diſgrace que le ciel ne lui avoit point accordé d'autre enfant. Dans le chagrin qu'elle en reſſentoit, ſe rappellant quelquefois l'aventure qui l'avoit rendue ſa fille, elle ne put réſiſter à la curioſité de voir celle qu'elle avoit rejetée; & ſans communiquer ſon deſſein, elle ſe fit un jour mener ſeule dans le village où elle étoit ſûre de la trouver. Elle la vit. Si elle n'y remarqua point un prodige de beauté, elle y trouva du moins une figure des plus aimables; des yeux tels qu'on les ſouhaite à la ville; un teint que l'ardeur du ſoleil n'avoit

pu ternir, & dont on pouvoit espérer encore mieux avec un peu de fortune & de repos; une bouche & des dents qui avoient triomphé de la noirceur & de la grossiéreté des alimens; enfin, la taille non-seulement droite, mais assez bien prise pour paroître noble & dégagée, sous un habit vil & informe. L'impression de cette vue se joignant au dégoût que la Dame avoit pour sa fille, il ne lui resta pas le moindre doute qu'elle ne se fût malheureusement trompée dans son choix, & que le tendre nom qu'elle avoit accordé à l'autre ne convînt uniquement à celle-ci. Elle ne manqua point d'ailleurs de prendre le trouble que cette pensée lui causa pour un avertissement de la nature, & l'amour propre ne lui persuada pas moins aisément qu'une si jolie personne avoit beaucoup de ressemblance avec elle.

Elle l'auroit accablée de caresses dans le premier transport; mais la prudence l'obligeant de garder des mesures, elle se contenta de faire appeler le paysan. Elle le prit à l'écart, & suivant quelques vues qu'elle avoit formées sur le champ, elle lui déclara que par de nouvelles lumières dont elle étoit redevable à la bonté du ciel, elle avoit enfin reconnu qu'ils s'étoient trompés tous deux lorsqu'ils avoient réglé le sort de leurs enfans. Vous avez ma fille, lui dit-elle, que je viens

vous redemander, & je ſuis prête à vous rendre la vôtre. Son deſſein étoit d'abord de ſonder les les diſpoſitions de ce bon homme. Elle les trouva plus favorables qu'elle n'avoit eſpéré. Sa fille étoit un fardeau pour lui; il lui importoit peu qu'elle conſervât ce nom, lorſqu'elle ne devoit le perdre que pour devenir plus heureuſe; & peut-être ſe flatta-t-il que ſa fortune s'étendroit juſqu'à lui. Il conſentit donc tout d'un coup à la première partie de cette propoſition. Mais avec plus de jugement qu'on ne l'en auroit cru capable, il repréſenta qu'il y auroit peu de raiſon & de juſtice à le charger d'un autre enfant, dont il ſavoit fort bien que l'éducation n'auroit pu faire une fille propre au travail.

Comme on ne ſongeoit à rien moins qu'à l'y forcer, & qu'on n'avoit touché cet article que pour s'aſſurer du fond de ſes ſentimens, on eut trop de joie de le trouver de ſi bonne compoſition ſur le ſeul point qu'on avoit à cœur. La jeune fille fut appelée auſſitôt. On eut ſoin de lui donner un air de propreté avant que de la faire paroître; & celui qu'elle avoit pris juſqu'alors pour ſon père, la remit lui-même à la dame qui vouloit être ſa mère, & qui ſe hâta de l'emmener à Londres. Quelques piſtoles laiſſées à ſa place, qui furent regardées comme l'augure de quelque

hose de plus à l'avenir, empêchèrent que sa perte ne fût sentie trop amèrement.

Il n'étoit pas difficile à la dame de Londres d'introduire une étrangère dans sa maison, & de la traiter même avec toutes les distinctions qu'elle pût s'imaginer pour satisfaire sa tendresse ; mais comment la faire reconnoître pour sa fille, & quel moyen de la faire entrer dans le droit d'héritage ? Son mari qui avoit toujours été dans le secret fut aussitôt consulté. S'étant prévenu du même penchant pour une fille si aimable, il fut d'avis que, sans s'exposer à mettre le trouble dans sa maison, il devoit remercier le ciel de lui donner deux enfans pour un, & les regarder en effet tous deux comme s'ils fussent nés de son mariage. Il n'en avoit point d'autres. Ses richesses suffisoient pour les établir honnêtement. Ce parti lui parut beaucoup plus sûr que celui d'une distinction qui ne pourroit jamais avoir de fondement raisonnable, & qui lui laisseroit toujours sujet de douter s'il ne se seroit point rendu coupable d'une injustice.

Personne ne l'accusa d'avoir manqué de sagesse dans ce raisonnement ; mais il falloit prévoir deux difficultés qu'il étoit presqu'impossible d'éviter. L'une du côté de sa femme, qui n'avoit point assez d'empire sur ses sentimens pour tenir la balance si égale entre ses deux filles ;

l'autre du côté de celle qui étoit de tout tems en poſſeſſion de ce titre, & qui n'étoit pas diſpoſée à le partager ſi légèrement. Dès les premiers jours la faveur de la mère ſe déclara ſi viſiblement pour la dernière venue, que la jalouſie & les murmures éclatèrent bientôt dans la bouche de l'autre. Le mal ne fit qu'augmenter à meſure que ſa ſœur ſe forma aux uſages de la ville, & que l'art parut relever ſes agrémens naturels. Celle-ci ſe nommoit *Anne*, & l'autre *Sara.* Anne n'abuſa point de ſes avantages; mais elle ne put empêcher qu'une infinité de jeunes gens ne la trouvaſſent aimable, & cette obſervation qui n'échappa point à la malheureuſe Sara, fut pour elle un coup mortel. Ne pouvant plus contenir ſa haine, elle chercha toutes les occaſions de la marquer, ſans en excepter même les injures & les outrages.

Ce fut dans un de ces violens démêlés, que la mère à qui Anne avoit eu juſqu'alors aſſez de bonté pour les cacher, ſurvint au bruit de quelqu'emportement de Sara. La vue de ſa fille chérie, qu'elle trouva les yeux en pleurs, & qui ne put lui en déguiſer la cauſe dans ce moment d'amertume, l'émut juſqu'au point de ne plus garder de meſures. Elle apprit à Sara que ſi elle étoit ſoufferte dans la maiſon, c'étoit par une indulgence dont elle n'étoit pas digne; & lui

lui déclarant qu'elle n'étoit que la fille d'un paysan, elle lui donna ordre de respecter désormais celle qu'on lui permettoit encore de nommer sa sœur, mais qui étoit en effet sa maîtresse, & qui lui faisoit trop de grâce en prenant avec elle un nom plus tendre & plus familier.

Sara n'étoit point sans esprit; le poids de l'autorité paternelle l'avoit empêchée d'abord d'examiner avec trop de soin de quel droit on lui donnoit une sœur qu'elle n'avoit jamais connue. Mais se voyant poussée jusqu'à perdre le titre & les droits de sa naissance, elle résolut d'approfondir un mystère si funeste, & de se faire rendre justice à force ouverte. Elle découvrit facilement de quel village sa sœur étoit venue, & les informations qu'elle se procura, l'ayant assurée qu'Anne n'avoit jamais passé elle-même que pour la fille d'un paysan, qui vivoit encore, & qui pouvoit rendre témoignage de sa naissance, elle se persuada de plus en plus que son père & sa mère ne pouvant lui ravir ses droits que par une imposture, il lui seroit aisé de les soutenir malgré eux. L'argent lui manquoit pour les frais des procédures; mais sa hardiesse fut si vivement excitée par le dépit & la haine, qu'elle prit le parti de s'ouvrir à un avocat, moins riche qu'avide de le devenir, en lui promettant de se donner à lui avec toutes

ses espérances, s'il avoit assez d'habileté pour les faire valoir & pour la venger. Ce motif eut l'effet qu'elle s'en étoit promis. L'avocat qui n'envisageoit que la fortune, sans s'arrêter à la laideur, commença par vérifier secrètement la naissance de Sara. Les registres de la paroisse qui portoient son nom & son âge, le témoignage des anciens domestiques de la maison, à qui l'aventure avoit toujours été soigneusement cachée, la déposition même des parens & des voisins, tout enfin paroissant favorable, il ne balança point à recevoir des promesses dont l'âge ne diminue point la validité en Angleterre, & se les étant fait confirmer par des gages encore plus certains, il entreprit cette affaire avec toute l'ardeur de la chicane, lorsqu'elle est animée par l'avarice.

Comme la difficulté rouloit sur deux points, l'un consistant à prouver la naissance de Sara, & l'autre à détruire la supposition de celle d'Anne; il avoit remis ses observations sur celui-ci après l'éclaircissement de l'autre; assez satisfait d'abord de se croire certain du principal intérêt qui le faisoit agir, & sur lequel il fondoit toutes ses vues. Cependant le second objet demandant aussi ses soins, à peine se fut-il assuré de Sara, qu'il se transporta lui-même à la campagne d'où Anne étoit venue, pour se mettre en état par

ses propres lumières de pousser cette partie de son entreprise avec autant de vigueur que l'autre. Mais après en avoir conçu une fort bonne idée sur le rapport de plusieurs habitans du village, quel fut son étonnement, lorsque s'adressant au curé & au paysan même qui passoit pour le père d'Anne, il apprit par un récit fort simple toutes les circonstances de l'ancienne aventure! Il avoit trop de jugement pour ne pas comprendre que dans un cas si singulier, le caprice d'une mère n'avoit pu suffire pour fixer la condition d'un enfant, & que par conséquent l'incertitude étant toujours la même, il ne résultoit rien du premier choix qui fût capable de donner l'exclusion à l'une des filles plutôt qu'à l'autre. Il ne put refuser des louanges à la sagesse & à la bonté d'un père, qui avoit mieux aimé se charger d'un double fardeau, que de s'exposer par une préférence aveugle à priver un enfant de l'état qu'il devoit à la nature. Il prévit même que les tribunaux de la justice ne réformeroient rien à une disposition si raisonnable. L'emportement de la mère contre Sara & la préférence violente qu'elle avoit donnée à l'autre, furent les seuls mystères qui lui parurent capables de l'arrêter; mais les pénétrant encore, il ne douta point que la cause de cet éclat n'eût été quelque querelle passagère; & il s'en crut encore plus assuré, lorsqu'il

fit réflexion qu'il n'en étoit arrivé aucun changement dans la condition présente & dans les espérances des deux filles.

Ainsi revenant à Londres avec moins de satisfaction qu'il n'en étoit parti, il commençoit à craindre de s'être engagé trop loin, & de ne retirer que de la confusion de son entreprise au lieu de la fortune qu'il en avoit attendue. Il trouva de nouveaux sujets de crainte dans une fausse démarche que l'impatience avoit déjà fait faire à Sara. N'ayant pu se contraindre assez pour attendre à sortir de la maison de son père, que les procédures fussent commencées, elle s'étoit retirée chez un de ses oncles qu'elle avoit eu l'adresse de faire entrer dans son ressentiment; & ne gardant aucune mesure, elle avoit déjà fait éclater ses projets de vengeance. L'avocat qui apprit cette fâcheuse nouvelle en arrivant, ne vit point d'autre moyen pour se mettre à couvert du ridicule, que de se rendre aussitôt chez le père & chez la mère, auxquels il confessa l'imprudence qu'il avoit eue de s'en rapporter trop aisément à une fille furieuse. Il ne déguisa pas même ses motifs qui avoient été l'envie de s'enrichir en l'épousant. Le père, homme facile & toujours disposé à traiter ses deux filles avec une certaine égalité, prit si bien cette confidence, que loin de s'offenser contre Sara, il

fut ravi de trouver une occasion de la marier, que sa laideur lui avoit fait craindre de n'avoir jamais. Suivez vos premières vues, dit-il à l'avocat; je lui ferai une fortune qui ne lui laissera point de jalousie pour celle que je réserve à sa sœur. La proposition fut acceptée; on convint que Sara seroit rappelée sans bruit, & que le mariage seroit célébré peu de jours après.

Ce traité supposoit le consentement de Sara, qu'on étoit bien éloigné d'obtenir. Soit honte, soit fureur, elle ne put apprendre ce qui s'étoit passé, sans ressentir plus vivement que jamais l'outrage qu'elle croyoit avoir reçu. Tous les avantages qui lui étoient offerts n'empêchoient point que sa naissance ne demeurât incertaine; elle ne voulut souffrir aucune composition sur cet article, & traitant son avocat de perfide, elle engagea son oncle, qui ignoroit encore les circonstances de l'ancienne aventure, à prendre ouvertement sa cause. Le procès alloit commencer sans ménagement, lorsqu'un nouvel incident changea tout-à-fait la scène.

Anne avoit fait quelques liaisons depuis son séjour à Londres, & d'une connoissance à l'autre, elle étoit parvenue à se lier particulièrement avec la fille du ministre de la paroisse. Il étoit servi depuis quinze ans par une vieille gouvernante, qui n'avoit jamais pensé à quitter une condition

s'assurer le prix du service qu'il vouloit lui rendre, il lui déclaroit qu'en lui faisant reconnoître sa fille à des marques certaines, son espérance étoit de l'obtenir en mariage pour son frère. Cette ouverture ne fut pas d'abord reçue avec autant de joie qu'il s'en étoit flatté. La mère tremblant qu'un éclaircissement, de quelque nature qu'il fût, ne se trouvât pas favorable à sa chère Anne, répondit froidement qu'il étoit bien tard pour espérer des certitudes qu'elle n'avoit pu se procurer dans l'espace de quinze ans; qu'elle se contentoit de celles qu'elle tiroit de son inclination, & que personne d'ailleurs n'avoit droit de se plaindre, lorsque les deux enfans étoient traités sur le même pied. Le mari, sur qui l'habitude de voir Sara faisoit presque autant d'impression que son penchant pour Anne, ne parut pas plus empressé; & loin de penser à se délivrer de l'une ou de l'autre, il pria le ministre d'employer l'autorité que lui donnoit son caractère, pour arrêter l'entreprise de Sara, qui vouloit se perdre par un éclat inutile. A l'égard du mariage proposé, comme la naissance du ministre étoit de quelque distinction, & le mérite de son frère fort connu, on ne marqua point d'éloignement, pourvu qu'Anne n'en eût point pour le mari qu'on lui offroit.

Si cette réponse ne satisfit point absolument

le ministre, elle ne lui ôta pas l'espérance de réussir par une autre voie. C'étoit beaucoup d'avoir obtenu le consentement du père & de la mère pour le mariage qu'il méditoit; mais comme il ne le souhaitoit lui-même qu'autant que la naissance d'Anne deviendroit certaine, & qu'il croiroit donner à son frère une femme riche & bien née, il résolut de se procurer la certitude qu'on refusoit de recevoir. Anne étoit souvent avec sa fille; il prit une de ces occasions pour lui parler du doute où elle étoit de son sort, & la voyant bien échauffée par l'offre qu'il lui fit de l'éclaircir secrètement, il n'y mit point d'autre condition que son mariage avec son frère. Elle l'avoit assez vu pour le trouver aimable. Son consentement fut donné sans violence; après quoi le ministre la pria de se déchausser, & prenant lui-même sa jambe, il chercha la marque qui devoit éclaircir tous les mystères. Anne se défia tout d'un coup de ce qu'il cherchoit, parce qu'elle connoissoit cette marque; & comme elle ignoroit encore si c'étoit le signe de son bonheur ou de son malheur elle tomba évanouie de frayeur, & ne revint à elle-même qu'au bruit des applaudissemens du ministre, qui ne put modérer sa joie en voyant ses espérances heureusement remplies. La gouvernante fut appelée au même moment; elle répéta les explications qu'elle avoit déjà données

à son maître, & elle vérifia elle-même la marque, qui se trouva exactement conforme à son témoignage.

Le premier mouvement d'Anne l'auroit portée à découvrir cette heureuse aventure à sa mère, si le ministre n'eût exigé de sa reconnoissance qu'elle lui laissât le ménagement d'une si agréable ouverture. Sa crainte étoit que le mariage de son frère n'en devînt plus difficile. Il retourna chez le père, pour se hâter de lui faire renouveler sa parole aux premières conditions ; & le pressant de conclure la cérémonie, il la fit célébrer en effet peu de jours après. Mais à peine eut-il obtenu ce qu'il avoit désiré, que suivant sa propre ardeur autant que celle de sa nièce, il prit le père & la mère en particulier, pour lui communiquer une découverte à laquelle ils s'attendoient peu. Ils en furent ravis jusqu'au transport, & la mère ne vouloit pas différer un moment à publier sa joie. Cependant la bonté & la prudence du père lui firent concevoir tout d'un coup quel alloit être le désespoir de la malheureuse Sara : il ne put étouffer ce sentiment de tendresse, & voulant lui assurer du moins un état honnête & tranquille, il demanda le tems d'exécuter un projet qui lui venoit à l'esprit.

Ce fut d'aller trouver Sara chez son oncle, & de lui apprendre que son sort étoit réglé par des

preuves sans réplique, en l'assurant néanmoins que loin de l'abandonner, il étoit toujours résolu de lui faire la dot qu'il lui avoit destinée, si elle vouloit renoncer à des poursuites inutiles, & prendre modestement le parti d'épouser l'avocat. Il ne perdit pas un moment. Sara reçut son discours avec un torrent de larmes, & ne voyant plus de jour à l'espérance, elle parut se soumettre à tout ce qu'on lui proposoit. L'avocat, qui n'avoit point changé de sentiment, reçut avec joie l'avis qu'on lui donna de se rendre à l'église. Ils furent mariés, & le père remplit ses engagemens de bonne grâce.

Le ministre, la mère & les deux familles, qui entrèrent dans les mêmes sentimens, n'ayant guère tardé à répandre le bruit de cette aventure, chaque circonstance qui revint aux oreilles de Sara, fut pour elle un coup mortel. Son mari même contribua à l'augmentation de ses chagrins par des marques de dégoût qui n'étoient peut-être que l'effet de sa laideur, mais qu'elle prit pour un reproche méprisant de la bassesse de sa naissance. Elle passa ainsi quelques mois dans une langueur qui étoit capable d'exciter la pitié. En vain le père & la mère d'Anne, qui n'avoient pas perdu pour elle une certaine affection que leur erreur même leur avoit inspirée, s'efforcèrent-ils de la consoler par leur caresses & leurs bienfaits.

ils venoient & ſur les motifs de leur voyage, ils répondoient qu'ils ignoroient à qui ils avoient appartenu, qu'on les avoit loués à Paris pour faire le voyage de Hollande, que celui qu'on prenoit pour un écuyer s'étoit fait nommer M. le Baron pendant la route, & que la dame, quelque rapport qu'on voulût ſuppoſer entr'eux, prenoit le nom de Madame la Baronne.

On étoit donc libre de les regarder ou comme époux, ou comme amans. L'un ou l'autre de ces deux titres leur convenoient, puiſqu'ils paſſoient la nuit enſemble, & que leurs affaires, leur dépenſe & tous leurs autres intérêts étoient conſtemment les mêmes. Cependant, après s'être défaits de toute leur ſuite, ils prirent pour ſeul domeſtique une ſervante Hollandoiſe, dont le miniſtère étoit encore partagé par le ſoin d'un enfant de quinze mois qu'ils avoient avec eux. Ils reſſerrèrent leur dépenſe. Ils paſſoient les jours entiers dans leur appartement, ſans la moindre communication; civils d'ailleurs pour les gens de l'hôtellerie, doux pour leur ſervante, attentifs à ne pas cauſer d'incommodité à leurs voiſins.

J'étois (1) du nombre. Un ſéjour de trois

---

(1) C'eſt M. l'abbé Prevoſt lui-même. On le laiſſe parler, & la relation n'en ſera que plus agréable dans ſa bouche.

que j'avois fait dans la même hôtellerie,
oit mis en liaison avec quelques autres étran-
qui s'y trouvoient logés. Ce que j'appris de
nouveaux voisins, & plus que tout le reste
douceur & leur politesse, me fit naître quel-
désir de les voir. Je me figurai que par quel-
motifs qu'ils eussent été amenés en Hollande,
e pouvoit être que faute d'amis & de con-
ances qu'ils demeuroient comme ensévelis
leur solitude. Je leur fis offrir ma visite par
hôte commun. Ils l'interrogèrent beaucoup
on caractère & mes occupations, & satisfaits
on des explications qu'ils reçurent, non-
ment ils acceptèrent mes offres, mais le
n se hâtant de me prévenir, vint me prendre
moi pour me présenter à la dame. Je les
is pour la première fois. Le portrait qu'on
oit fait du Baron me parut assez juste : un
ne de quarante ans, d'une taille haute &
se, la physionomie commune, mais avec un
bonté néanmoins qui intéressoit tout d'un
en sa faveur; parlant mal notre langue, &
omme je le remarquai aussi-tôt à son langage,
quelque partie de l'Italie. Les manières
eurs assez douces & assez polies pour faire
que de quelque condition qu'il fût, il avoit
une fort bonne éducation. A l'égard de la
, tout ce qu'on m'avoit dit de sa figure &

de l'air de noblesse qui éclatoit dans ses moindres manières, me parut inférieur au témoignage de mes propres yeux. J'ai vu peu de femmes aussi belles & aussi bien faites. Elle ne parloit pas notre langue avec plus d'exactitude que le Baron, quoiqu'ils se fissent entendre tous deux fort aisément. Mais ce que je découvris par son accent, aussitôt que par son aveu, c'est qu'elle étoit Allemande. Ils me dirent qu'ils venoient d'Italie, qu'ils avoient passé quelques mois à Paris, & qu'ils se proposoient de faire un long séjour en Hollande. C'est l'unique éclaircissement qu'on ait jamais eu sur la source de leur aventure.

Notre commerce devint tout d'un coup fort étroit. Je trouvai dans ces nouveaux amis une droiture & une bonté admirable de caractère. Il étoit vrai, comme je l'avois pensé, qu'ils ne gardoient leur solitude que parce que sans connoissances ils n'avoient aucune occasion d'en sortir. Ils se suffisoient d'ailleurs à eux-mêmes, & pendant plusieurs mois que je les vis avec beaucoup de familiarité, je ne m'apperçus jamais d'aucune altération dans leur humeur. Je leur procurai la connoissance de deux personnes fort aimables, qui augmentèrent l'agrément de notre liaison. Tout le tems que je ne donnois point à mes occupations se passoit chez eux. Quoiqu'ils parussent vivre avec beaucoup d'épargne, ils nous donoient

donnoient quelquefois à dîner fort honnêtement. Nous les traitions à notre tour, & quoique nous n'entreprissions point de pénétrer leur secret, nous ne laissions point échapper une occasion de leur offrir nos services, en leur faisant entendre que nous étions capables de zèle & de discrétion.

Il étoit impossible de ne pas nous livrer quelquefois à nos conjectures ; mais n'ayant aucun fondement pour les appuyer, nos jugemens n'en étoient pas moins incertains. Divers bruits qui se répandirent jusqu'à la bourse, ne servoient qu'à nous embarrasser par leur opposition. Les uns assuroient que le baron n'étoit qu'un maître d'hôtel italien qui avoit enlevé la fille d'un ambassadeur allemand à la cour de Rome. Nous le crumes pendant quelques jours jusqu'à ce qu'un autre bruit le fit passer pour un prélat romain qui étoit venu se réfugier avec sa maîtresse dans un pays de liberté. Il ignora tout ce qu'on publioit, & si je n'avois pas assez de lumières pour détruire ce qui ne me paroissoit point à son avantage, je m'efforçai du moins de le réparer par le témoignage que je rendois de tous côtés à ses mœurs & à son caractère.

Cependant, après plusieurs mois d'une vie fort tranquille, nous découvrîmes sur le visage & dans l'humeur du baron des marques sensibles de tristesse & d'inquiétude. Il se fit long-tems violence pour les

déguiser; mais il paroissoit un air de contrainte jusques dans sa joie; & fort souvent il se dispensoit, sous divers prétextes, de la petite assemblée que nous avions formée régulièrement. La baronne ne cessa point d'en être, & se chargeant des excuses de celui qui passoit pour son mari, elle lui attribuoit des affaires qui l'occupoient nécessairement. Il fit divers voyages, dont le plus long ne dura pas plus de quatre jours. Le plaisir qu'il avoit apparemment de revoir sa femme lui rendoit toute sa bonne humeur à son retour; mais il retomboit dès le lendemain dans sa mélancolie. La baronne n'en étoit pas plus exempte, quoiqu'elle réussît mieux à cacher la sienne. Je la surpris plus d'une fois dans une rêverie si profonde, qu'elle ne m'avoit point entendu ouvrir sa porte, & lui en ayant fait un jour quelque reproche, dans l'absence de son mari, je fus extrêmement étonné de voir aussitôt couler ses larmes. La discrétion m'empêcha de lui en demander la cause, & je feignis de ne l'attribuer qu'à l'absence du baron. Je raisonnois dans cet intervalle avec mes amis, sur des apparences qui confondoient notre pénétration. Nous nous serions imaginé qu'il étoit question de quelqu'embarras de fortune, si la multitude de bijoux précieux que nous connoissions à la baronne ne nous eût persuadés qu'ils étoient fort éloignés de se trouver dans la nécessité. De calcul fait, en

montres d'or, en tabatières, en étuis, &c. nous avions vu entre elle & son mari la valeur de plus de dix mille florins, & la vie frugale à laquelle ils s'étoient réduits pouvoit leur faire de cette seule somme un fond suffisant pour deux années. Cependant comme deux personnes, qui peut-être ne s'étoient jamais vues à cette sorte d'épreuve, pouvoient manquer d'attention pour les ressources qu'ils avoient dans leurs propres mains, nous délibérâmes si nous ne devions point sonder le baron de ce côté-là, & lui offrir même tout ce que la médiocrité de notre fortune nous permettoit de faire en commun pour soutenir la sienne. Mais j'avoue qu'étant chargé de cette commission par mes deux amis, je n'eus point la force de lui faire une ouverture dont j'appréhendois qu'il ne pût s'offenser. Je me bornai à des offres générales de service, & je ne fus précis que dans les protestations de zèle & d'amitié.

La suite nous persuada que ce n'étoient point des nécessités de fortune qui causoient l'inquiétude du baron. Il arriva dans cet intervalle un gentilhomme moscovite à Amsterdam, qui forma quelque liaison avec nous par une rencontre de pur hasard. Il vit la baronne; il en devint amoureux, & ses assiduités furent continuelles auprès d'elle. Nous nous étions fort observés, mes amis & moi, dans la conduite que nous avions tenue avec une

femme si aimable; de sorte qu'il nous parû
étrange qu'un moscovite, qui n'avoit pour
recommandation que beaucoup d'argent &
fronterie, vînt attaquer à nos yeux un cœur
lequel nous n'aurions pas eu moins de goû
lui, si la bienséance & l'amitié n'eussent ser
frein à notre inclination. Cependant, co
c'étoit l'affaire du baron, nous supportâm
spectacle sans murmurer; & nous avions d'ai
une trop haute opinion de la fidélité de sa fe
ou si l'on veut de sa maîtresse, pour la c
capable de prêter l'oreille aux séductions
amant.

Nous en étions à ce point, lorsque le b
se crut obligé de quitter Amsterdam po
voyage qui ne devoit pas durer plus que le
cédent. Nous fûmes témoins des efforts q
baronne fit pour l'arrêter; & sans pénét
secret de leurs affaires, nous jugeâmes q
faveur demandée avec tant d'instances sup
des raisons fort importantes. Elle ne pu
faire changer de dessein, mais il lui promit
de retour le jour suivant. Ses larmes dur
long-tems. Nous nous retirâmes, après
employé bien des soins pour la consoler; il
cinq heures après midi. Je sortis de chez
pour n'y rentrer que fort tard. J'appris en
vant que madame la baronne étoit dans les tr

de la mort, & qu'on la soupçonnoit de s'être empoisonnée. Elle avoit fait acheter vers les huit heures une dose de sublimé, sans avoir expliqué l'usage qu'elle en vouloit faire. Elle s'étoit renfermée seule après souper, & les pointes de la douleur l'avoient forcée de jeter des cris qui avoient attiré ses voisins. Ses plaintes ne regardoient qu'une colique dont elle prétendoit souffrir mortellement. On la traita dans cette supposition. Mais les progrès du mal étant sensibles, on trouva par divers éclaircissemens qu'il devoit venir d'une autre cause. Elle mourut sans en faire l'aveu, & l'unique soin qu'elle prit en mourant, fut de recommander à ceux qui lui offroient leur secours de ménager son mari, & de pas laisser son enfant dans le besoin. Une si tragique aventure fit l'entretien de tout le monde, & chaqun entreprit de l'expliquer. L'opinion qui prévalut d'abord, fut que le baron l'avoit abandonnée, & que se croyant sans support & sans espérance dans un pays étranger, elle avoit choisi la mort comme le plus court chemin pour se délivrer de ses peines. On demeura dans cette idée jusqu'au lendemain au soir, que le baron vint dissiper par son retour une si misérable conjecture. Quelques personnes de sa connoissance qui se trouvèrent à la porte de l'hôtellerie, lui donnèrent si adroitement le change, que sous le

prétexte d'une affaire importante où son se
leur étoit nécessaire, ils le conduisirent dans
autre maison pour lui déclarer sa perte. Les t
ports auxquels il s'abandonna détruisirent en
mieux les soupçons qu'on avoit eus de son voy
Il ne parla que de désespoir & de mort. C
saisit de son épée ; mais demandant du poi
un poignard, & tout ce qui pouvoit servir
délivrer promptement de la vie, il alla ju
faire mille efforts pour se précipiter par un
nêtre. Enfin, au défaut de toutes les voies
cherchoit pour mourir, il trompa ceux qui
servoient, & s'élançant tête baissée contre le
de la chambre, il se seroit blessé mortellem
si l'épaisseur de la tapisserie n'eût dimin
violence du coup.

On fut attentif aux moindres expressio
sa douleur, pour en recueillir quelque lu
sur le fond de son aventure. Mais il ne se t
par aucune indiscrétion. Huit jours qu'c
força de passer dans la maison où il s'étoit
conduire, ne mirent point de changement
ses dispositions. Il parloit encore d'aller se t
ou mourir de douleur sur le tombeau de sa
heureuse compagne, & ses larmes coul
avec la même abondance qu'au premier mon
Cependant, l'intérêt de son fils qu'on lui 1
devant les yeux parut faire enfin quelque im

ſion ſur lui. Il promit de renoncer aux réſolutions violentes, & de ne pas faire un mauvais uſage de ſa liberté. L'ayant obtenue à cette condition, il employa le peu de jours qu'il paſſa dans la ville, à vendre tous les bijoux de la baronne & les ſiens, pour faire un fonds qui pût engager quelqu'un à ſe charger du ſoin de cet enfant. Il eut même la prudence d'y intéreſſer le magiſtrat, en le mettant ſous ſa protection, & lorſqu'il ſe fut acquitté d'un devoir ſi juſte, il partit ſans avoir pris congé de perſonne.

Ceux qui avoient été témoins de ſes tranſports, & qui l'avoient fait conſentir ſi difficilement à faire une eſpèce de trève avec ſon déſeſpoir, jugèrent qu'il étoit allé finir ſa vie par quelque révolution violente. Et combien d'autres commentaires la malignité du public ne fit-elle point ſur la mort de la baronne! Ce qui m'en eſt reſté dans l'eſprit fera juger quelle foi ces miſérables explications devoient obtenir. On prétendoit que le moſcovite, qui étoit amoureux d'elle, étoit rentré dans ſa chambre ſans qu'elle s'en fût apperçue, & que l'ayant ſurpriſe ſur ſon lit, qui étoit placé effectivement dans une alcove fort obſcure, il l'avoit trompée ſi adroitement qu'elle s'étoit crue d'abord entre les bras de ſon mari. Il eſt inutile d'ajouter les circonſtances d'un fait que je regarde comme une impoſture. Cepen-

dant, on prétendoit expliquer par-là les efforts qu'elle avoit faits pour retenir le baron. C'étoit, disoit-on, la défiance qu'elle avoit de son propre désespoir, &c. Mais à moins qu'on n'eût appris du moscovite même une aventure si mal concertée, de qui l'auroit-on pu savoir ? Il est vrai seulement que ce gentilhomme, presque aussi touché que le baron, de leur perte commune, quitta la Hollande.

Il y a plusieurs années que cet événement tragique est arrivé. J'ai appris depuis que le baron, dont on n'avoit point enttendu parler dans un si long espace, s'étoit fait revoir à Amsterdam, & qu'il y étoit arrivé dans une mauvaise situation. Il portoit encore le même habit qu'il avoit en quittant cette ville, mais si usé & si mal en ordre, qu'il ne paroissoit point que depuis son départ il pût en avoir porté d'autres. Il n'évitoit point la vue de plusieurs personnes qu'il avoit connues ; &, sans s'ouvrir plus qu'il n'avoit fait sur l'origine de ses malheurs, il confessoit que depuis qu'il avoit quitté la Hollande, il avoit vécu dans un couvent de Westphalie. Son fils, qu'il avoit retrouvé dans les mains de ceux à qui il l'avoit confié, lui avoit fait rappeler des souvenirs qui lui avoient encore arraché quelques soupirs. Mais, paroissant fort satisfait du soin qu'on avoit pris de son éduca-

tion, il avoit recueilli le reſte de la ſomme qu'il avoit laiſſée à ſes curateurs. Elle s'étoit trouvée ſuffiſante pour lui faire un préſent honnête, & pour le mettre en état lui-même de retourner apparemment dans ſa patrie.

TRIOMPHE D'UNE FEMME

Sur un Adverſaire de ſon ſexe.

UNE femme tendre, mais d'une humeur fort impérieuſe, écrivoit dans ces termes à ſon amant, ſur le viſage duquel elle avoit vu quelques traces de chagrin. « Vous êtes triſte, & » j'en ignore la cauſe. Eſt-ce là l'empire que j'ai » ſur votre cœur? Apprenez-moi au plutôt de » quoi il eſt queſtion. Je verrai ſi je dois vous » permettre de vous affliger, & en attendant je » vous le défends. »

On demande s'il eſt d'un homme d'honneur & d'un homme raiſonnable, à quelque degré qu'on ſuppoſe ſa paſſion, de laiſſer prendre ces marques d'empire à une maîtreſſe, & d'en faire la règle de ſa conduite. Cette queſtion parut

assez importante pour occuper, il y a quelque tems, les plus beaux esprits de Londres; & dans un pays où la complaisance pour les femmes est sans bornes, il se trouva bien des gens qui ne laissèrent pas de se déclarer contre elles. Leurs principales raisons étoient prises de la dignité de l'homme, qui ne lui permet pas de renoncer au rang de supérieur & de maître, qu'il a reçu du Créateur; & de la nécessité absolue dont il est pour la société, c'est-à-dire, également pour l'intérêt des femmes & des hommes, que celui des deux sexes qui est chargé par l'ordre de la nature de veiller à la sûreté commune, conserve toujours sur l'autre l'autorité que demande un soin si difficile. Les partisans de l'opinion opposée ne manquèrent pas de traiter ces deux raisons d'argumens *Turcs*, qui vont à l'humiliation d'un sexe charmant & à la ruine des plus doux plaisirs. On s'échauffa des deux parts. Les écrits commençoient à se grossir d'injures, autant que de preuves & de raisonnemens, lorsque le hasard fit découvrir une aventure qui décrédita beaucoup le principal adversaire des femmes, en le faisant soupçonner de mauvaise foi.

Milord L..... qui avoit pris beaucoup de part à cette querelle, étant à la maison de campagne d'un de ses amis, se trouva un jour forcé par quelqu'insomnie de se lever aussitôt que le soleil;

c'eſt-à-dire, ſi matin, que ne trouvant perſonne qui voulût imiter ſa diligence, il prit le parti de faire ſeul quelques tours de promenade pour éviter l'ennui. Il connoiſſoit peu les environs; mais ne ſe défiant point qu'il pût s'égarer dans un lieu qui n'eſt qu'à quelques milles de Londres, il ſe livra inſenſiblement au plaiſir de parcourir un des plus beaux cantons de Middleſex. On ſait qu'une des propriétés de l'Angleterre eſt d'être en tout tems couverte de verdure. La terre & les arbriſſeaux ſe diſputent l'éclat de cette couleur; & comme tous les champs y ſont environnés de haies, qui ne ſont jamais ſans feuillage, on les prendroit pour autant de jardins, qui conſervent le même agrément dans toutes les ſaiſons. Milord L...... ne ſe laſſant point de pénétrer de tous les côtés où il remarquoit des ouvertures, s'écarta beaucoup dans l'eſpace d'une heure, & s'apperçut enfin qu'il ne lui ſeroit pas aiſé de retourner ſur la même route. Il rit de ſon imprudence. Cependant ayant jeté les yeux de toutes parts, il apperçut à quelque diſtance le ſommet d'une maiſon. Il en prit le chemin, pour finir tout d'un coup ſon embarras. La croyant une métairie, ſon deſſein étoit d'y demander un guide. Mais il diſtingua bientôt, malgré la ſimplicité du bâtiment, que ce devoit être quelque lieu de plaiſir, & que la

ſolitude où elle étoit ſituée n'avoit point empêché qu'on n'eût pris beaucoup de ſoin pour l'embellir. Cependant la propreté & le bon goût y éclatoient plus que les richeſſes. Les environs n'étoient que des prairies, telles qu'on vient de les repréſenter, & l'on n'avoit pas eu beſoin d'y prêter des ornemens à la nature. L'avant-cour étoit un de ces beaux *boulingrins*, qui ſe trouvent dans toute perfection en Angleterre, ſoit parce que l'herbe y eſt propre d'elle-même à les former, ſoit parce que les Anglois qui en ſont les (1) inventeurs, & qui en font un autre uſage que nous, réuſſiſſent mieux à leur donner cet air perpétuel de netteté & de fraîcheur qui en fait des promenades délicieuſes. La cour étoit ſéparée du boulingrin par un mur, & n'avoit pas plus de longueur que la face du bâtiment, dont tout le corps conſiſtoit en un pavillon allongé par deux cabinets irréguliers qui le terminoient de chaque côté. A la porte de la cour, s'offroient deux cabinets de verdure, dont le feuillage étoit mêlé de fleurs ; & comme il ne paroiſ-

---

(1) C'eſt ordinairement un quarré ſpacieux, couvert d'herbe très-menue & très-baſſe, dont la ſurface eſt unie comme une glace, & qu'on a ſoin d'entretenir dans cet état, en y faiſant paſſer tous les matins un cylindre de fer ou de marbre. Ces lieux ſont très-célèbres en Angleterre par les parties de boule qui s'y font entre les plus grands ſeigneurs.

soit aux environs nulle trace de chevaux & de voitures, on auroit pris cette face de la maison pour celle du jardin. La suite du récit fera connoître d'où cette description est tirée.

Milord L..... admira quelque tems un si beau lieu, & n'étant pas moins surpris du silence qu'il y voyoit régner, il entra dans un des cabinets de la porte pour s'y reposer un moment. A peine étoit-il assis, qu'il apperçut à l'entrée du boulingrin une jeune dame qui revenoit seule des prairies, & qui s'avançoit vers la maison. On s'attend peut-être à la description de ses charmes, qui ne finiroit pas sitôt que celle du lieu; mais il suffira de se la représenter comme une des plus belles personnes du monde. Elle étoit vêtue avec négligence plutôt qu'avec simplicité; car sans le moindre air de parure, son habillement étoit riche, & le désordre même dans lequel il paroissoit, lui donnoit un air de noblesse, par le peu de cas qu'elle sembloit faire de l'ornement. Sa tête étoit couverte d'un chapeau rond, à l'angloise, qui ne diminue pas, comme on sait bien, l'éclat du teint, ni la finesse des yeux. Elle portoit dans une corbeille différentes fleurs qu'elle avoit cueillies dans les champs voisins; & ne se croyant vue de personne, elle marchoit d'un pas lent, comme ensévelie dans une profonde méditation.

sens : « Ce petit espace de terre a plus de char-
» mes pour moi que les vastes états de mon
» père. Les bornes de mes désirs sont plus
» étroites encore que celles de mes regards.
» On ne cherche point le bonheur au dehors,
» quand on peut le trouver en soi-même, &
» dans ce qu'on possède sans partage & sans
» alarmes, &c. »

Milord L..... aussi étonné de ce qu'il entendoit que de tout ce qu'il avoit vu, oublia que le moindre mouvement pouvoit le trahir. Quelque bruit qu'il fit sans y penser, avertit la dame qu'elle étoit écoutée, & la fit sortir aussitôt pour savoir de qui. Elle apperçut le Milord qui n'étoit pas d'une figure à lui causer de l'épouvante ; & le reconnoissant à plusieurs marques pour un homme au-dessus du commun, elle reçut civilement les excuses qu'il lui fit de l'avoir interrompue. L'entretien se lia par le récit de l'inquiétude où il s'étoit trouvé sur sa route, & de l'embarras où il étoit encore pour regagner le lieu d'où il étoit parti. Elle eut la politesse de lui offrir des rafraîchissemens. Il ne se fit pas presser pour les accepter. La porte s'ouvrit, & tout ce qu'il apperçut en entrant confirma l'idée qu'il avoit prise de cette élégante demeure. La cour étoit une autre espèce de jardin, par ses compartimens & ses embellissemens de verdure.

Plusieurs ſtatues achevoient de l'orner. Pour l'intérieur de la maiſon, rien n'étoit ſi bien entendu que la diſtribution des appartemens, ni plus propre & de meilleur goût que les meubles.

Sur quelques ordres donnés ſecrètement, on ne tarda point à ſervir un déjeûner auſſi délicat que s'il eût été fait pour le paroître. Les domeſtiques qui ſe préſentèrent étoient en petit nombre; c'étoient deux femmes & un petit more, mais il ne manquoit rien à leur figure & à leur ajuſtement. La converſation roula d'abord ſur les charmes d'une ſi belle ſolitude, & ſur l'heureux haſard qui avoit produit une partie de table ſi imprévue. Milord L..... auſſi plein de reſpect que d'étonnement, n'oſoit la faire tomber ſur ce qui excitoit beaucoup plus ſon admiration. Mais ſa compagne qui devinoit aiſément ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit, & qui avoit déjà réſolu de ſe faire un divertiſſement de ſa ſurpriſe & de ſa curioſité, fut la première à lui parler d'elle-même, & du genre de vie qu'elle menoit dans cette retraite. Elle lui apprit qu'elle y vivoit ſeule depuis trois ans, & qu'elle ſe trouvoit auſſi heureuſe que le premier jour; que par le ſecours de la philoſophie, dont elle faiſoit ſon étude continuelle, elle étoit parvenue à ſe délivrer des foibleſſes de ſon ſexe, & à ſe compoſer

poser un sort digne d'envie ; qu'elle ne connoissoit rien dans le monde qui pût lui causer les troubles de la crainte, ou les impatiences du desir ; que la lecture, la promenade, la peinture & la musique étoient sa principale occupation, & ne lui laissoient point un seul vide qui demandât d'être rempli par d'autres amusemens ; que s'il vouloit passer avec elle une partie de la journée, il connoîtroit par ses yeux l'emploi qu'elle faisoit de son tems, & les ressources qu'elle trouvoit sans cesse autour d'elle contre l'ennui. Enfin, ce discours qu'elle accompagna de toutes les grâces qui font le principal charme de la beauté, & de cet air de liberté & d'enjouement que la satisfaction du cœur répand dans les manières, fit tant d'impression sur le seigneur anglois, que loin de refuser l'offre qu'elle lui faisoit de demeurer une partie du jour avec elle, il auroit fait vœu sur le champ de ne la plus quitter de sa vie.

On se leva ; la dame pour aller quitter l'habillement négligé du matin, & le seigneur pour l'attendre dans le jardin, où elle prit soin elle-même de le conduire. Il y trouva de quoi satisfaire plus que jamais ses yeux, dans la beauté du parterre, dans la variété des fleurs & de tous les ornemens qui avoient été rassemblés pour l'embellir, & dans les allées d'un bois, où l'exacte

proportion, la fraîcheur & la netteté se disputoient l'avantage. En se promenant seul il réfléchissoit sur une rencontre si extraordinaire, & sur les suites qu'elle alloit avoir pour lui-même. Son cœur sentoit déjà combien il étoit difficile, auprès d'une personne si charmante, d'être longtems aussi tranquille & aussi libre qu'elle. Mais ce n'étoit rien en comparaison de ce qu'il éprouva, lorsque la voyant reparoître dans l'habit le plus galant, & parée de tout ce qui pouvoit relever son éclat naturel, il la prit moins pour une mortelle que pour la déesse d'un lieu qu'il avoit déjà comparé à l'Olympe. Elle affecta de ne pas s'appercevoir de son trouble, & l'ayant invité de retourner au sallon, elle le conduisit dans divers cabinets, où elle lui fit voir une collection des meilleurs livres, & quantité de bons tableaux, dont plusieurs étoient son ouvrage. Ensuite, ouvrant la porte d'une salle voisine, elle le pria de s'y reposer, tandis qu'elle alloit lui donner pour amusement un petit concert, composé d'un clavecin qu'elle touchoit elle-même, d'un violon dont son more jouoit d'une manière supportable, & de deux voix qui étoient ses deux femmes. Elle commença en effet à lui faire entendre ce qu'il y a de plus fin dans les compositions de Naples & de Milan. Ses femmes chantèrent avec beaucoup de propreté & de

méthode, & elle chanta elle-même quelques *Solo* avec tout le goût & toute la grâce imaginables.

L'enchantement n'étoit pas fini. Il continua de la même sorte au dîner, qui n'eût pas été plus délicat, ni servi plus régulièrement au milieu de Londres; Milord, devenu plus familier par l'habitude, conjuroit sa compagne de lui faire voir plus clair dans cette abondance de merveilles, & de lui apprendre du moins à qui il étoit redevable de tant de faveurs. Quelquefois il croyoit se remettre son visage; & comparant sur-tout le tems qu'elle avoit passé dans la solitude, avec le souvenir de ce qui étoit arrivé trois ans auparavant à la fille de M..... qui avoit disparu de Londres avec le maître-d'hôtel de son père, il ne doutoit pas que ce ne fût cette dame, qui avoit préféré la satisfaction de son cœur à son honneur & à sa fortune. Mais pensant aussi qu'il ne l'avoit jamais vue d'assez près pour la reconnoître parfaitement, il craignoit de faire outrage à celle qui le traitoit avec tant de bonté, par une conjecture qui ne pouvoit s'accorder avec l'élévation de son esprit & de ses sentimens. Il laissa échapper néanmoins quelques mots équivoques dont il lui parut qu'elle comprenoit le sens. Elle rougit. Il s'expliqua plus ouvertement; & lorsqu'elle l'entendit parler du maître-d'hôtel, & du bonheur qu'il avoit eu

de plaire à la fille d'un des premiers ſeigneurs de Londres, elle traita cette aventure de fable indigne, & elle ſe plaignit de la malignité du public, qui empoiſonne tout par la médiſance ou par la calomnie; enſuite, s'appercevant qu'elle s'étoit exprimée avec un peu de chaleur, elle rompit tout d'un coup ſur cette matière.

Milord affecta de lui faire des excuſes. Elle les reçut en tâchant avec adreſſe d'écarter les ſoupçons. Il n'ajouta rien qui pût marquer qu'il les conſervât : mais de quelque manière que l'article du maître d'hôtel dût être expliqué, il demeura perſuadé qu'il parloit à l'héroïne de l'aventure.

Cependant la converſation ayant pris un autre tour, Milord qui n'avoit rien de plus nouveau à raconter que la diſpute qui s'étoit élevée à Londres ſur l'empire des femmes, fit valoir le zèle avec lequel il avoit ſoutenu leurs intérêts, & donna un tour fort odieux aux raiſonnemens de leur principal adverſaire. L'ayant nommé dans ſon récit, il remarqua que ce nom réveilloit l'attention de la dame, & qu'il lui cauſoit de la ſurpriſe. Elle en devint plus curieuſe ſur les moindres circonſtances. Elle ſe fit répéter tout ce qu'il y avoit d'offenſant pour ſon ſexe dans les écrits qui avoient été publiés. Elle demanda pluſieurs fois s'il étoit ſûr qu'ils fuſſent de la perſonne

que milord avoit nommée. Quoi, difoit-elle avec un air de reffentiment qu'elle ne penfoit pas même à déguifer, c'eft lui qui a foutenu qu'un homme ne peut fe foumettre fans honte aux volontés d'une femme? c'eft lui qui nous traite de créatures foibles, imparfaites, légères & capricieufes; qui prétend que nous ne fommes bonnes qu'à la chaîne, pour le plaifir & l'amufement de l'homme qui nous tient captives? c'eft lui qui doute fi nous avons une ame raifonnable, & fi après avoir fervi à la propagation & à l'amufement du genre humain, notre fort ne fera pas de reprendre dans le corps des hommes la forme de côte que nous avons eue dans notre origine? c'eft lui qui propofe au gouvernement de nous interdire toute forte de commerce les unes avec les autres, parce que nos vices font contagieux, & que nous corrompant ainfi mutuellement, nous en fommes moins dociles fous le joug pour lequel nous fommes nées? c'eft lui qui met cette ridicule différence entre les animaux & nous, qu'ils s'apprivoifent par la fociété de leurs pareils, au lieu que celle des nôtres nous rend plus capricieufes & plus indomptables; d'où il conclut que, pour nous rendre douces & aimables, il faut nous tenir autant qu'on peut dans la folitude? Quoi? c'eft lui? c'eft milord C....? Elle fe fit ainfi confirmer mille fois la même chofe; & n'en pouvant

douter, après toutes les assurances qu'elle en reçut, il lui échappa de dire amèrement qu'il s'en repentiroit.

Milord L...., fort éloigné de deviner la cause de tant de vivacité, l'attribua à l'intérêt général qu'une femme doit prendre à l'honneur de son sexe; & l'envie de plaire lui fit employer tout son esprit pour soutenir un parti si charmant. On paroissoit l'écouter, mais avec des distractions continuelles. Il échappoit même quelquefois des soupirs, & milord crut voir couler quelques larmes des plus beaux yeux du monde. Cet entretien dura long-tems, quoiqu'assez languissant d'une part, tandis qu'il étoit fort animé de l'autre. Au moment qu'ils s'y attendoient le moins tous deux, ils virent entrer dans une cour de derrière, dont la porte répondoit au chemin des voitures, & sur laquelle donnoient deux des fenêtres de la salle à manger où ils étoient encore, une chaise dont la glace étoit assez claire pour y laisser voir un homme. Milord le reconnut aussitôt pour C...., ce même adversaire des femmes dont il s'efforçoit de détruire les argumens. La dame marqua plus de satisfaction que d'inquiétude. Le connoissez-vous, lui dit-elle, en le regardant? Assurément, lui répondit-il. C'est C..., l'adversaire de votre sexe & le mien. Eh bien, reprit-elle en l'interrompant, je suis ravie qu'il arrive plutôt que je

l'attendois. Vous aurez une scène qui sera ›uissante pour vous. Hâtez-vous de me suivre, ıta-t-elle, & le prenant par la main, elle le :ntrer dans un garde-manger séparé de la salle une légère cloison. Ne sortez point, lui dit-, que je ne vienne moi-même vous avertir, ıe perdez pas un mot de ce que vous allez :ndre. Commençant à se défier d'une partie a vérité, il répondit malignement que ce ne ıit jamais lui qui disputeroit à une personne ıme elle le droit de commander en souve-e, & qu'il lui juroit une obéissance absolue. Milord C.... étoit descendu de sa chaise; & sans :êter à demander des explications aux domes-es, il vint droit à la salle, en homme à qui les mins de la maison étoient familiers. Il n'y ıva que la dame qui s'étoit remise sur sa chaise, ui ne la quitta point en le voyant paroître. te froideur, & l'air dont elle le regarda, le oncertèrent un peu. Cependant, comme il la oit parée avec plus de soin qu'elle ne l'étoit ; les jours, il en prit occasion de lui dire lque chose de civil sur ce surcroît de charmes t elle avoit relevé ses agrémens naturels. ıs me fatiguez par un compliment si fade, dit-elle d'un ton fort dur; & pour vous dé-er tout ce que je pense, votre présence elle-ne m'importune. Je vous défends de mettre

ici le pied ſans avoir reçu mes ordres. Si cette condition vous gêne, n'y reparoiſſez jamais. Elle ſe leva après ces paroles, & s'approcha d'une fenêtre, en affectant de lui tourner le dos.

Il ſeroit trop long de repréſenter cette ſcène avec toutes les couleurs qui pourroient la rendre intéreſſante. Mais on préſente le fond du tableau; c'eſt à l'imagination des lecteurs à le remplir. Qu'on ſe figure une femme irritée, qui a ſes raiſons pour feindre de ne pas l'être, & qui, dans la réſolution d'humilier un amant dont elle commence à ſentir la tyrannie, ne veut donner que l'air de fierté & de mépris à ſon reſſentiment. D'un autre côté, un homme amoureux, mais gâté par les complaiſances d'une maîtreſſe fort paſſionnée & accoutumé à ſe voir obéir en maître, qui doute du ſens qu'il doit donner à un langage tout nouveau, qui le prend d'abord comme un badinage, qui eſſaie enſuite de le faire ceſſer avec hauteur, & qui voyant que cette voie lui réuſſit mal, prend le parti de fléchir, pour conſerver un cœur qu'il craint de perdre, & de recevoir en dépit de lui-même des loix qu'il eſt accoutumé à donner. Il fut pouſſé, juſqu'à ſe croire obligé, pour entrer en faveur, de demander grâce à genoux; il verſa même des larmes auxquelles le dépit eut peut-être autant de part que la tendreſſe. Cependant tout ce qu'il put obtenir fut la permiſſion

d'eſpérer mieux de l'avenir. Il fut contraint par un ordre abſolu de retourner ſur le champ à Londres, & de promettre qu'il recommenceroit à traiter l'amour avec autant de reſpect & de ſoumiſſion que dans la première naiſſance de ſes ſentimens.

Auſſitôt qu'il fut parti, la dame ſe hâta de délivrer milord L..... de ſa priſon. Vous avez tout entendu, lui dit-elle; jugez ſi notre adverſaire eſt auſſi redoutable que vous vous l'étiez figuré. Mais après l'avoir forcé de partir, je ne puis vous retenir ici plus long-tems avec bienſéance. D'ailleurs la nuit approche, & vous n'avez pas moins d'une lieue à faire. Partez: je vais vous donner des guides. Mais n'oubliez pas, ajouta-t-elle, tout ce que vous venez d'entendre, & ne manquez pas, pour l'honneur de mon ſexe, d'en inſtruire promptement le public. Cachez ſeulement mon nom, ſi vous croyez le connoître. Elle exigea de lui cette promeſſe avec ſerment, & malgré toutes les inſtances qu'il lui fit pour être ſouffert plus long-tems, elle le conduiſit à ſa porte, où il trouva une chaiſe & deux porteurs auxquels elle avoit déjà donné ſes ordres. Il lui demanda du moins la permiſſion de la revoir. Je ne vous chaſſerai point, lui dit-elle, lorſque votre politeſſe vous ramènera dans ma maiſon.

Ses porteurs ſe mirent en marche à grands pas. L'obſcurité ne lui permit pas d'étudier le chemin; mais il ſe propoſoit bien de gagner ces deux hommes, & d'en tirer à toutes ſortes de prix le nom de la dame & du lieu. Etant arrivé au château où ils le conduiſoient, ſa première attention fut de les preſſer d'entrer, ſous prétexte de leur faire prendre un peu de repos. Ils feignirent d'y conſentir ; mais pendant qu'on ſe faiſoit attendre avec de la lumière, ils ſe dérobèrent adroitement, & les ſoins qu'on prit pour les rejoindre furent inutiles.

Milord, quoiqu'au déſeſpoir de s'être trompé dans ſes meſures, ſe conſola par l'eſpérance de reconnoître le lendemain ſa route. Il cacha ſon aventure à ſes amis; & le ſoleil éclairoit à peine l'horizon, que ſe recommandant à la fortune & à l'amour, il reprit le chemin qu'il crut avoir ſuivi la veille. Il marcha d'abord avec aſſez de certitude; mais la reſſemblance des prairies, & le grand nombre de paſſages qui ſe préſentoient à toutes les haies, confondit bientôt ſes idées. Il employa une partie du jour à des recherches inutiles, juſqu'à ce que la fatigue & la faim le forcèrent d'abandonner ſon entrepriſe. A peine ſe reconnut-il aſſez pour revenir ſur ſes pas.

Cependant avec le ſecours d'un homme du

canton qu'il prit avec lui les jours ſuivans, il découvrit enfin le terme auquel il aſpiroit. C'étoit le quatrième jour. Mais quelle fut ſa ſurpriſe de trouver la demeure vide, & *Maiſon à louer* ſur la porte? Il n'en croyoit pas ſes yeux. Il frappa en mille endroits, doutant toujours ſi l'on ne ſe faiſoit pas un jeu de ſa peine & de ſon embarras. L'habitant d'une chaumière voiſine auquel il fut obligé de s'adreſſer leva tous ſes doutes. Il apprit de lui que la dame qu'il cherchoit, & qui depuis trois ans qu'elle avoit vécu dans cette campagne, ne s'étoit jamais fait connoître que ſous le nom de *Miſtriſs Anna*, avoit quitté ſa maiſon deux jours auparavant, ſans qu'on ſût quelle route elle avoit priſe avec ſes meubles.

Dans le chagrin qu'il reſſentit de ſe voir ſi habilement trompé, il ne lui reſta point d'autre conſolation que de publier ſon aventure à Londres, en obſervant néanmoins la parole qu'il avoit donnée à l'héroïne de ne pas la nommer. Il eut moins de ménagement pour le héros, qui fut ſi humilié de cette relation, qu'on le vit diſparoître pendant quelques ſemaines aux yeux du public, & renoncer enſuite à la cauſe qu'il avoit ſoutenue. Ainſi le parti des femmes demeura triomphant, & leur empire fut mieux affermi que jamais.

Cependant les plus ſages n'en pensèrent pas

tenir de-là des correſpondances avantageuſes dans leur propre pays. Ce dernier prétexte eſt ſi commun, qu'il ſert ordinairement de voile à tous les autres motifs ; de ſorte qu'un étranger qui s'arrête long-tems à Londres, paſſe pour un marchand qui y eſt retenu par quelque relation de commerce.

On avoit cette opinion depuis pluſieurs années d'un turc qui ſe faiſoit nommer *Herby*, & qui avoit la réputation d'être extrêmement riche. Il faiſoit ſa demeure à deux milles de la ville, dans une maiſon magnifique, mais écartée, qu'il avoit achetée d'un directeur de la compagnie du Sud, & qu'il avoit embellie par des dépenſes continuelles. Les jardins en étoient vaſtes, & les bâtimens d'une grande étendue. Comme il n'y avoit point d'autres maiſons dans le voiſinage, à la diſtance de plus d'un mille, & que M. Herby n'entretenoit aucune communication avec les Anglois, peu de perſonnes connoiſſoient l'intérieur de cette belle ſolitude. Ce n'eſt pas qu'il n'eût des domeſtiques en grand nombre ; mais la plupart étoient des turcs qu'il avoit amenés de ſon pays, & qui paroiſſoient lui être fort attachés. Il n'employoit qu'eux pour le ſervir dans ſes appartemens & dans ſes jardins. Ceux qu'il avoit pris à ſon ſervice en Angleterre avoient des bornes qu'il leur étoit défendu de paſſer, & dans

lesquelles ils se contenoient d'autant plus facilement que la moindre indiscrétion les faisoit chasser sans miséricorde ; ils craignoient de perdre une condition qui étoit d'ailleurs fort douce & fort avantageuse pour eux.

Pendant que M. Herby se tenoit renfermé dans cette retraite, d'où il ne sortoit que pour se faire voir quelquefois à la bourse & sur le port, plusieurs familles de Londres avoient vu disparoître de leurs maisons des filles fort aimables, dont on avoit attribué la fuite au libertinage ou à la séduction de leurs amans. Dans une ville de la grandeur de Londres, ces sortes d'aventures ne font point assez d'éclat pour donner lieu à des recherches incommodes. Le plus grand soin des parens est de cacher leur perte ; l'impossibilité d'y remédier fait à la fin qu'ils s'en consolent. D'ailleurs, qui se seroit défié que tant de beautés angloises fussent volontairement au pouvoir d'un turc ? C'étoit néanmoins chez M. Herby qu'il s'en trouvoit une douzaine des plus charmantes ; & si la plupart y avoient été attirées par adresse, & sans savoir à quel sort elles étoient destinées, il avoit trouvé le secret de rendre leur esclavage si agréable, qu'elles en auroient regardé la fin comme un malheur.

Elles n'étoient pas d'une naissance bien distinguée. Mais la beauté est de toutes les conditions ;

& pour un turc qui ne se piquoit pas sans doute de cette délicatesse de goût qui fait regarder la politesse des manières & les grâces comme l'attrait le plus séduisant du beau sexe, c'étoit assez qu'elles fussent belles pour lui paroître aimables, sans qu'elles eussent besoin de ces autres charmes qui sont le fruit de l'éducation & de l'usage du monde. La première qu'il avoit attirée dans sa maison étoit une lingère. Il l'avoit gagnée à force de présens. Celle-ci avoit contribué ensuite à lui en procurer d'autres ; car la crainte du partage avoit fait moins d'impression sur elle, que le déplaisir de se voir condamnée à une solitude continuelle. On sait que les jeunes filles, qui sont nées avec un peu de beauté, se recherchent & se lient naturellement. La lingère avoit plusieurs amies aussi jolies qu'elle. L'envie de les avoir pour compagnes, la fit entrer avec joie dans les idées de M. Herby. Elle écrivit d'abord à celles qu'elle connoissoit les plus faciles ; & sans leur marquer le lieu de sa demeure dont elle ignoroit elle-même le nom, elle leur faisoit une peinture si agréable de son sort, qu'elle les fit consentir aisément à lui rendre ensemble une visite, & à se laisser conduire par la personne qu'elle avoit chargée de ses lettres. Un carrosse que M. Herby avoit envoyé jusqu'aux murs de Londres les reçut & les lui amena. Elles étoient

M. Herby form
trevue, & ſe pr
que ſa maîtreſſe.
lui le père & la m
d'une condition ſe
pour cela comme il
premières filles, c'
autant qu'il ſeroit po
demeure, en les fai
mins détournés, &
d'honneur & de magni
divertiſſement de leur
barras. Il y ... une
encore à ... écu
agréab ... pr
pa ... on leu
q ... à ſa ma

... ſe crurent
...erent que
...s une prin
...ment à ſoi
...ect que
...r joie
...ac
...ou

d'ailleurs de sa fortune, comme si elle eût été la première reine du monde, & elle les prioit de venir s'en assurer par leurs propres yeux. Le porteur de la lettre ne leur recommanda que le silence & la discrétion, & convenant avec eux du tems de leur départ, il leur promit de les venir prendre dans un carrosse. C'étoit peut-être la première fois qu'ils y étoient montés de leur vie.

L'ordre de n'arriver que dans l'obscurité fut observé fidèlement. M. Herby s'étoit préparé pendant ce tems-là à l'accueil qu'il vouloit leur faire. Il avoit embelli ses appartemens par des ornemens extraordinaires. Les bougies sur-tout n'avoient point été épargnées pour relever l'éclat des meubles, & frapper plus vivement l'imagination de ses hôtes. Comme c'étoit pour leur fille qu'il célébroit cette fête, il avoit voulu que ses onze compagnes contribuassent à tout ce qui pouvoit lui faire honneur. Elles furent vêtues plus simplement qu'elle, quoique cette simplicité même fût magnifique, afin qu'elles pussent passer pour ses suivantes. Pour elle, rien n'étoit si riche & si brillant que sa parure. Elle fut placée sous un dais, dans un fauteuil doré, tandis que toutes les autres, & M. Herby même qui vouloit être regardé comme son premier domestique, étoient debout à quelque distance d'elle, dans une posture soumise & respectueuse. Les

élevé & entretenue dans toute la rig
justice. L'amour de la paix, l'ignoranc
du pays, & d'autres craintes firent souh
tôt à M. Herby de finir secretement ce
Il convint avec le pere de lui faire u
annuelle, aussi long-tems que sa fille co
à vivre avec lui.

D'un autre côté, les autres filles, à
aventure ne put être cachée, & qui
pas vu sans jalousie l'honneur qu'on a
leur compagne, souhaiterent les mêm
pour elles-mêmes & pour leurs familles.
craignit les conséquences de leur m
tement & de leurs murmures. Il se cr
si l'histoire de ses amours éclatoit. En
en état de donner beaucoup sans s'in
prit le parti de satisfaire toutes les m
Il devint ainsi comme le pere de douze
douze familles.

Quelque tems après un des dome
M. Herby étant entré dans la chamb
maître, à l'heure qu'il avoit ordonné de
ne trouva dans son lit qu'un cadavre
auquel on avoit coupé la tête. Une fille
passé la nuit proche de lui, avoit été
aussi de plusieurs coups. Ce tragique
ayant attiré aussitôt toutes les filles &
domestiques dans la chambre, on s
qu'il manquoit deux valets turcs qui

reparu depuis, quelque diligence qu'on ait faite pour les trouver. On reconnut aussi que les cabinets avoient été ouverts, & que les monceaux d'or & de pierreries qui y étoient renfermés, de la connoissance même des domestiques turcs, avoient disparu. La consternation de tous ceux qui furent les premiers témoins de ce spectacle, fit assez connoître que ce n'étoit point parmi eux qu'il falloit chercher les coupables, & la fuite des deux valets étoit une preuve qui s'expliquoit d'elle-même. Cependant il paroissoit difficile de comprendre que deux hommes eussent pu transporter en si peu de tems tous les trésors de M. Herby. L'or seul, suivant le témoignage d'un de ses esclaves turcs, qui avoit toujours été son confident, montoit encore à plus d'un million, malgré toutes les dépenses qu'il avoient faites depuis environ dix ans. La justice qui fut appelée sur le champ, se trouva fort embarrassée au récit qu'elle se fit faire de ces circonstances; mais comme on n'arrête point les gens en Angleterre sur des soupçons vagues & sur de simples vraisemblances, les filles & les domestiques eurent la liberté de se retirer.

Quelqu'obscure que cette affaire eût paru d'abord, on eut le même jour, avant la nuit, divers éclaircissemens qui servirent à expliquer

une partie de l'aventure. Les esclaves turcs n'ayant plus d'intérêt à déguiser le nom & les affaires de leur maître, déclarèrent naturellement tout ce qu'ils savoient de sa fortune. Le véritable nom de M. Herby étoit *Cidal Acmet*. Il étoit de Constantinople, & l'un des grands seigneurs de l'empire Ottoman. Une passion ambitieuse avoit causé toutes ses infortunes. Ayant porté ses désirs jusque sur une des filles du sultan, il avoit eu la hardiesse d'aspirer à l'épouser, & il avoit employé pendant plusieurs années tous ses efforts pour l'obtenir. Un bacha plus heureux l'avoit emporté sur lui ; mais favorisé par l'amour autant que son rival l'étoit par la fortune, il s'étoit fait aimer de la jeune sultane, & il avoit entretenu avec elle un commerce de galanterie ; jusqu'à ce qu'ayant eu quelque raison de croire qu'il étoit trahi par les confidens de son intrigue, il avoit fait consentir sa maîtresse à la fuite, pour se dérober tous deux à la vengeance du grand-seigneur & du bacha. Il avoit chargé un vaisseau de ses richesses. La sultane avoit fait main-basse de son côté sur le trésor de son mari. Ils s'étoient rendus le plus heureusement du monde à Venise, où ils avoient vécu fort tranquilles jusqu'à la mort de la sultane qui étoit arrivée au bout de quelques mois. Le chagrin de cette perte, & la crainte d'être reconnu tôt ou tard

dans une ville si voisine de la Turquie, le portèrent ensuite à changer d'asile. Il avoit entendu parler des avantages qu'un étranger trouve en Angleterre. C'est l'extrémité du monde pour un turc. Il remonta sur le même vaisseau qui l'avoit apporté à Venise, & il vint droit à Londres avec toutes ses richesses. Ce détail parut certain touchant sa personne.

A l'égard de sa mort, on sut par les dépositions de plusieurs marchands turcs établis à Londres, qu'il y étoit arrivé six semaines avant cet accident trois hommes de leur pays, avec lesquels ils avoient eu plusieurs entretiens, sans pouvoir découvrir le véritable objet de leur voyage. Ils faisoient entendre seulement qu'ils étoient chargés d'une commission importante, & ils s'informoient avec beaucoup de curiosité du nom & de la situation de tous les turcs qui étoient à Londres. Il se trouva que ces trois turcs avoient pris congé de leur hôte, pour retourner, disoient-ils, dans leur patrie, le jour même qui précéda la mort de Cidal Acmet. Cette circonstance, jointe à la fuite des deux valets, avec l'impossibilité qu'il y auroit eu pour deux hommes de transporter un million en or & quantité de pierreries, avec la connoissance qu'on eut d'ailleurs de l'enlèvement de la sultane & du ressentiment que le grand-seigneur & le

bacha durent concevoir de cet outrage ; toutes ces raiſons firent croire que la cauſe du malheur de Cidal Acmet étoit venue de plus loin que Londres, & que ſes aſſaſſins étoient des émiſſaires de Conſtantinople qui avoient gagné deux de ſes principaux domeſtiques pour avoir la facilité d'exécuter leur coup. Sa tête qu'ils avoient coupée, fut encore une circonſtance qui favoriſa ce ſoupçon. Ils l'emportèrent avec eux, ſans doute pour rendre témoignage du ſuccès de leur commiſſion, & pour ſatisfaire pleinement la vengeance de ceux qui les avoient employés, en remettant entre leurs mains l'objet de leur haine. On raconte mille traits ſemblables qui confirment cette opinion. Il eſt arrivé ſouvent que des eſclaves turcs, chargés par leur maître de ſe défaire d'un ennemi, ont employé vingt ans à le pourſuivre, ou à chercher l'occaſion de lui ôter la vie, & n'ont oſé reparoître ſans avoir exécuté cet ordre. Tel fut enfin le ſort du malheureux Cidal Acmet. On auroit pu eſpérer d'autres éclairciſſemens, s'il avoit laiſſé quelqu'un après lui qui prît aſſez de part à ſa mort pour chercher ſes meurtriers avec un peu de vigueur ; mais chacune de ſes filles ne s'y intéreſſoit ſans doute que pour un douzième, ſes domeſtiques n'étoient capables de rien, & tous ſes tréſors avoient été enlevés.

DÉCOUVERTE

D'UNE ISLE INCONNUE,

OU

AVENTURE

DE GEORGES PINÈS.

LA route d'un voyage qui fut entrepris il y a quelque tems au ſud d'Afrique par quelques portugais, & qui leur fut très-avantageux, fit naître à quelques marchands anglois la penſée d'y envoyer un facteur pour chercher quelques moyens d'y étendre leur négoce. Ayant obtenu dans ce deſſein la permiſſion de la reine Eliſabeth, l'an de grâce 1589, l'onzième ou douzième année de ſon règne, ils chargèrent quatre navires ; & ſe repoſant de tous leurs intérêts ſur mon maître, ils le firent partir avec ſa famille, qui étoit compoſée de ſa femme, d'un fils âgé de douze ans, d'une fille de quatorze, de deux ſervantes, d'une *moreſſe*, & de moi qui étoit ſon teneur de titres.

Le lundi troiſième d'avril, étant bien munis de tout ce qui pouvoit ſervir au ſuccès de notre

entreprise, nous entrâmes dans le navire nommé le *Marchand indien*, du port d'environ cent cinquante tonneaux; le vent nous étant favorable, nous vîmes le 14 de mai les îles Canaries, & peu après celles du Cap-Verd, où nous prîmes des rafraîchissemens; ensuite nous cinglâmes au sud, en tirant un peu à l'est, & nous abordâmes le premier d'août à l'île Sainte-Hélene, d'où nous tirâmes après quelques jours de repos vers le cap de Bonne-Espérance. La chaleur qui étoit excessive, fit naître diverses maladies dans l'équipage. Nous perdîmes la femme & le fils de mon maître avec plusieurs matelots; mais la faveur du Ciel conserva heureusement le reste de notre famille.

Jusqu'alors notre navigation avoit été si douce, que nous ne savions ce que c'étoit que le mauvais tems. Nous étions à la vue de l'île Saint-Laurent, lorsqu'il s'éleva une furieuse tempête, & la plus violente qu'aucun de nos matelots eût jamais vue. Elle sépara notre vaisseau des trois autres, & ne faisant qu'augmenter pendant les deux jours suivans, nous perdîmes enfin toute espérance de salut. Il ne nous restoit aucune connoissance de notre route; & dans les furieuses secousses que le vaisseau éprouvoit continuellement, nous ne pouvions nous attendre qu'à briser contre la pointe de quelque rocher, ou à être

engloutis tout d'un coup au fond de l'abîme. Nos frayeurs croissant encore pendant la nuit, parce que l'obscurité nous empêchoit de réparer les désordres du vaisseau, nous étions dans l'attente continuelle de la mort, lorsque le troisième jour au matin, qui étoit le premier d'octobre, nous apperçûmes la terre; mais elle nous étoit inconnue. Elle nous paroissoit haute & montagneuse. La difficulté étoit d'aborder. Nous ne remarquions pas que la mer devînt plus tranquille. Le choc des flots contre une côte roide & escarpée, rendoit encore l'écume plus épaisse & le bruit plus terrible. Ainsi à la vue de la terre nous ne désespérions pas moins de notre salut, lorsque le capitaine & mon maître ayant pris un moment favorable pour jeter la chaloupe en mer, y entrèrent fort heureusement, dans l'espérance d'y recevoir ce qu'ils avoient de plus cher; mais une vague épouvantable les sépara aussitôt du vaisseau. Tous les matelots sautèrent dans la mer, pour se sauver à la nage, je me trouvai seul à bord avec la fille de mon maître, les deux servantes & la moresse.

Ceux qui nous abandonnèrent auroient été mieux conseillés par leur crainte, s'ils eussent pris le parti de demeurer avec nous. Hélas! nous les vîmes périr à nos yeux. Qui ne se seroit point attendu au même sort dans la déplorable

extrémité où nous étions ? Mais lorsque notre perte nous paroissoit inévitable, il plut au Ciel de nous sauver par un miracle. Le navire après avoir heurté deux ou trois fois contre le rocher, se brisa en plusieurs pièces. Le beaupré s'étant rompu, les quatre femmes qui ne s'éloignoient pas de moi d'un pas, suivirent l'exemple que je leur donnai, en embrassant comme moi ce grand mât. Nous fûmes soutenus sur l'eau, sans autre peine que celle d'une violente agitation. Encore fut-elle assez courte. Un courant nous porta dans un petit golphe qui étoit environné de rochers, & par conséquent à l'abri du vent. Notre bonheur autant que mon adresse nous fit joindre la terre, & tout épuisés de forces nous nous trouvâmes enfin à sec, où nous demeurâmes longtems étendus, sans pouvoir nous remuer ni ouvrir la bouche, aussi immobiles de joie que de foiblesse.

Ayant repris un peu de vigueur, je montai au-dessus du rocher, d'où je regardai avec pitié les débris de notre vaisseau. J'avois dans ma poche un fusil, avec tout ce qu'il falloit en cas de nécessité pour allumer du feu. Comme la boëte étoit de fer & bien fermée, la mèche ne s'étoit point sentie de l'humidité. Avec un peu de bois mort & d'écorce sèche, que j'arrachai de quelques arbres, je fis un feu capable de

nous ſécher. Enſuite laiſſant mes quatre compagnes, je ſuivis aſſez loin la côte, & j'eus ſoin en marchant de jeter continuellement des cris, pour me faire entendre de ceux qui pouvoient s'être ſauvés auſſi heureuſement que nous. Mais perſonne ne m'ayant répondu, & ne trouvant point d'autres traces que celle d'une infinité d'oiſeaux, je retournai le ſoir à ma compagnie qui étoit déjà fort alarmée de mon abſence. Ma préſence releva un peu l'abattement de ces femmes timides. Cependant j'avouerai que la nuit étant venue, je tombai comme elles dans de nouvelles craintes. A découvert & ſans défenſe, comme nous étions, la peur nous repréſentoit à tous momens quelque homme ou quelque bête ſauvage, qui rodoit peut-être autour de nous pour nous ſurprendre. Cette imagination nous empêcha de fermer l'œil pendant toute la nuit, malgré le beſoin que nous avions de repos. Nous n'étions pas moins tourmentés par la penſée d'un autre malheur auquel il falloit nous attendre le lendemain; car la faim commençoit à nous preſſer, & n'ayant aucune reſſource pour nous en défendre, nous enviſagions déjà toute l'horreur de notre ſituation pour le jour ſuivant.

Le tems s'adoucit beaucoup vers la fin de la nuit. Nous nous rapprochâmes de la mer à la

pointe du jour, & nous ſentîmes une eſpèce de joie, dans la triſteſſe même du ſpectacle que nous apperçûmes. C'étoient les cadavres de pluſieurs de nos matelots qui flottoient au long de la côte, & parmi eux quantité de pièces & de meubles de notre vaiſſeau, des planches, des caiſſes, des voiles, enfin mille choſes que nous ne déſeſpérâmes pas de pouvoir attirer au rivage, & qui pouvoient être utiles à nos beſoins. Je coupai de longues branches d'arbres que je joignis les unes aux autres; & ne craignant point de m'engager bien loin dans la mer avec cette eſpèce de chaîne, dont mes compagnes tenoient le bout, je recueillis dès le premier jour tout ce que je pus toucher avec la main. Les voiles & les planches qui étoient en aſſez grand nombre, me ſervirent à compoſer ſur le champ une cabane où nous paſsâmes tranquillement la nuit ſuivante. Quelques proviſions de bouche que j'avois attirées avec beaucoup de peine, ne nous furent d'aucune utilité, parce que l'eau de la mer les avoit entièrement corrompues; mais parmi pluſieurs tonneaux il s'en trouva un de biſcuit, que nous mîmes en pièces, & que l'eau avoit heureuſement épargné. Nous ſatisfîmes auſſitôt le plus preſſant de nos beſoins: ce qui reſtoit de cette proviſion nous ſuffiſoit pour être ſans inquiétude pendant pluſieurs jours.

Mais le Ciel nous fut encore plus favorable le jour d'après. Les flots ayant achevé de se calmer pendant la nuit, nous fûmes dans la dernière surprise en retournant le matin à la mer, d'appercevoir quantité de caisses & de ballots qui s'étoient arrêtés d'eux-mêmes sur le sable. Nous trouvâmes dans l'espace d'environ quatre cens pas une partie considérable de notre cargaison. Toutes nos forces furent employées pendant trois jours à mettre en sureté des biens si précieux. Ce qui étoit absolument trop lourd, nous le rompions en morceaux. Les ballots & les caisses furent ouverts. Il y avoit tant d'habits, de linges & d'ustensiles de ménage, qu'il ne nous manquoit rien pour meubler une maison plus spacieuse & plus commode que la nôtre. A la vérité, les vivres étoient trop corrompus pour nous être d'aucun usage. Mais avec le peu de biscuit que nous avions sauvé, il nous restoit l'espérance de faire notre nourriture de différens oiseaux, dont nous trouvions les nids à chaque pas, & qui ne s'effarouchoient point de nous voir. Notre confiance augmenta encore lorsque nous apperçûmes autour de nous quelque coqs & quelques poules qui s'étoient échappés du vaisseau & qui avoient gagné heureusement la côte. Nous ne doutâmes point qu'il ne nous fût aisé de les faire multiplier, & nos soins réussirent

ſi bien, que nous en fûmes toujours abondamment fournis. Nous trouvâmes auſſi dans les joncs, quantité d'œufs de certains oiſeaux ſemblables à des canards, dont le goût nous parut agréable; de ſorte que nous devînmes fort tranquilles ſur nos alimens.

Ne voyant rien autour de nous qui portât la moindre trace d'habitation, & la crainte de nous expoſer à quelques nouveaux malheurs, ne nous permettant point de nous engager dans des terres inconnues, je ne penſai qu'à chercher une place commode pour y établir notre demeure. Je la trouvai telle que je la déſirois, au coin d'un bois d'où l'on découvroit la mer, & proche d'une belle ſource qui ſortoit du pied d'une montagne. Avec une hache & quelques autres outils, je préparai quantité de chevrons; enſuite choiſiſſant les plus unis, je fis des foſſes où je les mis à une diſtance égale, & j'y attachai des planches de coffre avec des clous. Je plaçai la porte vers la mer, & je couvris la loge de voiles. En huit jours elle fut achevée, & ſi grande que tout mon butin & mon monde y pouvoient tenir. Mon eſpérance étoit qu'il plairoit à dieu d'envoyer vers nous quelque navire pour nous faire retrouver la route de notre pays. Cependant je ne remarquai que trop bien que le lieu où nous étions devoit être fort écarté. Quatre mois ſe

passèrent sans aucune apparence d'obtenir du ciel ce que nous lui demandions chaque jour avec d'ardentes prières. Il ne se présentoit nul habitant de l'île, ni aucun reste de nos misérables compagnons, qui étoient péris sans doute jusqu'au dernier. Une si longue expérience jointe à de continuelles recherches, nous persuada à la fin que nous étions dans un pays qui n'avoit jamais été habité, & que d'autres vaisseaux n'y pouvant être amenés que par une aventure semblable à la nôtre, nous ne devions pas nous flatter que le ciel fît servir exprès le malheur d'autrui à notre consolation. D'ailleurs nous ne trouvions rien de chagrinant que notre solitude. Le pays nous paroissoit le plus agréable du monde, toujours couvert de verdure, rempli de fruit, abondant en oiseaux de toutes sortes d'espèces; une chaleur continuelle, ou du moins jamais moindre que celle du mois de septembre en Angleterre. Une si belle île cultivée par des gens d'esprit, seroit un paradis terrestre. A la longue nous découvrîmes dans les forêts une sorte de noix, de la grosseur d'une pomme, dont le dedans étoit assez sec & assez agréable pour nous servir à composer du pain. Outre les oiseaux dont j'ai déjà parlé, les bois & les vallées sont remplis d'une prodigieuse quantité d'animaux, de la grandeur & à peu près de la nature

longues & répétées pendant plusieurs jours. Je leur recommandai instamment sur toutes choses, de se souvenir de la religion chrétienne, suivant les principes & les usages de ceux qui parloient leur langue, & de ne pas s'en rapporter à d'autres, s'il arrivoit jamais qu'ils eussent quelque communication avec d'autres hommes.

Une fois pour toutes, je les fis venir devant moi, & m'étant donné la satisfaction de les compter, je trouvai dans la quatre-vingtième année de mon âge & la soixantième de mon arrivée, qu'ils étoient de l'un & de l'autre sexe, sept mille quatre-vingt dix-neuf personnes, sans y comprendre ceux qui étoient morts dans un si long espace, & dont je n'avois pas tenu compte. Enfin, priant dieu qu'il voulût les multiplier, les bénir & leur conserver la lumière de l'évangile, je les renvoyai tous à leur habitation. La vue commençoit à me manquer de vieillesse, & j'étois averti par bien des marques, que je n'avois plus que peu de tems à vivre. Je donnai cette relation écrite de ma propre main à mon fils aîné, qui étoit demeuré près de moi. Je lui enjoignis de la conserver soigneusement, & de la communiquer aux étrangers, s'il en arrivoit jamais dans notre île, ou même de la leur faire copier, s'ils l'avoient plus agréable, afin que notre nom ne fût point aboli sur la terre. Je donnai en

général, à ceux qui étoient ſortis de moi, le nom d'Anglois Pinés, parce que mon nom étoit *Georges Pinés*, & celui de la fille de mon maître, *Sara Engels*. Mes deux autres femmes ſe nommoient : *Maria Sparkes* & *Eliſabeth Trevors*. Les deſcendans particuliers de ces trois femmes, ont pris inſenſiblement, de leurs mères, les noms d'*Angelſes*, de *Sparkes* & de *Trevors*, comme ceux de la moreſſe ſe ſont nommés *Philips*, de ſon nom, qui étoit Philippa. Mais leur dénomination commune eſt *les Anglois de Pinés*, que dieu béniſſe de la roſée du ciel & de la graiſſe de la terre. *Amen*.

L'an 1669, un navire flamand ayant abordé à l'île de Pinés, trouva que le nombre des habitans s'étoit multiplié juſqu'à douze mille, & que la langue angloiſe s'étoit fort bien conſervée parmi eux. Le capitaine reçut du fils aîné de Pinés, une copie de l'écrit de ſon père.



VENTURES D'UN SOLITAIRE.

QUELQUE distance de Spolete en Italie, une montagne qui est à couvert de toutes es d'incommodités par sa situation, l'on trouve grand nombre d'hermitages où le goût de la ude rassemble quantité d'honnêtes gens. cun y vit en particulier, dans la cabane on lui a cédée, ou qu'il s'est fait construire. tranquillité & l'indépendance sont des biens stans dans cet heureux séjour. On y vit du rail de ses mains, & l'on n'y désire que ce qui t pour vivre. Quelques riches particuliers des irons y ont fait bâtir une église, & comme il trouve toujours quelques prêtres entre les taires, on n'a plus besoin d'autre secours pour ervice divin. Il consiste dans une messe basse, se dit chaque jour à la même heure. Il n'y a nt d'autre exercice commun, ni de loi qui ie la liberté dont chacun jouit dans sa cabane. prélat diocésain est le seul chef qu'on y

reconnoiſſe ; mais il ſe mêle peu de ce qui ſe paſſe dans un lieu où l'innocence & la paix ont toujours régné.

Un eſpagnol, après s'être préſenté modeſtement à l'évêque, ſe fit conſtruire un hermitage dans un lieu des plus ſolitaires de la montagne. Quoiqu'il ne l'eût point orné d'une manière éclatante, & qu'il n'eût pris qu'un eſpace médiocre pour ſon jardin, on s'apperçut qu'il y avoit plus d'élégance & de commodités que dans les cabanes ordinaires. Il y avoit employé pluſieurs ouvriers du pays, & les ayant payés libéralement, on avoit jugé auſſi que ce n'étoit point la pauvreté qui le forçoit à prendre le parti de la retraite. Cependant perſonne n'eut l'indiſcrétion de vouloir pénétrer dans ſes vues, ni de l'interroger même ſur ſa naiſſance & ſa fortune. Il ſe communiqua peu. Il n'aſſiſtoit à la meſſe que les jours marqués par le précepte, & ſe retirant auſſitôt dans ſa ſolitude, il ſe contentoit de ſaluer civilement ceux qui ſe trouvoient ſur ſon chemin. Le haſard fit remarquer à quelques autres ſolitaires qu'un homme à cheval lui apportoit toutes les ſemaines une malle remplie, & qu'il la renvoyoit après l'avoir vidée : mais en ſuppoſant qu'elle contînt des proviſions, ce n'étoit point un ſujet de reproche dans un lieu où chacun eſt libre de ſe vêtir & de ſe nourrir à ſon choix.

Il avoit tenu cette conduite pendant deux
ois, ſans marquer au ſolitaire le plus voiſin,
ui étoit éloigné de lui d'environ deux cens pas,
. moindre envie de le connoître. Celui-ci étoit
n gentilhomme véronois, qui devoit ſon incli-
ation pour le genre de vie qu'il avoit embraſſé,
ı dérangement de la fortune. La douceur de
n caractère & la force de l'habitude l'y rete-
oient depuis quelques années beaucoup plus
ue le zèle. Il s'étoit fait à ſa condition, & répri-
ıant auſſi aiſément ſa curioſité que le mouve-
ıent de ſes autres paſſions, il laiſſoit à ſon
oiſin toute la liberté qu'il ſouhaitoit pour lui-
ıême. Dans cette diſpoſition il auroit été indif-
érent toute ſa vie pour une liaiſon qu'on ne paroiſ-
oit pas déſirer. Mais un jour qu'il s'étoit retiré
hez lui vers le ſoir, il entendit frapper bruſque-
ıent à ſa porte. Ayant ouvert, il fut ſurpris de
oir tomber à ſes genoux une fille de dix-huit ou
ingt ans, qui le conjura, les larmes aux yeux,
le la ſuivre, pour ſecourir un honnête homme
u'elle croyoit expirant. Cette prière fut faite
ıvec tant d'inſtances & de grâces, que le véro-
ıois auſſi touché de ces deux motifs que du déſir
le ſauver la vie à ſon prochain, lui offrit ſans
alancer tout ce qui dépendoit de ſon pouvoir.
Elle le conduiſit à l'hermitage de l'eſpagnol, &
e s'exprimant que par ſes pleurs, elle lui montra

ce malheureux solitaire qui étoit étendu, sans connoissance, sur quelques nattes où il étoit tombé. Son mal étoit une mortelle attaque d'apoplexie. Le secours étant venu trop tard, il expira quelques momens après.

Les transports de la jeune fille ne permirent pas de long-tems au véronois de lui demander quel autre service il pouvoit lui rendre. Après avoir embrassé mille fois le mort, elle ne parla que de finir elle-même sa vie par les voies les plus violentes & les plus courtes. Enfin, la force même de sa douleur ayant commencé à l'affoiblir, il prit un moment pour lui marquer l'intérêt qu'il prenoit à sa peine. Vous ne me trouverez à plaindre, lui dit-elle, qu'après avoir entendu toutes les circonstances de mon malheur. Ecoutez mon histoire :

L'infortuné que vous voyez est mon mari. Il m'adoroit; mais je l'aimois aussi plus que moi-même. Je suis née à Rome, d'un père dont la tendresse m'a causé plus de mal que n'auroit jamais fait sa haine. Mon mari, qui occupoit, avant que de l'être, un poste considérable dans les troupes espagnoles, prit une si forte inclination pour moi pendant quelques semaines qu'il fut obligé de passer à Rome, que ne pouvant s'éloigner sans être assuré d'obtenir ma main, il la demanda ouvertement à mon père. Un officier

à la veille de s'engager dans tous les dangers de la guerre, n'étoit point le mari qu'on me destinoit. J'étois la seule espérance de ma famille, & trop chérie pour être livrée si légèrement. Cependant l'amour s'étoit déjà emparé de mon cœur. Je fus aussi affligée que mon amant de l'obstacle qu'on mettoit à nos désirs. Je l'exhortai à ne pas se rebuter, & comptant trop sur l'affection de mon père, je me flattai de vaincre insensiblement sa répugnance. Malheureusement la cour de Rome vint à se brouiller avec celle d'Espagne. Tous les espagnols ayant reçu ordre de se retirer, mon amant fut peut-être le seul qui manqua d'obéissance. Il ne pouvoit me perdre un moment de vue. Sa tendresse lui coûta son emploi.

Il ne m'en devint que plus cher. Mais quelle apparence de faire consentir mon père à un mariage que cette disgrâce rendoit plus désavantageux que jamais? Aussi sa rigueur ne fit-elle qu'augmenter. Il s'apperçut que je recevois des visites secrètes, & non-seulement il me les interdit avec toute la force de l'autorité, mais ayant pris mon amant à l'écart, il lui déclara que s'il ne renonçoit à me voir, il alloit devenir son plus mortel ennemi. Cette crainte ne nous ôta pas l'envie de nous entretenir dès le même jour. Nous examinâmes tout ce qui pouvoit nous rester d'espérance. Il n'y en avoit point d'autre que

dans la ſuite, & j'eus la foibleſſe d'y conſentir. Cependant la fortune de mon amant n'ayant jamais conſiſté que dans ſes emplois militaires, & ſes dépenſes continuelles ayant épuiſé toutes ſes reſſources préſentes, à peine aurions-nous pu trouver de quoi fournir aux frais du moindre voyage. Je ſavois dans quel lieu mon père ſerroit ſon argent. J'y conduiſis mon amant ſans lui avoir expliqué mon deſſein, & lui montrant un coffre-fort où j'étois ſure de trouver une fort groſſe ſomme : voyez, lui dis-je, ſi notre bonheur doit être acheté à ce prix; je vous en laiſſe le maître. Il me répondit, ſans balancer, que je lui étois plus chère que la vie; mais que pour être à moi il vouloit en être digne; qu'il ne mettroit point la main au tréſor que je lui offrois; que ſi cette action pouvoit être pardonnée à quelqu'un, ce n'étoit qu'à moi, qui étois deſtinée tôt ou tard à poſſéder une partie du bien de mon père; mais qu'il ne vouloit pas même qu'elle fût commiſe à ſes yeux. Je ne ſais à quoi cette généreuſe réponſe m'auroit portée; mais au moment qu'il achevoit de parler, mon père parut dans la chambre, accompagné de quelques domeſtiques, le prit par la main qu'il tenoit malheureuſement appuyée ſur le coffre, & prenant ſes gens à témoin de la ſituation où il l'avoit trouvé, il l'accuſa d'avoir entrepris tout à la fois de lui

er ſa fille & ſon argent. En vain implora-t-il
ice du ciel & des hommes. Il fut mis hors
ſenſe par les domeſtiques, qui reçurent
de le garder étroitement.
demeurai ſeule avec mon père. Il m'ac-
de reproches. Cependant ſa tendreſſe ordi-
ayant bientôt prévalu, il employa les prières
careſſes pour me guérir d'une paſſion dont
mençoit à craindre les ſuites funeſtes. Dans
armes où j'étois, je lui promis une obéiſ-
abſolue, ſans autre condition que de rendre
it la liberté à mon amant. Quoiqu'une pro-
de cette nature dût lui paroître extrême-
ſuſpecte, il feignit de me croire ſincère, &
aiſant amener auſſitôt, il m'ordonna de ré-
la même choſe en ſa préſence. Je cédai à ſes
, mais avec des marques de douleur qui
t capables de ſervir d'interprêtes à mes
ens. Mon amant reçut en effet la liberté;
peine fut-il éloigné de mes yeux, que je
enée à l'égliſe, où je trouvai un jeune
e qui s'efforçoit depuis long-tems de me
Le prêtre fut appelé, & ſans me laiſſer
ment pour rappeler mes eſprits que la
r m'avoit fait perdre, je fus mariée avec les
onies ordinaires.
n père ſentit néanmoins un reſte de pitié,
lui permit pas d'exiger tout d'un coup que

je me livraſſe aux empreſſemens d'un mari ſi odieux. Après avoir mis tout en uſage pour me conſoler, il m'aſſura qu'on me laiſſeroit le tems de me délivrer des ſentimens qu'il avoit condamnés, & que reprenant pour moi toute ſon affection, il alloit ſe faire une étude de me rendre heureuſe. Je voulois l'être, mais ce n'étoit point par cette voie. Je n'étois pas capable non plus de penſer jamais à le devenir aux dépens de ma vertu. L'impoſſibilité de m'arrêter à quelque choſe d'honnête & de raiſonnable entre deux extrêmités ſi cruelles, me fit prendre dès le même jour la réſolution de renoncer au monde. Je me dérobai de la maiſon de mon père, pour me retirer dans un couvent où j'étois connue, & dont on m'accorda volontiers l'entrée. En me déterminant à ce ſacrifice, je ne pus me refuſer la ſeule douceur qui me reſtoit à prétendre. J'écrivis à mon amant qu'une horrible violence m'empêchant d'être à lui, je prenois le parti de m'enſévelir dans un cloître. Cette nouvelle le mit en fureur. Ignorant encore ce qui venoit de m'arriver, & n'attribuant mon déſeſpoir qu'à mon embarras, il accourut au couvent. Mon malheur le fit arriver au moment que mon père & le mari qu'il m'avoit donné accouroient eux-mêmes, ſur l'avis qu'ils avoient déjà reçu de ma fuite. Ils l'apperçurent, & ne doutant point de

ſes

ses intentions, ils fondirent sur lui l'épée à la main avec toutes les marques du dessein qu'ils avoient de s'en défaire. Son courage ne le servit que trop bien. Pour une légère blessure qu'il reçut au bras, il en fit deux mortelles à ses adversaires. Ils moururent tous deux avant la fin du jour.

Jugez avec quelle horreur j'appris cette funeste nouvelle ! Elle me confirma dans la résolution de quitter le monde, & ne croyant plus même que le meurtrier de mon père pût jamais se présenter devant moi, je ne m'occupois que de l'exécution de mon dessein. Il fallut céder néanmoins aux instances de mes parens, qui jugèrent ma présence nécessaire pour disposer de mon héritage. Ils me forcèrent de quitter mon asile, & ne se croyant pas moins obligés par l'honneur à venger la mort de mon père, ils dressèrent une plainte en mon nom pour commencer les poursuites. Dans l'accablement où j'étois, j'ignorai cette démarche. Je ne sais à quoi mon cœur auroit consenti, car ses sentimens n'étoient pas changés, & la vengeance étoit peu capable de l'emporter sur l'amour. Je comprenois bien les devoirs que la raison m'imposoit; mais cette pensée ne faisant qu'augmenter mon trouble, parce qu'elle combattoit mes plus chères inclinations, je passai quelques jours dans une agitation si violente que

je perdis l'idée du cloître & toute l'ardeur que j'avois marquée pour me dérober au monde.

Pendant ce tems-là mon amant, qui n'avoit d'abord songé qu'à se mettre à couvert de la justice, apprit qu'on avoit commencé effectivement les procédures à ma sollicitation, & que c'étoit moi par conséquent qui paroissois en vouloir à sa vie. Il ne résista point à cette pensée. La crainte du péril qui le menaçoit ne put l'empêcher de venir chez moi vers le soir. Il se jeta à mes pieds, pour m'offrir sa vie, qu'il ne vouloit pas conserver un moment si elle m'étoit odieuse; il me reprocha mon inconstance & ma rigueur; il se plaignit que je le chargeois des injustices du sort; il me renouvela ses protestations de fidélité & de tendresse, enfin il m'attendrit jusqu'à m'ôter la force de lui répondre. J'étois dans cet embarras, lorsque le hasard amena mes parens, qui le surprirent dans la posture où il étoit encore. Il ne leur fut pas difficile de l'arrêter, & le chargeant de chaînes avec la dernière rigueur, ils alloient le faire conduire aux prisons publiques.

Je ne pus supporter ce spectacle. Arrêtez, leur dis-je, ne le menez pas à la mort si vous n'avez résolu la mienne; & croyant m'être apperçue que le silence que j'avois gardé quelques jours sur le couvent avoit commencé à les alarmer,

résolus de les prendre par le motif auquel je
s croyois sensibles. J'avoue, continuai-je, qu'il
donné la mort à mon père, mais dans le dessein
ù je suis de me consacrer au cloître, je ne dois
ouhaiter celle de personne. Accordez-moi sa
ie & sa liberté; je vous promets en récompense
le vous donner tout mon bien, & je fais vœu
levant le ciel de quitter aussitôt le monde. Cette
roposition leur inspira plus de douceur. Ils fei-
gnirent d'admirer ma générosité, & la crainte
le me voir changer de sentiment les fit consentir
ans peine à la prière que je leur fis de recevoir
ur le champ ma donation. Elle fut revêtue de
outes les formalités qui pouvoient la rendre irré-
vocable. Ils eurent soin d'éloigner de mes yeux
mon amant, qui me reprochoit avec trop de
grandeur d'ame le sacrifice que je lui faisois de
ma fortune. Ils le firent garder dans une chambre
voisine, & cette précaution leur fut d'autant plus
utile qu'elle servit à me faire hâter ma résolution.
Je n'exceptai du présent que je leur fis de mon
héritage, que le coffre-fort, où je savois que
mon père avoit amassé une somme considérable.
Mon prétexte fut la nécessité de payer ma dot
au couvent, & de m'y attirer quelque considé-
ration par mes libéralités. Mais j'avois une autre
vue.

A peine leur avidité pour mon bien fut-elle

heureux amant, qui ne m'aborda qu'ave
port. Qu'avez-vous fait? me dit-il. Ma
est donc assez chère, pour vous faire r
à toutes les douceurs de la vôtre! Il est d
que vous ne me haïssez pas? Mais quell
m'en donnez-vous? Est-ce me rendre la
de me condamner à vous voir malheur
ajouta mille choses passionnées; mais l
que j'avois à les entendre ne m'empêcha
l'interrompre. Fuyez, lui dis-je, en dé
la tête; il n'y a que la fuite qui pui
mettre en sureté. Je ne vous ai rien
puisque mon bien va cesser de m'être né
Je ne pense pas même, ajoutai-je en lui r
le coffre, que cette somme que je
réservée pour vous la faire accepter, vo
à la moindre reconnoissance. Vous a
perdu pour moi. Il est juste qu'en prenan
du cloître je me décharge de toutes me

ire ouvrir l'entrée du cloître, & de recevoir
derniers adieux. Que vous dirai-je? Mon
:t étoit sincère; mais en me flattant d'être
à l'exécuter, j'ignorois le pouvoir de
ur. Les reproches & les instances d'un
ne que j'aimois uniquement eurent plus de
que mes résolutions. Il sut me persuader
'honneur & le devoir ne s'opposoient point
re bonheur; & pour le vœu que j'avois fait
:rètement, il dissipa mon scrupule en me
osant de chercher quelque retraite écartée
ous renoncerions effectivement au com-
e du monde, pour joindre les exercices
vie sage & réglée aux douceurs d'un
ge légitime. J'embrassai d'autant plus avi-
ent cette ouverture, qu'elle me paroissoit
aire tout à la fois la bienséance, l'amour & la
ion. Avec peu d'ambition & beaucoup d'in-
:ence pour les richesses, je me promis plus
anquillité & même plus de plaisir dans la
ide, que dans toutes les distinctions que ma
ince & ma fortune devoient naturellement
aire espérer.

insi, sans regretter ce que j'avois abandonné
s parens, je consentis à quitter Rome sous
nduite & la bonne foi de mon amant. La
ne qui me restoit lui parut suffisante pour
garantir de la nécessité. Notre premier soin

fut de mettre le ciel dans nos intérêts en scellant nos liens par les cérémonies de l'églife. Nous prîmes un nom différent du nôtre, & ne cherchant plus qu'une retraite conforme à nos vues, nous entendîmes bientôt parler de la montagne de Spolete, & de la facilité que tout le monde a de s'y établir. Quoiqu'on nous affurât que la liberté y paffoit pour la première loi, nous n'osâmes nous promettre qu'une femme inconnue y fut aifément admife avec fon mari, & cette difficulté nous auroit effrayés, fi étant venus nous-mêmes pour reconnoître la fituation de la montagne, nous n'avions conçu qu'avec un peu de prudence & de foins je pouvois me dérober à la curiofité de tous ceux qui l'habitent. Mon mari prenant d'abord toutes les mefures qui font en ufage, fe préfenta à l'évêque, fous le fimple titre d'un officier efpagnol à qui la fatigue des armes & le dégoût du monde faifoient défirer une retraite libre & folitaire. Après lui avoir fait agréer fon deffein, il employa quelques femaines à faire bâtir cet hermitage. J'étois dans un village voifin, d'où je venois chaque nuit vifiter le lieu qui devoit me fervir de demeure, & fans penfer à l'embellir, j'exhortois mon mari à ne rien épargner pour le rendre commode & agréable. Nous avions deux domeftiques fidèles, gens fans paffion, quoique de fexe différent, & réfolus de borner

leur fortune à la nôtre. Nous leur proposâmes de se marier, pour les rendre plus utiles à notre service. Ils y consentirent, & mon mari ayant placé assez avantageusement le reste de notre bien à Spolete, il leur en laissa la jouissance avec la seule condition de nous fournir ici tout ce qui nous seroit nécessaire.

Dans la douleur qui m'accable, vous n'exigerez point que je vous représente tout le bonheur que j'ai goûté avec un homme dont la tendresse n'étoit point capable de se refroidir, & pour qui la mienne ne faisoit tous les jours qu'augmenter. Hélas! je ne lui étois pas plus chère que la religion & la vertu. La droiture de son cœur, l'innocence de ses désirs, le mépris du monde & l'espérance des biens célestes, l'attachoient autant à cette montagne que les sentimens qu'il avoit pour moi. Nous étions trop heureux, dans un monde que dieu a maudit. Mais tout est changé pour sa malheureuse épouse. Il n'y a que la mort qui puisse me délivrer du désespoir que je ressens, & de tous les maux dont je suis menacée.

Ses larmes & ses plaintes recommencèrent avec la même impétuosité qu'au premier moment. Le véronois qui n'avoit rien contracté de la rudesse de sa profession, lui offrit poliment tous les services qu'elle pouvoit attendre d'un

honnête homme, & la pria d'abord de prendre un parti ſur les circonſtances préſentes. Il lui fit comprendre qu'elle étoit encore libre de cacher ſon aventure au public, & de ſe retirer même ſans être apperçue. D'un autre côté, pour peu qu'elle conſervât de goût pour la ſolitude, il ne jugea pas qu'il lui fût impoſſible de continuer le genre de vie qu'elle avoit embraſſé. Il lui en propoſa même les moyens, en lui promettant un ſecret inviolable ſur ſon ſexe. L'hiſtoire de l'égliſe eſt pleine de ces exemples, & ſi la prudence ne permet pas toujours de porter une femme à les imiter, le reſpect dû à la religion défend du moins qu'on les condamne. Il y avoit d'autant plus de bonne foi & d'honneur dans cette alternative du ſolitaire, qu'il a confeſſé lui-même que les charmes de ſa voiſine avoient déjà fait ſur lui beaucoup d'impreſſion, & que n'étant forcé au célibat par aucun engagement, il auroit regardé comme un bonheur extrême de pouvoir ſuccéder à tous les droits du mari qu'elle perdoit. C'étoit même ce qu'il vouloit lui faire entendre, en lui propoſant ſous d'autres termes & par des moyens beaucoup plus difficiles, de perſiſter dans le goût qu'elle avoit pour la ſolitude. Il s'efforça de lui faire ſentir la néceſſité où elle étoit de ſe déterminer promptement entre les deux voies qu'il lui propoſoit; car la mort

de ſon mari ne pouvoit être cachée long-tems, & la connoiſſance de ſon aventure lui auroit ôté auſſitôt la liberté de choiſir. Elle convint de la ſageſſe de ce conſeil; mais ayant déjà pris ſon parti au fond du cœur, elle ne lui demanda que le ſecours dont elle avoit beſoin pour faire avertir ſes domeſtiques de ſe rendre auprès d'elle; & lui ayant recommandé le ſecret juſqu'à ſon départ, elle lui confeſſa que ſon deſſein, après avoir rendu les derniers devoirs à ſon mari, étoit de s'écarter de Spolete & de ſe renfermer dans un couvent. Il combattit en vain cette réſolution. Ne voyant rien même dans ſes ſentimens qu'il ne pût découvrir ſans honte, il s'expliqua nettement ſur l'intérêt qu'il auroit eu à la retenir, & il lui offrit ſans détour un cœur auſſi ſincère & auſſi pur que celui qu'elle avoit poſſédé. Ses offres ne la touchèrent point. Elle paſſa quelques jours dans le voiſinage, tandis que les ſolitaires donnoient une ſépulture honorable à ſon mari, & laiſſant ſon hermitage au véronois, avec la liberté de raconter ſon hiſtoire, elle partit ſans autre ſuite que ſes deux domeſtiques.



EFFET HÉROIQUE

DE VERTU MORALE.

UN écrivain célèbre (1), examinant les principales passions qui font la guerre au cœur humain, n'en trouve qu'une qui puisse être avouée sans honte. C'est l'amour. Encore suppose-t-il qu'elle soit telle qu'il la représente dans l'histoire suivante, dont il garantit la vérité.

Un de nos meilleurs officiers généraux dans les guerres de Flandres, (c'est l'auteur anglois qui parle) étant allé reconnoître les dehors d'une ville, à la tête de quelques escadrons, apperçut un détachement considérable de la garnison, qui s'éloignoit des murailles, & qui paroissoit servir d'escorte à une chaise roulante qui étoit au centre. Il ne balança point à l'attaquer, & malgré la résistance des françois & de leur commandant qui fut dangereusement blessé, en se défendant avec la dernière valeur, il en tailla la meilleure partie en pièces, & il prit le reste. La chaise tomba aussi-

(1) Milord Shaftsbury.

tôt entre ses mains. Il n'y trouva qu'une jeune dame évanouie de frayeur, mais si belle, que cet accident même ne la défiguroit pas. L'ayant fait revenir à force de soins, il apprit d'elle que le commandant de l'escorte, qui commandoit aussi dans la place voisine, étoit son mari, & que la crainte d'un siége, auquel on s'attendoit dans quelques semaines, lui avoit fait prendre le parti de la conduire à Lille. Elle marqua en même-tems beaucoup d'inquiétude de ne le pas voir paroître. Il étoit tombé parmi les morts, & sans le prompt secours que le général anglois lui fit porter, il n'auroit pas survécu long-tems à son malheur & à ses blessures.

Les prisonniers furent conduits au quartier du vainqueur qui n'eut pas besoin d'autre motif que sa générosité naturelle pour prendre un soin particulier des deux époux. Cependant, un intérêt plus tendre le faisoit agir sans qu'il s'en apperçût. Il les fit loger tous deux dans un appartement de la maison qu'il occupoit. Il donna ordre qu'ils fussent traités avec le même zèle & le même respect que lui. Vingt fois le jour il s'informoit de leur santé, & n'étant point satisfait du rapport de ses gens, il trouvoit un prétexte dans le danger pressant du mari, pour s'en éclaircir souvent par ses propres yeux. Il s'oublioit auprès d'eux pendant des heures entières. Il louoit la

dame, il la plaignoit; & après les plus longs entretiens, il croyoit ſentir, en la quittant, que c'étoit le moment où il auroit trouvé le plus de plaiſir à l'entretenir.

Ce n'étoit donc jamais ſans ſe faire quelque violence qu'il ſe ſéparoit d'elle, lorſque la bienſéance ou les devoirs de ſon emploi l'obligeoient de ſe retirer. Ce ſentiment, qui augmentoit tous les jours, fut comme la première marque à laquelle il reconnut ſa paſſion. Son âge ne paſſoit pas cinquante ans. Il avoit l'eſprit droit & le cœur généreux. Sans avoir fait profeſſion de haïr les femmes, il avoit toujours vécu dans une grande indifférence pour les plaiſirs de l'amour. Les exercices de la guerre l'occupoient tout entier, de ſorte que, ſe trouvant plus enflammé qu'il ne convenoit à ſon devoir & à ſon repos, il ne put s'empêcher, avec un caractère auſſi raiſonnable que le ſien, de frémir du danger auquel il ſe crut expoſé.

Il avoit un ami d'un âge inférieur, mais d'une humeur ſi conforme à la ſienne, que cette reſſemblance avoit été juſqu'alors le principal nœud de leur amitié. Il ſe hâta de lui faire la confidence de ſon trouble.

« Je ſuis, lui dit-il, dans un embarras qui » me fait honte, & que je ne vous avouerois » pas, ſi je comptois moins ſur votre amitié,

» J'aime l'épouſe de ce commandant. Je ne m'en » ferois pas une peine, ſi elle pouvoit être à » moi, car je n'ai point de raiſons qui doivent » me faire renoncer au mariage; mais ſon époux » eſt vivant & ſe rétablit de jour en jour. Elle » eſt ſage, & je le ſuis auſſi. Je n'ai rien à pré- » tendre d'elle; cependant, par un caprice de » cœur, auquel je ne puis rien comprendre, » je ne ſaurois être un moment tranquille hors » de ſa préſence. J'ai lu mille divers effets de » de l'amour, ajouta-t-il, mais ne les ayant ja- » mais reſſentis, je ne me ſuis guère attaché à » raiſonner ſur leur cauſe, & j'ignore par conſé- » quent où il en faut chercher le remède. Si » vous en connoiſſez quelqu'un, au nom de » l'amitié ne me le cachez pas, ou aidez-moi » promptement à le trouver ».

Son ami, qui étoit auſſi un officier de diſtinc- tion, & qui faiſoit comme lui toute ſon occupa- tion des armes, reçut cette ouverture de cœur en riant, & n'y répondit pas d'un ton plus ſérieux.

« Vous vous moquez, lui dit-il, de donner » un air ſi important à une bagatelle. Vous ne » me perſuaderez pas qu'on aime malgré ſoi. » On voit une belle femme. On l'admire : on » ſouhaiteroit, ſi vous voulez, de pouvoir ob- » tenir quelque droit ſur ſon cœur & ſur ſa per-

maximes d'honneur, ne put voir la vertueuse passion de son ami, sans se reprocher la sienne. Ses remords, quoique trop foibles pour l'étouffer, eurent du moins la force de lui en arracher l'aveu. Il prit le général en particulier, & lui tint ce discours.

« La honte devroit me lier éternellement la » langue, mais le souvenir de votre exemple » m'encourage à la vaincre, & je sens heureu» sement au fond de mon cœur que l'honneur & » l'amitié y sont encore plus forts qu'elle. Je n'en » suis pas moins un perfide & un hypocrite; » mais mon excuse est que je suis devenu tel sans » le vouloir; car je commence par abjurer la » fausse philosophie sur laquelle se fondoit toute » ma force, & dont j'ai fait parade, lorsque » vous m'avez découvert votre passion. Il est » faux qu'on n'aime point sans le vouloir. Il n'est » pas plus vrai qu'on puisse cesser d'aimer quand » on le veut. Je suis persuadé en même-tems » qu'avec beaucoup de courage à résister aux » premières impressions de l'amour, & sur-tout » à fuir l'objet dont on ressent le pouvoir, un » homme de bon sens peut se délivrer de sa » tyrannie. Vous l'avez fait. Vous m'avez » donné un exemple digne de votre vertu. Ma » confusion est de ne l'avoir pas suivi. Je viens » vous en faire l'aveu.... Quoi! vous aimez

» la commandante, interrompit le général avec
» beaucoup d'agitation? Oui, répondit timi-
» dement l'officier, je l'aime, je l'adore, je n'en
» guérirai jamais. Vous m'avez dit, en m'ap-
» prenant votre paſſion, qu'elle ne vous per-
» mettoit pas d'être un moment tranquille hors
» de ſa préſence; & moi qui n'en ſuis plus à des
» termes ſi modérés, je vous confeſſe que la
» vie me ſeroit inſupportable ſans elle; que ſi
» elle ne peut être à moi, je vais chercher la
» mort à la bouche du premier canon ».

Le général conſterné de ce qu'il entendoit, garda quelque tems un profond ſilence, pendant lequel il paroiſſoit abîmé dans ſes réflexions. Enfin, reprenant la parole avec quelques ſoupirs, il interrogea ſon ami ſur toutes les circonſtances qui pouvoient le convaincre de la violence de ſon amour. Il lui demanda enſuite s'il penſoit à l'épouſer? L'autre ayant répondu que c'étoit ſon deſſein, s'il n'y trouvoit pas d'obſtacle invincible : « Eh bien, reprit le vertueux général,
» épouſez-là. J'ai pu vaincre une fois mon
» cœur, je le vaincrai encore, quoi qu'il m'en
» coûte. Vous êtes plus jeune & plus aimable
» que moi; je ne pourrois me déclarer votre
» rival, ſans m'expoſer à vous voir préféré.
» D'ailleurs, nous deviendrions ennemis, &
» notre haine ne manqueroit pas d'avoir des

suites funestes. C'est à moi, que l'âge, l'expérience & mon rang, imposent l'obligation de les prévenir ».

Il l'embrassa après ce discours, en lui promettant d'être toujours son ami, & de ne pas voir la commandante, qu'il ne le vît assuré d'elle par les liens du mariage.

AVENTURE PLAISANTE D'UNE ANGLOISE.

IL est fort ordinaire d'entendre souhaiter que les bons naturels puissent se rencontrer & s'unir, sur-tout dans l'état du mariage. Mais ce souhait est contraire au bien de la société. Il arriveroit de-là par une conséquence nécessaire, que tous les mauvais caractères s'uniroient aussi; & quels désordres ne verroit-on pas naître d'une union si pernicieuse? Au lieu que le mélange, tel que la providence le permet dans toutes les conditions de la vie, sert également aux uns & aux autres. A ceux-ci, par les exemples du bien qu'ils

devroient ſuivre ; à ceux-là, par la vue du mal qu'ils doivent éviter.

Un gentilhomme anglois, qui faiſoit ſa demeure à trois ou quatre milles de Londres, ſe trouvoit partagé d'une ſi mauvaiſe femme, qu'étant lui-même du meilleur caractère du monde, on pouvoit dire qu'il étoit parfaitement dans cet ordre de la providence qu'on vient d'expliquer. De mille traits de mauvaiſe humeur qu'il eſſuyoit tous les jours, il y en eut un contre lequel ſa patience ne fut point à l'épreuve. Il avoit invité quelques amis à dîner, ſans en avertir ſon épouſe qu'il craignoit de trouver oppoſée à ſon deſſein. L'heure du repas étant venue, & les convives déjà aſſemblés, il lui fit dire qu'on avoit ſervi, & qu'on n'attendoit plus qu'elle. Le ſecret avoit été ſi bien gardé qu'elle l'ignoroit encore, & le mari ſe flattoit que, par conſidération du moins pour des étrangers, elle prendroit une fois quelque empire ſur elle-même. Elle entre. Elle voit les préparatifs d'une fête qu'elle n'avoit pas ordonnée. La fureur la ſaiſit. Elle en perdit quelques momens la parole. Quelques-uns prétendent, pour la rendre un peu plus excuſable, qu'il manquoit quelque choſe à ſon ajuſtement, & que le déſeſpoir de paroître dans une occaſion imprévue, ſans avoir mis la dernière main à ſa parure, lui fit perdre auſſi-tôt toute meſure. On

convient qu'il y auroit eu bien de la malice à lui causer une mortification si cruelle. Mais enfin, de quelque part que vint l'orage, il se fit sentir à tous les assistans qui y perdirent leur dîner. Elle prit les deux coins de la nappe, & l'ayant jetée par terre avec tout ce qui étoit dessus, elle se retira brusquement, après avoir lancé un regard terrible sur le mari.

La confusion du pauvre gentilhomme ne fut pas plus grande que celle de ses convives. Ils demeurèrent quelques momens sans lever les yeux & sans ouvrir la bouche. Cependant, ils prirent le parti tous ensemble d'aller dîner chez un traiteur.

Le mari se trouvant seul fit des réflexions sur cette aventure. La bonté a ses bornes dans les cœurs les mieux disposés. Il conçut que son repos dépendoit d'un événement qui l'alloit rendre esclave pour toute sa vie, s'il ne prenoit pas une résolution vigoureuse. Il ne pouvoit, d'un autre côté, s'opposer directement au cours du torrent, sans s'exposer à quelque nouvelle scène qui acheveroit de le déshonorer. Sa prudence & un reste de bonté lui firent prendre enfin le meilleur parti. Il reparut devant son épouse avec l'air le plus tranquille & le plus composé. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels il affecta autant de complaisance & de soumission que jamais.

Cette conduite étant capable de prévenir t
les défiances, il ne fit pas difficulté, la ser
d'après, de lui propoſer le voyage de Lor
Elle y conſentit avec joie. Ils partirent
leur équipage. La route les obligeoit de
par Chelſea qui eſt un bourg fort agréable
gentilhomme la pria ſans affectation de con
qu'il s'arrêtât quelques minutes, pour rend
civilités à un de ſes amis. Il l'invita enſuite à
cendre avec lui, & elle ne ſe fit pas preſſer p
ſuivre. Il la fit entrer dans une belle ma
avec un air de familiarité qui marquoit de l'
tude. Il l'introduiſit même dans le jardin
attendant l'arrivée du maître qu'il fit averti
un domeſtique. Le maître tardant un p
paroître, il feignit d'aller à ſon appartem
pour l'avertir lui-même. Mais, après l'
laiſſée ſeule ſous ce prétexte, il gagna la
du logis, & remontant dans ſon carroſſe,
tourna tranquillement à ſa terre.

Cette belle maiſon de Chelſea étoit un li
rétabliſſement pour les malades, & ſur-tout
ceux qui ſe trouvent mal de l'air épais de
dres. On y trouvoit des logemens à toutes ſ
de prix, & l'on n'y manquoit de rien quan
payoit libéralement. L'intention du gentilho
étoit d'y faire faire à ſon épouſe un ſéjou
quelques mois, ſous prétexte que ſa raiſon ſ'

malheureusement dérangée. Il avoit prévenu le maître là-dessus. Il l'avoit payé d'avance. L'appartement étoit prêt, & l'on avoit eu soin de le rendre propre à l'espèce de maladie qu'on vouloit guérir. Le maître ne tarda point à paroître après le départ du gentilhomme. Il pria civilement la dame de quitter le jardin, & l'ayant menée dans une chambre où elle s'attendoit de rejoindre son mari, il lui déclara qu'elle avoit quelque tems à vivre chez lui, qu'elle étoit dans son appartement, où elle seroit servie avec toutes sortes de soins, & qu'on n'épargneroit rien pour rétablir promptement sa santé.

Si l'on a pris quelque idée de son caractère, sur les premières circonstances de ce récit, on concevra aisément quelle fut sa fureur. Elle en donna mille marques qui ne servirent qu'à confirmer le maître de la maison dans l'opinion qu'il avoit de son mal. Elle fut enfermée comme une personne à qui la liberté pouvoit être funeste; on lui donna des gardes, & l'on consulta moins son goût que ses besoins dans tous ses alimens. Il est vrai qu'elle rejeta pendant quelques jours, avec beaucoup d'opiniâtreté, les secours & la nourriture même qu'on lui offroit. Mais, lorsque sa faim fut devenue pressante, elle consentit à prendre quelque chose, & l'on s'apperçut fort bien que son dessein n'étoit pas de mourir. Elle

continua néanmoins fort long-tems de s'em
en menaces terribles contre son mari ; &
ses momens les plus furieux, elle formo
tranges projets contre la fidélité conjugal
n'étoient pas faciles à exécuter dans la ca
où elle étoit ; mais, pour n'omettre aucun
caution, l'on jugea à propos de ne la faire
que par des femmes. Enfin, la longue
tems & l'excellence du remède produisire
à peu le changement qu'on espéroit. Elle c
qu'il dépendoit d'elle d'être heureuse, &
marqua tant de repentir & de soumission,
près avoir mis l'un & l'autre à l'épreuve
mari, qui ne souhaitoit que de la voir dan
sentimens, lui rendit sa tendresse av
liberté.



AVENTURE

DE M....

L'ARCHITECTE, qui conſtruiſit à Londres l'hôtel de milord duc de Newcaſtle ſur le modèle de celui du duc d'Ancaſter, qui en eſt voiſin, fut généralement blâmé de ne l'avoir pas ſuivi en tout. Il voulut lui donner plus de hauteur; mais le bon ſens devoit ſuffire pour lui faire comprendre qu'en conſervant la même largeur, il étoit impoſſible de changer quelque choſe à la hauteur, ſans violer abſolument les proportions. On prétendit excuſer dans le tems ce défaut de jugement par une aventure qu'on racontoit ainſi.

M.... jeune & livré à la débauche, ſouffroit impatiemment que ſon père éclairât de trop près ſa conduite. N'ayant point la diſpoſition d'un revenu bien conſidérable, il ſe trouvoit hors d'état d'entretenir pour ſes plaiſirs, ſuivant l'uſage des ſeigneurs anglois, un appartement ſecret hors de la maiſon paternelle. Dans cette contrainte, il avoit pris le parti de ſe fier à ſon valet de chambre, quoiqu'il eût été placé près

de lui de la main de ſon père ; & par le ſecours de ce garçon, il avoit introduit dans ſon propre appartement une maîtreſſe fort jolie. Il l'y retint ſi long tems, que le valet commençant à craindre pour le myſtère, & prévoyant que cette intrigue ne pouvoit être connue ſans ruiner ſa fortune, réſolut de trahir ſon jeune maître, pour ſe conſerver la faveur du père. La maîtreſſe fut chaſſée avec beaucoup d'éclat, ſans que le jeune amant pût découvrir la trahiſon, ni de qui il avoit à ſe plaindre.

Il falloit chercher un autre aſile à ſes amours. Le père avoit achevé alors de bâtir l'hôtel dont on vient de parler ; & quoiqu'il ne fût point encore meublé, ni fermé de portes & de fenêtres, parce que l'hiver avoit fait interrompre le travail, on y pouvoit être à l'abri des injures de l'air. Ce fut ce lieu que M. . . . choiſit pour la retraite de ſa maîtreſſe. Il fit porter dans l'appartement le plus commode autant de meubles qu'il en put dérober chez lui, ſans faire naître de ſoupçons, & continuant d'employer ſon valet dont il ne ſe défioit pas le moins du monde, il crut avoir trompé la vigilance de ſon père & celle de tous les jaloux. Cependant ſes abſences fréquentes & d'autres raiſons alarmèrent encore le valet de chambre. Les mêmes craintes le rendirent de nouveau perfide. Il découvrit tout au père, ſans

En effet, si l'on pouvoit dire que la liberté manquât jamais pour faire le bien, ce seroit dans des lieux où le pouvoir du vice est si tyrannique, qu'on s'y trouve quelquefois soumis malgré son inclination. Mais il est du moins libre de fuir, quand on se sent trop foible pour résister. C'est la doctrine de l'Evangile, de l'honneur & de la raison.

Le trait suivant, qui va servir d'explication à cette morale, excita à Londres la compassion de tout le monde. Un jeune homme, dont le nom & la famille étoient connus de toute la ville, & qui par ses qualités personnelles sembloit pouvoir aspirer aux premières distinctions de la patrie, s'étoit marié, par le conseil de ses parens, à une personne de son âge, qui lui avoit apporté pour dot autant de mérite que de bien. Quoique ce mariage ne fût point de son choix, il voyoit son épouse sans aversion, & il se seroit accoutumé à l'aimer, si rien n'eût troublé sa douceur naturelle & ses vertueuses inclinations. Mais la bonté de son caractère avoit déjà été dérangée par quelques amis, dont la société avoit eu trop d'agrément pour lui. Ils l'avoient entraîné dans la débauche. Le mariage devoit naturellement le ramener à une conduite plus réglée, & ses parens n'avoient point eu d'autre vue pour l'y porter; cependant le remède même

ſe changea en poiſon, & la nature de ſon mal en devint plus maligne & plus dangereuſe.

Ses amis ne pouvant ſouffrir l'air de réformation qu'ils lui virent prendre après ſes noces, concertèrent enſemble les moyens de le rengager dans leur *Club* (1). Comme il avoit trop de raiſon pour ne pas ſentir ce qu'il devoit à ſon épouſe, à ſon honneur & à ſon établiſſement dans le monde, ils n'auroient pas réuſſi à lui faire reprendre le chemin du vice; mais connoiſſant ſon humeur, ils eurent aſſez d'adreſſe pour ne lui rien propoſer qu'avec certains ménagemens. Ils lui firent conſidérer que Londres eſt d'une ſi vaſte étendue, qu'il pourroit ſans ſcandale ſe partager entre ſes plaiſirs & ſes devoirs; qu'il n'étoit queſtion que de choiſir pour leurs aſſemblées un quartier éloigné de ſa demeure; que ſon épouſe même pouvoit être trompée aiſément par quelque prétexte; enfin que rien n'étoit ſi facile dans une grande ville, que d'en impoſer au public, & de jouer différens perſonnages. Ces raiſons le féduiſirent. Il entreprit tout-à-la-fois deux rôles fort oppoſés; pendant le jour on le voyoit grave dans ſon quar-

(1) C'eſt le nom qu'on donne en Angleterre à certaines ... régulières qui ſe font dans les cabarets, & ... plaiſirs.

tier, attentif à ses affaires, laborieux, m
& le soir, aussitôt qu'il pouvoit se dérob
bienséance, il alloit se livrer pour toute
aux excès qui sont ordinaires à la jeun
Londres.

Il auroit fallu, pour soutenir consta
un genre de vie si bizarre, qu'il eût tr
secret de conserver au même degré le
vice & de la vertu; mais cet équilibre ét
possible, on ne fut pas long-tems à voir
emporter la balance. Son respect pour le
ses égards pour son épouse, les ménageme
avoit gardés pour sa fortune & pour sa
tion, tout disparut par degrés. Il négli
affaires. Il ruina son crédit. En moins d
sept ans, il dépensa tout son bien, avec
leure partie de celui de son épouse, & il s
méprisable à tous les honnêtes gens.

Cette triste épouse n'avoit pas attendu
tems à lui tendre la main dans le précipi
faire toutes sortes d'offres pour le rap
lui-même. Elle l'aimoit avec une tendre
trême. Elle avoit eu de lui, dans les pr
années de son mariage, deux enfans, do
térêt étoit un motif aussi pressant que
dresse. Cent fois elle avoit employé ses
& ses larmes, les sollicitations de ses pa
l'intercession de ses amis. Elle étoi

quelquefois d'avoir emporté la victoire. s'il y avoit eu quelques momens où l'in- avoit paru touché de ſes pleurs, la force abitude, l'exemple, les railleries de ſes ıgnons de débauche avoient détruit preſ- itôt ſon ouvrage. Enfin, trop foible pour plus long-tems à ſon infortune, elle dans une maladie (1), qui n'a point de lans notre langue, & qui n'eſt nulle part uneſte qu'en Angleterre. Réduite en peu mens à l'extrémité, elle prit la plume, recueillit toutes ſes forces pour écrire les ſuivantes à ſon mari, qui étoit dans le rdinaire de ſes débauches, où il paſſoit ıefois des ſemaines entières. Elle lui en- a lettre avec ſes deux enfans, dont le plus avoit pas ſix ans.

C'eſt à ces petits orateurs à plaider pour -mêmes. Jetez ſur eux un œil de père. ſont au moment de tomber dans l'op- bre & dans la miſère. A qui auront-ils re- s pour l'éviter? Hélas! qui pourra les croire qu'ils accuſeront leur père de leur mal- ? Jetez encore une fois les yeux ſur eux. l la nature ne vous dit-elle rien en leur

(1) ...s, *Brokenheart*. Ce mot traduit littéra- ...eur *briſé*.

présenter, le père arrache ses enfans de
de leur nourrice, les serre entre les siens
manière toute passionnée, & sans prononc
parole, ni vouloir rien entendre, il sort
tueusement, en les tenant toujours dans ce
traverse plusieurs rues, court, fend la p
ne répond à personne, & arrive tout hor
leine à sa maison, où il monte d'abord à
partement de son épouse. Elle étoit exp
La vue de son mari ne laissa pas de la r
un moment. Elle parut s'appercevoir de
reux effet de sa lettre, & mourut contente
pensée si douce. Pour lui, qui reconnut
qu'elle rendoit le dernier soupir, il n'y a
d'expression qui puisse donner une juste i
son désespoir. Ses premiers mouvemens a
à finir sa vie de ses propres mains. D'un
nombre de spectateurs que le bruit de ses



Elle étoit expirante.

'a liberté de se punir lui-même, comme
issoit le désirer; mais les plus sages s'y
rent pour l'intérêt de ses enfans. Il se
ensuite à la campagne, où son repentir
:ère & constant.

TRAITS

E GÉNÉROSITÉ SANS EXEMPLE.

ORALE HISTORIQUE.

morale ne paroîtroit pas si souvent en-
'e, si elle se présentoit toujours sous des
ussi agréables que dans l'histoire suivante.
homme, (il importe peu de quel pays,
on lui donne pour patrie le comté de
) étoit demeuré seul de sa race, & ne
issoit personne assez familièrement pour
nettre beaucoup de douceur dans le com-
ordinaire de la société. Il avoit des biens
érables. Mais ses désirs étant bornés par
ude d'une vie frugale, il ne voyoit point
sage il en pouvoit faire pour augmenter
heur de sa vie. Nulle passion qui pût le
par les motifs du plaisir. Nul enga-

gement qui parût le porter à rien par devoir. Sa condition lui devint ſi ennuyeuſe, qu'après un grand nombre de réflexions mélancoliques, il parvint à douter ſi une vie dans laquelle il ne voyoit aucune apparence de trouver jamais plus d'agrémens, ne méritoit pas d'être abandonnée, ne fût-ce que par cette raiſon, qu'un état incertain, tel que celui qui vient après la mort, paroît préférable à celui dans lequel on n'éprouve certainement que de la peſanteur & de l'ennui. Il en étoit déjà au choix de la mort, & dans le trouble dont il ne pouvoit ſe défendre, il s'agitoit avec tant de marques d'inquiétude, qu'un pauvre qui le trouva rêveur & diſtrait dans un lieu public où il ſe promenoit ſeul, ſe détermina à lui demander s'il avoit beſoin de ſes ſervices, ou s'il avoit quelque douleur preſſante à laquelle on pût remédier. M. Ily, c'étoit ſon nom, étoit connu du pauvre qui l'interrogeoit. Il lui répondit du ton d'un homme riche, qui n'eſt pas ſatisfait de ſa fortune. Ah! que ne faites-vous part aux autres, lui dit le pauvre, d'un bien qui paroît vous être inutile! Ce reproche fit naître mille réflexions à M. Ily. Il trouva du plaiſir à penſer qu'il pouvoit ſatisfaire un déſir auſſi empreſſé que celui qu'on lui marquoit, & ſe faiſant ſuivre du pauvre, il le conduiſit à ſa maiſon où il lui laiſſa le choix de ce

qui lui paroîtroit le plus propre à le rendre heureux. Ce misérable ne manquoit pas de raison. Il confessa naturellement à M. Ily qu'il n'avoit pas le goût des plaisirs, qui ne se trouvent que dans l'abondance; mais qu'une somme d'argent qui le mettroit en état de former un petit établissement avec sa famille, suffiroit pour remplir ses vœux. Elle lui fut accordée sur le champ. Il en fit un si bon usage, que dans peu de semaines il se vit en état de ne pas craindre la misère. M. Ily suivoit de l'œil les progrès de son ouvrage; & presqu'également sensible à la joie d'avoir changé la situation d'une famille malheureuse, & aux témoignages de reconnoissance qu'il en recevoit continuellement, il s'apperçut qu'une occupation si douce avoit mis un changement extrême dans sa propre condition.

Ses idées s'ouvrirent ainsi par degrés. Il conçut que le nombre des misérables n'étoit pas borné à ceux qui attendent des secours de la libéralité des passans, & que si un particulier étoit capable de tant de sensibilité pour ses bienfaits, il en pouvoit espérer beaucoup plus d'une infinité d'honnêtes gens qui joignent plus d'élévation d'ame aux mêmes besoins. Son cœur fut flatté de cette espérance. Il se fit une étude de chercher ceux qui lui paroîtroient dignes de son attention par d'autres motifs que la simple hu-

qui furent auſſi ſa ſeule caution, car il ſe déroba auſſitôt pour éviter d'être reconnu. On ignore ſi ſon intention étoit de leur faire un don de cette ſomme, ou un ſimple prêt; mais ces deux honnêtes gens qui n'avoient compté de recevoir ſon bienfait qu'à ce dernier titre, & qui s'étoient propoſé de lui en faire leur obligation, furent extrêmement ſurpris de voir diſparoître leur bienfaiteur. Ils prirent enſemble une réſolution auſſi extraordinaire que ſon action. Ce fut de faire afficher dès le lendemain ſur la place de Derby, toutes les circonſtances de leur aventure, avec une déclaration, par laquelle ils s'engageoient devant le public à reſtituer dans certains termes la ſomme qu'ils reconnoiſſoient avoir reçue. Et pour écarter toute apparence d'équivoque, ils promettoient de la dépoſer entre les mains du magiſtrat, en l'autoriſant à la remettre au porteur des certificats du miniſtre. Un procédé ſi noble attiroit l'admiration de tout le monde, lorſque le jour ſuivant en offrit une nouvelle matière, dans une autre affiche, qui contenoit la déclaration du bienfaiteur. Il proteſtoit que charmé d'avoir placé ſi heureuſement ſon bienfait; il ne demandoit point d'autre retour que le ſentiment de deux cœurs qui lui paroiſſoient ſi capables de reconnoiſſance; & prenant le public à témoin qu'il leur abandon-

noit la propriété de la fomme, il ajoutoit que pour éteindre jufqu'au droit de la redemander, il avoit renvoyé le même jour les certificats du miniftre au magiftrat. Ce ne fut pas tout d'un coup qu'on perça le voile où la modeftie de M. Ily s'étoit enveloppée; & peut-être cette belle action auroit-elle échappé pour toujours au public, fi l'intendant de fes affaires n'avoit fervi à la révéler, en rendant témoignage qu'il avoit fourni les deux mêmes fommes à fon maître dans le tems de l'évènement.

On ne trouvera pas le trait fuivant moins admirable. Une fille de quinze ans s'étoit laiffé féduire par un domeftique de fa maifon, & la crainte de fon père, qui étoit d'une humeur fort violente, lui avoit fait prendre le parti de fe cacher chez de pauvres voifins. Le domeftique encore plus effrayé, s'étoit mis à couvert par la fuite. On avoit tenté inutilement d'infpirer de la patience au père pour un malheur fans remède. La feule reffource qui reftoit à la jeune fille, étoit d'aller à Londres, avec l'efpérance de fe placer dans quelque maifon où fa difgrace ne feroit pas une raifon pour refufer fes fervices. Mais M. Ily, dont toute l'occupation étoit de s'intéreffer à la peine & aux embarras d'autrui, jugea que dans une ville où la corruption des mœurs eft égale dans les deux fexes, elle alloit achever de fe

perdre. On lui avoit parlé d'ailleurs fort avantageusement de son caractère. Il la vit ; & lui déclarant qu'après une faute telle que la sienne, il n'y avoit qu'une voie pour revenir à l'honneur, mais une voie dure & choquante ; il lui demanda si elle consentiroit à épouser son séducteur. Comme l'amour avoit eu moins de part à son désordre que la fragilité de la nature, la fierté de sa naissance lui fit faire quantité d'objections. Mais le secours n'étant offert qu'à ce prix, elle se rendit enfin aux motifs de sagesse & de vertu qui furent les seuls que M. Ily affecta d'employer. L'idée qu'il prit d'une femme à qui des conseils de cette nature étoient capables de faire surmonter les sentimens naturels de l'orgueil, le porta à ne rien épargner pour réparer son malheur. Il commença par acheter une charge honnête à son amant, & l'ayant envoyé à Londres avec son nouveau titre, il eut soin de le recommander aux amis qu'il avoit dans cette ville, pour lui donner occasion de se former au commerce des honnêtes gens. Ensuite, l'ayant établi dans le lieu où il avoit acheté son emploi, il prit lui-même la peine de lui conduire sa femme, qu'il avoit fait garder soigneusement dans cet intervalle. Il les fit marier, & il leur procura mille moyens de mener une vie douce & agréable. Cette entreprise étoit exécutée avec tant de

secret, que le père de la jeune fille n'ayant été informé de rien, il fut extrêmement surpris de recevoir un jour la visite de M. Ily, qui venoit le prier de rendre son amitié à sa fille, & d'agréer qu'elle lui rendît sa visite avec le commissaire son mari. L'étonnement du père augmenta encore, lorsqu'il apprit qu'avec cet emploi, qui mettoit son gendre au rang des plus honnêtes gens de la ville où il s'étoit établi, il étoit associé à l'entreprise des mines, dont les directeurs passent pour les plus riches particuliers de la province. C'étoit M. Ily qui avoit engagé son crédit pour le faire entrer dans cette société. Dans un pays où les richesses sont plus considérées que la naissance, tout changea de face pour le père. Il rendit ses bonnes grâces à sa fille pendant le reste de sa vie, & il lui fit en mourant des avantages qui la mirent en état de restituer à M. Ily ce qu'il avoit avancé pour son établissement.

On s'exposeroit à ne pas finir, si l'on entreprenoit de rapporter tous les exemples de sa générosité & de sa modestie. Il se reprochoit souvent, comme Titus, d'avoir perdu tout le tems qu'il n'avoit pas employé à faire du bien. Les esprits austères ne louèrent pas une autre sorte de vertu qu'il exerça dans sa maison, & que la vieillesse même ne l'empêcha point de pratiquer jusqu'à la fin de sa vie. Il avoit remarqué

que parmi les filles livrées à la débauche, il s'en trouvoit toujours un grand nombre qui s'y abandonnent sans penchant, & qui ne s'attachent à cette misérable profession que par des nécessités de fortune auxquelles il ne se présente point d'autre remède. Son cœur, devenu si facile à toucher, étendit sa compassion jusqu'à ces malheureuses victimes. Il en retira chez lui une multitude, qu'il trouva le moyen d'occuper d'une manière si utile, que non-seulement leur entretien ne l'engageoit point dans une dépense considérable, mais qu'avec le produit de leur travail, il en maria plusieurs à diverses personnes qui ne firent pas difficulté de les épouser. Ses censeurs crurent remarquer que celles dont il faisoit choix n'étoient pas les plus laides, & lui attribuèrent d'autres vues que celles de les appeler à une vie plus réglée; mais, en supposant même qu'il se réservât les droits du maître, il est clair que c'est toujours un bien de les avoir délivrées d'un beaucoup plus grand mal. On a compté avant la mort de M. Ily plus de quatre-vingts personnes qu'il avoit assistées de ses biens, jusqu'à mettre un changement considérable dans leur fortune; sans parler de divers établissemens qu'il fit pour les malades & pour les pauvres, dont le fruit subsistera d'autant plus long-tems, que rien n'est si respecté des anglois que ces charitables fondations.

ZELE
D'UNE FILLE ANGLOISE
POUR LA RELIGION.

UNE jeune fille, d'une beauté & d'un mérite extraordinaire, nommée *Anna Higgs*, ayant entendu parler de la fameuſe entrepriſe du docteur Berkley, pour répandre le chriſtianiſme dans les colonies angloiſes, & gémiſſant qu'elle eût manqué de ſuccès, réſolut d'y ſuppléer ſuivant la meſure de ſes forces, en faiſant du moins ſervir ſa beauté à rétablir une partie de ce grand projet. Le ſien fut de ſe rendre ſi aimable aux yeux de quelque célèbre miniſtre, qu'elle pût lui inſpirer une forte inclination, & de lui faire acheter ſa conquête par une promeſſe formelle de paſſer avec elle en Amérique, pour y employer tous ſes biens & tous ſes ſoins à la converſion des infidèles. On juge bien qu'une réſolution ſi ſainte ne s'exécuta point par les voies ordinaires de la galanterie. Cependant tout ce qu'une femme vertueuſe peut mettre en uſage pour relever ſes qualités naturelles, ne fut point

doient tant d'amour & de conſtance, qu'elle l'en croyoit peu capable. Enfin, preſſée par ſes inſtances, & preſqu'aſſurée du ſuccès par ſes ſermens, elle lui confeſſa que l'amour du plaiſir la faiſoit moins penſer au mariage que le zèle de la religion; qu'elle vouloit faire un apôtre de ſon mari, partager ſes travaux, & quitter Londres, en un mot, pour aller prêcher l'évangile en Amérique. Ce diſcours parut ſi extraordinaire au miniſtre, que ne pouvant ſoupçonner ſa maîtreſſe de le railler, il craignit que ſon eſprit n'eût ſouffert quelqu'altération. Il n'oſa la contredire ouvertement; mais n'étant guère diſpoſé non plus à goûter ſes propoſitions, il ſe retrancha dans des excuſes & des objections ſi frivoles, qu'il n'en fallut pas davantage à la ſincère Anne pour lui faire juger qu'elle avoit été trompée par les apparences. Son zèle n'excluoit pas un peu de fierté, & la moindre de ces deux cauſes étoit capable de lui inſpirer un juſte dédain pour un homme qui répondoit ſi mal à ſon attente. Elle déſeſpéra même de parvenir par d'autres voies à ce que la religion & l'amour n'avoient pu lui faire obtenir. Le miniſtre & tout ce qui lui reſſembloit, fut congédié.

Cependant leur mariage étoit ſi avancé qu'il fallut juſtifier aux yeux des deux familles une

rupture si éclatante. Anne refusoit de s'expliquer. Le ministre confus de sa disgrâce, & piqué de se voir tourner en ridicule par ceux qui avoient envié son bonheur, n'eut pas plus de discrétion que de courage. L'aveu qu'il fit de son aventure n'ayant point tardé à se répandre, il parvint aux oreilles du jeune cavalier qu'Anne avoit rebuté, & que cette rigueur n'avoit pas guéri de sa passion. Que n'eût-il pas fait pour lui plaire? Il ne balança pas un moment à s'aller jeter à ses pieds, & ne lui déguisant rien de ce qu'il venoit d'apprendre, il lui offrit d'embrasser l'état ecclésiastique, si c'étoit à cette profession qu'elle destinoit son cœur, & de parcourir avec elle tous les déserts de l'Amérique. Elle avoit trop de bon sens pour ne pas distinguer un emportement de passion d'un zèle sincère; mais ce transport du moins ne lui permettoit pas de douter qu'elle ne fût aimée, & c'étoit déjà un des avantages qu'elle avoit voulu se procurer. L'autre pouvoit en être la suite, & devenir même le fruit d'une ardeur moins tumultueuse. Elle promit sa main au jeune homme, sans autre condition que de l'aimer constamment. Ce mariage ne tarda pas à se conclure; & si leur ardeur pour le voyage de l'Amérique, qui ne paroissoit point se refroidir, non plus que leur tendresse mutuelle, n'eut point son exécution,

xécution, on ne douta pas du moins qu'ils ne contribuassent de leurs conseils & de leurs richesses tous les projets que le zèle de la religion feroit former.

AVENTURE DE BETLEM NIGLOS.

BETLEM NIKLOS, d'une ancienne maison illustrée par le fameux Betlem Gabor, étoit aimé d'une princesse, pour qui il n'avoit pas une passion moins vive. Obligé de s'en séparer pour quelque tems, il reçut d'elle une boîte cachetée, qu'elle lui donna sans lui dire ce qu'elle contenoit, ni ce qu'il devoit en faire, si ce n'est qu'elle lui défendit de l'ouvrir avant que d'être arrivé à Hermanstadt où son devoir l'appeloit, elle se retira ensuite, & lui défendit de la suivre.

Il resta plusieurs momens interdit, & comme immobile. Mais enfin il fallut partir, & s'éloigner de ce qu'il avoit de plus cher au monde. Etant en chemin, il repassa dans son esprit tout ce qui

» eſt inſéparable du caractère des hommes
» nous ne ſaurions prendre trop de préca
» pour nous aſſurer de leur fidélité, & q
» bien rare d'en trouver qui méritent que
» ayons une entière confiance en leur p
» Je vous pardonne cependant l'infidélit
» vous venez de me faire, puiſque c'eſ
» qui vous ai tendu ce piége pour vous y
» tomber. Obſervez à l'avenir plus relig
» ment que vous n'avez fait toutes les c
» tions que je vous ai preſcrites, ſi vous v
» que je continue de ſouffrir que vou
» donniez quelquefois des marques de
» amour. »

Il ne falloit pas moins que des expreſſ
flatteuſes pour effacer de ſon eſprit les t
du premier billet. Se trouvant tout-à-cou
tamorphoſé, Betlem voulut examiner c
reſtoit dans la boîte; il y trouva trois peti
quets, qu'il ouvrit, & qui contenoient
bagues, ſur leſquelles étoient trois de
vrais prodiges d'eſprit & d'amour.



HISTOIRE
D'UN
POETE SAXON.

UN ſeigneur allemand racontoit qu'il avoit eu
ɔng-tems dans ſes terres un hermite ſaxon, qui
ıi avoit demandé la permiſſion d'y bâtir une ca-
ane au milieu d'un bois fort agréable, & qui
y étoit occupé pendant douze ou treize ans à
ɔmpoſer des vers dont tous les ſujets étoient
oins chrétiens que philoſophiques. Il s'en trouva
e ſi bons, que le ſeigneur ne put ſe perſuader
ı'ils vinſſent d'un homme auſſi ſimple, & d'un
r auſſi commun que l'hermite le paroiſſoit. Il le
'eſſa d'en compoſer quelques-uns en ſa pré-
nce. L'ayant obtenu après beaucoup d'inſtan-
s, le ſeigneur allemand avoit eu tant d'éton-
ment de voir changer la phyſionomie & la
ntenance du poète, à meſure qu'il s'échauffoit
ns la compoſition, qu'il l'avoit cru véritable-
ent inſpiré de quelque démon poétique. Il n'eut
s de peine, après cette expérience, à juger
e c'étoit le genre de vie auquel il s'étoit ré-
it, & ſur-tout la mauvaiſe qualité de ſa nour-

oient un homme revenu de toutes les folles
s qui avoient causé sa ruine. Le seigneur
ıd le crut digne de sa protection & de son
Il lui offrit de s'employer pour le faire
: dans son bénéfice, & l'ayant fait consentir
er sa solitude, il le traita chez lui avec
ıup de caresses & de distinctions. Mais tan-
il faisoit agir effectivement ses amis pour
ncilier avec son évêque & son chapitre,
t l'enleva presque subitement. Toutes ses
sitions sont restées entre les mains de son
teur qui les conservoit précieusement &
proposoit d'en donner les meilleures au
. La principale étoit un poème sur les
âges de l'homme, qui, selon lui, égaloit
: que nous avons de plus estimé dans notre



ment. Il ſut reconnu par la mère, qui ſe mit à jeter des cris affreux en le voyant, & loin de ſouffrir qu'il ſecourût ſa fille, elle s'efforça de le repouſſer avec la dernière furie. Vingt ou trente femmes qui étoient enſemble dans le bain augmentèrent la confuſion, en voulant ſavoir la cauſe du bruit. Elles l'apprirent; mais pendant que le jeune amant étoit aux mains avec la mère, que celle-ci crioit de toute ſa force, que c'étoit un homme, qu'une partie des femmes opinoient à le déchirer avec leurs ongles, & que les autres moins irritées vouloient prendre ſa défenſe, on oublia la fille, qui étoit toujours au fond de l'eau; & ſon évanouiſſement ayant contribué ſans doute à l'affoiblir beaucoup, elle y fut étouffée en deux ou trois minutes. Enfin, quelques femmes la relevèrent, & s'apperçurent auſſi-tôt de ſon malheur. L'amant s'approcha auſſi d'elle pour s'en aſſurer par ſes yeux. Le déſeſpoir le ſaiſit à cette vue. Il accuſa la mère de barbarie. C'étoit à elle en effet qu'on devoit reprocher la mort de ſa fille. Il réſolut de ſe noyer, & de la noyer avec lui pour venger ſon amante. Rien ne put l'empêcher de la ſaiſir entre ſes bras, & de ſe laiſſer tomber dans le bain, dont la profondeur étoit d'environ quatre pieds. Il n'y eut point d'efforts qui puſſent lui arracher ſa proie, ni le ſauver lui-même. On ſe hâta de mettre le



bain à sec par l'écoulement ordinaire. Mais la lenteur avec laquelle l'eau se retira, ne rendit pas ce secours moins inutile.

HISTOIRE D'UN ILLUSTRE BATARD.

VOICI un exemple propre à grossir la liste déjà nombreuse des illustres bâtards. Un jeune homme, nommé *Savage*, bâtard de milord *Rivers*, eut le malheur de tuer un homme dans une partie de débauche. Il fut arrêté par la justice, & les procédures qui regardent le meurtre étant fort promptes chez les anglois, il se vit condamné en peu de jours à perdre la vie par le supplice ordinaire. Son père & sa mère qui s'étoient contentés jusqu'alors de fournir à son entretien, par une pension médiocre, parurent s'intéresser peu à sa disgrâce. Il ne lui restoit plus d'espérance, lorsque l'approche de la mort, qui éteint le courage & l'esprit dans la plupart des hommes, lui fit naître, ou plutôt servit à lui faire découvrir dans lui-même un talent qu'il avoit toujours

ignoré. Il devint poëte en un mot la veille de son supplice. Son essai fut une requête au roi, dans laquelle il s'efforça si heureusement de le toucher en faveur de son âge & de son repentir, que ce prince suspendit en effet l'exécution de la sentence, & lui fit grâce quelques jours après. Une juste reconnoissance pour le service qu'il avoit reçu des muses, acheva de lui faire développer son génie. Les pièces qu'il composa sur son malheur, sur ses craintes & sur la clémence du roi, furent regardées comme autant de chef d'œuvres, & sa facilité n'ayant fait qu'augmenter par l'exercice, il s'acquit depuis ce tems-là, avec la réputation de poëte excellent, assez de protection & de crédit pour s'élever à la fortune. Mais si la compassion & la naissance extraordinaire de son talent avoient d'abord prévenu tout le monde en sa faveur, l'envie s'arma ensuite contre un succès si constant: des poëtes fort inférieurs à lui, & par conséquent moins dignes de récompense, ne laissèrent pas de s'offenser qu'on lui en accordât plus qu'à eux. En convenant qu'il la méritoit par ses poésies, ils entreprirent de faire honte à ses bienfaiteurs de la familiarité avec laquelle ils recevoient un homme flétri par une sentence de mort, & condamné d'ailleurs à l'ignominie par le malheur de sa naissance.

M. Savage se crut obligé, pour la justification

de ſes amis, d'entreprendre la ſienne publiquement. Elle lui coûta peu pour le premier article. Le public ſe porte de lui-même à mettre une juſte différence entre les crimes volontaires, & ceux qu'une fureur aveugle produit quelquefois dans la chaleur du vin. Le récit même que le jeune poète publia des circonſtances de ſon action, & le tour qu'il donna à ſes regrets, fit prendre une idée extrêmement avantageuſe de ſon caractère. Rien n'étoit ſi tendre & ſi naturellement exprimé que ſon repentir. Sa pièce fit verſer des larmes à ſes plus cruels ennemis, & les parens même de celui qui étoit mort de ſa main, avoient conſenti à le voir, & à ſe réconcilier avec lui, depuis l'opinion qu'elle leur avoit fait prendre de ſes ſentimens.

L'article de la naiſſance étoit d'autant plus difficile à traiter, que M. Savage, craignant de déplaire aux deux perſonnes qui lui avoient donné le jour, n'oſoit tirer de leur qualité & de leur mérite ce qui pouvoit ſervir de réponſe à la baſſeſſe qu'on lui reprochoit. Son ennemi avoit repréſenté ſon origine ſous les plus affreuſes couleurs, dans un poëme intitulé *le Bâtard*. On avoit bien ſoupçonné juſqu'alors qu'il étoit fils de milord Rivers & d'une dame de la plus haute diſtinction. Mais le ſilence du père étoit un ſujet d'embarras, dont la malignité ſe prévaloit cruel-

lement. Enfin ce ſeigneur, forcé par l'eſtim
reconnoître un fils ſi digne de lui, prit le p
de déclarer publiquement qu'il lui apparten
Quoique cette démarche, qui fit autant d'h
neur à l'un qu'à l'autre dans l'eſprit des honn
gens, ne ſuffit pas pour impoſer abſolum
ſilence à l'envie, elle ſervit du moins à rendr
combat plus égal, en donnant droit au je
poëte de ſe défendre ſur un autre ton. S
s'écarter des bornes de la modeſtie, il fit ſe
à ſes adverſaires que leur haine & leurs attaq
n'étoient honteuſes que pour eux; & la plup
des écrivains du tems ſe déclarant pour ſa cau
il ſut tirer une véritable gloire de ce qui fai
juſques-là ſa honte.



DÉCOUVERTE D'UNE ISLE NOUVELLE.

LE retour d'un vaiſſeau anglois, dont on n'avoit pas eu de nouvelles depuis ſon départ, & qu'on croyoit ſubmergé avec tout l'équipage, combla de joie, non-ſeulement ceux qui s'y intéreſſoient particulièrement, mais toute l'Angleterre même, qui a toujours été extrêmement ſenſible à ce qui peut augmenter ſon pouvoir & ſa réputation ſur mer. Cet heureux vaiſſeau revint chargé de richeſſes qu'on n'attendoit pas, & maître d'une île qui n'étoit pas connue. Il étoit parti l'année précédente, ayant à bord deux cens hommes, qui s'étoient embarqués volontairement pour la Géorgie, avec ſa cargaiſon de grains, d'inſtrumens & d'autres munitions. Après trois ſemaines de navigation tranquille, il eſſuya une tempête des plus violentes, qui le fit errer pendant vingt-quatre jours au gré des vents & des flots. Enfin la mer s'étant adoucie, le pilote qui avoit tout-à-fait perdu ſa route, & qui

confultoit inutilement fon aiguille & fes cartes, apperçut une côte qu'il prit pour le continent de l'Amérique, malgré les repréfentations du capitaine, qui ne pouvoit fe perfuader qu'on eût fait tant de chemin. Mais il fut aifé de reconnoître, en approchant, que c'étoit une île. On ne douta point que ce ne fût une des Bermudes, & l'on prit le parti d'y relâcher pour faire quelques réparations néceffaires au vaiffeau.

Il fallut côtoyer long-tems le rivage, avant qu'on découvrît la moindre apparence de port ou d'habitation. Cependant l'impatience de débarquer, & le mauvais état du vaiffeau, firent choifir l'endroit qui parut le plus favorable, & quoiqu'il fût défert, on efpéra de gagner facilement par terre les ports ou les lieux habités. Le vaiffeau demeura à l'ancre avec un petit nombre de matelots pour le garder, tandis que le capitaine, fuivi de tout fon monde, entreprit de pénétrer dans le pays. Il n'eut pas plutôt gagné le fommet de la côte, que fes yeux furent charmés de la beauté du payfage, & fur-tout d'appercevoir un nombre infini de fleurs que la terre paroiffoit produire naturellement. Il avança quelque tems fans voir autre chofe que de la verdure, des fleurs & des bois, jufqu'à ce qu'ayant remarqué quelques traces des pieds d'un homme, il ne douta plus qu'il ne fût proche de quelque habitation.

En effet, il trouva un peu plus loin trois hommes nuds, armés d'arcs, & parés de plumes. L'envie de ne leur causer aucun effroi, le fit avancer seul vers eux, en leur faisant de la main divers signes d'amitié. Ils l'attendirent d'un air ferme, & loin de marquer de la surprise ou de la crainte, le reçurent avec des témoignages de joie. N'entendant rien à leur langue, il ne put leur expliquer ses bonnes intentions qu'en leur rendant les mêmes caresses; mais pour se les concilier tout-à-fait, il leur présenta du pain & de la chair salée, qu'ils reçurent avidement, & mangèrent de même. Pendant ce tems-là tous ses gens s'approchèrent peu à peu, & les trois sauvages ne voyant rien de menaçant dans leur manières, parurent les recevoir avec la même satisfaction.

Il s'agissoit de leur faire entendre le désir qu'on avoit de parler à leurs chefs, & de reconnoître leurs habitations. L'un d'eux prit le capitaine par la main, & se disposa à le conduire, comme s'il eût pénétré son dessein. Cependant au lieu de le mener directement à leurs cabanes, il lui fit prendre le chemin d'une colline qui étoit à quelques milles de-là, & qui recevoit de l'ombre de quelques arbres, au milieu desquels les anglois découvrirent un petit édifice composé de bois & de boue. Avant que d'y faire entrer le capi-

taine, les sauvages lui firent remarquer une pierre assez grosse qui étoit à quelques pas de la porte, & qui paroissoit y avoir été placée à dessein. Ils croisèrent en même tems leurs bras sur leurs poitrines, & levant tristement leurs yeux vers le ciel, ils sembloient vouloir exprimer que c'étoit le tombeau de quelque personne qu'ils regrettoient. Le capitaine entra dans la cabane, qui ne lui offrit d'abord que des murs nuds & grossiers; mais ses regards étant tombés sur une des poutres qui traversoient le mur, il y apperçut des caractères dont la curiosité le fit aussitôt approcher. Celui de qui ils étoient avoit pris soin de polir cette partie de la poutre pour les rendre plus lisibles. Ils paroissoient avoir été gravés avec la pointe d'un couteau. Ils étoient en langue françoise. Les voici, tels que le capitaine les transcrivit de sa propre main :

Je suis françois, de Rennes en Bretagne. Je me suis embarqué à la Rochelle l'année 1718, sur un vaisseau du capitaine Perrin, pour aller à Quebec. Notre vaisseau a fait nauffrage. J'ai été jeté sur le bord de cette île sans savoir de quelle manière, ayant perdu toute connoissance. Il y a douze ans que j'y vis dans cette hute. Priez Dieu pour mon ame, Jean-Baptiste Loyselle, 1730.

On lisoit plus bas :

Les sauvages d'ici sont fort doux : ils me traitent fort bien. Cette île est grande, n'ayant pas moins de vingt lieues, ce me semble. Si je ne me trompe, il y a beaucoup de mines. Il y a aussi beaucoup d'arbres à gomme, & le terroir produit toutes sortes de bonnes herbes & de bons fruits.

Au-dessous étoient encore 1731 & 1732, ce qui paroît prouver que ce Jean-Baptiste Loyselle, quel qu'il fût, n'a vécu que deux ans après sa première inscription.

Le capitaine & ses gens comprirent sans peine, après cette explication, que Loyselle étoit mort, & que la pierre qu'ils avoient vue à l'extrémité de la cabane étoit son tombeau. Il prit plus de confiance aux trois sauvages sur cette preuve de leur douceur & de leur bon naturel, & ne doutant pas même que leur intention n'eût été de le rassurer contre toutes sortes de craintes, en lui faisant voir qu'ils avoient traité humainement un homme qui lui ressembloit, il se félicita d'avoir été jeté par la tempête dans une si belle île, qui ne paroissoit pas avoir été découverte, & dont il pouvoit prendre possession par conséquent pour le roi d'Angleterre. Il lui donna sur le champ le nom de *Lewis*, qui est son propre nom.

D'autres sauvages, qui l'avoient apperçu, lui

Z 2

& ſes gens, ne tardèrent point à répandre dans l'habitation voiſine l'arrivée de ces nouveaux hôtes. L'empreſſement fut extrême pour les voir, & pour les combler de préſens & de careſſes. On leur montra les habits de Loyſelle, qui avoient été conſervés avec ſoin, quoiqu'ils fuſſent ſi uſés qu'ils tomboient en pièces. Son couteau, ſon livre de prières, & quelques pièces d'or & d'argent qu'on avoit trouvées apparemment dans ſes poches, étoient auſſi entre les mains du chef de l'habitation, qui les regardoit comme un dépôt précieux. Les anglois reconnurent aiſément qu'ils étoient redevables d'un accueil ſi humain au ſouvenir de ce françois, qui avoit vécu ſans doute aſſez honnêtement avec les ſauvage pour s'en faire aimer.

Les ſuites répondirent à cet heureux commencement. Après quelques jours de repos, le capitaine s'attacha à prendre une parfaite connoiſſance du lieu, & réſolut de ne pas ſe remettre en mer ſans y avoir établi ſolidement les anglois. Il avoit aſſez de monde pour y bâtir un fort, & pour y laiſſer une partie de ſes gens. Les premières ſemaines furent ſi bien employées à cette entrepriſe, qu'il ſe vit avant la fin du mois un château capable de réſiſtance. Il ne ſongea plus qu'à parcourir, toutes les parties de l'île, pour en faire un rapport fidèle en Angleterre. Outre

les richesses que Loyselle lui avoit annoncées dans son inscription, il découvrit quantité d'autres propriétés de l'air & du terroir, qui firent espérer que cette île deviendroit un jour une de leurs meilleures colonies.

AVENTURE

ANGLOISE

Au sujet du droit des Sépultures.

DEPUIS la réformation, l'usage commun d'Angleterre excluoit les sépultures des églises, & laissoit seulement la liberté de suspendre aux murs les épitaphes des morts. Mais comme on n'y connoissoit point de réglement civil ni ecclésiastique qui pût donner à cette coutume le nom & la force d'une loi, & qu'il y a même plusieurs églises, telles que celle de Westminster, où les exemples opposés sont en fort grand nombre, il se trouva quelques seigneurs, qui, fâchés de voir les cendres de leurs parens & de leurs amis confondues dans des cimetières de campagne avec celles du peuple, entreprirent de forcer les ecclésiastiques à leur donner un lieu de repos plus

honorable. Ceux-ci, ſans autre raiſon que l'habitude, inſiſtèrent ſur la méthode ordinaire, & ne ſe ſentant peut-être point aſſez forts pour réſiſter au pouvoir ſéculier, ils eurent recours dans pluſieurs endroits à divers ſtratagêmes qui leur réuſſirent d'abord aſſez bien dans quelques bourgs du pays de Galles, où les ſeigneurs avoient obligé les miniſtres d'accorder la ſépulture à quelques-uns de leurs parens: cette violence eut des ſuites qui répandirent la frayeur & l'étonnement dans toute cette partie de l'Angleterre. Heureuſement que par le courage & l'adreſſe d'un gentilhomme du pays, l'artifice ne dura pas aſſez long-tems pour cauſer tous les effets qu'on en pouvoit craindre. Quelques miniſtres réſolus de concert à ne rien épargner pour ſoutenir le droit de leurs égliſes, avoient trouvé le moyen de faire un miracle autant de fois qu'il en étoit beſoin pour donner du crédit à leur cauſe. Le jour d'après un enterrement, on voyoit avec admiration le tombeau ouvert, & le cercueil dehors à quelque diſtance, comme ſi le ciel eût voulu déclarer par cet effet prétendu de ſa puiſſance, qu'il n'approuvoit point ce que le miniſtre avoit condamné. Les plus incrédules avoient peine à réſiſter au témoignage de leurs propres yeux, qui voyoient la terre diſperſée, ſans aucune marque qui pût leur faire ſoupçonner que

la malice humaine eût la moindre part à ce désordre. Le même accident étant arrivé plusieurs fois, & dans des lieux différens, il n'y eut presque personne qui ne prît parti pour les ministres, & qui ne craignît de s'attirer la vengeance du ciel, en manquant de soumission pour des preuves si éclatantes de sa volonté.

Cependant un gentilhomme de Carnarvanshire, qui ne put prendre bonne opinion de tous ces prodiges, attendit quelqu'occasion de les approfondir, & la trouva bientôt dans l'un des murs mêmes où l'on publioit qu'il en étoit arrivé quelques-uns de la même nature. Une personne de distinction y devant être enterrée dans l'église, malgré l'opposition ordinaire du ministre, il n'épargna point quelques sommes d'argent pour se la faire ouvrir secrétement aussitôt que l'enterrement fut fini, & il eut la constance d'y passer la nuit pour observer tous les événemens. L'obscurité l'empêcha d'abord de remarquer que la fosse s'ouvroit, & que la terre vomissoit en effet le cercueil; mais à peine le trou fut-il fermé, que la lumière qui se répandit aux environs, lui fit juger que les acteurs de la comédie n'étoient pas éloignés. Il s'approcha intrépidement de la fosse, où il apperçut un homme debout, qui achevoit d'arranger les choses autour de lui; & à la lumière de deux chandelles qui étoient au

fond du trou ; il découvrit le miniſtre, qu
avoit le corps à demi-caché ſous une eſpèce d
voûte qui communiquoit à la foſſe, & qui don
noit les ordres les plus convenables à ſon deſſein
Il y auroit eu quelqu'imprudence à lui faire con
noître ſur le champ qu'il avoit un témoin
proche de lui, & peut-être y avoit il mêm
quelque danger ; ainſi le gentilhomme ſe retir
ſans bruit, & remit l'éclairciſſement au lende
main. Ayant profité du reſte de la nuit pou
avertir les parens du mort, il ne manqua pas d
ſe rendre le matin à l'égliſe, où il trouva déjà l
peuple en foule, qui conſidéroit avec admiratio
le nouveau prodige, & qui oſoit à peine s'appro
cher de la foſſe. Pour lui, que la crainte n'arrêto
plus, il deſcendit aux yeux de tout le monde
& ſe croyant fort aſſuré de ce qu'il y devo
trouver, il chercha d'abord le trou par lequel
avoit vu paſſer la tête du miniſtre. Mais cett
ouverture avoit été bouchée avec tant de ſoin
que l'ayant cherchée inutilement, il ne lui reſ
point d'autre parti que d'aller droit à ſa maiſon
qui touchoit à l'égliſe, dans l'eſpérance de trouve
de ce côté-là l'entrée de la voûte. Il ſe fit aſſe
bien accompagner pour ne craindre aucun
réſiſtance, & il n'eut pas beſoin d'une longu
recherche pour découvrir des traces du travail d
la nuit. C'étoit en effet le miniſtre, qui, avec l

ſecours de quelques perſonnes intéreſſées au ſuccès de ſes vues, avoit profité de l'intervalle qu'on met toujours entre le trépas & l'enterrement d'un mort, pour diſpoſer ſi favorablement la foſſe, que par le moyen de quelques planches qui ſoutenoient le peu de terre ſur laquelle on poſoit doucement le cercueil, & d'un trou inférieur qui étoit aſſez grand pour contenir un homme robuſte, rien n'étoit ſi facile que de pouſſer dehors & le cercueil & la terre nouvellement remuée qui le couvroit. Le fond de la foſſe & le chemin creuſé qui y conduiſoit, avoient été rétablis du côté de l'égliſe d'une manière capable de tromper les plus défians & les plus curieux. Mais il avoit été impoſſible, dans un ſi court eſpace, de remettre tout dans le même ordre du côté de la maiſon.

Le chagrin du miniſtre ne mit perſonne dans ſes intérêts, parce que la ſatisfaction qu'un chrétien peut trouver à choiſir une égliſe pour le lieu de ſa ſépulture, n'étant condamnée, comme on l'a dit, par aucune loi, il n'y avoit qu'une inſupportable obſtination qui pût porter les eccléſiaſtiques du pays à s'y oppoſer.



» dans l'éloge de M. Littre, peut se passer d'élo-
» quence, mais un médecin ne le peut guère.
» L'anatomiste n'a que des faits à découvrir
» & à exposer, mais un médecin éternellement
» obligé de conjecturer sur des matières très-
» douteuses, l'est aussi d'appuyer ses conjectures
» par des raisonnemens assez solides, ou qui du
» moins rassurent & flattent l'imagination des
» malades effrayés. Il doit quelquefois parler
» sans avoir d'autre but que de parler; car il a
» le malheur de ne traiter avec les hommes que
» lors précisément qu'ils sont plus foibles & plus
» enfans que jamais. Cette puérilité de la maladie
» règne principalement dans le grand monde,
» & sur-tout dans une certaine moitié de ce
» grand monde qui occupe plus les médecins,
» qui sait mieux les mettre à la mode, & qui a
» souvent plus de besoin d'être amusée que
» d'être guérie. Un médecin peut agir plus rai-
» sonnablement avec le peuple; mais s'il n'a pas
» le don de la parole, il faut en récompense
» qu'il ait presque celui des miracles. »

Malgré toute la vérité de ces réflexions, le médecin anglois fut assez heureux pour réussir par une autre méthode. Un charlatan, dont il s'étoit fait suivre, & qui avoit l'usage de la langue aussi libre que son maître affectoit de l'avoir peu, employa quelques semaines à

répandre le bruit de ses merveilles. Lisbonne en fut rempli avant qu'elles fussent vérifiées par la moindre expérience. On se racontoit l'histoire de cent guérisons étonnantes qu'on attribuoit moins aux règles ordinaires de la médecine, qu'à quelque don extraordinaire de la nature; car pour combler le prodige, on assuroit qu'au lieu de se servir de ses mains pour tâter le pouls des malades, & pour les autres opérations du métier, il ne jugeoit des maladies que par la vue & l'odorat.

Ceux qui recoururent donc les premiers au médecin anglois, s'imaginèrent qu'ils n'alloient chez lui qu'à la suite d'une infinité d'autres, & regardèrent sa maison comme un lieu déjà fameux par quantité de miracles. Il avoit peu de peine à les satisfaire. Son silence perpétuel le délivroit de l'embarras de répondre. Après avoir examiné quelque tems les parties extérieures du malade, & les avoir flairées plusieurs fois, il prenoit une plume & du papier, sur lequel il écrivoit au hasard quelque recette de sa propre invention. Heureux qui s'en trouvoit mieux. Plus heureux ceux qui ne s'en trouvoient pas beaucoup plus mal. Mais comme la fortune se mêle de tout, il arriva qu'une personne de distinction fut guérie par cette voie d'une incommodité dangereuse. C'étoit une femme. Elle signala sa reconnoissance

par un présent considérable, & par des éloges continuels de son Esculape. Il n'en falloit pas davantage pour rendre la cour aussi crédule que la ville. Les richesses des deux Indes sortirent bientôt des coffres d'une infinité de vieux seigneurs, pour entrer dans celui du médecin.

Dans la crainte de se trahir lui-même par quelque parole involontaire, il n'admettoit jamais personne sans avoir eu soin de se remplir la bouche d'un morceau d'ambre, garni de pointes assez piquantes, pour le faire souvenir continuellement que son intérêt étoit de se taire. Il ne manquoit pas non plus de se boucher le nez, de peur d'être quelquefois forcé de distinguer trop bien les odeurs. Ces deux précautions, qui lui réussirent d'abord avec tant de bonheur, qu'en moins de six mois il se vit riche de dix mille moydors, furent néanmoins en quelque sens la cause de sa ruine. On en trouvera les circonstances encore plus plaisantes que celles de sa fortune.

Comme il ne se piquoit pas de continence, il passoit peu de nuits, sans se faire accompagner de quelque belle portugaise : mais ne pouvant s'armer alors contre les indiscrétions de sa langue, il eut le malheur d'être aussi foible que Samson avec une fille aussi maligne que Dalila. Cette rusée lui entendit prononcer quelques paroles,

qui lui échapèrent ſans réflexion; & quoiqu'elle n'y comprît rien, parce qu'elles étoient en anglois, elle reconnut très-bien que c'étoient des mots articulés. Surpriſe d'un tel miracle, elle fit tout ce qui dépendoit d'elle pour le faire renouveler, & s'en étant aſſurée de plus en plus, elle l'attribua le lendemain à la vertu de ſes charmes. L'aſſocié du médecin, qui l'entendit badiner ſur cette aventure, en craignit auſſitôt les ſuites. Il en avertit ſon maître, & de concert, ils lui offrirent cent moydors pour l'engager au ſilence. Elle les accepta, mais bien réſolue de violer le plutôt qu'elle pourroit tous les ſermens qu'on avoit exigés d'elle.

L'hiſtoire fut bientôt répandue dans tous les lieux où la réputation du médecin avoit pénétré. La plupart de ceux qui l'avoient vu, commencèrent à le regarder comme un impoſteur. Quelques-uns néanmoins pouſsèrent la crédulité juſqu'à ſe perſuader qu'il pouvoit lui être arrivé, comme à d'autres muets, de recouvrer tout d'un coup l'uſage de la parole, & s'il eût tâché lui-même d'aider à cette erreur, il n'eût pas choiſi le parti le moins prudent. Mais ne ſe défiant point aſſez de la fidélité de celle qui le trahiſſoit, il reprit ſon perſonnage ordinaire avec plus d'effronterie que jamais. Cette hardieſſe irrita les dupes. Un jour qu'il étoit dans l'exercice de ſa

béralités & à ses soins. Il eut d'elle un fils, 'étoit le fruit de l'amour. Il n'avoit point d'autre nfant de son épouse. Toutes sortes de raisons e portoient à l'aimer. Cependant par un caprice extraordinaire, il le vit naître avec le dernier chagrin, & n'ayant point de meilleur ami que on frère, il lui fit confidence de sa peine. La réputation de sagesse où il étoit dans le monde, & sur-tout la crainte de déplaire à son épouse, avec laquelle il avoit toujours vécu fort honnêtement, faisoient son plus grand embarras. Heureusement l'aventure étoit encore secrète : mais la mort de sa maîtresse, qui suivit de fort près le tems de ses couches, & la difficulté d'enlever l'enfant qu'elle avoit secrètement chez elle, alloient faire éclater le mystère, parce que les assiduités précédentes de sir Henri ne pouvoient manquer de le trahir. Ce fut dans cette extrêmité que son frère s'offrit à le servir avec toute la générosité d'un véritable ami. Il lui promit de se faire passer pour le père de l'enfant, & de prendre aux yeux du public cette galanterie sur son compte. L'offre fut acceptée; & comme il se trouve peu de gens qui se chargent volontiers de la honte d'autrui, cette supposition passa tout d'un coup pour une vérité constante.

Les amis de sir Henri, qui n'avoient pas ignoré les soins qu'il rendoit depuis long-tems à sa

BIZARRE DISPOSITION D'UN TESTAMENT.

SIR HENRI F...., descendu, dit-on, d'une famille françoise, qui passa en Angleterre sous le règne d'Edouard III, mourut à Welches en Sussex, où il étoit né. Etant sans enfans, son titre & ses biens pasèrent à M. Charles Eversfield, qu'il avoit nommé son héritier universel, sans autre motif qu'une longue & tendre amitié. Avec le même désintéressement, il laissa cinq cens livres sterling qui devoient être employées à la construction d'un monument dans l'église de Westminster pour honorer la mémoire du duc d'Argyle. Ce seigneur étoit encore plein de vie, & sir Henri ne le connoissoit que par la renommée de ses vertus. Ainsi l'amitié & l'estime présidèrent seules à ce testament.

Mais l'admiration due à deux sentimens si nobles, se soutiendra-t-elle, après ce que l'on va lire? Sir Henri avoit un frère qu'il avoit aimé long-tems avec une parfaite tendresse. Elle duroit encore, lorsqu'il conçut de la passion pour une jeune fille de son voisinage, qui résista peu à ses

libéralités

béralités & à ses soins. Il eut d'elle un fils, 'étoit le fruit de l'amour. Il n'avoit point d'autre nfant de son épouse. Toutes sortes de raisons e portoient à l'aimer. Cependant par un caprice xtraordinaire, il le vit naître avec le dernier hagrin, & n'ayant point de meilleur ami que on frère, il lui fit confidence de sa peine. La éputation de sagesse où il étoit dans le monde, & sur-tout la crainte de déplaire à son épouse, avec laquelle il avoit toujours vécu fort honnêtement, faisoient son plus grand embarras. Heureusement l'aventure étoit encore secrète : mais la mort de sa maîtresse, qui suivit de fort près le tems de ses couches, & la difficulté d'enlever l'enfant qu'elle avoit secrètement chez elle, alloient faire éclater le mystère, parce que les assiduités précédentes de sir Henri ne pouvoient manquer de le trahir. Ce fut dans cette extrêmité que son frère s'offrit à le servir avec toute la générosité d'un véritable ami. Il lui promit de se faire passer pour le père de l'enfant, & de prendre aux yeux du public cette galanterie sur son compte. L'offre fut acceptée ; & comme il se trouve peu de gens qui se chargent volontiers de la honte d'autrui, cette supposition passa tout d'un coup pour une vérité constante.

Les amis de sir Henri, qui n'avoient pas ignoré es soins qu'il rendoit depuis long-tems à sa

maîtresse, ne laissèrent pas de faire leurs réflexions sur un dénouement si peu attendu. L'aîné des deux frères avoit été l'amant. L'autre se trouvoit le père. Cette intrigue étoit si contraire aux règles ordinaires, qu'elle leur attira des railleries, d'autant plus libres, qu'on les croyoit innocentes. Sir Henri, toujours agité de sa première crainte, les expliqua tout autrement. Il crut remarquer dans son frère trop de mollesse à se défendre. Enfin, ses soupçons augmentèrent jusqu'à lui faire prendre le parti de ne le plus voir, & de rompre même avec lui fort brusquement, dans l'espérance de s'assurer autant contre lui que contre le public, parce qu'étant mal ensemble, il auroit plus de facilité à faire regarder la vérité de son aventure comme une calomnie. Il passa près de vingt ans dans cette disposition, sans se laisser fléchir par les efforts que l'autre fit continuellement pour se rétablir dans son amitié.

Cependant le jeune F.... ne croissoit pas plus en âge qu'en perfection de corps & d'esprit. Son oncle lui tenoit lieu de père; mais n'étant pas assez riche pour élever beaucoup sa fortune, il lui inspiroit du moins des sentimens conformes à sa naissance. Il ne cessoit pas même de lui faire espérer un bonheur inconnu, qui ne pouvoit lui manquer tôt ou tard: car sir Henri étant sans

enfans, son héritage devoit tomber naturellement à son frère, & celui-ci avoit perdu son épouse avec tous les fruits de son mariage. L'attente de l'oncle & du neveu fut entièrement trompée, par le choix que sir Henri fit de M. Eversfield, pour succéder à son titre & à la meilleure partie de ses richesses. L'oncle en conçut une douleur mortelle, qui le mit en peu de jours au tombeau. Il laissa à son neveu le peu de bien qu'il possédoit, & il lui découvrit, en expirant, toute l'histoire de sa naissance.

Ce jeune homme se flatta encore de tirer quelqu'avantage d'un tel secret. Il employa tous les efforts de la tendresse & de l'industrie pour amollir le cœur d'un père qu'il n'avoit jamais offensé, & dont ses excellentes qualités le rendoient digne. Il lui fit connoître à la fin tout ce qu'il avoit appris de son oncle; mais cette ressource, à laquelle il n'eut recours qu'après avoir épuisé inutilement toutes les autres, acheva de ruiner toutes ses espérances. Il fut traité comme un imposteur. Sir Henri l'accabla d'injures, & lui défendit de paroître devant ses yeux. Cependant pour garder quelqu'espèce de bienséance à l'heure de sa mort, il le fit appeler, & le nommant son neveu, il lui fit présent de quelques terres d'un revenu médiocre, sous le seul titre de bâtard de son frère.

Un endurciſſement ſi opiniâtre contre les plus tendres ſentimens de la nature, auroit peut-être rendu le témoignage de l'oncle & du neveu fort ſuſpect. Mais, outre l'honnêteté de leurs principes, reconnue de tous ceux qui les avoient vus familièrement, le Ciel permit, pour leur juſtification, qu'on retrouvât toutes les lettres que Sir Henri avoit écrites à ſa maîtreſſe pendant ſon commerce avec elle. Le ſens en étoit trop clair pour laiſſer le moindre doute ſur la naiſſance de M..... F.... Mais le titre & les richeſſes qui lui étoient dûs par l'ordre de la nature, n'en paſſèrent pas moins entre les mains d'un étranger.



ACCIDENT FUNESTE

ARRIVÉ EN ÉCOSSE.

ON connoît la fameuse muraille qui séparoit autrefois l'Angleterre de l'Ecosse, & dont il subsiste encore diverses parties, que le tems n'a pas même altérées. La force du ciment & la dureté des pierres ont persuadé aux habitans des lieux voisins, qu'elle n'a pas été bâtie sans le secours de la magie, & les plus superstitieux ont grand soin d'en recueillir jusqu'aux moindres débris qu'ils mêlent dans les fondemens de leurs maisons, pour leur communiquer la même vertu. Un jardinier écossois, ouvrant la terre dans son jardin, qui avoit toujours été bien cultivé depuis plus de deux siècles, trouva une pierre d'une grosseur considérable, sur laquelle on lisoit en caractères du pays, qu'elle étoit là pour la sûreté des murailles du château & du jardin, & qu'elle y avoit été apportée de la grande muraille, dont elle avoit fait autrefois partie ; mais qu'il seroit aussi dangereux de la remuer, qu'il y auroit d'avantage à la conserver toujours dans le même lieu. Le seigneur de la maison, moins crédule

que ſes ancêtres, réſolut ſur le champ de la faire transſporter dans un autre endroit, où ſon deſſein étoit de la tenir expoſée à la vue, comme un ancien monument. On entreprit de la faire ſortir de la terre à force de machines, & l'on en vint à bout comme d'une pierre ordinaire. Elle demeura ſur le bord du trou, pendant que la curioſité y fit deſcendre, non-ſeulement le jardinier & pluſieurs domeſtiques, mais les deux fils du gentilhomme, qui s'amusèrent quelques momens à creuſer encore le fond. La pierre fatale qu'on avoit négligé apparemment de placer dans un juſte équilibre, prit ce tems pour retomber au fond du trou, & écraſa par conſéquent tous ceux qui s'y trouvoient.

Ce n'étoit que le prélude d'une aventure encore plus touchante. L'épouſe de l'aîné des deux frères, jeune & mariée nouvellement, apprit le malheur qui venoit d'arriver. Elle courut au jardin avec le tranſport d'une amante qui n'a plus rien à ménager, elle y arriva dans le tems que les ouvriers s'empreſſoient de lever la pierre, avec quelqu'eſpérance de trouver un reſte de vie aux malheureux qu'elle couvroit. Ils l'avoient levée à demi, & l'on s'apperçut en effet, à quelque mouvement, qu'ils reſpiroient encore, lorſque la jeune épouſe perdant tout ſoin d'elle-même à cette vue, ſe jeta ſi rapidement ſur le

corps de ſon mari, que les ouvriers, ſaiſis de ſon action, lâchèrent malheuſement les machines qui ſoutenoient la pierre, & l'enſévelirent ainſi avec les autres.

Cet accident, vrai juſques dans les moindres circonſtances, confirma plus que jamais la ſuperſtition des Ecoſſois; car ils ne manquèrent pas de l'attribuer à la vengeance de quelque pouvoir établi pour la conſervation du mur d'Ecoſſe, & de toutes les pierres qui en ſont détachées. Les nouvelliſtes d'Angleterre tournèrent dans ce tems-là l'aventure en ridicule, par leur penchant naturel à relever toutes les *ſimplicités* de leurs voiſins. Ils les nommoient *Blunders*, & prétendoient que cette ſorte d'erreur eſt particulièrement propre à l'Ecoſſe. Mais il faudroit être exempt du défaut dont on accuſe les autres, pour être en droit de leur en faire un reproche. Chaque nation n'a-t-elle pas ſes chimères? Il y en a de communes à tous les hommes, & de particulières à chaque pays. Que chacun ſe conſulte, on trouvera, ſuivant la penſée de la Mothe le Vayer, que le plaiſir que l'on prend au récit des contes les plus inſenſés, tels que les aventures des Fées, de Lutins, de Chevalerie errante, de Loups-garoux, &c. vient d'une eſpèce de doute, ſi elles ſont fauſſes, & ſouvent du déſir qu'elles fuſſent vraies.

FAIT SINGULIER.

LE fait suivant suppose qu'on soit instruit l'origine maternelle des lords Stanley & Der qui descendent de l'ancienne maison des *Bow* une des plus illustres de l'histoire. Isabelle Latham, de qui tous les grands biens qui dans cette maison y sont venus, par son mar avec sir John Stanley, étoit petite-fille père qui n'avoit point eu d'enfans. Ceci p roit pour un badinage, si on n'ajoutoit aus qu'il avoit trouvé l'art de s'en procurer un une voie toute nouvelle. Ayant remarqué qu aigle avoit fait son nid sur un chêne fort hau fort épais dans son parc, il acheta secrètes d'une belle paysane un enfant nouveau né, porta pendant la nuit dans le nid de l'a D'autres prétendent qu'il l'avoit eu de paysane. Le matin il le fit voir à sa femme criant avec elle au miracle, il la fit consen l'adopter, comme un héritier qui leur donné par le Ciel.

Les événemens de cette nature ne manq

point de paſſer d'âge en âge. Un payſan de Latham, qui ſe trouvoit en Ecoſſe avec ſa femme, & qui n'y avoit aucune reſſource contre la pauvreté, ſe ſouvint de ce qu'il avoit entendu raconter mille fois dans ſon village, & ſa femme ayant mis au monde une fille, il chercha un nid d'aigle, qu'il n'eut point de peine à trouver dans la haute Ecoſſe; il y porta ſa fille, & répandit auſſitôt le bruit de cette aventure, avec des circonſtances qui la firent regarder comme un prodige. Les hauts Ecoſſois, gens ſimples & crédules, ſe perſuadèrent ſi bien que cet enfant n'avoit pas été enlevé & nourri par une aigle, ſans quelque vue particulière de la Providence, qu'ils ſe crurent obligés de l'élever avec toutes ſortes de ſoins, pour répondre aux deſſeins du ciel. Ils les expliquèrent même en leur faveur, & la ſuperſtition populaire ayant ajouté mille nouvelles circonſtances aux premières, il n'y eut point d'eſpérances que les habitans du canton ne ſe cruſſent en droit de concevoir. Le payſan anglois en tira fort adroitement parti, non-ſeulement par l'éducation diſtinguée, & par l'eſpèce de culte que cette fauſſe opinion procura à ſa fille, mais par la permiſſion qui lui fut accordée pour un an de tirer un demi-ſchelling de tous ceux qui avoient la curioſité de voir le nid. La jeune fille de ſon côté répondit parfaitement aux ſoins

ENTURE PLAISANTE

'UN MANUSCRIT.

manuſcrit trouvé dans les papiers de ma- Aubin, qui s'eſt fait connoître à Londres elques brochures, & par un talent ſingulier a prédication, donna lieu après ſa mort à venture plaiſante. Elle avoit été preſſée un ar des créanciers importuns, & ſe trou- ans argent pour les ſatisfaire, leur avoit le manuſcrit d'une hiſtoire galante qu'elle compoſée nouvellement, & qu'elle avoit de mettre au net. Ils l'avoient accepté, crainte de ne rien obtenir de mieux, & t point aſſez lettrés pour en connoître la , ils ne s'étoient point hâtés de s'en défaire. ıdant, lorſque la mort de madame Aubin ıt ôté toute eſpérance d'être ſatisfaits autre- , ils convinrent de prix avec un libraire, abandonnèrent le manuſcrit en recevant gent. D'un autre côté, les héritiers de dame, qui avoient trouvé le même ouvrage ſes papiers, & qui ignoroient peut-être qu'elle en avoit déjà fait, cherchèrent à le

vendre, & trouvèrent de même un libraire qui leur fit des conditions avantageuſes. Deux preſſes roulèrent ainſi ſur le même ouvrage dans différens quartiers de Londres, & par haſard il arriva que les deux éditions étant achevées le même jour, les deux libraires ſe rencontrèrent chez l'auteur d'une des feuilles périodiques du pays, chacun pour le prier d'annoncer la ſienne. Ils n'eurent pas beſoin d'une longue explication, pour comprendre mutuellement ce qui les amenoit. Leur première idée fut de ſe croire l'un & l'autre plus méchans qu'ils n'étoient, & de ſe reprocher de la friponnerie. Ils ſe querellèrent, & paſſant bientôt des injures aux coups, l'auteur périodique perdit long-tems ſes peines à les vouloir ſéparer. Enfin, les ayant rendus aſſez tranquilles pour s'expliquer raiſonnablement, ils conçurent qu'ils s'étoient ſoupçonnés mal-à-propos, & que la fraude devoit venir de ceux qui leur avoient vendu le manuſcrit. Ils jurèrent enſemble d'en tirer ſatisfaction, & ne perdant pas un moment, ils allèrent recommencer une ſcène auſſi ridicule que la première chez les deux perſonnes qu'ils accuſoient de mauvaiſe foi. Le trouble étant ici moins facile à éclaircir, parce que l'héritier de madame Aubin avoit ignoré ſa dette, & la manière dont elle y avoit ſatisfait, il s'en fallut peu que la querelle ne devînt ſanglante

entre des gens qui portoient une épée, & qui étoient jaloux de leur réputation. La justice prit connoissance de ce démêlé. Elle n'eut pas de peine à éclaircir le fond de l'aventure; mais il fut moins facile de trouver le point d'équité dans une sentence qui ne pouvoit être favorable à quatre parties opposées. Enfin, comme la droiture & la bonne foi étoient claires de chaque côté, les juges proposèrent aux libraires deux voies d'accommodement, dont ils leur laissèrent le choix; l'une, de s'associer pour les deux éditions, & de les vendre à profits communs; l'autre, de faire dépendre la propriété du manuscrit du débit plus ou moins heureux des exemplaires, de sorte que celui qui auroit, dans un espace de tems borné, cette espèce d'avantage sur son adversaire, eût seul le pouvoir de réimprimer l'ouvrage. Comme on s'étoit poussé avec trop de chaleur pour être capable d'une composition modérée, le dernier de ces deux partis fut préféré à l'autre, & les deux libraires se firent même un point d'honneur de vaincre, dans une occasion où le succès sembloit assuré à celui qui auroit le plus grand nombre d'amis & de partisans. Cependant un nouvel incident changea bientôt toutes leurs vues. L'amour qui produit, tantôt des divisions, tantôt des raccommodemens, se mêla de les réconcilier, & réussit mieux que

les juges. Ils avoient l'un une fille, l'autre un fils, qui se trouvèrent assez aimables pour ne pas s'arrêter aux raisons que leurs parens avoient de se haïr. Le mariage fut proposé par des amis communs. Il se conclut, & l'ouvrage de madame Aubin devint une partie de la dot.

CAPRICE RARE

D'UN

HOMME D'ÉTUDE.

MONSIEUR *Ravingthon*, anglois, homme d'esprit & de savoir, avoit vécu cinquante-deux ans, dont il avoit employé plus de vingt-cinq à l'étude. Son assiduité au travail étoit si constante, qu'elle sembloit promettre des fruits considérables. Sa délicatesse étoit si extraordinaire, qu'il ne laissoit rien passer sans critique, & plus sévère encore pour lui-même que pour autrui, il se ménageoit si peu, qu'on ne devoit rien attendre de médiocre & de négligé de sa plume. A la vérité, cette rigueur de goût lui faisoit déchirer fort souvent le soir ce qu'il avoit composé pendant le jour. Mais les années d'un homme d'étude étant plus

longues que celles du commun des hommes, parce qu'il en met à profit tous les momens, on ne doutoit pas que tôt ou tard le public ne recueillît les fruits d'une si longue application. Ses amis lui marquoient quelquefois cette espérance. Il répondoit modestement. Enfin, sentant défaillir ses forces, peu de jours avant sa mort, il fit appeler ceux qui devoient être les dépositaires de ses dernières volontés, & leur déclara l'ordre qu'il vouloit mettre dans son héritage. Comme il ne parloit point de ses papiers ni de ses livres, on lui demanda s'il en avoit déjà disposé. Non, dit-il, mais chaque chose aura son tour. Deux jours se passèrent encore. Le troisième, qui fut celui de sa mort, il se fit apporter en présence des mêmes amis, trois manuscrits fort épais, qu'il prit entre ses mains, & qu'il regarda quelque tems avec tendresse. A la fin, rompant le silence par un profond soupir : « Voilà, dit-il, » les meilleurs amis que j'aie eus au monde, du » moins si le nom d'ami convient à ce qui nous » a tenu la compagnie la plus fidelle, & à ce » qui nous a causé le plus de plaisir. J'ai trouvé » de la douceur à les faire, de la douceur à les » perfectionner & à les lire. J'en trouve encore » à les voir. Il ne s'est pas passé un jour, depuis » plus de vingt ans que je n'y aie changé ou » ajouté quelque chose. Je ne veux point que

» ce qui m'a été ſi cher, paſſe en d'autres mains
» que les miennes. Qu'on m'apporte du feu. »

Ses amis, ſurpris de ſon deſſein, balançoient à le ſatisfaire. Il leur témoigna fort amèrement que ce refus l'offenſoit : « Quoi, reprit-il, vous
» m'ôterez le droit de diſpoſer de mon ouvrage?
» Vous me refuſez la ſeule conſolation que je
» demande en mourant? Apprenez que ſi la juſ-
» tice m'oblige de laiſſer mon héritage à ceux
» qui me ſurvivent, parce que je l'ai reçu de
» ceux qui m'ont précédé, elle me permet
» d'emporter ou de faire périr avec moi ce qui
» n'a de lien ni de relation avec perſonne, enfin
» ce qui ne doit ſon être & ſa naiſſance qu'à
» moi. J'en ſuis le maître abſolu, comme le roi
» l'eſt de ma fortune, & le Ciel de ma vie. Ma
» volonté s'exécutera, où je me plaindrai juſ-
» qu'au dernier ſoupir de la violence qu'on me
» fait. » En prononçant ces paroles avec beaucoup d'agitation, il ſerroit ſes livres entre ſes bras, ſans vouloir permettre qu'on en lût même les titres; & il proteſta que rien n'étoit capable de le faire changer de réſolution. La crainte d'avancer ſa mort, qui ne paroiſſoit guère éloignée, l'emporta ſur le regret qu'on avoit de lui obéir. Les trois manuſcrits furent conſumés par les flammes, & M. Ravingthon mourut content quelques heures après.

AVENTURES D'UN JEUNE GÉNOIS.

UN jeune génois quitta sa patrie pour aller [vi]siter les principales villes d'Italie. S'étant ar[rê]té d'abord à Livourne, il y passa quelque tems [à p]arcourir la ville, pour satisfaire sa curiosité. [R]ien ne le frappa si sensiblement que la vue d'une [in]finité de Turcs captifs, que les habitans pren[ne]nt ou achètent sur mer, & qu'ils emploient [à] toutes sortes de manières à leur service, [qu]oiqu'avec moins de rigueur que les Turcs n'en [us]ent avec leurs esclaves chrétiens. Le génois [to]uché de leur misère, fit quelques légers pré[sen]s à ceux que le hasard lui fit rencontrer, & [leu]r donna d'autres marques de compassion. Peu [de] jours après, il fit attention qu'un de ces [ma]lheureux s'arrêtoit vis-à-vis des fenêtres de sa [ch]ambre, comme s'il eût été accablé de fatigue, [&] que n'appercevant personne, il s'asseyoit à [ter]re d'un air triste & languissant. Il l'observa [da]ns cette posture, & la bonté de son caractère [le] porta même à se cacher derrière son rideau,

pour s'attendrir plus long-tems par ce ſpectacle. Le viſage conſterné du turc, ſes ſoupirs, quelques larmes qu'il voyoit couler de ſes yeux par intervalles, lui firent croire que ſon ſort étoit plus triſte que celui de ſes pareils, ou qu'il étoit né dans une condition qui le lui rendoit plus ſenſible. Par le même ſentiment de pitié qui l'avoit ſaiſi d'abord, il le fit appeler, & lui ayant offert une aumône, il lui demanda de quelle manière il étoit tombé dans l'eſclavage. La réponſe du malheureux turc commença d'un ton aſſez tranquille; mais lorſqu'après avoir confeſſé en général qu'il étoit né quelque choſe, & que c'étoit un malheur de fortune qui l'avoit fait tomber entre les mains des chrétiens, il fut preſſé d'une manière tendre de s'expliquer davantage, ſon cœur s'ouvrit avec violence, & fit paſſage à une infinité de ſanglots. Un père à l'extrémité de ſa vie, une épouſe adorée, quatre aimables enfans, & une fortune des plus douces, qu'il avoit perdue avec ſa liberté, tous ſes malheurs enfin ſe préſentèrent à ſa mémoire, & le récit qu'il en fit au génois, le toucha lui-même juſqu'aux larmes. Il avoit été pris dans un voyage qu'il faiſoit vers quelque île, pour aller rendre les derniers devoirs à ſon père expirant; & ſes maîtres l'avoient vendu à un marchand de Livourne.

Le jeune génois ajouta quelques pièces d'argent à sa première aumône, en lui souhaitant une meilleure fortune. Cependant étant demeuré seul, sa générosité naturelle le sollicita à faire quelque chose de plus pour la consolation de cet étranger. Il s'informa quel prix l'on mettoit ordinairement à la rédemption des captifs; il crut le pouvoir fournir, en retranchant quelque chose à ses plaisirs, & sans perdre un moment; il s'employa avec tant de succès auprès du marchand, qu'il obtint ce qu'il désiroit pour la somme de cent quarante ducats. Il se réserva la satisfaction d'annoncer lui-même cette nouvelle au captif. Elle fut reçue avec transport. Ce pauvre turc lui baisa mille fois les pieds, en l'appelant son dieu & son sauveur, & lui protesta que son premier soin, en revoyant sa famille, seroit de lui faire compter à Livourne, ou à Gênes, le décuple de sa rançon. Non, lui dit le génois, je vous ai rendu service sans intérêt, & je m'en crois déjà trop bien payé: mais si vous vous croyez obligé à quelque reconnoissance, je vous prie de l'exercer dans votre patrie envers quelques-uns de ces malheureux chrétiens qui y gémissent dans l'état d'où vous sortez. Tâchez d'en choisir un qui mérite votre attention, & traitez-le comme vous souhaiteriez de me traiter moi-même. Le turc

s'y engagea par mille ſermens, & quitta Livourne en béniſſant ſon bienfaiteur.

D'autres ſoins occupèrent le voyageur génois pendant la ſuite de ſon voyage. Il ſe rendit à Veniſe, après différentes courſes. Ses inclinations tendres l'y retinrent plus long-tems qu'il n'avoit prévu. La nièce du correſpondant de ſon père, chez lequel il étoit logé, le toucha ſi ſenſiblement, qu'il forma le deſſein de l'épouſer. Elle étoit fille d'un marchand maltois, qui étoit retourné dans ſon île, après l'avoir emmenée chez ſon frère à Veniſe. Le parti n'ayant rien que de fort avantageux pour lui, il écrivit à Gênes, d'où il reçut auſſitôt le conſentement de ſon père ; & de concert avec l'oncle de ſa maîtreſſe, il réſolut d'aller célébrer ſon mariage à Malte. Ils s'embarquèrent tous trois dans les plus douces eſpérances. Un vent favorable les porta juſqu'à la vue de Malte. Ils croyoient toucher au port, lorſqu'un corſaire turc qui cherchoit ſa proie, fondit ſur leur vaiſſeau, & le prit ſans réſiſtance. Ils furent conduits ſur le champ à Smirne, où leur ſort devoit être d'entrer dans les chaînes des Turcs, & d'y mener une vie miſérable dans l'eſclavage.

On ne tarda point à les produire dans le lieu où ſe fait la vente des eſclaves, avec la triſte parure de leur nouvelle condition. On imagine

ssez leur tristesse & leurs pleurs dans ces circonstances. Tout cela se suppose sans peine dans un riche marchand de Venise, dans un jeune homme passionné, & dans une fille de dix-huit ans qui n'alloit pas malgré elle à ses noces. Divers turcs, divers habitans de Smirne se présentèrent pour les acheter. La jeune fille fut enlevée la première. La consternation de l'amant à cette funeste séparation, ne peut s'exprimer. Perdre en peu de jours sa fortune, sa liberté & sa maîtresse, c'est ressentir tout à la fois trois coups, dont chacun peut passer tour à tour pour le plus cruel de tous les malheurs. Si l'on suppose que la dernière de ces trois pertes empêche un amant d'être sensible aux deux autres, c'est donner à son amour le dernier degré d'impétuosité, & par conséquent rendre encore plus terrible la douleur de s'en voir arracher l'objet. Ajoutez que le turc qui acheta la jeune maltoise, étoit lui-même un jeune homme qui parut charmé d'elle au premier coup d'œil, & qui se retira comme en triomphe avec une si belle proie.

Le triste génois s'abandonnoit donc au désespoir, lorsqu'il se vit marchander lui-même par un turc, qui paroissoit content de sa taille & de sa jeunesse. Ces infidelles ne ménagent pas plus un esclave chrétien, que nous un cheval:

de ſorte que le jeune homme tenant la
baiſſée dans l'accablement de ſa douleur, d
s'attendre de ſe la voir hauſſer rudement,
donner la liberté de conſidérer ſon viſage.
pendant le turc qui examinoit ſa figure, ſe
tenta de lui lever le menton avec beauco
douceur. Un ſeul coup d'œil lui fit reconn
dans cet eſclave ſon libérateur de Livo
C'étoit ce même turc que le jeune génois
délivré de ſes chaînes quatre mois aupara
L'étonnement lui coupa d'abord toute ex
ſion; il n'en croyoit pas ſes yeux; il leva
fois les mains au ciel pour atteſter ſon prop
& tout ce qu'il avoit jamais révéré. Enfi
cœur gros de tendreſſe & de joie, dans un
port inexprimable de reconnoiſſance, il ſe
à la vue de tout le monde, aux pieds d
bienfaiteur; il s'écria, en les embraſſant :
meilleur de tous les chrétiens! ô le plus
& le plus généreux de tous les hommes!
donc à vous-même que le ciel me met en
d'offrir mes biens, ma vie, & tout ce qu
de plus précieux! Tout vous appartient. V
être mon maître à Smirne. Je ſuis à vous, co
j'étois au marchand de Livourne.

Ces careſſes touchantes qui durèrent fors
tems, causèrent une étrange ſurpriſe à tou
autres turcs. Le bruit s'en répandit dans la

Quelque ſenſible que le génois pût être à une faveur ſi ineſpérée de la fortune, ſes premiers ſoins ne tombèrent point ſur lui-même, ni ſur tout ce qui l'environnoit. Il confeſſa au turc en deux mots, que ſa rencontre étoit ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. Mais ce n'eſt point la liberté que je vous demande, c'eſt la vie. Je la perds, ſi vous ne trouvez le moyen de me rendre ma maîtreſſe : un de vos jeunes turcs me l'enlève ; je ne veux point de la vie, ni de la liberté ſans elle. Le muſulman, après s'être informé au maître des eſclaves de ce qui s'étoit paſſé, ſe rapprocha plus ſatisfait encore qu'auparavant. Il lui dit qu'il n'avoit plus rien à déſirer au monde, puiſqu'il pouvoit non-ſeulement lui rendre la liberté, mais le rejoindre ſur le champ à ce qu'il aimoit. C'étoit ſon propre fils qui avoit acheté la jeune fille maltoiſe pour le ſervice de ſa mère. Cet heureux achat étoit l'occaſion dont le ciel s'étoit ſervi pour le conduire au marché, parce qu'en voyant arriver chez lui l'eſclave chrétienne, il avoit demandé à ſon fils s'il reſtoit d'autres chrétiens à vendre, & que dans le deſſein qu'il entretenoit d'en délivrer quelques-uns, ſuivant la promeſſe qu'il avoit faite à Livourne, il s'étoit hâté de ſe rendre au marché des eſclaves.

Deux événemens ſi extraordinaires furent ad-

mirés de tous les habitans de Smirne, & les turcs n'y parurent pas les moins ſenſibles. Il reſtoit à délivrer le marchand de Veniſe, qu'on n'eut pas de peine non plus à retrouver. Le bon eſclave de Livourne paya libéralement le prix qui fut demandé, & remplit tous les autres devoirs avec une ouverture de cœur & une générosité dignes du chriſtianiſme. Les deux amans quittèrent l'Aſie avec leur oncle, & tous enſemble allèrent goûter dans leur patrie un bonheur d'autant plus ſenſible, qu'il ſuivoit de rudes traverſes.

AVENTURE D'UNE JEUNE IRLANDOISE.

DEPUIS plus d'un ſiécle que les anglois ont achevé de conquérir l'Irlande, il paroîtra incroyable qu'il y reſte encore des traces profondes d'idolâtrie, & que le zèle des vainqueurs, qui s'eſt étendu juſqu'au nouveau monde, manque, ſi l'on oſe parler ainſi, d'ardeur à leur porte. N'eſt-ce pas fort mal entendre le précepte de la charité du prochain, qui ſemble demander

les premiers ſoins pour les plus proches, ou qui ne permet pas du moins qu'ils ſoient abſolument négligés? Ceux qui douteroient que le chriſtianiſme ſoit encore inconnu ou rejeté dans pluſieurs cantons de l'Irlande, outre les éclairciſſemens qu'ils peuvent chercher là-deſſus dans les hiſtoriens de cette île, n'ont qu'à lire encore l'aventure ſuivante pour en être convaincus.

La beauté eſt ſi commune parmi les femmes d'Irlande, que pour s'attirer une admiration extraordinaire, il faut qu'elle reſſemble aux plus brillantes deſcriptions de nos romans. Les naturaliſtes attribuent cette faveur de la nature à la température de l'air, que défend l'île dans toutes les ſaiſons, de l'excès de la chaleur & du froid. Par des raiſons moins faciles à expliquer, il arrive auſſi fort ſouvent que la campagne produit des beautés plus accomplies que les villes; & l'innocence des ſentimens étant d'ailleurs dans toutes ſortes de pays le partage des lieux champêtres, on peut regarder une belle payſanne d'Irlande, comme ce qu'il y a au monde de plus ſéduiſant, par les charmes naturels de l'eſprit & du corps. Il leur manque, à la vérité, de la politeſſe; mais ſi c'eſt une qualité que la nature ne donne point, elle met dans les femmes de tous les pays une ſi heureuſe diſpoſition à l'acquérir, que l'art & l'uſage en font

l'affaire à peu de frais. Tout dépend du motif & de l'occaſion.

Qu'on ſe figure donc à préſent une jeune irlandoiſe, plus charmante encore que celles dont on vient de donner l'idée; née à la campagne, où depuis long-tems on n'avoit rien vu de ſi beau qu'elle; idolâtre, quoique plus adorable elle-même que toutes ſes idoles, & zélée juſqu'à l'excès pour les anciennes ſuperſtitions de ſa famille. Elle vivoit fort tranquille dans un village qui étoit tombé en partage depuis trois ou quatre ans au jeune lord ....., par la mort de madame la ducheſſe de Tirconnel. Ce ſeigneur aimoit paſſionnément les femmes. Il ne s'étoit pas plutôt vu maître d'un canton d'Irlande aſſez étendu, que, ſuivant l'exemple de ſes pareils, il y avoit fait chercher de quoi varier ſes plaiſirs. On lui avoit amené pluſieurs jeunes victimes, qui ne s'étoient pas fait preſſer long-tems pour conſentir au ſacrifice de leur honneur; mais ceux qu'il avoit chargés de cette miſérable commiſſion, ſollicitèrent vainement *Anna Kitill;* c'eſt le nom de notre héroïne. Le portrait qu'ils faiſoient d'elle, l'ayant enflammé juſqu'à le conduire en Irlande, pour tenter lui-même cette conquête, il l'avoit trouvée auſſi belle qu'on la repréſentoit, mais plus inflexible qu'il ne ſe l'étoit figuré. Ses offres & ſes careſſes n'avoient pas fait plus d'im-

preffion fur elle que fon rang, quoiqu'un feigneur anglois trouve rarement de la réfiftance en Irlande avec de fi fortes armes.

Sa paffion, qui n'étoit dans fon origine qu'un effet du libertinage, devint fi férieufe & fi violente, qu'il réfolut de fe fatisfaire à toutes fortes de prix. C'étoit un ancien ufage en Irlande, que pendant l'affemblée du parlement qui fe tient à Dublin, les femmes, dans les villes de province, & même dans les campagnes, formoient, à l'imitation des hommes, une affemblée de leur fexe, à laquelle elles donnoient auffi le nom de parlement. Les hiftoires du pays rapportent milles circonftances agréables de cette inftitution, qui, fous prétexte de donner moyen aux femmes de réformer de concert les abus qui fe gliffoient dans les ufages de leur fexe, produifoient autrefois des fruits beaucoup plus importans pour la fociété, en fervant à l'union des familles dans chaque partie de l'état, & par conféquent à la tranquillité publique. Aujourd'hui que les intérêts de religion & de politique ont divifé jufqu'aux moindres hameaux, en cabales & en factions, toutes ces heureufes coutumes ont difparu avec le bonheur de ceux qui les obfervoient. Cependant, l'ombre s'en conferve encore au milieu même de la divifion, par le foin que les femmes de chaque parti ont toujours eu

... n'avoit eu soin jusqu'alors de ...
...age, il crut qu'il étoit tems de ...
..., & qu'après ce qu'elle lui avoi...
...s la statue, elle passeroit sur le re...
... elle verroit son malheur sans remèd...
...pérance lui coûta cher. Il se démasq...
à peine l'eut-elle remis, que soit ve...
honte d'avoir été trompée, elle se je...
avec le dernier transport, & elle lui fit ...
mille endroits le tranchant de ses ong...
emportement ne diminua point par l...
qu'on fit pour l'arrêter. Se voyant ret...
plusieurs personnes, & perdant l'esp...
venger de celui qui l'avoit outragée, el...
sa fureur contre elle-même. Elle s'eff...
cessivement de s'étrangler, de se cass...
contre le mur, de s'étouffer en rete...
haleine; enfin, elle se porta à tant d'ex...
milord .... effrayé de ce spectacle, &...

le quitter sur le champ l'Irlande, pour retourner promptement à Londres. Il laissa ordre à ses gens de réparer le désordre, à quelque prix que ce fût, & ils vinrent à bout d'étouffer les plaintes à force de libéralités & de pensions.

AVENTURE
EXTRAORDINAIRE
D'UNE ÉCOSSOISE.

DANS la province de Lothian, en Écosse, une dame qui faisoit sa demeure à la campagne, & qui n'avoit qu'une fille, se trouva tout d'un coup grand-mère par l'accident le plus étrange du monde. Cette fille étoit d'une beauté qui la faisoit rechercher en mariage depuis cinq ou six ans par tout ce qu'il y avoit de personnes riches dans le canton; mais quoiqu'elle n'eût point encore passé sa vingtième année, elle marquoit tant d'éloignement pour le nœud conjugal, tant d'attachement pour sa mère, & tant d'amour pour la solitude, qu'elle faisoit perdre à tous ses amans l'espérance de gagner son cœur. Son humeur avoit paru vive & enjouée jusqu'à l'âge de quinze ans. On avoit même remarqué qu'a-

vant cet âge elle recevoit volontiers les hommages de notre ſexe, & que la compagnie d'un aimable jeune homme de ſon voiſinage ne lui déplaiſoit pas. Mais ſes inclinations avoient changé tout d'un coup, ſans qu'on en pût trouver d'autre raiſon que la maturité de ſon eſprit. Elle ne paroiſſoit plus goûter de plaiſir qu'avec ſa mère, dont elle étoit aimée tendrement, ou ſeule dans ſon appartement, qui étoit composé d'une chambre & d'un cabinet, dans lequel elle affectoit de ne recevoir jamais perſonne.

Un jour qu'elle s'occupoit à l'ordinaire avec ſa mère, elle fut ſaiſie de quelques vapeurs qui la firent tomber ſans connoiſſance. La vieille dame n'ayant rien de propre à la ſecourir, ſe ſouvint qu'elle avoit elle-même quelques liqueurs fortes dans ſa chambre; & dans l'embarras preſſant où la mettoit l'abſence de ſes domeſtiques, elle prit la clef dans la poche de ſa fille, & monta ſeule à ſon appartement. Elle y entre. Tout y étant fort étranger pour elle, parce que perſonne n'y avoit jamais d'accès, elle ne trouva point aiſément ce qu'elle étoit venue chercher; mais tandis qu'elle ſe donnoit beaucoup de mouvement, elle entendit le ſon de quelques paroles qui paroiſſoient ſortir du cabinet. La ſurpriſe & la curioſité lui firent ouvrir auſſi-tôt la porte. Le ſon de la même voix ſe fait encore entendre. Elle ouvre

une

une grande armoire, qui étoit le ſeul endroit d'où il pût partir; elle y trouve un enfant de cinq ans, beau comme un ange, qui donna des marques d'une horrible frayeur à ſa vue, & qui lui cauſa la dernière ſurpriſe à elle-même.

Cependant, étant rappelée par le danger de ſa fille, elle ſe hâta de retourner à ſon ſecours. Ce ſoin étoit déjà inutile. Elle la rencontra qui remontoit l'eſcalier avec une rapidité extrême. Les vapeurs l'ayant heureuſement quittée, elle s'étoit défiée, en revenant à elle, que ſa mère ne fût montée à ſon appartement, & certain intérêt qu'elle avoit à l'en éloigner, lui avoit fait retrouver aſſez de force pour la ſuivre auſſi-tôt. Elle marqua de l'embarras en paroiſſant devant elle. Cette bonne mère, qui l'aimoit plus qu'elle-même, lui témoigna d'abord ſa joie de la voir rétablie: mais la découverte qu'elle venoit de faire étant préſente à ſon imagination, elle ne tarda point à lui demander ce que c'étoit que ce bel enfant qu'elle avoit trouvé dans une p[illegible] ſi ſecrète de ſon cabinet.

Les vapeurs furent ſur le point de la reprendre à cette queſtion. Il falloit répondre; & dans des circonſtances ſi imprévues, le déguiſement eſt bien difficile. Elle prit enfin le parti de faire un aveu ſimple & ſans détour. Les larmes aux yeux, elle ſe jette aux genoux de ſa mère, lui avoue que

l'amour, qui en fait accroire ſi facilement aux jeunes perſonnes, avoit cauſé un étrange déſordre dans la maiſon. « Il y avoit cinq ans, » qu'un jeune homme du voiſinage avoit fait » connoiſſance avec elle. Il lui paroiſſoit ſi » doux, ſi diſcret, qu'elle n'avoit pu s'empêcher » d'avoir de l'inclination pour lui. Au reſte, » cela s'étoit paſſé avec tant de ménagement » pour l'honneur de ſa famille, que perſonne » n'avoit jamais rien ſu de leur intelligence. Le » jeune homme ayant appris d'elle l'état où elle » ſe trouvoit, en avoit conçu tant d'épouvante, » qu'il avoit quitté la maiſon de ſon père, & » s'étoit enfui ſans doute dans les pays étran- » gers. Elle n'avoit point entendu parler de lui » depuis ce tems-là. Mais quelle avoit été ſa » déſolation, de ſe trouver abandonnée à elle- » même dans l'état où il la laiſſoit ! Enfin, n'oſant » ſe confier à perſonne, elle avoit caché le fruit » de cet amour, & c'étoit ce méme enfant qu'elle » tenoit ainſi renfermé depuis ce tems-là. »

Un récit ſi peu attendu, penſa faire mourir la mère de ſurpriſe & de ſaiſiſſement. Cependant, étant un peu conſolée par l'eſpérance que cette aventure ne ſeroit jamais connue de perſonne, elle exhorta tendrement ſa fille à prendre courage, & lui promit le pardon de ſa faute. Mais elle lui fit auſſi-tôt mille queſtions ſur la manière

dont elle avoit pu élever ce fils. Jusqu'à l'âge de deux ans elle l'avoit nourri de lait. Elle l'avoit accoutumé ensuite à vivre de pain & de vin de Canarie, parce que c'étoient les seuls alimens qu'elle pût lui porter en secret. Il ne sortoit de l'armoire que dans les momens qu'elle pouvoit passer avec lui dans son cabinet. L'habitude le rendoit tranquille dans ce séjour, où il avoit d'ailleurs toutes sortes de commodités ; & s'il lui arrivoit quelquefois de pleurer, ses cris ne pouvoient être entendus. Il n'avoit jamais vu que sa mère, & n'étant pas capable de beaucoup de réflexion à son âge, il n'avoit jamais pensé qu'il y eût d'autres créatures qu'elle & lui.

Toutes ces confidences, jointes à la force du sang, réconcilièrent si parfaitement la mère avec sa fille, que son affection ne mit plus de différence entreelle & son petit-fils. Il ne leur fut pas difficile de tromper les domestiques, en le faisant passer pour un étranger. Mais comme leur satisfaction ne pouvoit être complette aussi long-tems qu'il faudroit faire un mystere de sa naissance, elles résolurent ensemble de faire chercher le jeune Théodore (c'étoit le nom de l'amant) dans la pensée que si c'étoit en effet la crainte qui l'avoit fait fuir, il ne se feroit pas presser pour revenir, lorsqu'il seroit assuré d'être bien reçu de la mère, & d'épouser la fille. Elles réussirent plus facile-

liciter par les voies ordinaires de l'amour, &
pouvant lui faire espérer avec vraisemblance
devenir son épouse, il lui promettoit le plus
ureux sort du monde, en qualité de maîtresse.
fin piqué de sa résistance, il la menaça un jour
faire payer ses mépris bien cher à toute sa
ion. Il savoit à quel point les péruviens sont
s par leur misère commune, & rien ne se pré-
ıtant plutôt à son esprit que l'attachement qu'ils
t pour leurs livres, sur-tout depuis qu'ils ont
qu'on a pensé plusieurs fois à les leur ravir,
jura dans un mouvement de colère qu'il alloit
mmencer par un ordre absolu de les mettre
ıs au feu jusqu'au dernier. Une menace si ter-
le fut répandue en un moment dans toutes les
nilles. La belle péruvienne se trouva accablée
ſi-tôt des reproches de toute la nation, & ses
rens même furent les premiers à la presser de
rendre. Cependant, son père & les chefs les
ıs graves s'assemblèrent secrétement pour déli-
rer. Le résultat des opinions fut d'interroger
roitement la fille, pour savoir d'elle par
el motif elle s'obstinoit à rejeter la passion du
ceroi. Si c'étoit sagesse & zèle pour l'honneur
la vertu, on résolut de sacrifier non-seulement
ıs les livres, mais la nation même, s'il étoit
cessaire; au lieu que si c'étoit caprice, ou
autres raisons de la même légèreté, on régla

durement avec elle, ne purent
d'une réſiſtance ſi extraordinaire,
ne meilleure idée de ſa vertu. Ils
gés de faire alors pour elle tout ce
cru lui devoir en la ſuppoſant ver-
e rendirent en foule au palais, & par
fort touchant, dans lequel ils offroient
leurs livres & leurs vies même pour
l'honneur d'une fille qu'ils eſtimoient
ces deux biens, ils réveillèrent ſi heu-
ent ſa générosité, qu'il la remit ſur le
entre leurs mains, en comblant leur
a de louanges & de bienfaits.

VENTURE
SINGULIÈRE
OUCHANT UN TRÉSOR.

habitant de Baſra, nommé *Aboulcaſem*,
oit d'un tréſor immenſe, dont il étoit devenu
ſeur par diverſes aventures : il en ignoroit
ine ; & celui de qui il l'avoit reçu, le tenant
éritage de famille, n'avoit pu lui donner
ſus aucune lumière. Il en faiſoit un uſage ſi

pouvoir, & de la princeſſe ſa fille, qui paroiſſoit écouter reſpectueuſement ſes ordres. Aux pieds du trône étoit une table d'ébène, ſur laquelle on liſoit ces paroles en lettres d'or : « Toutes ces » richeſſes ne ſont propoſées que pour l'admira- » tion & pour l'uſage ». Elles firent comprendre au prince qu'il entreprendroit inutilement de pénétrer un ſpectacle dans lequel il trouvoit autant d'obſcurité que de magnificence. Il ſouffrit qu'Aboulcaſem lui mît, pour ſe retirer, le même bandeau dont ſes yeux avoient été couverts en venant, & le ſimple ſouvenir de ce qu'il avoit vu lui paroiſſant ſuffire pour le combler de ſatisfaction, à ſon retour il publia ce qu'il ne pouvoit encore ſe laſſer d'admirer.

Mais ce qui paroîtra beaucoup plus ſurprenant, c'eſt que les dames de Baſra, excitées par les merveilles qu'elles entendoient publier du tréſor d'Aboulcaſem, ſouhaitèrent auſſi de voir un ſpectacle ſi rare, & demandèrent cette ſatisfaction comme à l'envi. S'il ne l'accorda point ſans diſtinction, il ne la refuſa pas du moins à celles qui lui marquèrent cette curioſité avec aſſez de modeſtie & de politeſſe, pour lui faire juger qu'il ne paroiſſoit rien de condamnable dans leur motif. Cependant il leur fit obſerver les mêmes meſures qu'au prince à qui il avoit accordé la même faveur : c'eſt-à-dire, qu'ayant les yeux couverts

d'un bandeau qu'il leur ôtoit en arrivant au trésor, elles alloient jouir quelques momens avec lui du ſpectacle qu'il leur accordoit, & qu'auſſi charmées de ſa complaiſance que des prodiges qu'elles avoient vus, elles en conſervoient du moins des images aſſez amuſantes pour trouver beaucoup de douceur à s'en entretenir, & pour en faire goûter à ceux qui étoient curieux de les entendre.

EXCESSIVE CRÉDULITÉ D'UN ROI DE PERSE.

UN des derniers rois de Perſe devint ſi amoureux d'une circaſſienne, nommé Alida, qu'en ayant fait ſa maîtreſſe abſolue, il s'engagea par ſerment à ne lui jamais rien refuſer. Elle tira tous les avantages qu'elle put s'imaginer de la foibleſſe de ſon amant; & chaque jour lui fit naître des occaſions de ſatisfaire ſon avarice, ſon ambition & tous ſes caprices. Pendant l'exercice de ſon pouvoir, un marchand d'Europe qui lui avoit vendu quelques joyaux précieux, & qui avoit beſoin de ſa protection à la cour pour d'au-

lui fit présent d'un petit chien à qui l'on avoit appris à danser ...ours extraordinaires. Alida devint ... cet animal que le Sophi l'étoit d'elle; ... chagrin étoit qu'il ne pût lui parler & ... à toutes les expressions tendres qu'elle ...ressoit en le caressant. Un de ses eunuques ... qu'elle pouvoit se procurer la satisfaction qu'elle désiroit, & qu'un philosophe de la nation, nommé Hali, qui faisoit son séjour dans un faubourg d'Ispahan, étoit capable d'apprendre la langue persanne à un chien, aussi parfaitement qu'à une créature humaine. On appelle Hali, & sans examiner si l'éloge qu'on avoit fait de son savoir étoit vraisemblable, on lui donne ordre de commencer dès le lendemain ses leçons. En vain protesta-t-il qu'on vouloit l'engager dans une entreprise ridicule & impossible. La seule réponse qu'il obtint, fut que tel étoit l'ordre du roi, & qu'il ne falloit point répliquer. On lui accorda trente jours, à l'expiration desquels on lui fit envisager une grosse récompense, ou la mort si le chien ne parloit pas. Hali prit l'ordre du roi pour un artifice de ses ennemis, & pour un piège qu'on tendoit à sa vie. Il communique son embarras à son fils aîné, jeune homme de vingt ans, qui joignoit à beaucoup d'esprit & d'excellentes qualités, des manières fort engageantes, &

me douceur de caractère qui répondoit admirablement aux grâces extérieures de sa figure. Mirza (c'étoit son nom) fondit en larmes en apprenant le danger de son père; mais revenant bientôt à lui, il l'assura qu'il trouveroit un moyen de lui faire éviter son malheur.

Il le pria de le présenter le lendemain au chef des Eunuques, sous le nom de sa fille, & comme une jeune personne qu'il avoit élevée avec tant de soin dans la pratique de son art, qu'elle se chargeoit, au risque de sa propre vie, de satisfaire aux volontés du roi. Hali regarda son fils avec étonnement, & ne doutant point qu'il ne lui parlât par l'inspiration du prophète, il ne fit pas difficulté de se rendre à ses désirs. Le jour suivant, Mirza, déguisé en fille, fut conduit à l'eunuque, qui l'introduisit dans l'appartement d'Alida. Il y soutint si adroitement son rôle, qu'avant la fin du mois on raconta dans le serrail que la fille du philosophe avoit appris au petit chien, non-seulement à parler, mais à parler avec toute la sagesse d'un homme, & à faire des réponses fort justes à toutes sortes de questions. Le roi voulut s'assurer de ce prodige. Il fit une visite à sa maîtresse, qui ne balança point à lui en confirmer la vérité. Elle lui présenta le chien, en ordonnant à ce petit animal de donner des preuves de son savoir, c'est-à-dire, de répondre avec ref-

enfans & moi, à vous faire vivre honnêtement. Elle ajouta, que si son travail ne suffisoit pas, elle se réduiroit à demander secrètement l'aumône pour fournir à son entretien. Il rêva quelques momens à cette proposition, & prenant son parti avec une constance digne de tout ce qu'il a fait depuis; non, lui dit-il, je ne vous rabaisserai point à cette indignité; mais puisque vous êtes capable de tant de courage, je sais ce qui nous reste à faire. Mon désespoir ne venoit que de ma tendresse & de ma compassion pour vous. Il parut plus tranquille après ce discours. Toute sa famille le devint comme lui, & sans être sauvé de la misère, ils retrouvèrent la paix qu'elle leur avoit fait perdre.

Ce n'étoit dans sa femme & dans ses enfans qu'un effet de son exemple. Pour lui dont la tranquillité décidoit ainsi de celle des autres, il devoit la sienne à deux résolutions qu'il avoit formées sur le champ, & qu'il ne tarda point à exécuter. Que ce soit la grâce ou sa seule fermeté d'ame qui l'aida dans cette conjoncture, il suffit que le parti qu'il embrassa soit digne de la plus parfaite philosophie, & qu'il paroisse venir extérieurement de cette source.

Il ne perdit pas un moment pour recueillir les débris de sa fortune, qui ne consistoient plus que dans ses meubles, dont la plus grande partie fut

rie arrêtée par quelques créanciers. A peine
l cent pistoles de ce qu'il eut de reste. Il
:ta secrètement la ville avec sa famille & cette
ıme. Au lieu de prendre le chemin de Paris,
ıme son épouse s'y attendoit encore, il prit
ıi d'une province voisine, & dès le premier
ırg où il se crut inconnu, il quitta ses habits
ır en prendre d'autres, d'une étoffe fort vile. Il
ıire la même chose à son épouse & à ses enfans.
squ'il a plu à la fortune, leur dit-il, de changer
re condition, il faut porter la marque du sort
uel nous sommes condamnés. Tâchons d'en
ndre aussi les sentimens. Ayant continué sa
te, il arriva dans un grand village, qui lui
ıt fort propre au dessein qu'il avoit médité. Il
ı une cabane dans l'endroit le plus écarté,
c un petit champ & quelques arpens de vignes.
r mit des meubles conformes au lieu. Vous
vez offert, dit-il à sa femme, de travailler
c vos enfans pour mon entretien : il n'est pas
e que je vive du travail d'autrui. Nous travail-
ıns chacun de notre côté pour notre subsistance
ımune. Mes fils partageront mon travail, &
ıs ferez partager le vôtre à vos filles. Voyant
lques larmes qui couloient de ses yeux : Si
:royois, ajouta-t-il, que ces pleurs marquas-
t votre répugnance pour le genre de vie que
vous fais embrasser, je vous offrirois à moi

Il ne lui restoit qu'une sœur à peu-près de son âge, qui demeuroit chez lui, & dont il étoit aimé fort tendrement. C'étoit sa seule consolation. La tendresse qu'elle avoit pour lui la faisoit entrer dans ses peines. Elle l'entretenoit continuellement de ce qu'il avoit perdu. Cette manière de le consoler flattoit sa douleur, & la lui rendoit du moins plus supportable. Elle s'apperçut plusieurs fois qu'il rentroit au logis à la pointe du jour, quoiqu'il ne se fût point ouvert à elle des raisons qui le faisoient sortir pendant la nuit. Un peu de curiosité, jointe à l'affection, la porta à veiller plus tard; & l'entendant partir vers minuit, elle eut la hardiesse de le suivre à quelque distance, jusqu'au lieu qu'il visitoit si régulièrement. C'étoit le cimetière où son épouse étoit enterrée. Il y passoit quatre ou cinq heures sur sa fosse, & ne ménageant rien, parce qu'il ne se croyoit entendu de personne, sa piété & son amour se satisfaisoient successivement, par les prières touchantes qu'il adressoit à Dieu, & par les termes passionnés avec lesquels il conjuroit son épouse de l'appeler promptement après elle.

Quelque tentation que sa sœur eût de l'interrompre, elle fut arrêtée par l'attendrissement de son propre cœur, autant que par la crainte de lui déplaire. Elle n'osa même lui parler le lendemain de tout ce qu'elle avoit entendu; mais le

voyant continuer de faire chaque nuit le même voyage, elle prit la résolution de le suivre constamment, comme elle avoit fait la première fois. Il se passa quelques semaines. Les entretiens qu'elle avoit pendant le jour avec lui, devinrent beaucoup plus tristes. Quoiqu'ils affectassent tous deux de garder le silence sur la cause immédiate de cette nouvelle tristesse, leurs regards & leur contenance les trahissoient. Ils paroissoient entendre ce qu'ils avoient quelque honte de se dire; & cette communication secrète de sentimens & de pensées, avoit l'effet d'un poison lent qui agissoit de plus en plus sur leur imagination.

Etant une fois dans leur exercice nocturne, assez proche l'un de l'autre, mais cachés par l'obscurité, le frère, dans l'ardeur de ses prières & de ses soupirs, crut appercevoir son épouse qui sortoit du tombeau, & qui venoit lui accorder la faveur qu'il demandoit depuis si long-tems, d'être délivré de la vie. C'étoit bien assez pour augmenter ses transports, jusqu'à les rendre mortels. Il adressa aussi mille expressions tendres au fantôme que son imagination lui représentoit, & son ame fit tant d'efforts pour se hâter de le joindre, qu'elle se dégagea effectivement des liens du corps. Il tomba mort sur le tombeau, en remerciant la terre qui s'ouvroit, disoit-il, pour le recevoir.

Sa sœur jugea par ses dernières paroles, & par le silence qui les suivit, que la vérité ne répondoit que trop à ce qu'elle avoit entendu. Quoiqu'elle n'eût point vu le fantôme, elle ne douta point qu'un accident si extraordinaire n'eût une cause réelle. La crainte néanmoins ne l'empêcha point d'approcher du cadavre de son frère; & comme le jour n'étoit pas fort éloigné, elle prit le parti de l'attendre, pour appeler les premiers passans à son secours. On la trouva à genoux, les mains jointes, & le visage mouillé de larmes. Elle raconta tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de sa belle-sœur; & sans assurer qu'elle l'eût vue, elle ou son fantôme, elle ne laissa point de parler de son apparition comme d'une chose incontestable; de sorte que le peuple de Shropshire est persuadé que madame Garey est sortie de sa fosse pour recevoir l'ame de son époux.



AVENTURE UTILE.

UN gentilhomme, avancé en âge, & marié depuis quelques mois à une jeune ſemme dont la fidélité lui devint ſuſpecte, s'étoit mis dans la tête de ſe faire ſéparer d'elle, & de la renfermer dans un couvent. Toutes les inſtances de ſes parens, qui craignoient cet éclat pour leur propre honneur, n'ayant pu le faire changer de réſolution, il porta l'affaire au parlement de ſa province. Il ſollicita puiſſamment, & n'épargnant pas plus ſon bien que ſes peines, il engagea ſa meilleure terre pour fournir aux frais des procédures. La dame choiſit pour ſon défenſeur un avocat célèbre, qui la ſervit avec beaucoup de zèle. Deux audiences n'ayant pas ſuffi pour terminer la cauſe, elle fut renvoyée après quelques fêtes qui interrompirent les aſſemblées. Les deux parties ſe retirèrent; le gentilhomme dans ſon village, & la dame dans une maiſon dont elle jouiſſoit par ſon contrat de mariage.

Dans cet intervalle, un des neveux du mari lui rendit viſite, pour ſavoir de lui les particularités de ſon procès, dont il n'étoit informé que

par des bruits vagues, quoiqu'on l'eût assuré que l'avocat de la jeune dame l'avoit attaqué de la manière du monde la plus outrageante. Ils soupèrent. A table, on tomba peu sur cette matière, pour ne pas donner la comédie aux domestiques. Ce neveu est un homme qui s'est fait connoître par des marques éclatantes de courage, qui sait parfaitement son Horace & son Juvenal, & qui ne veut savoir de philosophie que ce qui est capable de guérir l'esprit des erreurs communes.

Quand l'heure de se retirer fut venue, il fit quelques pas par honnêteté, pour suivre son oncle jusqu'à sa chambre; mais le barbon qui voulut le traiter avec la politesse qu'on a pour ses hôtes, exigea absolument qu'il se laissât conduire à la sienne. Là, s'étant assis pour un moment, le bon homme qui se trouva libre, se soulagea tout d'un coup, en s'écriant avec un soupir : ah! mon trésor, mon trésor! C'étoit l'ouverture que son neveu attendoit; & lui demandant s'il pouvoit parler librement, sans lui déplaire, il lui tint ce discours après s'être assuré qu'on l'écouteroit volontiers. C'est de lui-même qu'on a su toutes ces circonstances.

Monsieur, vous n'ignorez pas le mot du maréchal de Bassompière sur la difficulté de garder certain trésor. Celui à qui nous avons l'obliga-

que de cette manière elle ſe trouveroit mieux juſtifiée que par une ſentence des juges. Comme le couvent lui faiſoit peur, que le gain de ſon procès étoit douteux, qu'elle eſtimoit infiniment ſon médiateur, elle implora ſa protection, en lui promettant d'aller ſur ſa parole où il lui plairoit de la conduire. Le barbon n'avoit pas manqué d'aller audevant, à tout haſard. Ils ſe rencontrèrent en chemin, & leur arrivée fut une fête pour les domeſtiques & pour le village.

HISTOIRE D'UN CAPRICE SANS EXEMPLE.

UNE dame irlandoiſe, forcée par diverſes raiſons d'abandonner ſa patrie avec une nombreuſe famille, s'étoit retirée à Saint-Germain, où elle eſpéroit trouver un aſile ſous la protection du roi Jacques. Ce prince la reçut avec bonté; mais ſes propres beſoins ne lui permettant pas de ſoulager ceux d'une multitude d'illuſtres fugitifs qui venoient groſſir continuellement ſa cour, il ne put ſatisfaire l'inclination qui le portoit à lui faire

faire un honnête établissement. Ce qu'elle avoit sauvé de l'héritage de ses pères n'étoit pas suffisant pour la nourriture & l'éducation de quatre fils, dont le plus âgé étoit au-dessous de dix ans. Elle n'envisageoit qu'un triste avenir, lorsqu'une dame veuve & sans enfans, qui faisoit sa demeure à quelque distance de Paris, lui fit toucher une somme considérable, & se chargea de l'éducation du plus jeune de ses fils. Cet enfant étoit aimable. Il devint bientôt si cher à sa bienfaitrice, qu'elle prit la résolution de l'adopter tout-à-fait. Elle communiqua son dessein à sa mère, qui n'avoit rien de plus favorable à espérer; & sa tendresse croissant pour lui tous les jours, elle continua de l'élever dans cette vue.

Cependant, le succès d'une entreprise, dont je laisse le détail aux historiens du roi Jacques, releva le courage de quantité de fidèles irlandois, jusqu'à les faire retourner dans leur patrie, avec des espérances qui furent soutenues assez longtems par de nouveaux avantages. On ne se promettoit pas moins que de détacher l'Irlande entière du parti du roi Guillaume, & d'y rétablir les Stuarts avec l'ancienne religion. Madame A.., profita habilement de cette conjoncture pour réparer le désordre de ses affaires; & n'ayant rien à regretter en France, elle se hâta de regagner sa patrie, où la ruine du projet des catholiques

ne l'empêcha point de mener dans la ſuite une vie fort tranquille.

Son fils demeura après elle dans les mains qui lui avoient offert un aſile. Les premières traces de l'enfance n'étant pas difficiles à effacer, il oublia bientôt qu'il étoit né en Irlande. Le ſoin qu'eut ſa mère d'adoption de le mettre de bonne heure dans un collége de Paris, acheva de lui faire perdre le ſouvenir de ſon origine. Il y fit ſon cours d'études, ſous le nom de la famille où il étoit entré; & rien n'étant épargné pour ſon entretien, il continua les autres exercices de ſon âge avec toute la diſtinction d'un jeune homme deſtiné à une fortune conſidérable, & ſans conſerver la moindre défiance du changement qui étoit arrivé dans ſon ſort. Il prenoit ſa bienfaitrice pour ſa mère. Elle s'étoit accoutumée elle-même à le regarder comme ſon fils; & le voyant répondre à ſes eſpérances, par le fruit qu'il avoit tiré de ſon éducation, elle étoit réſolue de faire durer toujours une erreur ſi chère.

Elle l'avoit déjà mis dans les mouſquetaires, lorſqu'un de ſes frères fut envoyé en France par leur mère commune, pour chercher de l'occupation à la cour du roi Jacques. Son premier ſoin ayant été de ſe préſenter à la dame qui avoit rendu de ſi généreux ſervices à ſa famille, il apprit d'elle ce qu'elle ne pouvoit lui cacher;

on frère vivoit, & qu'il s'étoit rendu digne
ffection qu'elle avoit conçue pour lui. Mais
dissimulant point le caprice de son cœur,
jouta qu'elle s'étoit efforcée jusqu'alors de lui
er la vérité de sa naissance, & que son dessein
de le tenir pendant toute sa vie dans cette
r; qu'à ce prix elle étoit toujours résolue,
seulement de lui servir de mère, mais de
surer quelque jour la succession de tout son
; qu'il portoit déjà son nom & ses armes;
, qu'il se croyoit lui-même destiné par la
e à son héritage, & que la force de l'habitude
voit fait prendre pour elle tous les sentimens
fils tendre & respectueux; qu'elle trouvoit
de douceur dans cette illusion, que le plus
d malheur qu'elle eût à craindre étoit de la
finir; qu'elle ne répondoit pas même de la
e de ses anciennes dispositions, si, en dé-
pant son cher fils, on lui donnoit lieu de se
oidir dans les sentimens qu'il avoit pour elle,
peut-être d'en changer la nature; qu'il étoit
conséquent d'une importance égale pour l'un
pour l'autre, qu'on le laissât dans l'ignorance
elle l'avoit élevé; que soit faveur, ou justice,
demandoit qu'on eût cette complaisance pour
, du moins jusqu'à sa mort. En un mot, dit-
à l'étranger, vous êtes le maître du sort de
re frère. La vérité & l'honneur ne m'ont pas

permis de vous déguifer ce que je fouhaiterois que toute la terre ignorât comme lui ; mais vous le perdez, fi, en lui communiquant les lumières que vous venez de recevoir, vous me raviffez quelque chofe du plaifir que je me fuis fait jufqu'à préfent de les lui refufer. Penfez-y bien, reprit-elle encore ; car je me fens là-deffus des délicateffes qui ne me permettront jamais de m'en rapporter aux apparences, ni de me laiffer tromper par des fentimens contrefaits.

Quelque bizarrerie qu'il y eût dans toutes ces idées, le gentilhomme irlandois fe crut obligé de lui répondre qu'elle ne demandoit rien qu'elle n'eût droit d'exiger ; & fe réduifant au défir de voir fon frère, il protefta que tout ce qu'il venoit d'entendre demeureroit auffi long-tems fecret qu'elle le jugeroit à propos. Elle ne fit pas difficulté, après cette promeffe, de lui apprendre qu'il étoit moufquetaire, & qu'il pouvoit le voir à Paris. En effet, quand la tendreffe du fang n'auroit pas fuffi pour l'empêcher de nuire à la fortune de fon frère, il y étoit lui-même fi intéreffé par les avantages qu'il pouvoit en efpérer, que cette feule raifon devoit l'engager au filence. Il partit dans la difpofition de le garder, & loin de fe défier de fa propre difcrétion, il fe faifoit d'avance un plaifir du rôle fingulier qu'il alloit foutenir. Son impatience ne lui permit pas de

emettre bien loin la ſatisfaction qu'il avoit déſirée. Il ſe la procura preſqu'en arrivant, & le haſard le ſervit ſi bien, qu'au lieu du ſeul plaiſir de la vue, qu'il s'étoit propoſé, il eut, dès le premier jour, celui de ſouper avec ſon frère, par l'entremiſe d'un officier irlandois qui avoit quelques liaiſons à l'hôtel des mouſquetaires.

Si ce fut d'abord la curioſité qui lui fit parcourir avidement toute ſa figure, il ſentit bientôt que la force de la nature le ramenoit à cette occupation malgré lui. Pendant toute la ſoirée, il ne put détourner un moment les yeux d'un viſage dont chaque trait réveilloit au fond de ſon cœur quelque ſentiment tendre. D'un autre côté, le même pouvoir agiſſoit ſecrètement ſur ſon frère. Celui-ci ne prit d'abord les mouvemens qui l'agitoient, que pour une eſpèce d'embarras, qu'il attribuoit à l'attention continuelle avec laquelle il ſe voyoit obſervé; mais les ſentant croître avec un intérêt dont il ne pouvoit ſe rendre raiſon à lui-même, il les regarda à la fin comme un de ces penchans ſympathiques qui préviennent quelquefois le cœur ſans qu'il en puiſſe démêler la cauſe, & qui le diſpoſent à aimer ce qu'il ne connoît pas.

Ils ſe quittèrent tous les deux avec une preſſante envie de ſe revoir. Le mouſquetaire d'autant plus ardent, qu'il croyoit n'avoir aucune meſure

rêter. Mais il ne put se persuader d'ailleurs qu'une dame à qui il ne supposoit point d'autre motif que sa générosité, dans tout ce qu'elle avoit fait pour lui, s'offensât jamais de le voir céder à des sentimens aussi justes que ceux de la nature, lorsqu'il lui protesteroit sur-tout qu'ils n'altéroient point ceux qu'elle avoit droit d'exiger. En vain son frère fit mille efforts pour lui ôter cette pensée. Il partit dans le dessein d'ouvrir son cœur à sa bienfaitrice, & de lui demander la permission d'entreprendre le voyage d'Irlande.

Il fut reçu d'elle avec les marques ordinaires de son affection. Elle ne se défioit de rien, & sa passion pour ce cher fils étoit au comble. Cependant, à peine en effet eut-il commencé à s'expliquer, qu'elle comprit ce qui l'amenoit. Un dépit mortel éteignit à l'heure même tous ses autres sentimens. On vous a perdu, lui dit-elle, en l'interrompant, je cesse d'être votre mère, puisque vous n'ignorez plus de qui vous êtes fils. Retournez à ceux qui vous ont rendu ce bon office, & ne vous présentez plus devant moi. La noire jalousie qui la possédoit la fit rentrer aussi-tôt dans un cabinet, où elle s'enferma seule, sans vouloir un moment prêter l'oreille aux plaintes & aux supplications du jeune homme. Il comprit enfin que ses raisonnemens l'avoient trompé ; mais le malheur qu'il commençoit à craindre, le touchant beau-

coup moins que ce qu'il croyoit devoir à la nature, il résolut de renoncer plutôt à sa fortune qu'aux obligations d'un fils bien né, qui ne doit rien avoir de si cher que ceux dont il tient la naissance. Cette résolution ne l'empêcha pas de renouveler ses efforts, pour attendrir un cœur dont il mettoit l'affection au premier rang, après celle de sa mère. Il étoit aimé des domestiques, qui étoient accoutumés à le traiter comme leur maître. Il vint à bout par leurs secours de s'introduire dans l'appartement de la dame, malgré la rigueur avec laquelle elle avoit défendu qu'on lui permît d'en approcher. Elle voulut fuir, mais il la retint. Cette scène, une des plus singulières que la tendresse & la jalousie aient jamais produites, aboutit à une espèce de composition entre les deux parties. La dame promit de rendre son amitié & d'oublier ce qui l'avoit offensée, à condition qu'on s'engageât, aussi long-tems qu'elle seroit au monde, à ne pas faire le voyage d'Irlande, & à ne jamais donner le nom de mère en sa présence à cette dame irlandoise, qu'elle regardoit comme sa rivale. De son côté, le mousquetaire donna sa parole, mais dans les termes les plus vagues qu'il put employer, d'obéir sans réserve à celle qu'il vouloit aimer toute sa vie comme une mère, & de ne jamais rien entreprendre qui fût capable de la chagriner. Son

espérance étoit de se sauver à la faveur de cette équivoque, & de trouver quelqu'occasion d'aller secrètement en Irlande.

La paix étant rêtablie par cet heureux traité, il laissa passer quelques mois, pendant lesquels il prit des mesures si justes, que s'étant dérobé de Paris avec un congé de la cour, il fut absent plus de trois semaines sans qu'on eût le moindre soupçon de son départ. Enfin la fortune, qui ne le destinoit pas à l'héritage qu'un peu plus de modération pouvoit lui assurer, voulut que sa bienfaitrice tombât pendant son absence dans une maladie dangereuse, & que se croyant à la fin de sa vie, elle souhaitât ardemment de le voir. On lui écrivit, on le chercha inutilement, & l'on découvrit enfin, par le témoignage des officiers de son corps, qu'il étoit passé en Irlande. Cette nouvelle, qui fut rapportée avec trop peu de ménagement, fit tant d'impression sur une personne mourante, qu'elle n'y résista point. Toutes ses fureurs s'étant rallumées, elle expira peu de jours après, dans les plus amèrs sentimens d'une douleur qu'elle croyoit juste, & sans laisser la moindre partie de son bien à l'ingrat dont elle se croyoit méprisée.



ETRANGE ACCIDENT
ARRIVÉ
A UNE JEUNE ANGLOISE.

UNE jeune angloife de la petite province de *Carnarvan*, fe croyoit à la veille d'être heureufe, par un mariage conforme à fes inclinations. Elle en attendoit l'heure avec une impatience qui ne peut être comparée qu'à celle de fon àmant. Leur tendreffe avoit été traverfée par mille obftacles, & la conftance avec laquelle ils étoient parvenus à les furmonter, paffoit pour un miracle de l'amour. Enfin le jour marqué pour leur bonheur arriva fans la moindre apparence de nuage. On étoit déjà coëffée, vêtue, plus brillante & plus aimable que jamais, fous la parure nuptiale. Il ne manquoit que la préfence de l'amant pour fe rendre à l'églife. L'amour l'ayant amené au même moment, il préfente la main à fa maîtreffe en homme fûr de fa conquête. Elle fe lève pour la recevoir. Mais par le plus étrange effet que la joie ou la pudeur ait jamais produit, elle eft faifie d'un tremblement violent qui fe communique d'abord à toutes les parties de fon corps,

:use. On assure que les parens, après s'être rçu que l'amour leur avoit fait faire trop de ıin, ont pris le parti de les faire entrer du ıs dans la voie légitime, en les mariant dans chambre. Bien des gens plaignent le mari, se trouve forcé d'aimer constamment une ne sans jambes. D'autres, qui pensent sans e beaucoup mieux, estiment qu'un mari peut sser de jambes dans une femme, pourvu qu'il uve une tête raisonnable & un cœur tendre. lques-uns prétendent même que le monde iroit pas plus mal, & que la fidélité sur-tout trouveroit fort bien dans les mariages, si es les femmes ressembloient par les jambes ouse de Carnarvan.



iverses questions avec beaucoup de douceur & e bonté, il finit par lui faire présent de quelques schellings. Cette générosité toucha le voeur; cependant ne voulant point se trahir luinême, ni ses compagnons, il se contenta de ne pas faire le signe dont il étoit convenu avec eux, & de donner une espèce d'avis à son bienfaiteur, par un proverbe anglois qu'il lui répéta deux ou trois fois à mesure qu'il s'éloignoit. Le sens de ce proverbe est, « Qu'il ne faut point aller seul » dans un bois, quand on peut se faire accom» pagner. »

Le gentilhomme continua son chemin, sans y faire beaucoup d'attention. Il eut le malheur de tomber entre les mains des voleurs qui étoient à l'attendre, & qui le dépouillèrent avec beaucoup de dureté & de violence. Il retourna chez lui nud & blessé. Son crédit porta la justice des environs à faire des perquisitions si exactes, que sur quelques soupçons l'on se saisit enfin d'un des brigands, & l'on tira de sa bouche non-seulement l'aveu du crime, mais encore le nom de tous les complices. Ils furent tous arrêtés, & parmi eux celui qui avoit servi de sentinelle. L'étonnement du gentilhomme fut extrême, lorsqu'étant confronté aux coupables, il reconnut le malheureux avec lequel il s'étoit entretenu, & qu'il avoit pris pour un passant. Il voulut

AVENTURE

SINGULIÈRE.

ON avoit fait à Londres peu d'attention à une lettre insérée dans certaine feuille périodique, nommée *The Auditor*, parce qu'on y est accoutumé à regarder ces sortes de pièces comme un jeu de l'imagination de l'auteur. Mais cette lettre, qui n'étoit point feinte, ayant eu des effets réels, on va d'abord la rapporter ici.

M. L'AUDITEUR,

« Je sens le besoin que j'ai du mariage. J'ai » deux amans qui pensent sérieusement à m'épou- » ser ; mais quoique je sois résolue d'en accepter » un, le choix m'est extrêmement difficile. Dé- » terminez-moi, s'il vous plaît, par vos conseils. » Le premier est un homme bien fait, d'une » humeur douce & polie, mais sérieuse. Il ne » m'entretient que de choses graves & solides ; » & il prend plaisir, dit-il, à m'entendre rai- » sonner. Il me parle souvent des charmes d'une » vie retirée dans la solitude d'une belle cam-

» danse-t-il comme un ange. Tout ce qu'il fait » a de la grâce. Il eſt magnifique en habits, & » il dépenſe ſon argent avec une facilité & une » nobleſſe admirable. C'eſt la créature la plus » vive que j'aie jamais vue; il ne ſauroit être » dans la même place pendant deux minutes; il » étouffe de rire pour la moindre choſe. Cependant il m'aime avec tant de paſſion, qu'il eſt » ſans ceſſe à m'admirer, & qu'il ne ſe laſſe » point de parler de mes bonnes qualités. Il » m'a juré mille fois que s'il n'obtient pas mon » cœur & ma main, il ſe tuera de déſeſpoir; & » dans le fond, il me dit cela d'un air qui me » le fait craindre. Je ſerois fâchée d'être la » cauſe.... Mais je vous demande, monſieur, » votre opinion, & je ſuis,

Votre très-humble, &c.

P.S. « J'oubliois de vous dire que j'ai naturellement l'humeur gaie, que j'aime la danſe » & la muſique à la folie, que je n'ai point de » goût pour la campagne: enfin que j'aurois » peine à vivre ſans aller au bal & aux ſpec- » tacles. »

L'auditeur en inſérant cette lettre dans ſa feuille, y joignit une courte réponſe, ſuivant ſa coutume. Le ſens étoit que la demoiſelle n'avoit beſoin, pour ſe déterminer, que de relire

Elle sentit alors toute son infortune, mais sans y pouvoir trouver de remède. Le souvenir de l'amant qu'elle avoit rejeté, ne fit qu'augmenter son désespoir. Quelle différence entre la solitude où elle étoit réduite, & celle dont il lui avoit tracé une si douce image ! Ce fut à lui néanmoins qu'elle eut recours pour adoucir l'horreur de sa condition. Elle connoissoit l'honnêteté de son caractère ; elle se crut permis de l'appeler quelquefois chez elle, sur le pied du moins d'un ami. Il y alla, sans faire trop valoir sa complaisance. Dans le fond, il l'aimoit toujours avec la même tendresse, mais tous ceux qui le connoissoient étoient persuadés de l'innocence de ses visites, & qu'il n'avoit point d'autres vues que de la consoler par son entretien. Il y a même assez d'apparence que ce fut sa droiture qui lui fit négliger toutes sortes de précautions. Il en prit si peu, que le mari fut informé de ses assiduités. Il les interpréta mal ; & plus sensible à l'honneur qu'il ne l'avoit été à la justice, il se rendit à la campagne de son épouse, au moment qu'on l'attendoit le moins. Il y trouva son ancien rival : on ne dit point dans quel état ; mais sa rage augmentant avec ses soupçons, il fondit sur lui l'épée à la main, sans aucune mesure. L'autre qui étoit brave, conserva assez de pré-

elle-même ſa lettre. Quelle ...re. Il perça l'infi-
en lui donnant ce conſeil, ce qui lui ôta la vie.
remment de la manière ...ique tems par bien-
déſirs Le petit-maître ...dent n'ayant eu beſoin
après à l'amant ſage pour être pardonné, il ne
dans les premiers ...nne qui en ſollicitât la pu-
découvrit à ſon époux ... ſe trouva libre ainſi par
toit elle qui avoit garda comme une faveur du
tout le monde ... l'arrêta quelque tems. Mais
qu'elle n'avoit elle ne devoit qu'un foible reſ-
réponſe pour faire d'un homme qui ne l'avoit
lui coûta cher comme ſon épouſe, ou qui ne
ſemaine, pour telle que pour la tourmenter &
la traiter malheureuſe, elle ne ſe fit pas preſſer
prétendit ſa main à l'amant qu'elle avoit d'a-
appe... juſtement rejeté.
nière l...
il trov...
c'étoi...
pou...



[illegible]URE INTÉRESSANTE,

OU

LES BOHÉMIENS.

EN voyageant le long du Rhine, [illegible] suite qu'un laquais. M...... [illegible] à quelque distance, un spectacle [illegible] d'abord de la frayeur. Le chemin [illegible] large, mais dans le lieu [illegible] roissoit, les rochers [illegible] rent un peu vers la plaine, [illegible] de quelqu'étendue, qui laisse [illegible], une plage fort exposée à l'ardeur [illegible]. Le voyageur crut y découvrir plus de [illegible] sonnes qui paroissoient rangées [illegible] ligne, le visage tourné [illegible]. A mesure qu'il approchoit, il remarqua [illegible] étoient nues. Deux hommes à cheval [illegible] pas capables de leur causer de l'épouvante, [illegible] ne se fit aucun changement dans la [illegible] cette bande joyeuse, jusqu'à l'arrivée des deux cavaliers, que la surprise fit arrêter à la [illegible] la ligne. M..... curieux, comme il étoit [illegible] de l'être, demanda la cause d'une [illegible]

extraordinaire. Un homme âgé, qui ſe trouvoit le plus proche de lui, fit cette réponſe.

Vous voyez des gens qui ne font de mal à perſonne, & qui tâchent au contraire de rendre ſervice à ceux qui veulent les employer. Nous ſommes connus ſous le nom d'*Egyptiens*, ou de *Bohémiens*, car on ne s'accorde pas ſur nos titres, & je vous aſſure que nous ſommes là-deſſus fort indifférens. Vous comprenez tout d'un coup qui nous ſommes; mais comme il eſt néceſſaire à notre condition d'être noirs, ou du moins fort baſanés, & que la nature ne répond pas tout-à-fait à nos vues, nous employons un peu d'art pour ſuppléer à ce qu'elle nous refuſe. Il lui fit voir en même tems une proviſion de graiſſe dont ils ſe frottoient pour faciliter l'action du ſoleil; ſi vous voulez ſavoir, reprit-il, pourquoi cet endroit nous a paru plus propre qu'un autre à cet exercice, c'eſt qu'après nous y être noircis au ſoleil pendant tout le jour, nous trouvons le ſoir à quelques pas d'ici des fours à charbon, où la ſumée achève de nous donner une couleur qui ne s'efface pas de long-tems.

Il y a bien d'autres choſes que je voudrois ſavoir, interrompit M....., & je ſuis ravi d'avoir cette occaſion de les apprendre. Dites-moi d'abord comment vous oſez former une aſſemblée ſi nombreuſe, & ſi vous ne craignez pas que

nous noircir. Nos femmes y ſont auſſi, mais la pudeur ne leur permettant pas de paroître nues avec nous, elles nous ſuccèdent auſſitôt que nous avons repris nos habits. Nous paſſons le tems des grandes chaleurs dans cette forêt, & nous avons d'autant plus de facilité pour notre nourriture, que tous les payſans des villages voiſins étant occupés de leur moiſſon, nos femmes & nos enfans en font plus aiſément la guerre à leurs poules. Elles obſervent néanmoins de ne pas cauſer trop de déſordre. Soit qu'on nous aime ou qu'on nous craigne, nous n'avons point encore été chagrinés. D'ailleurs, il nous reſte toujours aſſez d'argent des profits de notre année, pour nous procurer de quoi vivre largement. Mon âge, qui paſſe ſoixante ans, n'empêche pas que je n'aie une femme, jeune & bien faite, qui a gagné deux mille francs dans notre dernier tour de France.

Je ſuis ſans enfans; mais il n'y en a que trop dans notre bande, la difficulté de les porter avec nous, eſt un des plus grands embarras de nos longues courſes. Cependant, ils nous deviennent ſi utiles lorſqu'ils ſont aſſez forts pour marcher, qu'ils nous dédommagent bien de leur éducation. Nous n'épargnons rien pour les former, car il y a toujours une différence extrême entre ceux qui ſont ainſi accoutumés à notre profeſſion dès

me voit revenir avec plaiſir dans tous les cantons où j'ai déjà paſſé, & je reçois ſouvent des reproches lorſque je ſuis plus d'un an ſans y reparoître avec ma troupe. Je ne craindrois nulle part de me préſenter ouvertement, ſi je pouvois mener tous nos gens dans une ſeule bande ; je trouverois le moyen de les contenir ; mais la néceſſité où nous ſommes de nous ſéparer, m'expoſe quelquefois à bien des chagrins. Nos bandes ne peuvent être compoſées que de cinq ou ſix perſonnes ; encore n'oſe-t-on ſe préſenter dans les villes en ſi grand nombre. On ſe diviſe pour y entrer, & ceux dont les inclinations ſont mauvaiſes, profitent de l'abſence de leurs compagnons pour faire des actions qui nous déshonorent. J'en ai chaſſé plus d'un qui étoient tombés dans ces baſſeſſes-là, & pour retenir les autres par la terreur, j'ai déféré moi-même au grand-prévôt de Toulouſe, un de ces malheureux qui avoit volé un marchand ſur le grand chemin. Il fut exécuté, & je forçai ceux que j'avois avec moi d'aſſiſter à ſon ſupplice. Je ne leur ai jamais fait un crime de prendre adroitement ce qui eſt néceſſaire à la vie, parce que je ſuis perſuadé que dans le beſoin, tous les hommes ont le même droit à ce qui ſert de nourriture. Mais je ne pardonne pas la violence, & je défends avec la dernière rigueur, le vol

de tous les biens qui coûtent du travail au possesseur. Il y a de l'injustice à priver autrui du fruit de ses peines. Ainsi je ne permettrois pas qu'on prît un morceau de pain, & je souffre qu'on prenne adroitement une poule.

D'autres pourroient exiger un tribut de leurs compagnons; mais je considère que la plupart ont moins de bonheur ou de talens que ma femme & moi. Il s'en trouve plusieurs qui reviennent plus misérables à la fin d'une année, qu'ils n'étoient à leur départ. La pitié me porte encore à leur faire part de ce que j'ai acquis.

Ce récit ayant beaucoup amusé M......, il fit diverses questions au vieillard. Il lui demanda s'il étoit né dans sa condition: oui, répondit-il, & quoique j'ignore le commencement de ma race, je sais par tradition qu'elle est fort ancienne. C'est à ce titre, autant que pour mes autres qualités, qu'on m'a déféré le commandement. Une partie de mes compagnons sont Egyptiens comme moi de père en fils, & cet avantage est si considéré parmi nous, que cette bande est toujours obligée d'avoir un naturel pour chef. Mais il nous arrive quelquefois de faire des recrues dans nos voyages. Nous ne refusons pas de recevoir les sujets qui se présentent, lorsque nous leur remarquons quelque talent. Ma femme, par exemple, n'est pas

ſi belle occaſion me fit oublier le deſſein où j'étois de ne plus penſer au mariage.

Cependant, ſi l'avarice eût été ma paſſion, je n'aurois pas été long-tems à me repentir de mon engagement. Ma femme étant trop délicate pour s'accoutumer tout d'un coup à notre façon de vivre, je m'épuiſai bientôt par les dépenſes continuelles où je me jetai pour lui fournir les voitures & les commodités dont elle ne pouvoit ſe paſſer. D'ailleurs il me devint preſqu'impoſſible de m'arrêter deux jours dans le même lieu, ſans m'expoſer à mille fâcheuſes aventures. Tout le monde admiroit la jeuneſſe & la figure de ma compagne. Si nous entrions dans une ville, nous étions obſédés d'une foule de jeunes gens qui ne nous laiſſoient pas un moment de repos. Je pris le parti de lui noircir le viſage; mais ſa bonne grâce ne la faiſoit pas moins remarquer. D'un autre côté, s'étant familiariſée avec notre profeſſion, elle fit tant de progrès dans nos exercices, qu'elle fit naître encore plus d'admiration par la ſubtilité & l'agrément de ſes tours. Ce fut alors qu'elle me dédommagea fort avantageuſement de mes premières dépenſes, & qu'elle me mit en état de mener moi-même une vie beaucoup plus douce. Comme elle étoit ſatisfaite de mes ſoins & de mes complaiſances, elle ne

paroiſſoit

n'étoit pas portée à m'accuser [illegible]
conduite trop libre, & j'étois [illegible]
capable de rien d'entreprendre pour [illegible]
mon âge ; mais sa sagesse [illegible]
elle ne me fit [illegible]
nées, & j'en ai eu d'autant plus [illegible]
j'ai toujours été persuadé qu'elle [illegible]
t eu de part à ce malheur. Un jeune [illegible]
r de village, chez qui nous étions [illegible]
, trouva le moyen de me la dérober [illegible]
sommeil ; & lorsque je m'apperçus [illegible]
e, il commença naturellement [illegible]
toutes sortes de soins pour [illegible]
je me laissai tromper par [illegible]
ant bien néanmoins qu'elle ne [illegible]
éloignée, j'employai tout le reste [illegible]
ence à la chercher, & je fis [illegible]
a province. Enfin, [illegible]
repasser près du lieu où je [illegible]
is à la fenêtre. L'aubergiste [illegible]
me rejoindre, [illegible]
yons. Nous avons [illegible]
, & si elle m'a trompé [illegible]
lle est ma femme, c'est [illegible]
je ne m'en suis jamais repenti.
M.... ne put résister à la curiosité [illegible]
re une personne si extraordinaire [illegible]
rudence ne lui permit point [illegible]

gagea, & le mari qui paroiſſoit charmé de la conſidération qu'on lui marquoit, ſe retira de quelques pas pour lui laiſſer la liberté de faire comme les honneurs de ſa profeſſion. M..... ſaiſit ce moment pour lui déclarer qu'il n'ignoroit pas ſa naiſſance. Il lui demanda ſi dans une ſituation ſi indigne d'elle, il ne lui arrivoit pas ſouvent de regretter le ſort pour lequel elle étoit née, & ſi elle étoit réſolue d'achever ſa vie dans un état ſi miſérable. Vous vous trompez, lui dit-elle ſans affectation, ſi vous croyez mon état fort à plaindre : je ne ſuis pas riche; mais je ne ſens point les rigueurs de la pauvreté : je n'ai point un mari aimable, mais j'en ſuis aimée : ſi je ne trouve point de politeſſe dans la ſociété où je vis, j'y trouve de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion. Enfin, je ne déſire point ce que je ne puis obtenir, & l'habitude me fait trouver de la douceur dans ce que je poſsède. Sans s'arrêter à lui prouver qu'elle avoit tort, M.... qui ne vouloit ſatisfaire que ſa curioſité, continua de lui demander ſi elle étoit réſolue de paſſer toute ſa vie dans ce triſte état. Je ne vous dirai point, reprit-elle, que ſi je pouvois me procurer une autre condition, je ne quittaſſe volontiers celle-ci ; mais ſi mon mari vous a raconté mon infortune, vous devez confeſſer qu'il ne me reſte point de reſſource. Qui vous empêche, lui dit M..... de chercher une

te dans quel [illegible] hé ! qui voudroit [illegible] de répondre, qui [illegible] M... à lui offrir [illegible] faut pas [illegible], lui dit-il, [illegible] de votre [illegible] gère, qui est la seule [illegible], on vous [illegible]; mais il [illegible] lui [illegible] recevoir. Elle [illegible] pour [illegible] ce, elle se [illegible] qui ne s'[illegible], qu'avec [illegible] l'habitude : M... [illegible] ; mais [illegible] de cette [illegible] re qu'elle lui avoit [illegible] re quelque [illegible] jouta-t-il, & [illegible] de votre habileté [illegible] e, & sa gaîté se [illegible] e, elle se mit à [illegible] quer les raisons qu'elle avoit [illegible] pressée de les dire, elle [illegible] qu'après avoir [illegible]

lui parler si ouvertement du sujet de sa ho
& renouveler en un moment toutes ses pei
Rien ne me coûte, ajouta-t-elle, devant c
qui ignorent qui je suis; mais vous me perc
cœur en me forçant de réunir l'idée de ma 1
sance à celle de ma situation.

Cette contradiction de sentimens refroidit
d'un coup M.... & lui fit prendre le parti c
retirer. Il offrit à la reine des égyptiens quel
écus, que le même motif lui fit refuser; mai
mari eut moins de délicatesse.

DOUBLE ABOLITIO

DE LA TORTURE,

Occasionnée par deux évènemens singul

A GLASCOW, ville archiépiscopale d'Ec
un jeune homme d'une naissance honnête,
parvenu avec beaucoup d'amour & de const
à gagner le cœur d'une fille de son âge, & div
raisons ne lui permettant point de la recher
ouvertement, il se consoloit de cette contr
en passant une partie des nuits avec elle. I
trigue avoit duré plusieurs mois avec tan

plusieurs autres pays, étoit aussi propre qu'ail
à tirer le mensonge ou la vérité d'un mal
reux qui manque de constance dans les tourn
Elle consistoit à faire avaler une certaine qua
d'eau; & quand l'accusé avoit le corps ren
on le couchoit à terre, on le couvroit d
planche sur laquelle on sautoit pesamment
lui faire rendre l'eau avec la dernière viole
& l'on recommençoit cette cruelle exéc
aussi long-tems qu'il refusoit de se con
coupable.

Le bruit de cette sentence étant parvenu
qu'à l'amante, elle se crut aussi malheureus
celui qui devoit être traité si rigoureusement
l'amour d'elle. La tendresse & la reconnois
l'obligeant de ne rien ménager, elle eut le
rage d'aller déclarer aux juges qu'il étoit im
sible que l'accusé fût criminel, puisque d
fort long-tems qu'il avoit passé effective
toutes les nuits dans sa maison, elle avoit e
elle-même de lui ouvrir la porte, de le con
dans sa chambre, où il s'étoit toujours m
lit avec elle, & de le reconduire ensuite ju
la rue. Cette déclaration produisit peu d'
Elle fut regardée comme un artifice de l'am
& la sentence n'en fut pas exécutée avec r
de rigueur.

Un homme âgé d'environ vingt-deux ans

oit à la douleur [illegible]
de l'accusation [illegible]
ort au fruit même de [illegible]
oit être qu'une [illegible]
ya que le premier [illegible]
ce qu'on lui [illegible]
e grâce que [illegible]
-tems. [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] que tous les [illegible]
[illegible]
[illegible] victime de [illegible]
ciel permit [illegible]
[illegible]
[illegible] condamnés [illegible]
[illegible]
chaînes ne leur [illegible]
rocher, [illegible]
[illegible] point de [illegible]
es & leur supplice [illegible]
e cause le jeune [illegible]
C'étoient eux-mêmes qui [illegible]
l dont on l'avoit [illegible]
a fureur, & l'avoit [illegible]
nt rien changer à [illegible]
nt de concert à lui [illegible]
, en reconnoissant qu'il [illegible]

bles. Les explications & les preuves qu'i
nèrent aux juges levèrent tous les voiles.
cence du jeune homme fut reconnue pu
ment, & l'on se hâta de lui rendre la liber
toutes les réparations qui pouvoient le con
son malheur. Mais il n'y en eut point de s
que celle qu'il reçut de l'amour. Sa maître
avoit été jusqu'alors inconsolable, n'eut p
tôt appris l'heureux changement de sa fo
qu'elle se rendit à la prison sans rien co
Elle l'accabla des plus tendres caresses au
de ceux qui s'y rencontrèrent; & ne suiv
que ses transports, elle envoya delà c
père, pour lui déclarer qu'elle n'auroit jam
tre mari que celui qu'elle choisissoit à
même, & qu'elle préféroit à toutes les r
du monde. Elle reçut aussi-tôt un conser
qu'on ne pouvoit lui refuser après cet écl
mariage fut célébré sur le champ dans la
Le tribunal de Glascow, qui tenoit u
distingué dans l'Ecosse, prit occasion de sa
erreur pour abolir l'usage de la question,
ne douta point que son exemple ne fût
suivi de toutes les cours de justice du mên
On joindra ici un autre exemple de l'ab
gereux de cet usage, qui n'eut pas m
succès. M.... gentilhomme des plus qual
la province de Frise, & père de M.... q

vert. On y voyoit encore les traces du ſang, & la meſure de la plaie qui ſe trouva égale à la lame, acheva de prouver qu'il avoit été l'inſtrument du crime. Le valet ſe défendit inutilement. Il fut arrêté, & ſur le refus qu'il fit de ſe reconnoître coupable, il fut condamné à la queſtion.

Il la ſouffrit d'abord avec aſſez de conſtance. Déjà tous ſes os étoient écraſés ou diſloqués par la violence du ſupplice. Mais voyant les exécuteurs prêts à recommencer, la mort lui devint moins horrible que des tourmens ſi cruels. Il avoua le fait. Etant même preſſé d'en rapporter toutes les circonſtances, il en fit un détail qui parut vraiſemblable, & qui ſatisfit les juges. La ſentence de mort alloit ſuivre auſſi-tôt, lorſque M.... demanda d'être écouté. Il expoſa ſa propre hiſtoire, & le deſſein qu'il avoit eu de faire ouvrir les yeux au conſeil ſur la témérité de tous les jugemens de cette nature. Enſuite gémiſſant ſur la néceſſité où il s'étoit trouvé, comme les autres, de ſacrifier quelquefois l'innocence & la vérité à des apparences ſi trompeuſes, il proteſta que pour s'en délivrer à l'avenir, il étoit réſolu de renoncer à ſon emploi. La conſidération où il étoit dans le pays, porta les états, non-ſeulement à lui pardonner une ſi étrange entrepriſe; mais à mettre ſérieuſement en délibération les inconvéniens de l'ancien uſage, & peu après à l'abolir

fait. Pour lui, il se crut obligé de réparer
es tourmens qu'il avoit fait souffrir à son
tique, par une pension considérable qu'il
ra pour le reste de ses jours.

INGULIERE
NVENTION DE L'ART.

boucher de Londres, nommé *Gordon*,
à cette qualité celle de voleur sur le grand
, & les exerçoit toutes deux avec tant de
depuis plus de trente ans, qu'il avoit acquis
hesses considérables. Enfin, la justice civile
e par celle du ciel, découvrit qu'il étoit
r d'une infinité de crimes, & le fit arrêter
l s'en défioit le moins. Son procès fut
avec diligence, & il fut condamné à
suivant les formes ordinaires du pays. On
cette dernière circonstance pour avoir oc-
de remarquer que les formes de la justice
bien différentes des nôtres. Ce n'est point
ges qu'appartient la connoissance du crime.
l'un homme est accusé, l'on nomme douze
nes, qu'on appelle *douze pairs*, parce qu'on
isit de la même condition que le coupable.

l'expérience de cette invention sur plusieurs
ns, & qu'elle avoit toujours réussi. Un peu
ang qui avoit coulé dans l'opération, fit croire
geoliers que le criminel avoit voulu attenter
vie. Le bruit s'en répandit même à Londres,
; n'ayant servi qu'à faite hâter l'exécution,
t enfin conduit à Tyburn. Une circonstance
est encore fort remarquable, c'est qu'il obtint
ermission de s'y faire mener dans un carrosse
ié. Les anglois traitent avec beaucoup d'hu-
ité tous les malheureux que la justice con-
ne à la mort. De quelques crimes qu'ils
nt coupables, ils les croient toujours à plaindre
qu'il leur en coûte la vie. L'exécuteur ayant
son office (1), & Gordon ayant demeuré
que tems suspendu pour servir de spectacle
yeux du peuple, on livra, suivant (2) la
tume, son cadavre à ses parens. Le chirur-
qui n'attendoit que ce moment, se le fit
orter dans le cabaret le plus proche. Il se
de lui ouvrir la veine au bras, & de lui

) Cela ne s'exécute point en Angleterre comme en
ce. On ne précipite point le criminel. Il est assis dans
iture qui l'a apporté, & lorsque l'exécuteur a lié la
:, la voiture se retire, & laisse le patient suspendu.

) On accorde ordinairement cette faveur, excepté
ue la sentence porte que le criminel sera *pendu en*
e, c'est-à-dire, exposé sur le grand chemin.

donner d'autres ſecours qu'il avoit préparés. Gordon n'étoit pas mort. Il ouvrit les yeux, il pouſſa un profond ſoupir. Mais étant retombé preſqu'auſſitôt dans une eſpèce d'évanouiſſement, il expira quelques minutes après. Le chirurgien attribua le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe à la groſſeur du malheureux Gordon, qui l'avoit fait peſer exceſſivement ſous la corde. Quoi qu'il en ſoit, l'invention du tuyau n'en parut pas moins admirable. Elle étoit ſi hardie, qu'on craignoit d'abord que la juſtice n'inquiétât M. Chovell, (c'étoit le nom du chirurgien) pour avoir oſé l'entreprendre. Mais la faveur n'auroit pas manqué de le mettre à couvert, tant l'on eſt ſatisfait à Londres de voir enrichir les arts par quelques nouvelles découvertes.



VIE SOLITAIRE ET POÉTIQUE D'UN AUTEUR ANGLOIS.

UN écrivain anglois, plein d'une passion vive pour Homère, avoit étudié constamment ce poète depuis son enfance. Ayant pris la résolution de faire des remarques sur sa vie & sur ses ouvrages, qu'il publia dans la suite, & qui eurent un très grand succès, il sentit non-seulement qu'il avoit besoin d'une retraite tranquille, mais que le cœur demandant d'être occupé comme l'esprit, il devoit associer à son projet quelque jolie femme qui prît du goût pour lui jusqu'à devenir capable de partager avec lui sa solitude. Il fit à peu près le calcul du tems qu'il devoit employer à son ouvrage; deux ans parurent nécessaires. Son occupation après cela fut de chercher une femme qui convînt à ses inclinations, & qui voulût prendre un sincère attachement pour lui. Ce n'étoit pas assez qu'elle fût aimable, sage, & capable d'un commerce aussi sensé que voluptueux; il lui falloit dans son systême que toutes

les qualités qu'il lui demandoit puſſent ſe ſoutenir pendant deux ans ſans diminution ; & c'eſt là-deſſus que la crainte de ſe tromper le rendit extrêmement circonſpect. Enfin, il crut avoir réuſſi dans ſon choix. Il lui en reſtoit deux autres, celui d'un laquais & d'un chien. Il n'y apporta pas moins de précaution.

Sa maiſon étoit à l'entrée d'une forêt, d'où il avoit une vue aſſez étendue dans la plaine ; mais ſans autre voiſinage que celui de quelques fermiers qui cultivoient une campagne des plus fécondes. Il n'avoit pas beſoin de ſe faire un autre jardin. La forêt fut ſa plus chère promenade. Il y étoit preſque continuellement avec la compagne de ſon ſort, & lorſqu'il y avoit paſſé la meilleure partie du jour à ſe remplir la tête de mille chimères poétiques & mythologiques, il revenoit vers le ſoir à l'entrée de la plaine, où il prenoit plaiſir à réaliſer en quelque ſorte toutes ſes idées. Il y voyoit les déeſſes, les bergères, les pays, les armées & les héros qu'il avoit créés, ou qu'il s'étoit repréſentés pendant le jour. De-là, il alloit coucher ſes réflexions par écrit. Il badinoit avec ſon chien. Il faiſoit rendre compte de la dépenſe à ſon laquais. Il ſoupoit & paſſoit la nuit avec ſa maîtreſſe. Deux années ſe paſſèrent dans des occupations ſi ſimples, ſans qu'il eût fait réflexion une fois, ſi elles avoient

op longues. Il s'apperçut néanmoins qu'elle it écoulées ; & loin de prendre occasion de de son ouvrage pour changer sa forme de il feignit au contraire d'avoir besoin d'un e plus long pour revoir son travail, & ce qu'il offrit à sa maîtresse, fut reçu avec autant ie qu'il avoit été proposé. Le laquais, qui it été loué que pour deux ans, ne se trouva noins dispofé à recommencer son service. se ressentoit dans sa maison de l'esprit d'en-tement & de féerie qu'il y avoit répandu. leux nouvelles années ne parurent pas plus yeuses que les précédentes ; & sous de nou-c prétextes, on résolut d'y en ajouter deux s.

aïs le terme du plaisir est presque toujours uleur. Après six ans passés dans un repos l'avoit pas été troublé par un moment d'in-ude, la mort força l'amateur d'Homère ndonner sa solitude. Il perdit sa maîtresse. ne dit point jusqu'où il porta la violence de egrets ; mais il prit le chemin de la ville avec rps de celle qu'il avoit aimée, son laquais, Homère & son chien.



lui étoient néceſſaires. Mais, à la honte
toutes les réſolutions humaines, ayant ren-
tré un jour dans ſa ſolitude la fille d'un chi-
ien qui y étoit venue cueillir des herbes
icinales avec ſon père, il en devint ſur le
np ſi amoureux, que dans la crainte de ne la
ouver jamais, s'il la perdoit de vue, il ne
a qu'à la ſuivre. Ainſi, quittant la forêt, ſans
r pris ſoin même de fermer la porte de ſa
ne, il eut la conſtance de ſuivre à pied
lant l'eſpace de quatorze milles la voiture de
aîtreſſe, que le haſard ſeul avoit fait entrer
là forêt avec ſon père, en retournant d'une
ville à Londres. Il s'aſſura de ſa demeure;
n'oſant reparoître dans ſa propre maiſon,
toit occupée par ſon fils, il le fit ſeulement
tir de le joindre dans un autre lieu. Celui-ci,
é, peut-être de voir arriver le maître de ſon
, lui repréſenta qu'après l'opinion qu'il avoit
rendre de ſa mort au public, il ne pouvoit ſe
trer avec honneur; & lorſqu'il eut appris la
n qui l'amenoit à Londres, il s'en ſervit
re avec plus d'adreſſe pour lui faire con-
ir, que ce ſeroit ſe donner un nouveau
ule que de ſortir d'entre les morts pour
ſer la fille d'un chirurgien. Mais le prenant
ſes deux foibles, il lui fit naître l'envie de
faire tout à la fois ſon goût pour l'amour &

oit voir deux pieds de boucs, & peut-être cornes, causeroit du scandale & du bruit; s un habit si respectable. Mais, lorsqu'il fut igé de rendre compte de son dessein, il apprit : curieux que l'ennemi du salut n'avoit pu mer une couleur plus favorable à son entre-se, qu'en prenant l'habit des plus honnêtes is de ce siècle; & les descendans D..... i florissoient alors, étoient assurément de ce mbre.

TRAIT HORRIBLE DE DÉSESPOIR.

JNE jeune angloise, à laquelle il n'y avoit nais eu d'autre vice à reprocher qu'un amour op tendre, termina elle-même sa vie d'une anière si tragique, que les hommes les plus durcis par l'habitude de ces spectacles, en arquèrent de l'émotion. Elle étoit d'une naisnce commune; mais quoiqu'elle eût encore oins de biens que de naissance, on assure que beauté & sa vertu la devoient faire préférer toutes celles qui n'ont que de la naissance & du ien. Une malheureuse passion qu'elle avoit

MATIERE PLAISANTE

D'UN PROCÈS.

UN habitant de Lewis en Suſſex, s'entretenant à table avec ſa femme dans la préſence de ſes domeſtiques, lui dit après quelques diſcours badins ſur le malheur des maris, qu'il n'en connoiſſoit qu'un dans toute la ville qui ne fût pas C.... Il parloit de lui-même. Mais la dame paroiſſant rêver ſur cette queſtion, il ajouta ſérieuſement, vous le connoiſſez ſans doute auſſi. Elle, qui n'entra point apparemment dans ſa penſée, lui répondit naturellement, qu'elle avoit beau chercher, & qu'elle ne le connoiſſoit pas. Les domeſtiques s'étant mis à rire, le mari en fut ſi piqué qu'il les prit ſur le champ à témoin de l'aveu de ſa femme, & malgré ſes excuſes & les conſeils de ſes amis, il plaide actuellement pour ſa ſéparation.



SAGE DISPOSITION

D'UN TESTAMENT.

UN riche particulier de Londres se trouvant à l'extrêmité de sa vie, après l'avoir passée dans tous les excès de la débauche, se rendit aux instances qu'on lui fit de disposer de son bien par un testament. Il n'avoit point de parens assez proches, ni assez mal avec la fortune, pour se croire obligé de penser à eux, & celui qui le portoit ainsi à régler ses affaires, se flattoit par cette raison d'avoir beaucoup de part à son héritage. C'étoit un homme avec lequel il avoit vécu constamment, & qui avoit passé pour son meilleur ami, parce qu'il avoit partagé avec lui tous ses plaisirs. Le testament s'achève, & la distribution des biens se fait à diverses personnes, avec lesquelles on n'avoit jamais soupçonné le testateur d'avoir la moindre liaison. Son ami, chagrin de se voir oublié, n'eut pas honte de lui représenter que ce n'étoit pas là le prix qu'il devoit attendre de son attachement. Il reçut cette réponse : « De quoi vous plaignez-vous? vous êtes si » étranger pour moi, que j'ai peine à vous

ner. Addisson admiroit, comme une contra-
été surprenante, que pendant une guerre de
tems, c'est-à-dire, lorsque tous les écrivains
a nation attaquoient ouvertement tout ce qui
oit le caractère françois, on ne laissa pas de
venir régulièrement de Paris à Londres,
rande Poupée, qui étoit une figure d'albâtre
rois ou quatre pieds de hauteur, vêtue &
fée suivant nos modes les plus récentes, pour
ir de modèle à toutes les dames du pays. On
e même que par une galanterie qui n'est point
gne de tenir rang dans l'histoire, les ministres
deux cours accordoient en faveur des dames,
passeport inviolable à la *poupée*, & que pen-
les hostilités furieuses qui s'exerçoient de
& d'autre, elle étoit ainsi la seule chose qui
espectée par les armes.
uand cette circonstance seroit douteuse, le
n'en est pas moins constant. Voici un autre
nple de contradiction dans un particulier de
pays-là.
. P., gentilhomme d'Ipswich, dans le comté
uffolk, jouissoit de son bien à Londres, dans
ignement des affaires, & dans le sein des
irs. Quoiqu'il sût la langue françoise, il n'en
t pas plus de goût pour nos usages, parce
n'étant jamais sorti d'Angleterre, il avoit
, dans l'habitude de ceux de son pays, sans

lement libéral. Elle l'encouragea par ses
es & ses flatteries. Elle se fit une étude de
mer le goût, en lui inspirant les principes
nplaisance, de civilité, de douceur, & les
de délicatesse & d'élégance, d'où nos
& nos modes tirent leur source. Il eut
: deux amours pour précepteurs; car elle
à son tour une vive tendresse pour lui;
ıotif qui la faisoit travailler si ardemment
rfectionner, devint le même qui le portoit
'oir des instructions d'elle. Les progrès sont
; avec de telles leçons. Enfin, M. P. devint
de tems un homme du plus bel air & du
ır goût. On ne douta point que l'aventure
t par un mariage qui ne devoit pas faire
d'honneur à sa générosité; car la dame
ɪuvre, quoique veuve d'un réfugié françois
ɪvoit cru riche, mais qui n'avoit apparem-
ɪue l'art de cacher sa pauvreté.



xemples. On ne s'imaginera pas aiſément ce qui rrêta M. P. Sans marquer aucune défiance du emède, il refuſa de s'en ſervir, par la ſeule raiſon qu'il venoit de France, & que les engagemens de ſon Club ne lui permettoient pas d'en employer d'autres que ceux d'Angleterre. Ses aſſociés mêmes le preſsèrent en vain de bannir ce ſcrupule. Il proteſta que ſon averſion naturelle pour tout ce qui venoit des étrangers, étoit un obſtacle encore plus invincible que les loix de ſa ſociété.

Cependant ſa maladie étant augmentée juſqu'à lui rendre ſa ſituation inſupportable, il conçut qu'il falloit prendre parti entre la vie & la mort, & il le prit en effet d'une manière digne de ſes principes. Il parut conſentir à recevoir les gouttes, & ſe les fit apporter. En même tems, il fit venir d'un autre côté une préparation d'*opium* dans une quantité ſuffiſante pour compoſer un poiſon mortel. Il mit les deux potions dans deux petits vaiſſeaux de forme ſemblable. Les ayant mêlés dans ſon chapeau, il en tira un au haſard; & ſans autre examen, il avale ſur le champ la liqueur fatale, réſolu, diſoit-il, de faire dépendre ſon ſort de la volonté du ciel, qu'il avoit pris aveuglément pour guide. Sa bonne fortune le fit tomber heureuſement ſur les gouttes. Il s'en apperçut preſqu'auſſitôt par le ſalutaire effet qu'elles produiſirent, &

PROCÈS SINGULIER

AU SUJET

D'UNE JEUNE ANGLOISE.

UN bourgeois de Londres étant demeuré veuf avec une fille unique, se voyoit à regret dans la néceſſité de la marier : non qu'il manquât de tendreſſe pour elle, & qu'elle n'en méritât beaucoup; mais il jouiſſoit d'un bien médiocre, dont il ne pouvoit lui donner une partie, ſans altérer beaucoup ſa condition; & le tems étoit paſſé, à Londres comme à Paris, où le mérite & la vertu étoient la plus précieuſe dot d'une fille. Il falloit que la ſienne ne fût pas ſans quelque beauté, puiſqu'elle avoit un grand nombre d'amans. Ce fut après s'en être apperçu, qu'il forma le deſſein de faire ſervir à ſon établiſſement la tendreſſe qu'il leur voyoit pour elle. Il s'aſſura d'abord de ſes diſpoſitions, en lui demandant ſi elle conſentiroit à recevoir un époux de ſa main. Lorſqu'il ne put douter de ſon obéiſſance, il aſſembla chez un traiteur cinq perſonnes auxquelles il ſavoit qu'elle avoit plu, & leur ayant donné à dîner, il choiſit le moment de la joie & de

l'ouverture de cœur, pour faire tomber l'entretien sur elle. Tout ce qu'il entendit confirmant l'opinion qu'il avoit de leurs sentimens, il leur dit qu'il les croyoit assez honnêtes gens pour bien recevoir ce qu'il avoit à leur proposer. « Vous aimez tous ma fille, continua-t-il, & » vous ne pouvez espérer tous de l'épouser. » Aucun de vous d'ailleurs n'est assez riche pour » épouser une fille sans bien, & je vous déclare » que jusqu'à ma mort elle n'en a point à pré- » tendre. Mais, comme il n'y en a pas un parmi » vous que je n'acceptasse volontiers pour mon » gendre, je veux vous ouvrir la seule voie rai- » sonnable qui puisse m'en assurer un. Ecoutez- » moi : avec hasard égal de perte & de gain, » on risque cinq contre cinq. A cinq degrés de » hasard de gain pour un de perte, on risque cinq » contre un. Et de même à cinq degrés de hasard » de perte contre un de gain, on doit risquer » un contre cinq. C'est de toutes parts jeu égal. » Mettez ensemble chacun trois cens guinées, » qui en feront quinze cens. J'y en ajouterai » trois cens. Prenez des dez, & que la plus » haute chance décide. Je donne ma fille au » plus heureux, avec cette somme qui fera sa » dot, & l'assurance de mes possessions après ma » mort ».

Soit résolution sérieuse, soit que la chaleur du

vin eut part à leurs délibérations, ils acceptèrent cette offre ; &, s'étant donné rendez-vous pour le même soir, ils allèrent chacun de leur côté préparer leur argent. Personne ne se fit attendre, à l'heure marquée. Ils jetèrent les dez, & la fortune favorisa le commis d'un riche marchand qui étoit veuf depuis quelques années, & qui se reposoit sur cet homme de la plus grande partie de ses affaires. Les autres payèrent fidèlement leur somme, & se retirèrent sans doute en maudissant le jeu & l'amour. Les grandes joies ne s'accordant guère avec beaucoup de modération, il fut impossible au commis de cacher son aventure à son maître. Celui-ci la trouva aussi surprenante qu'elle l'étoit, & le félicita d'abord de son bonheur ; mais étant venu à réfléchir sur le portrait qu'il lui avoit fait de sa maîtresse, & s'en formant encore un plus aimable par la réflexion qu'il fit lui-même sur son caractère, qui devoit être la douceur & la modestie même, pour s'être abandonnée avec tant de soumission à la volonté de son père, il sentit une curiosité extrême de la voir ; & se satisfit dès le lendemain. L'amour ne le manqua pas. Il revint si passionné, que, se déterminant tout d'un coup à faire la fortune de cette fille, il proposa à son commis de la lui céder, en gardant les dix-huit cens guinées pour se consoler de sa perte.

Mais, loin de ſe trouver diſpoſé à cette complaiſance, l'amoureux commis proteſta qu'il ne la céderoit pas au premier prince du ſang, & qu'il ne faiſoit cas des guinées que par l'aſſurance qu'elles lui donnoient d'être bientôt marié à ce qu'il aimoit uniquement.

Ici l'affaire devint ſérieuſe. Le marchand, irrité de voir qu'un homme qui lui devoit tout osât lui réſiſter, lui demanda d'où il avoit eu l'argent qui lui avoit ſervi à gagner au jeu la demoiſelle & les guinées. Il lui faiſoit cette queſtion, parce qu'il étoit sûr qu'il n'avoit pu avoir d'autre argent que le ſien. Un peu de réflexion devoit le faire comprendre au commis. Mais n'en prévoyant pas les ſuites, il confeſſa qu'il l'avoit tiré de la caiſſe de ſon maître, & qu'en ſuppoſant qu'il l'eût perdu, ſon deſſein étoit de l'en avertir & de lui reſtituer cette ſomme par une ou deux années de ſes gages. Son obſtination ne diminuant pas après cet aveu, le marchand le cita devant la juſtice, en prétendant que le coup de dez qu'il avoit jeté étoit à ſon profit, puiſqu'il étoit jeté ſur ſon argent, & par conſéquent que la demoiſelle & les dix-huit cens guinées devoient être à lui.

Cet étrange procès fut porté devant les magiſtrats du *Kings Binch*. Le marchand, pour mettre tout le monde dans ſes intérêts, offrit

de rendre leurs trois cens guinées aux quatre rivaux malheureux. La demoiselle & son père, dont les vœux secrets n'étoient pas sans doute pour le commis, mais qui se confessoient obligés de lui tenir parole, s'il obtenoit l'avantage, attendirent modestement la décision des juges. Le commis se défendoit avec toute l'ardeur qu'inspire l'amour; & le public, qui ne consultoit que les simples mouvemens de la nature, souhaitoit, pour l'amour de la demoiselle, qu'elle devînt l'épouse du marchand, & pour l'amour du commis, qu'il obtînt la liberté d'épouser sa maîtresse. C'étoit à la justice d'accorder tout cela.

SORT

D'UNE DAME

Qui s'étoit érigée en Prédicatrice.

MADAME *Aubin* (1), née à Londres, quoique fille d'un officier françois, s'y trouvoit mal

---

(1) C'est cette même dame Aubin dont on a parlé dans cet ouvrage au sujet d'un manuscrit.

en défenſe contre la pauvreté & ſes miſérables ſuites. Son eſprit étoit ſa ſeule reſſource; car quoiqu'il parût à ſes ouvrages qu'elle avoit le cœur capable des paſſions les plus tendres, elle manquoit de ce qu'il falloit pour les faire naître. Elle étoit donc laide & pauvre, deux qualités qui s'attirent peu de conſidération dans le ſiècle de fer où nous ſommes. Après avoir eſſayé quelque tems ſes forces par ſes diverſes petites brochures qu'elle publioit ſans y mettre ſon nom, elle ſe haſarda enfin au grand jour dans un roman qu'elle avouoit pour ſon ouvrage, & qui ſe fit lire avec quelque ſuccès, parce qu'il venoit de la plume d'une femme. Mais l'ardeur du public paſſa avec la nouveauté. Les volumes qui vinrent après furent reçus ſi froidement, qu'elle briſa de dépit plume & pinceau, avec ſerment de ne les reprendre jamais. Le parnaſſe, qui n'y perdoit pas beaucoup, s'en conſola ſans peine. La religion y gagna plus qu'on ne devoit s'y attendre. Madame Aubin, guérie de l'amour du monde par ſon infortune & par celle de ſes livres, ſe tourna entièrement du côté du ciel, & réſolut d'employer ſes talens pour y faire tourner ſon prochain. Elle ſe mit à compoſer des ſermons, & faute de trouver des prédicateurs qui vouluſſent les acheter, elle entreprit de les prêcher elle-même. Dans un pays où le

sur celle qu'on va lire, elle lui cède du moins pour la singularité & la certitude. Parmi plusieurs naufrages arrivés dans le canal d'Angleterre, on avoit beaucoup parlé d'un paquebot parti de Hollande, & chargé de richesses, qui avoit péri à la hauteur de Colchester. Quelques juifs de Londres, qui y étoient particulièrement intéressés, se servirent d'une machine nouvellement inventée pour faire pêcher le bâtiment, & réussirent après beaucoup de soins & de dépenses. Mais la *caisse forte*, où l'on savoit certainement que le capitaine avoit renfermé l'or & les diamans à son départ de Rotterdam, ne se trouva point, malgré toutes les recherches ; & comme on n'avoit pas entendu parler de lui depuis son malheur, l'opinion générale fut que l'ayant emportée, en s'efforçant de se sauver, il avoit été enséveli avec elle au fond des flots. On continua long-tems de la chercher aux environs du même lieu, sans qu'on en pût découvrir la moindre trace. Enfin, quelques pêcheurs, qui marchoient au long de la côte, apperçurent sur le sable un poisson d'une grosseur extraordinaire, ou plutôt un monstre, auquel on n'avoit encore rien vu de semblable dans nos mers, qui s'agitoit avec beaucoup de violence, quoiqu'il parût retenu par quelque lien qui l'empêchoit de s'écarter. Ils s'approchèrent assez pour s'assurer

capitaine avoit accroché la caisse à sa ceinture, en se jetant à la mer, & qu'ayant été dévoré par le poisson, cet animal goulu s'étoit enferré de lui-même, en avalant jusqu'au crochet. On conçoit d'ailleurs aisément comment un coup de mer pût jeter la caisse & le poisson sur le rivage; & s'il reste quelque obscurité, il faut se souvenir que c'est un prodige.

TRAIT HORRIBLE

DE JALOUSIE.

UN officier anglois avoit épousé une des plus jolies femmes de Londres. Des affaires importantes l'obligent de s'arracher de ses bras dès la première année de son mariage. Un de ses voisins ruine son bonheur en séduisant sa femme. Il est averti de cette trahison par les lettres d'un ami. Il revient furieux; mais la vue de ce qu'il aimoit appaise tout d'un coup son ressentiment. Il pardonne à sa femme, sous la seule condition qu'elle sera plus sage & plus fidelle.

C'étoit la force de l'amour qui arrachoit de lui cette promesse. A peine eut-il passé deux heures au lit avec elle, que le ressentiment de son in-

jure renait avec une mortelle violence. Il pensé, il délibère, il prend enfin la résolution de massacrer celle qu'il venoit de combler de caresses. Elle étoit ensévelie dans le sommeil. Il se lève, il prend ses pistolets, & lui appuyant les deux bouts sur l'estomac, il lui lâche deux coups mortels, qui ne lui laissent pas même le tems ni la force de pousser une plainte.

Une exécution si cruelle ne fait que l'animer à la conclusion qu'il avoit méditée. Il passa le reste de la nuit à se promener à grands pas dans sa chambre, en conservant assez de pouvoir sur lui-même pour appaiser les alarmes de ses domestiques, & pour leur persuader que le bruit qu'ils avoient entendu n'étoit qu'un badinage. Le lendemain il charge ses deux pistolets. Il sort, avec la précaution de fermer la chambre où il laissoit le corps de sa femme. C'est chez son voisin que sa rage le conduit. Il demande tranquillement à le voir, & sans s'expliquer plus qu'il ne falloit pour lui faire connoître qu'il étoit au moment de la vengeance, il lui lâche un coup qui le tue, & se casse la tête de l'autre.



MORT FUNESTE D'UN MINISTRE ANGLOIS.

UN gentilhomme anglois, allant à cheval de Londres à Chelsea, vers les six heures du soir, apperçut au travers de quelques haies, par l'avantage que lui donnoit sa monture, un homme qui étoit seul dans un champ écarté, au pied d'un arbre, & qui paroissoit occupé de quelque dessein extraordinaire. Sa seule posture étoit capable de lui faire naître ce soupçon. Il avoit les bras levés vers le ciel, avec une attention qui le rendoit comme immobile. Sa tête étoit nue, & sa chemise retroussée jusqu'au coude. Un tel spectacle piqua la curiosité du gentilhomme & le porta à s'approcher davantage. Il le fit sans bruit, pour observer toutes les circonstances de cette scène, & il la vit changer en effet d'une manière encore plus intéressante. Le ministre, (car il l'étoit en effet) après avoir achevé apparemment sa prière, se leva d'un air assez tranquille, tira de sa poche une corde, & monta avec agilité sur

:mières branches de l'arbre. Il lia un des de sa corde à la plus grosse, l'autre à son c sans paroître délibérer un moment, il écipita d'un mouvement volontaire, & ira suspendu entre le ciel & la terre.

; gentilhomme, qui avoit suivi des yeux ses démarches, ne pouvoit ignorer à quoi lloient aboutir; mais il conçut que s'il le it mal-à-propos, il ne feroit qu'inter-e l'exécution du sacrifice, sans lui en ôter le dessein. Il prit le parti d'en attendre la fin, dans la pensée qu'il seroit facile de lui sauver la vie, en coupant la corde, & dans l'espérance que l'impression qui lui resteroit de l'horrible état dont il seroit délivré, auroit plus de force que les discours & les conseils, pour le ramener à la raison. Son unique soin fut de tenir un couteau prêt, & de ne pas tarder un moment à le secourir, lorsqu'il lui vit faire le saut funeste.

En effet, la corde lui coûta peu de peine à couper. Le ministre tomba sans connoissance & sans sentiment; mais l'un & l'autre ne furent pas long-tems à revenir. Il parut d'abord rêveur & distrait, & comme s'il eût rappelé toutes les circonstances par lesquelles il venoit de passer. I[illegible]ite il jeta les yeux sur le gentilhomme; il [illegible] beaucoup de confusion de l'état où il se [illegible] devant lui. « J'avoue que c'est une foi-

» foiblesse, lui dit-il; il y auroit plus de fermeté » d'ame à supporter la vie avec toutes ses mi- » sères, qu'à se donner volontairement la mort. » Mais pour supporter la vie, il faut pouvoir » l'entretenir. Le nécessaire me manque. Je » mourrois de faim dans trois jours. Ce n'est » pas changer l'ordre du ciel, que d'en pré- » venir un peu le moment ». Le gentilhomme tâcha de lui donner de meilleures espérances, en lui représentant que le bon ordre, qui règne aujourd'hui dans la société, ne doit guère laisser craindre à personne de mourir de faim; qu'on trouve aisément à s'employer dans toutes sortes de conditions, & sur-tout dans l'état ecclésiastique; que si ses affaires étoient dérangées, il lui offroit le crédit de ses amis & le sien pour les rétablir; enfin, qu'il falloit éprouver toutes sortes de ressources, avant que de se livrer au désespoir. Il ne tira point de lui d'autre réponse qu'un mouvement de tête négatif, qui lui fit mal juger du retour de sa raison. Cependant, à force de prières, il l'engagea à le suivre jusqu'à Chelsea où il lui fit prendre un logement dans sa maison.

Vers le soir, étant sorti pour aller consulter M. l'Evêque de Winchester, qui a sa maison de campagne à Chelsea, il recommanda son hôte à ses domestiques. Mais ne leur ayant pas assez

expliqué quelles sortes de soins sa maladie demandoit, ils entrèrent mal dans le sens de ses ordres. Le ministre sortit tranquillement du logis, sans que personne pensât à s'y opposer. Il se rendit d'un pas modéré sur le bord de la rivière, & s'enveloppant la tête de sa robe, il se précipita au fond de l'eau. Quelques bateliers qui l'apperçurent tâchèrent inutilement de lui donner du secours, & ne purent trouver son corps qu'une heure ou deux après l'avoir vu périr.

TRAIT CURIEUX DE MORALE

Dans la conduite d'un Comédien.

LES grandes vertus supposent ordinairement quelque défaut qu'elles s'exercent à combattre, & qui sert à les fortifier à mesure qu'elles réussissent à les détruire. M. *Barton Booth*, comédien de Londres, & l'homme du monde qui a fait le plus d'honneur à cette profession par la régularité de ses mœurs, étoit si vif & si emporté naturellement, que la moindre contradiction

diction l'échauffoit jusqu'au transport. Peut-être fut-il redevable d'une partie de sa réputation à ce caractère ; car il excelloit à peindre tous les mouvemens des passions sur son visage, & l'on conçoit aisément que cette facilité venoit de la même disposition qui les lui faisoit souvent sentir. Ses amis, qui l'estimoient beaucoup, avoient assez d'indulgence pour éviter avec soin tout ce qui pouvoit l'irriter. Mais s'étant enfin marié, il n'eut pas le bonheur de trouver long-tems la même complaisance dans sa femme. La nécessité de vivre ensemble, parce qu'ils n'avoient pas assez de bien pour prendre de bonne grâce le parti de se séparer, les exposa à cent scènes éclatantes, jusqu'à faire craindre à leurs amis qu'elles ne se terminassent quelque jour d'une manière funeste. Enfin M. Barton, qui étoit trop sensé pour ne pas sentir toute l'indécence de cette conduite, prit la résolution de se vaincre à quelque prix que ce pût être, & toute la force de son esprit fut employée à cette entreprise. Il observa d'abord que la mauvaise humeur de sa femme n'allumoit jamais si promptement sa bile, que lorsqu'il sortoit du théatre, après y avoir représenté quelque rôle violent. Ce fut assez pour lui faire embrasser le genre comique, dans lequel il n'avoit point encore essayé ses forces, & s'y étant trouvé propre par l'étendue de sa

talens, il continua pendant quelques mois de s'y exercer uniquement, malgré les plaintes du public qui le demandoit ſouvent à grands cris pour les perſonnages tragiques. Dans cet intervalle, il liſoit Platon, Sénèque, Epictete, & tous les auteurs qui ont parlé de la patience & de la modération de l'ame. Il ſe retiroit à l'écart, lorſqu'il ſentoit naître dans ſon cœur le moindre mouvement contraire à ſes réſolutions. Il trembloit même à la vue de ſa femme, comme un homme timide à la vue du danger. Ce *régime* dura auſſi long-tems qu'il crut devoir ſe défier de lui-même. A la fin devenant plus hardi, il s'expoſa par degrés au combat, & n'oubliant jamais de ſe retirer au moindre doute de la victoire, il parvint à ſoutenir les aſſauts les plus violens, ſans aucune marque de foibleſſe & d'émotion. Ses amis même, à qui il confia ſon entrepriſe & ſes progrès, ſe firent un divertiſſement de le mettre à l'épreuve, & contribuèrent ainſi à ſon triomphe.

Il ne conſentit à recommencer les rôles tragiques, qu'après s'être confirmé dans cet état par une année d'habitude. Mais quelle fut ſa ſurpriſe la première fois qu'il reprit le cothurne, de ſe trouver une peſanteur qui ne répondoit point à ſes anciens talens ! Le public s'en apperçut auſſitôt que lui, & ne le fit que trop con-

oître par son silence. Une si longue vigilance sur tous ses mouvemens, & des efforts continuels pour les réprimer, lui avoient fait perdre cette pointe de sentiment, si j'ose parler ainsi, qui est nécessaire pour remuer tout d'un coup le ressort des passions. Il conçut que l'exercice lui rendroit bientôt ce qu'il avoit perdu ; mais il craignit par la même raison que le vice qu'il avoit vaincu, ne reprît une nouvelle vigueur avec son talent. Ses amis qui étoient disposés à lui passer l'un en faveur de l'autre, l'exhortèrent à céder à la nature, puisqu'elle vouloit être la plus forte. Il ne se laissa point séduire par leurs flatteries ; & prenant plus d'empire que jamais sur lui-même, il remporta une double victoire, en marquant autant de chaleur au théatre, qu'il eut pendant toute sa vie de douceur & de modération dans le commerce de sa femme & de ses amis.



EXEMPLE AFFREUX DE VENGEANCE.

SOUS le règne de Jacques II, roi d'Écosse, le comte Guillaume Douglas, neveu d'un autre Guillaume, qui après avoir causé de grands mouvemens dans l'état, avoit perdu la vie sur un échafaud, s'étoit acquis tant d'ascendant sur l'esprit du roi, que ce prince lui avoit abandonné la conduite de l'état, & le soin de sa gloire. Douglas en abusa pour commettre une infinité de violences & d'injustices. Elles firent enfin ouvrir les yeux au roi qui l'éloigna de sa personne, & qui lui donna pour successeur dans l'administration, le comte des Orcades son ennemi juré. Leur querelle avoit eu les deux causes ordinaires des divisions qui naissent entre les grands, l'ambition & l'amour; mais le comte des Orcades n'avoit obtenu que la moitié de son triomphe, en renversant la fortune de son rival. Douglas, aimé de sa maîtresse, eut la satisfaction de la trouver déterminée à le suivre; & la crainte d'être puni tôt ou tard des excès de son ministère, l'ayant fait passer chez les voisins

l'Ecosse, il se crut dédommagé par cette conquête de tous les avantages qu'il avoit perdus.

Le comte des Orcades en eut bien la même opinion, puisqu'il ne trouva point de repos dans la possession de sa fortune, & qu'il rapporta toutes ses vues à se saisir de ces deux amans fugitifs. Il y perdit long-tems ses soins. Mais une noire trahison lui fit obtenir tout-à-la-fois, & le bien qu'il désiroit, & le plaisir de se venger. Sur le bruit de quelques desseins de guerre que Douglas avoit inspirés au roi d'Angleterre, il persuada à son maître que pour éviter le péril qui le menaçoit, il n'avoit point d'autre voie que la ruse. Il l'engagea à faire offrir secrètement à Douglas, non-seulement la liberté de revenir en Ecosse, mais son rétablissement à la cour, avec une augmentation de fortune & de faveur. Jacques II n'étoit pas naturellement perfide, mais sa facilité le rendoit capable de toutes sortes d'impressions. Il fit faire au comte cette proposition, & lui ayant trouvé toute la facilité qu'on lui avoit fait espérer, il ne fit pas difficulté de lui envoyer un sauf-conduit signé de sa propre main.

Douglas partit avec ce gage de la protection de son roi. Cependant, à peine fut-il entré en Ecosse, que sa maîtresse lui fut enlevée par une troupe de gens armés. Il ne douta point que cette insulte ne vînt du comte des Orcades; &

manquant de force pour la repousser, il mit toute sa confiance dans la bonté du roi, à qui il se hâta d'aller porter ses plaintes. Ce prince le reçut avec de grands témoignages d'amitié. Il n'y eut personne qui ne le crût plus affermi que jamais dans la faveur de son maître, & qui n'augurât mal de celle du comte des Orcades. Celui-ci qui fut témoin de l'accueil qu'on faisoit à son rival, sembloit attendre en tremblant quelles en seroient les suites. Enfin le roi prit Douglas à l'écart, & le mena dans son cabinet. Là, feignant de lui parler avec la même affection, il prit son tems pour lui enfoncer un poignard dans le sein.

Cependant le comte des Orcades avoit donné ordre que sa maîtresse fût menée dans une des îles dont il portoit le nom, & où il avoit un château fort agréable. Son dessein étoit, non-seulement qu'elle fût tenue en réserve pour ses plaisirs, dans un lieu dont il étoit le maître absolu, mais que la solitude & l'éloignement l'empêchassent d'apprendre la mort de Douglas, ou du moins la part qu'il y avoit eue par son conseil. Elle l'ignora effectivement jusqu'à la première visite qu'elle reçut de lui. Elle ne savoit pas entre les mains de qui elle étoit prisonnière, ni à quel sort elle devoit s'attendre. Enfin l'arrivée du comte ne lui laissant aucun doute de ses intentions, elle lui reprocha sa trahison

c tant de mépris, & le nom de Douglas fut é tant de fois dans ses discours, & d'une niére si offensante pour son rival, que ce fier n lui déclara qu'elle n'aimoit plus qu'un mort. oiqu'il dût s'attendre à tout ce que la douleur amour ont de plus furieux dans leurs emporiens, il en éprouva bientôt des effets qui passèrent toutes ses craintes. Premièrement, refusa de parler avec tant d'obstination, qu'il obligé de partir sans avoir obtenu d'elle un mot de réponse. N'en ayant pas moins laissé re qu'elle fût gardée avec douceur pendant absence, elle apprit de ses gardes les circonstances de la mort de son amant, & ses conures la firent remonter aisément à sa source. fureur augmenta jusqu'à lui faire choisir le s de la nuit pour mettre le feu au château, être effrayée du risque où elle s'exposoit re brûlée la première. Elle se sauva heureuent, tandis qu'on s'agitoit pour arrêter l'indie, & elle goûta dans un lieu voisin le sir de voir réduire en cendres un des plus ux édifices de l'Ecosse, où le comte avoit reilli tout ce qu'il avoit de plus riche & de plus cieux. Elle passa de-là dans les comtés de chaber & d'Athol, où il avoit d'autres terres sidérables, & elle trouva le moyen d'en dére une partie par les flammes. Ensuite, sa

hardiesse paroissant augmenter par le succès, elle se rendit à Edimbourg avec l'espérance de faire usage de l'habileté qu'elle avoit acquise à se servir du feu, pour ensévelir le comte des Orcades dans l'incendie de sa maison. Elle tenta cette furieuse entreprise; mais ayant été arrêtée en l'exécutant, elle n'attendit point qu'on employât la violence pour lui faire confesser ses motifs, & les autres excès dont elle s'étoit rendue coupable dans le même genre. Le roi qui fut informé d'une si étrange aventure, eut la curiosité d'en voir l'héroïne. Loin de paroître abattue de son propre crime, elle demanda justice de celui du comte. C'étoit s'adresser mal, puisque ce prince en étoit le complice. Mais il eut assez d'indulgence pour pardonner aux fureurs d'une amante; & se réservant à décider lui-même de sa punition, il la borna à une prison perpétuelle dans un couvent.



AVENTURE

DU DUC DE RIPPERDA.

LE nom du duc de Ripperda eſt plus connu que ſes diverſes aventures. Né d'une famille noble dans la province de Groningue, il avoit ſervi quelque tems les Etats-Généraux en qualité de colonel d'infanterie, lorſqu'il fut envoyé ambaſſadeur en Eſpagne. Après y avoir exercé quelque tems cet emploi, il quitta le ſervice de ſes maîtres, & changeant de religion, il s'attacha en Eſpagne à l'établiſſement de quelques manufactures. Son génie propre aux affaires le fit toujours conſidérer à la cour. Il fut choiſi, comme l'on ſait, pour la négociation de Vienne; & quoiqu'il n'eût contribué que fort médiocrement au ſuccès, il fut honoré à ſon retour à Madrid de la plus haute faveur du roi, & des récompenſes les plus glorieuſes. Grand de la première claſſe, duc, premier miniſtre, il jouit quelque tems de ſa bonne fortune avec beaucoup de réputation; mais ſon penchant pour l'intrigue ayant cauſé ſa diſgrace, il fut renfermé dans une priſon, d'où il eut beaucoup de peine à ſe ſauver, pour paſſer en Angleterre, & de-là en Hollande.

Il vivoit depuis quelque tems à la Haye, dans la religion du pays, qu'il avoit reprise en y arrivant, & sans aucune part aux affaires publiques. On s'attendoit de l'y voir mourir tranquille; mais l'arrivée de l'ambassadeur de Maroc, avec lequel il lia connoissance, servit à faire renaître toutes les idées de son ambitieuse politique. On fut surpris un jour d'apprendre qu'il avoit quitté la Hollande, sans donner avis à personne de son départ. Cette fuite précipitée fit raisonner tout le monde, mais sans aucun fondement certain, jusqu'à ce qu'on fût informé qu'il avoit pris la route de l'Afrique, de concert avec l'ambassadeur, & que son dessein étoit d'aller à Maroc. On ne tarda point à savoir qu'il y étoit arrivé. Il y fut reçu avec distinction, & comme un homme attendu. Les gazettes & les autres mémoires du tems rendirent compte de tout ce qu'on pouvoit découvrir de ses démarches & de ses entreprises. On lui attribua même beaucoup de part aux dernières campagnes des maures contre les Espagnols, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Quoi qu'il en soit, le bruit qui s'étoit répandu que sa fidélité étoit devenue suspecte au roi, & qu'il avoit été puni du dernier supplice, fut démenti par les nouvelles qu'on reçut depuis. Elles portoient quelques circonstances intéressantes de sa vie, qui méritent d'être connues.

M. le duc de Ripperda passa d'abord quelque tems à Maroc, sans penser à changer de religion; occupé seulement à faire goûter ses projets au roi, & à profiter de ses bienfaits. Cependant, deux raisons le déterminèrent tout d'un coup à embrasser le mahométisme, & à prendre le nom d'*Osman*; l'une fut la crainte qu'un des principaux officiers des troupes de Maroc, nommé *Azari*, qui marquoit beaucoup de jalousie de la faveur où il étoit à la cour, ne travaillât secrètement à le perdre dans l'esprit du peuple & du roi sous prétexte qu'il étoit infidèle; l'autre raison, qui n'eut pas sans doute moins de force, fut l'envie d'entrer dans tous les droits du pays; c'est-à-dire, d'y posséder des terres, & d'y avoir un sérail. En effet, ces deux grâces lui furent accordées, dès qu'il eut embrassé la religion du prince, & sa faveur ne fit qu'augmenter jusqu'à l'arrivée des espagnols en Afrique. On assure qu'il obtint le commandement d'une partie considérable de l'armée des maures, & qu'il se distingua par sa prudence & par sa valeur dans le combat où ils furent défaits. Mais cette preuve de fidélité ne put l'emporter sur le chagrin que le roi de Maroc eut du malheur des troupes musulmanes. Osman fut reçu avec tant de froideur à son retour, qu'il augura mal de cet

accueil. Il n'étoit point aſſez zélé pour l'alcoran, ni aſſez eſclave des volontés de ſon maître,

> Pour ſe piquer du ſcrupule inſenſé
> De bénir ſon trépas, s'il l'avoit prononcé. (1)

Il penſa ſérieuſement à ſe mettre à couvert par la fuite, & il s'aſſura pour cela de quelques domeſtiques qui le ſervoient. Son projet eût réuſſi, ſans la malignité du jaloux Azari, qui l'obſerva de ſi près, qu'il le ſurprit au moment de ſon départ. Il fut conduit au palais du roi par pluſieurs gardes, & tout le monde s'attendoit à le voir condamné au ſupplice. Cependant, avec ſon éloquence & ſon adreſſe ordinaire, il tourna ſi heureuſement l'eſprit de ce monarque, que l'ayant perſuadé à demi de l'innocence de ſes vues, il en fut quitte pour être renfermé dans un château aſſez voiſin de Maroc, juſqu'à ce qu'Azari eût donné les preuves qu'il promettoit de ſa perfidie. On jugea même qu'il devoit reſter fort peu de colère au roi, parce qu'il lui permit d'avoir ſes femmes avec lui dans ſa priſon.

Le château où Oſman fut conduit eſt ſitué ſur le ſommet d'une montagne, à quelque diſtance de Maroc. Il eſt environné de tous côtés de pro-

---

(1) Racine, dans Bajazet.

fondes vallées; il n'y a, dit-on, que deux chemins par lesquels on y monte avec beaucoup de difficulté. Ils sont même si étroits, qu'en levant un pied pour marcher, il faut se tenir ferme sur l'autre, de peur de glisser; & la mort seroit inévitable, si l'on tomboit dans la vallée qui est d'une profondeur étonnante. Enfin, lorsqu'on est au bout de ce chemin difficile, on est surpris, après avoir passé les premières portes, de se trouver dans une plaine d'environ une lieue de circonférence, qui étant entourée d'une bonne muraille, & fortifiée par un grand nombre de pièces d'artillerie, forme un des plus sûrs asiles qu'il y ait au monde, contre tous les ennemis du dehors. Au milieu de la plaine est un château qu'on pourroit faire passer pour un palais magnifique, sans y rien ajouter qu'un peu plus d'ornement. Il est très-grand, & les appartemens y sont distribués avec beaucoup d'ordre. Mais le roi, qui le regarde moins comme un lieu de plaisir qu'une prison, le négligeoit entièrement, & se contentoit d'y entretenir quelques soldats pour la garde ordinaire du lieu.

Ce fut dans ce séjour inaccessible, qu'Osman fut renfermé avec ses femmes & un seul domestique hollandois, qui s'étoit attaché à sa fortune. On ignore quel y fut le détail de ses occupations pendant deux mois, qui furent la durée de son

châtiment; mais si l'on en juge par la conduite qu'il tint depuis qu'il en fut sorti, ce fut là sans doute, qu'il forma le plan qu'il tâcha bientôt d'exécuter. Il avoit parmi ses femmes une Sicilienne, dont l'esprit étoit aussi intrigant que le sien. C'est avec elle qu'il tenoit conseil sur toutes ses affaires. Le général Azari n'ayant pu réussir à le perdre dans l'esprit du roi, on vit avec étonnement que ce prince, dont le caractère n'étoit point d'ailleurs des plus humains, se porta de lui-même à le remettre en liberté. Osman retourna à Maroc ; mais ce qui surprit encore davantage, ce fut de le voir demeurer tranquille dans sa maison, sans reparoître à la cour, à moins qu'il n'y fût appelé par un ordre exprès de son roi. C'étoit l'effet d'une profonde dissimulation : il avoit conçu que la haine d'Azari & de quelques autres grands, ne lui donneroit point de relâche, & que tôt ou tard un étranger, sans aucun support que son mérite, ne pouvoit manquer de succomber à des attaques si puissantes. Il étoit question non-seulement de s'assurer entièrement l'amitié du roi, en le guérissant de tous les soupçons qu'il pouvoit conserver, mais encore de gagner, s'il étoit possible, l'esprit & le cœur du peuple, dont la faveur est toujours d'un grand poids, dans une nation aussi remuante que celle des maures. Rien ne pouvoit mieux le conduire à ces deux fins, qu'une grande affec-

tation de zèle pour la religion mahométane. Il parut s'y consacrer tout entier ; & ce fut la seule raison qu'il apporta au roi, pour justifier son absence à la cour. Le succès de son dessein lui en fit bientôt former un autre, pour l'exécution duquel il n'épargna rien. Il falloit, pour qu'il réussît, que le ménagement en fût extrêmement adroit, ou le roi de Maroc extrêmement dupe.

On a dû juger, par ce qu'on vient de lire, que le duc de Ripperda avoit beaucoup d'indifférence pour la religion. Ses fréquens changemens, uniquement déterminés par la politique, ne laissent aucun lieu d'en douter. Il fit plus. Non content d'avoir passé successivement sous les étendards de plusieurs sectes, il voulut devenir lui-même le chef d'une nouvelle.

Ayant trouvé dans le peuple toute la disposition qu'il pouvoit souhaiter, il crut reconnoître assez de simplicité, & tout à la fois assez de zèle fanatique dans les esprits, pour se flatter de leur faire goûter un nouveau systéme de religion. Il proposa d'abord ses idées comme de simples doutes ; & la manière dont elles furent reçues, lui persuada qu'elles pourroient s'accréditer. Sa principale adresse consistoit en ce que le fond de son systême étoit également flatteur pour les mahométans & pour les juifs, qui sont en grand nombre à Maroc. Il parloit de Mahomet avec

plaisir lui-même à le faire quelquefois raisonner sur ses principes.

Telle étoit la situation des affaires d'Osman, lorsque le capitaine d'un vaisseau anglois, revenant de la côte d'Afrique, la rapporta à Londres, comme témoin oculaire. Un autre bruit, peu avantageux pour lui, se répandoit alors. Quelques religieux de la Merci avoient été envoyés à Maroc, avec une grosse somme d'argent pour la rédemption des captifs. Osman, par honte sans doute d'avoir de tels témoins de son infidélité, persuada bientôt au roi que c'étoient autant d'espions employés par l'Espagne, pour reconnoitre le fort & le foible de ses états. Les religieux reçurent ordre de sortir du pays, & ils eurent sujet de remercier le ciel, qui les délivra, comme miraculeusement, des insultes qu'une accusation si noire devoit leur attirer.

Enfin, on s'attendoit à quelque grande révolution dans ce pays, dont le duc de Ripperda seroit l'auteur; & il sembloit en effet qu'elle seroit facile, vu d'un côté la hardiesse & l'habileté du duc, & de l'autre, l'imbécillité & l'aveuglement qui sont comme héréditaires sur le trône des rois de Maroc. Vingt maisons royales y ont été détruites successivement, par les mêmes voies que Osman paroissoit vouloir employer. Il y avoit peut être moins d'apparence au renversement des

Oataz, lorſqu'ils furent trompés par l'artifice des *Chérifs*, qu'aux ſuccès d'un politique auſſi conſommé que le duc de Ripperda, ſur-tout au milieu du trouble & de la diviſion qui régnoient depuis pluſieurs années dans cette partie de l'Afrique.

ORIGINE DE LA FORTUNE DU COMTE DE B....

LE célèbre comte de B..., qui fit dans la ſuite une figure ſi brillante, dans une des plus grandes monarchies de l'Europe, n'étoit dans ſon origine que le fils d'un orfévre de..., que ſon père deſtinoit à la profeſſion de notaire. Il avoit acquis toutes les qualités qu'elle demande, lorſque commençant à s'ennuyer du ſéjour d'une petite ville, il eut l'occaſion d'offrir ſes ſervices au baron de Gortz, qui avoit été forcé de s'y arrêter quelques jours, par la mort imprévue de ſon ſecrétaire, qu'il perdit en retournant de Hollande à la cour de Suède. Le jeune B..., ſe préſenta d'aſſez bonne grâce pour faire agréer ſa perſonne & ſes talens. I

t le baron à Stockolm, où l'intelligence qu'il
: de diverſes langues, & ſa facilité à lire & à
er toutes ſortes de caractères, le rendirent
utile qu'il l'avoit fait eſpérer. Dans l'uſage
étoit depuis ſon enfance, de manier de
contrats, la plupart en vélin ou en parche-
, il s'étoit fait une habitude, en écrivant,
tenir toujours quelqu'un avec ſes lèvres; &
que déſagréable qu'on puiſſe s'en figurer le
, il étoit parvenu inſenſiblement à s'en faire
ſorte de plaiſir, comme il arrive à ceux qui
outument à mâcher du tabac. Ce penchant
nant une paſſion, il n'étoit jamais ſans
que morceau de vieux vélin, qu'il coupoit
rement pour le ronger: & comme ſes occu-
ns le mettoient continuellement au milieu
uantité de papiers, il trouvoit aiſément de
ſe ſatisfaire. Un jour, qu'ayant été retenu
le cabinet du baron de Gortz pour quelques
ditions d'importance, il y étoit ſeul à exé-
les ordres de ſon maître, ſon appétit pour
lin lui fit découvrir une pièce enfumée qui
au coin d'une table; & ne portant pas plus
ſes réflexions, il la prit entre les dents avec
ie néanmoins de ſe borner à la ſucer pour en
comme le parfum; mais dans l'attention
avoit à ſon travail, le goût du plaiſir lui fit
ier ce qu'il devoit craindre. Ce ne fut

... remercier ce qu'il conn
... tres de caractè
... pièce extremement in
... d'un différend fo
... entre le roi de
... sans ress
... rien qui fût prop
... au désespoir,
... entré subitemen
... avec cette fatale
... dans les yeux
... témoignages extraordina
... suffisoit pou
... Mais que fu
... les yeux sur la pièce, il
... plusieurs marques, que c'étoit ce qu'il
le plus nécessaire et de plus précieux ...
mouvement ... de lui perm

répondre, il ne laissoit point d'avancer la main par intervalle vers l'écritoire qui étoit sur la table, d'où il tiroit de petits lambeaux de vieux parchemins dont elle étoit doublée, & que par un mouvement tout naturel, il les portoit à la bouche. Cette observation fit trouver plus de vraisemblance au sénateur dans son récit. Au lieu que lui & les autres l'avoient d'abord jugé si puérile, qu'ils daignoient à peine l'écouter, il lui fit diverses questions sur la naissance & la force de son habitude. Il demanda des circonstances & des preuves. Heureusement l'accusé en avoit de présentes dans un grand nombre de petits rouleaux de parchemin qu'il tira de ses poches. Leur forme, leur odeur, tout s'accordoit avec l'idée qu'il en avoit fait prendre. Le bon sénateur devint son défenseur autant que son juge. D'autres informations qu'on fit sur sa conduite & ses liaisons, ayant achevé d'établir son caractère, le baron de Gortz fut le premier à solliciter sa liberté & sa grâce.

Cependant, soit qu'il craignît que sa foiblesse ne l'exposât à quelque nouvel embarras, soit que l'éclat d'une telle aventure l'eût dégoûté de ses services, il le congédia, après l'avoir honnêtement récompensé. Il y avoit peu d'apparence qu'un homme rejeté par le ministre, pût trouver d'autres occasions de s'établir dans

ede.

ne

ceveur

hamble

plus importan

prévalus d

l'accuser d

remit à son

a conserver avec

t les qualités qui pouvoient

goût pour le parchemin.

ction & force d'habitude qui le

mettre entre ses lévres, dans la

être de l'oublier, & pour l'avoir plus

sent lorsqu'il se lèveroit pour le serrer. D'ailleurs quelques années d'intervalle avoient affoibli l'impression de sa première disgrace ; & l'on ne se défie pas assez de soi-même pour se croire deux fois capable de certaines aliénations d'esprit. Quoi qu'il en soit, il exposa malheureusement ce papier à l'avidité de ses dents, & dans un espace fort court, elles s'y imprimèrent assez pour corrompre le nom du duc, qui faisoit tout le prix de cette pièce. Il s'en apperçut aussitôt, mais le mal étoit déjà irréparable. Il le crut même beaucoup plus grand qu'il n'étoit, & se rappelant l'aventure de Stockolm, il ne douta point qu'il ne fût à la veille du même danger. Cependant un peu de réflexion lui fit tirer avantage du passé. Le soupçon d'infidélité étoit ce qu'il avoit de plus fâcheux à redouter; il se détermina à prévenir son maître, par l'aveu volontaire de cet accident, & pour s'attirer plus d'indulgence en excitant sa compassion, il commença par le récit du malheureux événement qui lui avoit fait abandonner la Suède. Il ne vint qu'en tremblant à ce qu'il vouloit confesser.

Le receveur ne lui entendit pas plutôt nommer la quittance, qu'il comprit le sujet de sa peine, & n'y trouvant que la matière d'une plaisanterie agréable, parce qu'il étoit sûr de réparer aisément le désordre, il prit plaisir à

[illegible]

cette foiblesse. Le raisonnement auquel il [illegible] étoit fort juste. Ayant conçu que le [illegible] qu'il vouloit guérir ne consistoit que dans [illegible] fibres du palais & des lèvres, qui étoient [accou]tumées à un certain ébranlement qu'un [long] usage avoit rendu nécessaire, il ne douta [pas] qu'un ébranlement plus fort, causé par [quel]que liqueur d'un goût plus violent que le [...]hemin, ne fît prendre une autre disposition

& la mêche allumée par les deux bouts. Cette rencontre imprévue le ſurprit ; mais rentrant en ſoi-même, il continua ſon chemin. Bectas le voyant approcher de la moſquée, ne prit pas la peine de venir au-devant de lui, & ſe contenta de lui envoyer un officier. Quoique le grand cœur du viſir eût peine à ſupporter un tel mépris, il n'en témoigna rien. Il aborda Bectas, qui ſe ſouleva à peine pour le ſaluer.

L'entretien ſe fit ſans diſpute & ſans chaleur, parce que le viſir, qui n'avoit en vue que de s'inſtruire du deſſein des conjurés, affecta de céder à leurs raiſons, & d'entrer dans toutes leurs vues. Il les aſſura même, en jurant ſur l'alcoran avec d'horribles imprécations contre lui-même & contre ſa famille, qu'il les ſerviroit de tout ſon pouvoir. Bectas, perſuadé par ſes ſermens, eut l'imprudence de lui permettre de ſe retirer. Mais le viſir avoit des penſées bien différentes. A peine fut-il en liberté, qu'il ſe rendit au ſérail, ſuivi ſeulement de deux perſonnes, & remercia le prophète de l'avoir délivré d'un ſi grand péril. Etant arrivé à la porte de fer, dans le deſſein de paſſer au travers du jardin, il fut ſurpris de la trouver ouverte contre la coutume. Il en demanda la raiſon aux boſtangis, qui lui répondirent que c'étoit l'ordre de la vieille ſultane. Cette réponſe n'ayant

fait que redoubler ſes défiances, il alla ſans bruit à l'appartement du ſultan, & rencontra heureuſement en chemin le kutſlir Agaſi, qui faiſoit la ronde autour de l'appartement de la vieille ſultane. Celui-ci reconnut d'abord le viſir à ſa voix, & fut fort ſurpris de le voir à cette heure. Mais lorſqu'il eut appris de lui le ſujet de ſes alarmes, il le loua de ſa vigilance, & lui fit remarquer que la vieille reine n'étoit pas encore couchée. Elle avoit paſſé le tems à ſe réjouir avec ſes eunuques & ſes femmes, à chanter, à danſer, & à faire jouer de divers inſtrumens, elle qui avoit coutume de ſe mettre de bonne heure au lit.

Après une courte conférence, le viſir & le kutſlir Agaſi, ſuivis de quelques eunuques, entrèrent dans l'appartement de cette princeſſe, & voyant qu'on n'étoit pas diſpoſé à les recevoir, le kutſlir, homme fier & réſolu, donna un coup de poignard au bacha kapa Oglar, grand chambellan. Les eunuques qui l'accompagnoient entrèrent furieuſement avec lui, le poignard à la main, & mirent en fuite tout ce qui ſe préſenta à leur rencontre. La ſultane demeura ſeule dans ſa chambre, où elle fut donnée en garde aux eunuques du ſultan. Tous ſes gens qui avoient pris la fuite vers la porte du ſérail, furent arrêtés avec le reſte de ſes

officiers, & mis sous une garde sûre. Cette action se fit avec si peu de bruit, que l'alarme ne fut pas même portée jusqu'au quartier du sultan, quoiqu'il ne fût pas éloigné.

Le visir & le kutslir Agasi se rendirent ensemble à la chambre où le sultan étoit couché. Ils entr'ouvrirent la porte, & faisant (1) signe aux femmes qui étoient de garde, ils leur firent entendre qu'il falloit éveiller la jeune sultane. Une des femmes l'éveilla en lui gratant doucement les pieds, & lui annonça la visite extraordinaire qu'on venoit lui rendre. Elle se leva avec beaucoup de surprise. A peine le visir eut-il commencé à lui parler du péril où elle étoit, que se le figurant encore plus terrible, elle courut comme hors d'elle-même au lit de son fils, & le prenant entre ses bras, elle s'écria de toute sa force : O mon fils, nous sommes morts ! Le grand-seigneur, qui n'étoit qu'un enfant, se mit à pleurer, & se jetant aux pieds du visir, il le conjura de lui sauver la vie. Le visir ne put s'empêcher de verser des larmes. Il embrasse son maître. Il encouragea la mère & le fils, en leur protestant qu'il perdroit mille

(1) Tout le monde sait que la coutume du sérail est de se parler par signes.

Après avoir tenu conſeil, le parti auquel ils s'arrêtèrent fut de faire apporter de l'encre & du papier, & de faire ſigner un ordre du grand-ſeigneur pour faire étrangler le boſtangi bacha, comme un traître, qui avoit laiſſé la porte du jardin ouverte pendant la nuit. Cette ſentence fut exécutée au même moment. Sa charge ayant été donnée auſſitôt à un autre, on lui fit prêter le ferment de fidélité, & il le fit prêter enſuite à tous les boſtangis du ſérail, qui ſe trouvèrent au nombre de cinq cens. Il les diſtribua enſuite à la garde des portes & ſur les murailles du jardin. On propoſa de faire aſſembler les ichoglans, & pour éviter le bruit, on alla d'abord à la chambre du capa Agaſi, à qui ſon emploi donne l'intendance de toute la jeuneſſe du ſérail. On heurta doucement à ſa porte. Les gardes vinrent demander qui c'étoit. On leur dit d'éveiller le capa Agaſi, & de lui dire qu'on vouloit lui parler à ſa fenêtre. Le capa, avant de ſe lever, voulut ſavoir de la part de qui on le demandoit. On lui dit que c'étoit le viſir & le kutſlir Agaſi. Il répondit, qu'étant indiſpoſé, il ne pouvoit ſe lever, & qu'on pouvoit lui faire ſavoir par la fenêtre ce qu'on avoit à lui demander, ce qui obligea enfin de lui dire aſſez haut : Nous te commandons au nom du ſultan de faire lever promptement tous les ichoglans

du férail pour une affaire de la dernière importance. Comme il ne se hâta point encore d'obéir, on s'imagina qu'il étoit de la conspiration, quoique la vérité fût que c'étoit un vieillard de quatre-vingt-dix ans, mal sain, & qui ne pouvoit se remuer facilement. Le visir voyant qu'il demeuroit immobile, lui cria une seconde fois: Aga, faites promptement lever les ichoglans; on veut nous enlever le sultan. Mais il demeura ferme dans sa résolution, protestant toujours qu'il ne les feroit point lever sans un ordre par écrit.

Au bruit de cette contestation, ses domestiques s'éveillèrent, & comprenant qu'il étoit question de la sûreté & peut-être de la vie du grand-seigneur, ils allèrent sans ordre heurter à la porte des grandes & des petites chambres des ichoglans. Le sommelier alla à la plus grande. Il étoit environ cinq heures de nuit. Comme cette chambre est longue de plus de quatre-vingts pas, il s'arrêta au milieu, & se mit à frapper des mains l'une contre l'autre, quoique ce soit un grand crime de faire du bruit la nuit dans le férail. Les icholans épouvantés de ce tumulte, demandèrent ce qu'on vouloit d'eux. Le sommelier répondit : levez-vous; on est sur le point de nous enlever le grand-seigneur. A ces mots, toute la chambre

se leva ; & on les eût vus tous, au nombre de six cens, courir avec la dernière confusion, les uns sans habits, les autres sans armes, & la plupart cherchant à se cacher, dans la crainte que les janissaires ne fussent déja maîtres du sérail. Les autres chambres étoient dans la même confusion. On les rassura comme la première. Pendant ce tems-là, le grand-seigneur inconsolable, appréhendoit toujours qu'on ne le tuât comme son père. Mais Mustapha bacha l'ayant pris par la main, lui fit voir tous ses serviteurs sous les armes, & prêts à mourir pour son service. Dans cette revue, il arriva une chose qui augmenta beaucoup l'alarme. Un ichoglan, ayant vu passer le grand-seigneur sous les fenêtres de sa chambre, se mit à crier de toute sa force : dieu donne dix mille ans de vie à notre empereur; & les autres répondirent tout d'une voix : *Allaha*, *Allaha*. Ce cri de guerre fut porté en un moment jusqu'aux lieux les plus éloignés du sérail, & fit prendre les armes aux confituriers, aux cuisiniers, aux fauconniers, aux porteurs de hache, & à tous le reste des bas-officiers.

On travailloit avec la même diligence au dehors. Le visir avoit donné ordre à tous les bachas de se rendre incessamment au sérail, avec tout ce qu'ils pourroient rassembler de gens résolus, &

outrages irritèrent tellement toute la troupe, que plusieurs s'étant écriés qu'il étoit ennemi de la foi, & qu'il méritoit la mort, l'un d'eux leva sa hache. Il s'enfuit par la terrasse dans le jardin, où ayant été poursuivi, il eût été tué sur le champ, s'il n'eût obtenu à force de prières, de se jeter aux pieds du sultan avant que de recevoir la mort. Mais il ne lui eut pas plutôt remis le sceau & la clé d'un trésor caché, qu'un baltagis, nommé *Saferti*, lui fendit la tête d'un coup de hache. Les autres se jetèrent aussitôt sur lui, & le coupèrent en morceaux avec leurs cimeterres. Une exécution si prompte & si violente jeta la terreur parmi tous les officiers qui étoient d'intelligence avec la vieille reine, & leur apprit à dissimuler. Le sultan même, qui avoit vu jaillir sur ses meubles & jusques sur ses habits le sang & la cervelle de ce misérable, & qui ignoroit les bonnes intentions de ses serviteurs, ne put s'empêcher de jeter un grand cri, & d'embrasser le selihar qui le tenoit entre ses bras. Cependant sa frayeur & ses larmes cessèrent, lorsqu'on eut éloigné de ses yeux ce tragique spectacle, & qu'on lui eut représenté qu'on ne pensoit qu'à le servir.

Le mufti & les principaux officiers étant arrivés à la fin de l'exécution, furent surpris en entrant dans la hozada d'y voir tant de désordre, & si peu de respect. C'étoit un mêlange de divers lan-

d'appaiser tant de gens mutinés, & qui crut sa propre vie en danger, si l'on s'obstinoit à leur refuser ce qu'ils demandoient avec des cris continuels, fit signe à l'assemblée qu'il n'avoit besoin que d'un moment pour conférer avec les principaux ministres, & dans une courte conférence qu'il eut effectivement avec eux, il fut résolu qu'on supplieroit très-humblement le grand-seigneur de consentir à la mort de la vieille reine. On dressa la supplication qui fut conçue dans ces termes. « La volonté de dieu est que vous mettiez » votre grand-mère entre les mains de la justice, » si vous voulez que vos esclaves s'appaisent. » Un petit mal est moins dangereux qu'un grand. » Il ne reste point d'autre remède. Le ciel en » rendra la fin heureuse ». Le mufti dressa ensuite la sentence, qu'il fit signer au grand-seigneur. Elle portoit que la vieille reine seroit étranglée, mais qu'elle ne seroit ni coupée avec le cimeterre, ni brisée de coups. Cet écrit fut remis aux eunuques de la chambre, avec ordre de conduire la reine hors du sérail par la *porte des oiseaux*, nommée le cashena, afin qu'elle ne mourût pas sous les yeux du grand-seigneur, & que ses cris ne fussent pas entendus. Les ichoglans chargés de l'exécution, allèrent les mains levées, en criant, *allah.t*, à la porte de l'appartement des femmes, où ils trouvèrent quelques eunuques noirs qui ne

firent aucune réſiſtance, après avoir vu l'ordre du grand-ſeigneur. Cependant ils exigèrent qu'il n'entreroit que vingt perſonnes dans la chambre. Les mieux armés s'étant introduits les premiers, ils rencontrèrent d'abord la folle de la reine, qui tenoit un piſtolet à la main, & qui leur demanda fièrement ce qu'ils vouloient. Ils répondirent qu'ils cherchoient la mère du roi. Je la ſuis, répliqua-t-elle, & elle lâcha ſon coup ſur eux. Cette hardieſſe lui auroit coûté cher ſi le kutſlir Agaſi ne les eût avertis que ce n'étoit point la reine. Ils ſe hâtèrent de pénétrer dans la chambre, mais ils n'y trouvèrent point de lumières. La reine avoit fait éteindre tous les flambeaux au bruit de leur arrivée, & s'étoit cachée dans une grande armoire ſous quantité de tapis & de hardes. Ils la cherchèrent inutilement, & peut-être lui auroient-ils laiſſé le tems de s'échapper, ſi un albanois, nommé Delli Dodangi, ne s'étoit aviſé d'ôter toutes les hardes de cette armoire, où il l'apperçut enfin, malgré l'obſcurité. Elle lui dit tout bas & en tremblant : généreux eſclave, prends pitié de moi ; je ferai ta fortune, & ſi les ichoglans veulent me ſauver la vie, je leur promets cinq bourſes à chacun. Perfide, lui répondit-il, il n'eſt pas tems de capituler, il faut mourir ; & la tirant en même tems par les pieds, il la tira dehors avec violence,

S'étant relevée, elle tira de sa poche une poignée de sequins, qu'elle jeta au milieu de ses meurtriers. Son espérance étoit de se dérober à leur fureur pendant qu'ils s'occuperoient à les ramasser, & les plus jeunes furent éblouis en effet à la vue de l'or. Mais l'albanois s'attachant à elle comme un furieux, vint seul à bout de la terrasser, quoiqu'elle fût extrêmement forte & pesante. Un ichoglan du même pays, lui voyant aux oreilles deux diamans d'une beauté extraordinaire, se jeta dessus & les lui arracha. Ils étoient taillés en triangle, de la grosseur d'une noix, & soutenus d'un gros rubis. Ces pendans d'oreilles lui avoient été donnés dans la fleur de son âge par le sultan Achmet, dans le tems qu'il en étoit le plus amoureux, & l'on assure qu'il n'y avoit rien de si précieux dans le trésor du grand-seigneur.

Les autres pillèrent cette malheureuse reine avec la même ardeur. Ses bracelets, ses bagues, ses habits, & jusqu'à ses jarretières, qui étoient couvertes de diamans, tout lui fut enlevé par la voie la plus courte, c'est-à-dire, sans ménager sa pudeur. On trouva dans sa fourrure de marte zibeline, des caractères magiques, par lesquels elle s'imaginoit avoir lié la langue de tous les empereurs de son tems, & sur sa peau même elle portoit un cadenat admirablement composé,

firent languir long-tems dans des peines affreuses. Enfin, la croyant expirée, ils annoncerent sa mort à leurs compagnons par leurs cris, & la plupart coururent en porter la nouvelle au grand-seigneur. Mais à peine l'eurent-ils perdue de vue, qu'elle se releva pour prendre la fuite. On rappela les moins éloignés, qui n'eurent pas de peine à la rejoindre, & pour l'achever promptement, on serra si bien la corde avec le manche d'une hache, qu'elle expira.

Les eunuques noirs prirent son corps, & le portèrent avec beaucoup de respect dans la mosquée royale, où ils l'étendirent après l'avoir revêtue d'habits aussi précieux que ceux qu'on venoit de lui enlever. Tous ces esclaves au nombre de quatre cent, s'y rendirent en versant des larmes, & s'arrachant les cheveux.

Après cette expédition, le visir remercia les ichoglans, & donna ordre que la banniere de Mahomet fût déployée. Elle fut placée sur la principale porte du sérail, à la vue de tout le monde. Cette nouvelle & celle de la mort de la reine, qui se répandirent en un moment dans la ville, réunirent avant la fin du jour les esprits que la haine avoit divisés.



fit ne ſervit qu'à le convaincre que Vanda étoit plus capable de donner de l'amour, que d'en prendre. Elle refuſa conſtamment l'alliance qu'il lui propoſoit, avec tous les avantages que la raiſon pouvoit y ſouhaiter, & tous les charmes que l'amour y devoit répandre.

Ritagore, ſans conſidérer qu'elle n'écoutoit les vœux de perſonne, attribua au mépris un refus qui n'étoit que l'effet de l'amour de cette princeſſe pour la liberté. Déſeſpéré toutefois, il ſe retira dans ſes états, d'où il écrivit à Vanda la lettre ſuivante.

Lettre de Ritagore à Vanda.

« Votre vertu & votre beauté m'avoient fait » votre adorateur ; vos mépris, madame, me » font votre ennemi. J'arme pour ravager vos » états, & vous faire voir dans la déſolation de » vos provinces, la fureur de mon déſeſpoir. Je » vous en avertis pour que vous vous y prépariez. Si je péris, je meurs votre victime. Si » je triomphe, votre vainqueur ſera pourtant » toujours votre eſclave.

RITAGORE.

Vanda reçut cette lettre avec beaucoup de ſurpriſe & de chagrin ; l'image de la guerre l'effraya par l'amour qu'elle avoit pour ſes peuples ;

douleur, c'eſt que cette prin-
es victoires, ſe précipiter dans
nt devoir aux dieux (1) ce
e, pour la virginité qu'ils lui
conſerver, & qu'elle leur avoit

ICULARITÉ

NGULIÈRE

VIE DU CÉLÉBRE

BUCKINGHAM.

larendon, dans la première partie
avoit parlé fort myſtérieuſement
, qui précéda de quelque tems
rges Villiers, duc de Buckin-
oit certain & digne de la gravité
ais ne l'ayant appris que ſur le
uelques amis du duc, auxquels
it confié lui-même, il en avoit
parfaitement les circonſtances,

iſme n'étoit pas encore établi dans ces

d'arrêter. « M. Parker, lui dit-il, vous
reconnoissez, je sais que vous avez eu de
ection pour moi, & que vous l'avez con-
rée à mon fils Georges. Au nom de dieu,
dez service à ce pauvre insensé qui court
ontairement à sa ruine. Allez le voir. Dites-
de ma part, que s'il ne rejette point les
seils de tels & de tels amis, s'il ne change
& tel article de ses desseins & de sa conduite,
st menacé d'un châtiment plus terrible &
mpt qu'il ne pense. » M. Parker un peu
u de sa première surprise, n'osa refuser
-fait cette commission, mais il tâcha de
éfendre par toutes les objections qui peu-
se présenter à un homme de bon sens. Le
ne les leva toutes, & l'ayant pressé d'en-
sa parole, il disparut après l'avoir obtenu.
pendant Parker, demeuré seul, considéra
ttentivement les difficultés de l'entreprise.
eillesse, le caractère du duc, & la seule
auté de sa commission, lui firent craindre
rejeté avec mépris. Ajoutez, que l'impres-
le ce qu'il avoit vu, commençant bientôt
inuer, il revint peu à peu à croire que ses
'avoient trompé. Il laissa passer ainsi quelque
, sans s'arrêter à rien de certain. Mais
atient fantôme revint à la charge, & joignit
nace aux prières. Enfin, la crainte força la

Il retourna à la cour, & s'expliqua avec beaucoup de fermeté. Le duc fut frappé de le voir instruit de son secret; mais après avoir paru quelques momens rêveur, il reprit le ton de raillerie, & conseilla à son prophète de s'adresser à quelque médecin habile, qui fût capable de lui guérir le cerveau.

Les circonstances de la dernière apparition ayant convaincu Parker que cette aventure ne pouvoit finir heureusement pour le duc, il prit le parti de demeurer à Londres pour suivre des yeux les évènemens, & pour se rendre, s'il étoit possible, utile à ce seigneur, malgré lui-même. Quelques semaines s'écoulèrent pendant lesquelles il ne le vit jamais sans essuyer quelques railleries sur les visions. Il n'y répondoit que par des vœux ardens pour sa prospérité. Avant la fin du mois, le duc fut assassiné par Felton.

HARDIESSE DE WAT TILER; *SÉDITIEUX ANGLOIS.*

IMMÉDIATEMENT après la mort d'Édouard, Richard II se trouva dans un grand dahger, par la hardiesse & les fureurs d'un rébelle, nommé

Richard prévient leurs coups par une résolution plus ferme & plus judicieuse qu'on ne devoit l'attendre d'un prince âgé de quinze ans. Au lieu de prendre la fuite, il se tourna vers les rébelles, & leur cria d'un ton résolu : Quoi, mes amis, voulez-vous donc tuer votre roi? ne soyez point en peine de la perte de votre chef, car c'est moi que vous aurez désormais pour votre général. Suivez-moi. En achevant ces mots, il tourna doucement la bride de son cheval, & se mettant à leur tête, il prit le chemin de la grande place de Londres. Sa fermeté fit tant d'impression sur les mutins, qu'ils le suivirent sans balancer. En arrivant à la place, ils y virent une troupe de bourgeois bien armés, que le maire avoit préparés à tout événement. Sans s'appercevoir que ce petit corps ne faisoit pas la cinquantième partie de leur nombre, ils furent si effrayés de cette vue, qu'ils jetèrent leurs armes, & demandèrent quartier. Ainsi la révolte fut dissipée, sans qu'il y eût du sang répandu que celui du chef.



TRAIT SINGULIER

DE L'HISTOIRE

D'ANGLETERRE.

IL arriva un jour qu'un des domeſtiques du prince Henri, fils aîné de Henri IV, fut accuſé au banc du roi, & ſaiſi par l'ordre de ce tribunal. Ce prince, qui l'aimoit particulièrement, regarda cette entrepriſe comme un manque de reſpect pour ſa perſonne, & n'ayant que trop de flatteurs autour de lui qui enflammèrent encore ſon reſſentiment par leurs conſeils, il ſe rendit lui-même au ſiége de la juſtice, où ſe préſentant d'un air furieux, il donna ordre aux officiers de rendre ſur le champ la liberté à ſon domeſtique. La crainte fit baiſſer les yeux à tous ceux qui l'entendirent, & leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le lord chef de juſtice, nommé *ſir William Gaſcoigne*, qui ſe leva ſans aucune marque d'étonnement, & qui exhorta le prince à ſe ſoumettre aux anciennes loix du royaume; « ou du moins, » lui dit-il, ſi vous êtes réſolu de ſauver votre » domeſtique des rigueurs de la loi, adreſſez-

» donner déformais un meilleur exemple à ceux
» qui doivent quelque jour être vos fujets. Et
» pour réparer la défobéiffance & le mépris que
» vous venez de marquer pour la loi, vous vous
» rendrez vous-même à ce moment dans la
» prifon, où je vous enjoins de demeurer jufqu'à
» ce que le roi votre père vous faffe déclarer fa
» volonté ».

La gravité du juge & la force de l'autorité, produifirent l'effet d'un coup de foudre. Le prince en fut fi frappé, que remettant auffitôt fon épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une profonde révérence au lord chef de juftice, & fans répliquer un feul mot, il fe rendit droit à la prifon du même tribunal. Les gens de fa fuite allèrent tout de fuite faire le rapport au roi, & ne manquèrent point d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir contre fir Williams. Ce fage monarque fe fit expliquer jufqu'aux moindres circonftances. Enfuite il parut rêver un moment. Mais levant tout d'un coup les yeux & les mains au ciel, il s'écria dans une efpèce de tranfport : « O dieu !
» quelle reconnoiffance ne dois-je pas à ta bonté?
» Tu m'as donc fait préfent d'un juge qui ne
» craint pas d'exercer la juftice, & d'un fils qui
» non-feulement fait obéir, mais qui a la force
» de facrifier fa colère à l'obéiffance ».

Ce trait fait également l'éloge de trois perfonnes, du roi, de fon fils & de fir Williams.

roi leur avoit promis ; qu'ils jouissoient des récompenses du martyre ; & que ceux qui les imiteroient en combattant vaillamment, & qui mourroient dans cette guerre, jouiroient de la même félicité.

La chose s'exécuta comme il l'avoit proposée. Il mit ses plus fidèles serviteurs parmi les morts, les couvrit de terre, & leur laissa un petit soupirail pour respirer. Ensuite il rentra au camp, & faisant assembler les principaux chefs vers le milieu de la nuit : Vous êtes, leur dit-il, les soldats de dieu, les défenseurs de la foi, & les protecteurs de la vérité. Disposez-vous à exterminer nos ennemis qui sont aussi ceux du très-haut, & comptez que vous ne retrouverez jamais une occasion si certaine de lui plaire. Mais comme il pourroit se trouver parmi vous des lâches & des stupides qui n'en croiroient pas à mes paroles, je veux les convaincre par la vue d'un grand prodige. Allez au champ de bataille ; interrogez ceux de nos frères qui ont été tués aujourd'hui ; ils vous assureront qu'ils jouissent du plus parfait bonheur, pour avoir perdu la vie dans cette guerre. En même tems il les conduisit sur le champ de bataille, où il s'écria de toute sa force : ô assemblée de fidèles martyrs, faites-nous savoir ce que vous avez vu des merveilles du très-haut ! Ils répondirent : Nous avons reçu du tout-puissant

Mustapha, si ivre qu'il chanceloit en marchant. Ce spectacle étant nouveau pour lui, il demanda à ses gens ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit un homme ivre ; & tandis qu'il faisoit expliquer comment on le devenoit, Becri Mustapha le voyant arrêté, lui ordonna, avec des termes impétueux de passer son chemin. Amurat surpris de cette hardiesse, ne put s'empêcher de lui répondre : Sais-tu, misérable, que je suis le sultan ? Et moi, répondit le turc, je suis Becri Mustapha. Si tu veux me vendre Constantinople, je te l'achète : tu seras alors Mustapha, & je serai sultan. La surprise d'Amurat augmentant, il lui demenda avec quoi il prétendoit acheter Constantinople. Ne raisonne pas, lui dit l'ivrogne, car je t'achèterai aussi, toi qui n'es que le fils (1) d'une esclave. Ce dialogue parut si admirable au grand-seigneur, qu'apprenant en même tems que dans peu d'heures la raison reviendroit à Bécri, il le fit porter dans son palais, pour observer ce qui lui resteroit de ce transport, & ce qu'il penseroit lui-même de tout ce qu'il rappeleroit à sa mémoire. Quelques heures s'étant passées, Becri Mustapha, qu'on avoit laissé dormir dans une chambre dorée, se réveille & marque beaucoup

---

(1) On sait que les sultans naissent des esclaves du sérail.

il ſe trouve. On l…
promeſſe qu'il a fai…
mortelle frayeur, …
re cruel d'Amurat, …
ſupplice. Cependa…
éſence d'eſprit, p…
éviter la mort, il pr…
eſt déjà mourant …
donne du vin po…
en qu'il eſt ſûr d…
qui craignirent en…
d'être préſenté à l…
une bouteille de…
elque choſe que…
ſous ſon habi…
l'empereur …
abſolument …
ple, comm…
tira ſa b…
ce qui m'au…
ſi vous p…
rs, vous…
de l'…
cela …
l'ivro…
mper…
ing…

lui repréſenta la bonté de ſon frère qui lui avoit accordé la liberté contre l'uſage de ſes ancêtres, & l'exhorta à ne pas s'attirer ſa diſgrâce en devenant amoureux avant que d'être arrivé au trône. Elle lui promit que, s'il ſuccédoit un jour à ſon frère, elle lui donneroit non-ſeulement la circaſſienne, mais un grand nombre d'autres belles filles qu'elle avoit autour d'elle. Ahmed eut l'ingénuité d'avouer ſa paſſion à ſa mère, & lui proteſta avec la même franchiſe que rien n'étoit capable de la lui faire vaincre. Elle aimoit ce fils. Son inquiétude la fit penſer à marier ſa maîtreſſe, pour le guérir en lui ôtant l'eſpérance. Elle fit venir ſon premier médecin, nommé Nub Effendi, & tombant par divers diſcours ſur la reconnoiſſance qu'elle devoit à ſes ſervices, elle lui dit qu'elle étoit déterminée à les récompenſer, en faiſant épouſer la tréſorière à ſon fils. Nub Effendi, d'autant plus ſenſible à cette faveur, que les cutégis de la ſultane ne ſe donnoient ordinairement qu'à des bachas à trois queues, retourna auſſitôt chez lui pour faire tous les préparatifs de la fête. A l'entrée de la nuit on fit ſortir ſecrètement la cutégi du ſérail pour la remettre au médecin avec ſa dot. Mais le bashaga de la ſultane, qui étoit dévoué au prince Ahmed, ayant quelque ſoupçon du myſtère, courut l'en avertir, & l'aſſura même que, ſans ſavoir où l'on

fils : « Nous sommes dans un
uoique personne n'en ait ici le
. Schra Effendi est amoureux
ue la sultane vous a donnée, &
connoître la violence de sa
tte lettre. Si vous souhaitez du
re & à votre famille, il faut vous
e fruit défendu, & vous priver
ui est réservé pour la table du
ginez-vous que c'est une sœur,
mme qu'on vous accorde. Donnez-
ulier les embrassemens qu'on donne
nommez-la votre épouse aux yeux
mais ne vous attribuez jamais d'au-
sur elle. Si votre passion étoit ca-
ancer, songez que vous allez attirer
s certains sur votre famille, & ma
sur vous-même. »
nit d'obéir, & la jeune épouse y
ôt son consentement, elle fut
andis que son mari alla passer la
utre chambre. Cette scène se passa
que les domestiques même n'en
défiance, & bien moins Ahmed,
l'apprendre de personne. Quelques
faveur de la sultane procura au fils
charge de *mollah* de Smirne. Les
es de Constantinople en vinrent

de son frère, & lui fit promettre enfin de ne pas faire éclater sa passion; mais n'en étant pas moins enflammé, il convint avec le baltagi Mehemed, son page, qu'il avoit déjà créé son grand écuyer, de la lui faire épouser. Il la vit ainsi fort librement chez son mari, & perdant peu à peu le respect qu'il avoit eu pour les usages, il la faisoit venir souvent au sérail avec beaucoup de magnificence & d'éclat. Cette femme fit toute la fortune de Baltagi Mehemed; car peu après elle pria le sultan de lui accorder les honneurs des trois queues, & de lui donner quelqu'emploi qui ne l'éloignât point de Constantinople, parce qu'il convenoit peu à la maîtresse d'un si grand empereur d'être la femme d'un *émirabar*. Le sultan lui répondit : « Vous ne cherchez que vos intérêts, » sans penser aux miens. Cependant je veux vous » traiter en juge équitable, & partager en deux » le différend. Je donnerai à votre mari un em- » ploi qui le retiendra six mois hors de Constan- » tinople, & qui lui permettra d'y être chaque » année six mois. »

Il le fit aussitôt *capudan bacha*, ou grand amiral; & quelque tems après, par considération pour les mêmes prières, il l'éleva à la dignité de grand-visir. Quelque mécontentement de ses services l'obligea enfin de le déposer; mais il le traita avec tant de douceur,

qu'après l'avoir fait successivement bacha d'Erzerum & d'Alep, il le rétablit à la fin dans sa dignité. Cependant n'en ayant pas été plus satisfait après cette nouvelle faveur, & l'ayant même soupçonné d'avoir trahi les intérêts de l'empire dans l'expédition contre les Russes, il le fit arrêter à son retour par l'aga des janissaires, & tout le châtiment qu'il lui imposa fut un exil à Lemnos, d'où il fut transféré à Rhodes. Il mourut dans cette dernière île, sans qu'il ait été bien éclairci si ce fut de mort naturelle.

HISTOIRE

DU GRAND-VISIR

CALAILY AHMET.

CALAILY AHMET, *pacha*, étoit né à Césarée en Cappadoce, de parens arméniens & chrétiens. Mais ayant été amené jeune à Constantinople, où il abjura le christianisme, il fut admis dans l'ordre des *baltagis*. Il cacha si habilement ses vicieuses inclinations sous des apparences de vertu, qu'il fut créé *baltagilar kichaisi*, & de

cet office il fut renvoyé avec deux queues au *pachalic* de *Zita*, qui est le dernier que les turcs aient sur la mer Rouge. Ensuite il obtint successivement la dignité de *capudam pacha*, celle de *caïmacam*, & d'autres pachalies. Quoique sa conduite dans tous ces emplois eût paru folle & ridicule à toutes les personnes sensées, son zèle affecté contre les chrétiens, & quelqu'apparence d'amour pour la justice, lui acquirent parmi la populace ignorante & superstitieuse la réputation d'un *véritable musulman*. Pour rendre les chrétiens odieux, il ordonna, pendant qu'il étoit caïmacam, que leurs habits fussent de gros drap noir; que dans le bain ils ne porteroient point de souliers de bois, ce qui est généralement en usage pour se garantir les pieds de la chaleur du marbre, & qu'ils auroient des sonnettes attachées aux bras, afin qu'on les pût distinguer dans les rues & dans les autres lieux publics. Mais les jamis, dont le principal revenu est sur les bains, le voyant beaucoup diminuer, parce que cette honteuse distinction en éloigna bientôt tous les chrétiens, portèrent leurs plaintes au sultan, qui révoqua lui-même une loi si dure, & fit passer le caïmacam à un autre emploi. Cependant le peuple n'en ayant conçu de lui qu'une plus haute estime, il arriva un jour que le sultan, qui étoit à se promener déguisé sur une place publique,

la résolution de paroître avec cette parure au divan & devant le grand-seigneur même. Il ne se borna point là. Ayant joint divers ornemens extraordinaires à son turban, & s'étant enfin revêtu comme un bouffon, il fit venir le chausbochi, à qui il demanda si tout étoit prêt pour la procession. Cet officier, frappé de sa figure, lui répondit que tout étoit prêt au-dehors, mais qu'il manquoit bien des choses au-dedans. Pressé de s'expliquer avec plus de clarté, il lui dit que dans l'état où il étoit, il couroit risque non-seulement de se faire disgracier le jour qu'il entroit en faveur, mais de jeter un étrange ridicule sur toute la nation; & que pour lui & ses compagnons, ils lui déclaroient qu'ils ne l'accompagneroient point chez le grand-seigneur, s'il ne commençoit par réformer ce comique équipage. Calaily, après s'être fort emporté, conçut qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de suivre un si sage conseil.

La semaine d'après il invita le sultan à la fête que lui donnent ordinairement les nouveaux visirs. Ce prince passant, selon la coutume, entre deux haies d'officiers rangés pour lui faire honneur, observa un homme borgne, qui étoit à côté d'un tefterdar, avec un air fort hautain. Il demanda au visir qui il étoit. Quoi! lui dit celui-ci, votre hautesse ne connoît point cet homme-là? Je ne puis connoître, répondit le sultan, tous les sujets de mon

empire. Oh! reprit le visir, vous deviez connoître celui-ci qui n'est pas un homme du commun, & qui a un bon chiftilix (c'est-à-dire, une métairie) près de Constantinople, qui lui fournit tant d'oies & de poules, qu'outre sa provision de bouche il en vend chaque année pour une somme considérable. A l'égard de son office, il est *bash bakilulu* du teiterdar, (emploi des plus médiocres). Le sultan ne lui fit pas la moindre réplique; mais aussitôt qu'il le vit un peu écarté, il se tourna vers le kislar agasi: avez-vous entendu, lui dit-il, ce que ce monstre vient de me raconter de mon bash bakilulu? Pour moi, je vous assure que j'ai découvert sa folie trois jours après l'avoir fait visir. Mais, afin que ceux qui l'ont tant désiré puissent aussi la découvrir, je veux lui laisser sa dignité pendant quelques mois, d'autant plus que les affaires de l'Empire sont actuellement assez tranquilles pour ne pas craindre que son imprudence fasse tort à l'Etat.

Sa haine contre les chrétiens éclata aussitôt par le renouvellement des loix qu'il avoit portées contr'eux, lorsqu'il étoit caïmacam. Il ne se trouva plus personne qui osât s'en plaindre, & chaque jour offrit de nouveaux exemples de rigueur & de cruauté contre le christianisme. Le détail en seroit long; mais ce zèle même, qui continuoit de le rendre agréable au peuple,

fut mêlé de tant de folies, que s'étant acquis dans le public le fur-nom d'infenfé, il parut au fultan qu'il étoit tems de le dépofer. Cependant comme fes fautes venoient moins de malice, que d'un manque de génie, il en fut quitte pour être banni à Iftankoi, qui eft l'ancienne *Coos*, patrie d'Hypocrate, où on lui accorda par jour trois cens afpres pour fa fubfiftance. Il y mourut de chagrin.

HISTOIRE

DE CHORLULY ALI, *BACHA*.

CHORLULI ALI, *bacha*, étoit né à *Chorlo*, ville de Thrace, d'où il avoit tiré fon nom. Ses parens, qui étoient dans la misère, lui avoient fait prendre la profeffion de barbier. *Cara Bairam Ogli*, capugi bachi, fe rendant à Andrinople, où Mahomet IV faifoit alors fa réfidence, logea en chemin dans la maifon de fon père, & s'étant fenti porté, par fa bonne mine, à lui propofer de le fuivre, il l'emmèna malgré fon père. Il le mit dans une école où fes progrès furent fi finguliers,

:cufé de mauvaife foi par (1) le roi de Suède, : dépofé pour les raifons qui font connues dans ıiftoire, il obtint d'abord du fultan la perıiffion de mener une vie privée dans un fauourg nommé Eyub. Il recevoit dans cette ɜtraite la vifite de tous les honnêtes gens de empire. Un jour, il lui échappoit de dire que : ce qu'il regrettoit dans fa difgrâce, n'étoit pas la grandeur d'un rang dont il avoit fenti tout le poids, mais d'avoir perdu fon ame pour fatisfaire l'avarice de l'empereur, & d'avoir réduit quantité d'honnêtes gens à la pauvreté ». ıhmed, irrité de ce difcours, par lequel il le oupçonna de penfer à faire naître quelque fédiion, feignit de le créer bacha de Bender, & lui nvoya ordre de partir pour fon emploi. Mais ayant fait arrêter fur la route, il le fit envoyer n exil à Mitilène. Il l'y fit garder avec affez de le douceur pendant la guerre qu'il eut contre la ɩuffie, dans la crainte que fi fes armes manuoient de fuccès, il ne fût obligé de le rappeler our fe fervir de fes confeils, & peut-être pour ui rendre le gouvernement des affaires. Lorfqu'il

---

(1) C'eft pendant fon adminiftration que l'empire Ottoman reçut des hôtes, tels qu'on n'y en avoit point vus, & que vraifemblablement on n'y en verra jamais, particulièrement Charles XII, & Staniflas, roi de Pologne, &c.

ſe crut ſûr du ſuccès, il lui fit couper la tête. Mais il avoua depuis qu'il s'étoit ſouvent repenti d'avoir privé l'empire Ottoman d'un ſi grand homme; car c'étoit véritablement un des plus beaux génies qu'il y eût alors dans toute l'Europe. Sa pénétration, ſon jugement, ſa mémoire, & ſon éloquence, étoient autant de qualités admirables. Dans la multitude d'affaires qu'il avoit à dépêcher tous les jours, il s'en faiſoit lire deux à la fois, & les comprenant auſſi parfaitement que s'il étoit diviſé en deux pour les entendre, il ne ſe trompoit jamais dans ſa déciſion, quoique dans le même tems il prêtât encore l'oreille aux plaidoiries qui ſe faiſoient devant lè Cadileskier, & qu'il fût obligé de lui dicter ſa ſentence. On vante une infinité d'exemples de ſa juſtice, dont il ſuffira de rapporter le ſuivant.

Un marchand turc avoit perdu dans les rues ſa bourſe, qui contenoit deux cens pièces d'or. Il s'adreſſa au crieur public, à qui il ordonna de déclarer qu'il donneroit la moitié de la ſomme à celui qui l'auroit trouvée. Elle étoit tombée entre les mains d'un matelot, qui aima mieux faire un gain légitime en ſe bornant au ſalaire propoſé, que de ſe rendre coupable d'un vol; car par un article de l'alcoran, celui qui conſerve une choſe perdue & criée publiquement, eſt déclaré voleur. Il confeſſe donc au crieur qu'il a

rouvé la bourse, & s'offre à la rendre en rece-
ant la moitié de ce qu'elle contient. Le marchand
arut aussitôt; mais charmé de retrouver son
rgent, il auroit voulu se dégager de sa promesse.
Je le pouvant sans quelque prétexte, il eut re-
ours au mensonge. Avec les deux cens pièces
'or, il prétendoit qu'il y avoit dans la bourse
ne précieuse émeraude, qu'il redemanda aussitôt
u matelot. Celui-ci prit le ciel & le prophète
témoins qu'il n'avoit point trouvé d'émeraude;
ependant il n'en fut pas moins conduit devant
 cadi, avec une accusation de vol. Soit injustice
u négligence, le juge déchargea à la vérité
 matelot de vol, mais lui reprochant d'avoir
erdu par sa faute un bijou précieux, il le força
e rendre les deux cens pièces d'or au marchand,
ns en tirer de récompense. Une sentence si dure
uinant tout à la fois l'espérance & l'honneur du
auvre matelot, il en porta sa plainte au visir,
ui la jugea digne de son attention. Toutes les
arties furent assignées devant lui. Après avoir
ntendu le marchand, il demanda au crieur ce
u'il avoit reçu ordre de publier. Celui-ci ayant
éclaré ingénument qu'on ne lui avoit parlé que
es deux cens pièces d'or, le marchand se hâta
'ajouter, que s'il n'avoit pas nommé l'émeraude,
étoit dans la crainte que sa bourse, tombant
ntre les mains de quelque ignorant qui n'auroit

» conserver. Reconnoissez-moi pour votre c
» taine. Je vous conduirai bien, & je vous
» part de toutes les richesses que je prét
» bientôt acquérir. Ils se soumirent à lui
» résistance. »

Dès le jour suivant il rencontra un vais
espagnol, dont l'équipage étoit beaucoup
nombreux que le sien. Mais sans en marqu
moindre inquiétude, il courut à l'abordage a
que d'avoir pensé à faire feu de son canon
faisant main-basse sur tout ce qui parut le men
de quelque résistance, il tua plus d'ennemis
sa main, que tous ses gens ensemble. Non-se
ment il se rendit maître du vaisseau, mai
trouvant meilleur que le sien, il s'en fit
espèce de fondement, sur lequel il établit to
ses espérances de fortune. En moins d'une ar
il prit dix-neuf vaisseaux espagnols, & il
deux de leurs ports, où l'on fit monter son b
à plus de cent mille écus. Mais ce qui imp
la terreur dans tous les lieux où il entreprit d
rendre maître, c'est que fort souvent au lie
se servir d'un sabre ou d'une épée, il n'emplo
qu'un gros bâton armé de fer, avec lequel il t
quelquefois d'un seul coup trois ou qu
ennemis.

Son brigandage dura cinq ans, sous la p
tection tacite des colonies de sa nation,

employoient même assez souvent ses services, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Mais la mort délivra les espagnols d'un si redoutable ennemi. Pol Rib étoit attaqué d'une inflammation d'entrailles, qui n'étoit qu'un mal ordinaire. Il se présenta pour le guérir un étranger, qui étoit arrivé depuis peu dans le lieu de sa retraite, & qui s'étoit donné pour expert dans la connoissance des simples. Il présenta au corsaire un élixir, dont il lui garantit la vertu. Mais l'effet en fut si terrible, que presque au même moment Pol Rib sentit ses forces éteintes, & demeura sans mouvement. Si c'étoit un poison, sa tête fut la dernière partie où il se communiqua. Il conserva assez de présence d'esprit pour soupçonner qu'il étoit empoisonné, & craignant peut-être que la mort ne lui laissât point le tems d'approfondir ses défiances, il donna ordre que le médecin fut massacré devant ses yeux.

FIN.











